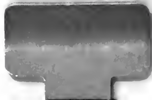

5
7
275
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •





VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

TOME II.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1790, 1791 ET 1792,

PAR ÉTIENNE MARCHAND,

PRÉCÉDÉ D'UNE

INTRODUCTION HISTORIQUE;

AUQUEL on a joint des Recherches sur les Terres australes de Drake, et un Examen critique du Voyage de Roggeween;

ORNÉ DE CARTES ET FIGURES:

PAR C. P. CLARET FLEURIEU,

De l'Institut national des Sciences et des Arts, et du Bureau des Longitudes, etc.

TOME SECOND.

PARIS,

Chez COURCIER, Imprimeur-Libraire pour les Sciences, quai des Augustins, n° 57.

1809.



TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

N. B. Les Tableaux des deux Vocabulaires se trouvent à la fin du Volume.

FIN de la Table des Matières du Tome II.

VOYAGE

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES

1790, 1791 et 1792.

CHAPITRE IV.

Relâche à Norfolk-Bay *de* Dixon, *la* Baya de Guadalupa *des Espagnols, nommée par les Naturels* Tchinkîtâné. — *Opérations, événemens, et Traite des Pelleteries.* — *Description de la Baie et de ses environs.* — *Productions terrestres et animaux.* — *Population de la Baie.* — *Description des Naturels.* — *Habillemens, Arts, industrie, armes, outils, pirogues, habitations, &c.* — *Gouvernement, mœurs, usages, caractère des habitans.* — *Vocabulaire de la Langue de* Tchinkîtâné.

Avant que de s'engager dans la Baie où 1791.
l'on se proposoit de commencer la Traite des Août.
Pelleteries, le capitaine *Marchand* avoit jugé qu'il 12.

1791. Août. 12. étoit prudent de faire visiter l'entrée et de reconnoître les parties de la côte où l'on pourroit espérer que le fond offriroit un bon mouillage. Le capitaine *Chanal* avoit été chargé de cette commission, dans laquelle il étoit accompagné du lieutenant *Infernet* et du premier chirurgien *Roblet;* et il avoit pris les Relèvemens et les Sondes de la Baie, qu'il a rapportés sur le Plan qu'il en a dressé[1]. A quatre milles environ de distance dans le Nord-Nord-Est du Cap qui termine au Sud la côte de l'Ouest, et que le capitaine *Dixon* a nommé cap *Whites*, du nom d'un de ses Officiers, il avoit trouvé une Anse qui offroit, à la fois, un bon ancrage, un débarquement facile, un ruisseau d'excellente eau et une Aiguade commode; mais il n'y avoit aperçu ni habitans ni habitations; il avoit seulement reconnu dans les environs de l'Anse, des indices qui annonçoient que les Naturels y formoient quelquefois des établissemens temporaires. On étoit sur le point d'abandonner le projet de faire entrer le Vaisseau dans la Baie, et l'on s'occupoit déjà de l'idée de se porter sur quelque point plus méridional, lorsque des pirogues, venues des parties orientales à la rencontre du Vaisseau, ne laissèrent plus douter que la Baie

---

[1] *Voyez* ce Plan, Pl. VIII.

ne fût habitée[1]. Les Naturels qui les montoient, 1791.
vendirent quelques peaux d'Ours, et une jeune Août.
Loutre récemment tuée : et sur l'assurance qu'ils 12.
donnèrent, de ne pas tarder à apporter des Pelleteries de toutes les espèces, on avoit conduit le Vaisseau au Mouillage qui avoit été reconnu. L'Anse dans laquelle on avoit laissé tomber l'ancre, est située sur la côte méridionale de l'île *Pitt*[2], qui forme, du côté du Nord-Ouest, la grande Baie de *Guadalupa*, *Norfolk-Bay* de *Dixon*, à laquelle les Naturels donnent le nom de *Tchinkîtâné.*

Les Américains furent fidelles à leur promesse; 13.
et ils prouvèrent que, si les Européens mettent un si grand prix aux Fourrures, qu'ils font le tour du Monde pour les partager avec eux, ils ne mettent pas eux-mêmes moins d'empressement à échanger leur superflu contre les marchandises d'*Europe*, dont on leur a fait connoître l'usage et l'utilité. A peine le jour commençoit à poindre, qu'on vit arriver une flottille de quinze pirogues, montée de cent trente ou cent quarante Américains,

---

[1] Le Rédacteur du Journal de *Dixon* rapporte que la première pirogue des Américains qui vint à son bord, portoit à l'extrémité d'une longue perche, une touffe de plumes blanches, que, de loin, on avoit prise pour un pavillon blanc; il jugea que ce devoit être un signal de paix et d'amitié. (*Dixon's Voyage*, page 180.)

[2] *Voyez* dans l'*Introduction* le Voyage de *Portlock* en 1786-87.

1791. Août. 13. hommes, femmes ou enfans. Ils arrivoient en chantant; et l'on s'est assuré, par la suite, que c'est parmi eux un usage constant, de commencer et de terminer par des chants, leurs opérations de commerce avec les Étrangers. Le nombre des Naturels, considérable en comparaison de celui de l'Équipage du Vaisseau, et la connoissance qu'on avoit, par le rapport des Voyageurs, de l'inclination qu'ont ces Américains pour le vol, et de leur adresse singulière à dérober tout ce qu'ils peuvent enlever sans être aperçus, décida à ne pas leur permettre de monter à bord : les échanges s'établirent entre les bateaux du *Solide* et les pirogues américaines. Le Marché étoit bien fourni de diverses espèces de Pelleteries : on acheta plusieurs peaux de Loutre de toutes qualités, et d'autres fourrures de moindre valeur. Les marchandises que les Naturels préféroient dans les échanges, étoient les bassins et sur-tout ceux de cuivre, les casseroles, les bouilloires de fer-blanc, les marmites de fer coulé, les poignards, les lances, les hallebardes, les piques et les sabres : ils attachent peu de valeur aux haches, aux scies, aux couteaux à deux mains, aux marteaux, aux clous, et aux autres outils ou instrumens de fer. Mais on ignoroit que les articles qui, dans le commerce avec eux, obtiennent la plus grande faveur, sont les vêtemens européens de différentes

sortes ; on ne s'en étoit pas pourvu pour la Traite ; on eut recours à ceux qu'on avoit en réserve pour les besoins de l'Équipage ; et l'espèce de marchandises contre lesquelles on les échangeoit, pouvoit ôter toute inquiétude pour le cas où la nature et la durée du voyage mettroient dans la nécessité de se vêtir chaudement. Les vêtemens étoient les seuls effets pour lesquels il fut possible d'obtenir les belles peaux de Loutre de la première qualité. Les petits couteaux, les grains de verre coloré, les bagues, les boutons de métal, et tous ces colifichets d'*Europe*, dont, en général, les Insulaires du *Grand-Océan* se montrent si curieux, étoient à peine agréés en pur don, ou en pot-de-vin des marchés ; car l'usage des Naturels de cette partie de la côte est de ne terminer aucun échange, sans exiger un présent qu'ils nomment *Stok :* on voit que déjà ils commencent à *s'européaniser.* Ils sont déjà vêtus en partie à la mode d'*Europe :* la plupart avoient des vestes de drap, des culottes d'étoffe, des chemises ; et dans le nombre des effets qui composent actuellement leur mobilier, on reconnut des cassettes fermant à clef, et divers objets qu'ils n'avoient pu recevoir que des habitans de l'Ancien Monde, dont la visite avoit devancé celle des Français. Presque tous les vêtemens étoient de fabrique anglaise ; mais on eut lieu de présumer que quelque Vaisseau des *États-Unis* pouvoit

1791. Août. 13.

1791. Août. 13. également avoir fait la Traite dans la Baie de *Tchinkîtâné* ou dans son voisinage, parce qu'on reconnut deux monnoies de cuivre de la province de *Massachuset* qu'un jeune homme portoit en pendans d'oreilles.

Les Naturels avec lesquels on trafiquoit ne tardèrent pas à faire entendre aux Français que les Étrangers qui les avoient précédés dans la Baie payoient très-magnifiquement : et l'on n'eut pas de peine à s'en apercevoir; car en leur offrant ensemble trois ou quatre des principaux articles de Traite, on les satisfaisoit à peine lorsqu'il s'agissoit d'échanger une peau des premières qualités. Ils examinoient avec la plus scrupuleuse attention, retournoient dans tous les sens, tout ce qui leur étoit présenté, et ils savoient très-bien en reconnoître les défauts et les faire remarquer: d'autre part, ils employoient l'art et la ruse à parer leur marchandise; et l'on peut dire que, sous le rapport de l'intérêt et du trafic, ils ont déjà fait de grands pas dans la civilisation, et que les Hébreux modernes auroient peut-être peu de choses à leur apprendre.

Les Américains regagnèrent la terre à une heure de l'après-midi, et promirent qu'on les reverroit le lendemain. On avoit traité dans la matinée plus de deux cents Fourrures, la plupart de Loutre et d'Ours; mais on n'en comptoit qu'un petit nombre

des premières qualités; le surplus consistoit en peaux de jeunes Loutres, ou en peaux coupées par bandes qui avoient déjà été employées en vêtemens. 1791. Août. 13.

Les capitaines *Marchand* et *Chanal* et quelques autres personnes de l'État-major descendirent à terre dans l'après-midi. On avoit fait prendre des armes à l'Équipage du Canot; mais on ne fut pas dans le cas d'en faire usage; la conduite des habitans fut paisible et amicale; ils se montrèrent même officieux, et aidèrent les matelots à remplir d'eau quelques barriques : ce ne fut pas, il est vrai, sans être préalablement convenus du salaire qui leur seroit payé; mais on en fut quitte pour quelques bagues de métal. On visita les établissemens de la côte de l'Ouest que les Naturels paroissent ne jamais occuper à demeure, mais seulement pendant les séjours que les Vaisseaux de Traite font dans leur Baie, et dans les temps où eux-mêmes se livrent à la pêche pour leur approvisionnement d'hiver. Comme ils transportent avec eux tout leur mobilier, leurs lances, leurs dards, leurs harpons de pêche, leurs ustensiles de cuisine; ils peuvent s'établir, pour un temps, par-tout où quelque motif les détermine à faire une station. Un de ces établissemens temporaires qu'on visita, et qui étoit placé à l'entrée d'un bois, consistoit en une hutte construite avec quelques pieux fichés en terre. L'extrémité

1791. Août. 13. supérieure de ces pieux, remplacés quelquefois par les lances de guerre, supporte des branches d'arbre, sèches ou vertes, croisées, enlacées de manière à laisser une ouverture dans le milieu du faîtage, et recouvertes de peaux tannées et d'écorce de sapin enlevée en grandes pièces : ce méchant couvert suffit à peine pour les mettre à l'abri de la pluie. Le feu est établi dans le milieu et quelquefois en dehors de la hutte; et l'on vit déjà en service les marmites qui leur avoient été vendues le matin. Chaque famille occupe un de ces abris; mais si la pluie est abondante et le froid trop vif[1], deux huttes sont adossées l'une à l'autre, et le feu s'établit dans le milieu de l'espace qu'elles occupent.

Le capitaine *Marchand*, avant de se rembarquer dans son canot, proposa à un des Américains de l'emmener à bord du Vaisseau; tous y consentirent, mais sous la condition qu'un des Français seroit laissé à terre; et l'on put juger par leur réponse, qu'ils ne mettent pas moins de prudence et de finesse dans leur conduite politique, que n'en avoit annoncé leur conduite dans le commerce : avec des payemens reçus comptant et des otages, ni la fortune ni la personne ne peuvent se trouver compromises. On ne se quitta pas sans s'être donné des signes réciproques d'amitié; et

[1] Observations de *Roblet*.

les Américains firent entendre que, s'ils avoient 1791.
l'assurance que le Vaisseau séjournât dix jours dans Août.
la Baie, ils iroient chasser dans l'intérieur des 13.
terres, et en rapporteroient plus de Fourrures de 14.
toute espèce qu'on ne voudroit en acheter.

Les mêmes Naturels avec qui l'on avoit traité le 13, se rendirent au Vaisseau le 14. Le Marché ne fut pas aussi bien approvisionné qu'il l'avoit été la veille : on acheta cependant quelques belles peaux de Loutre, et plusieurs autres de moindre valeur. Quand les échanges furent terminés, la plupart des pirogues retournèrent à la côte de l'Est d'où on les avoit vues venir lorsque le Vaisseau se présenta à l'entrée de la Baie : ceux qui les montoient assurèrent, en prenant congé des Français, qu'ils ne tarderoient pas à revenir avec une nouvelle provision de Fourrures : il est probable qu'ils alloient en traiter chez leurs voisins, avec une partie des marchandises d'*Europe* qu'ils avoient reçues pour le prix des premières ; et sans doute ils se proposoient bien de faire payer chèrement aux Étrangers les droits de courtage et de commission.

Les échanges continuèrent les jours suivans : 15 à 21.
quelques pirogues venoient de la côte de l'île *Pitt*, devant laquelle le Vaisseau étoit à l'ancre; d'autres de la côte de l'Est ou la grande Terre : les unes et les autres étoient montées par les mêmes hommes

1791. Août. 15 à 21. avec lesquels on avoit déjà trafiqué. On traita diverses Pelleteries, parmi lesquelles se trouvoient de belles peaux de Loutre, qui paroissoient être la depouille d'animaux tués depuis très-peu de temps. Les Ouvriers pelletiers embarqués sur le *Solide* étoient occupés à visiter toutes les peaux, à les battre pour en faire sortir la poussière et la vermine, et à donner à celles qui étoient encore fraîches, la préparation qui pouvoit assurer leur conservation jusqu'à l'arrivée à la *Chine*. Cependant, on coupoit du bois à terre, on se pourvoyoit d'eau, on faisoit tous les préparatifs du départ; et dans des excursions répétées, on acquéroit sur le pays et sur l'espèce d'hommes qui l'habitent, toutes les connoissances que la difficulté de s'entendre avec les Naturels, et l'obligation, pour sa sûreté, de ne pas s'écarter de la côte, permirent de se procurer. Aussitôt que les Américains s'aperçurent que l'on se disposoit à quitter la Baie, ils étalèrent tout ce qui leur restoit à vendre; mais l'assurance du prochain départ du vaisseau ne put les engager à baisser leur prix; il régnoit entre eux un accord qui prouve, ou une grande habitude des échanges, ou une singulière intelligence qui supplée chez eux à une longue pratique du commerce : leur opiniâtreté à ne pas réduire leurs prétentions, est telle qu'on en a vu demeurer constamment deux jours de suite

à l'entour du Vaisseau, avec des Fourrures qu'ils ont fini par remporter à terre, parce que l'on s'est refusé à leur en accorder le prix exorbitant qu'ils n'avoient pas craint d'en demander. 1791. Août. 15 à 21.

Le capitaine *Marchand*, en comparant la quantité de Fourrures qu'il s'étoit procurée dans la Baie de *Tchinkîtâné*, avec celle qu'en avoit obtenu le capitaine *Dixon*, en 1787, trouva que, sans avoir eu un succès égal, il n'avoit pas à regretter le temps qu'il avoit donné à cette relâche : il jugea qu'il avoit épuisé tout ce que la Baie peut fournir à un Vaisseau, et qu'une plus longue station ne procureroit pas un accroissement de produit qui pût compenser la dépense journalière du Navire.

Il avoit traité :

100 peaux de Loutre de première qualité, la plupart crues ou à moitié préparées;

250 peaux de jeune Loutre blonde;

36 peaux d'Ours entières et 13 demi-peaux;

Une quantité considérable de peaux de Loutre coupées en bandes, de qualité inférieure, la plupart très-usées, qui pouvoient être évaluées à 150 peaux;

37 peaux de Veau-marin;

60 peaux de Castor, de Vison et autres animaux;

Un sac contenant quelques peaux d'Écureuil et plusieurs queues de Loutre;

Un tapis de peaux de Marmotte;

1791. Août. 15 à 21.

Un autre tapis composé en partie de peaux de Marmotte, en partie de peaux d'Ours.

Le Journal du Voyage de *Dixon*, le seul que nous connoissions jusqu'à ce jour, dans lequel il soit fait mention de la Baie de *Tchinkitâné* sous le nom de *Norfolk-Bay*, n'entre pas dans de grands détails sur ce qui concerne le pays et les habitans; mais celui du capitaine *Chanal* y supplée avec avantage.

Quoique les Peuplades disséminées sur la côte *Nord-Ouest* de *l'Amérique*, se présentent avec des apparences qui annoncent une grande affinité entre elles; quoique nous ayons déjà reçu du capitaine *Cook* des notions assez étendues sur une race d'hommes jusqu'alors inconnue à l'*Europe ;* j'ai jugé que quelques détails sur une Caste particulière, quoique privés de l'attrait de la nouveauté attaché à une Découverte, ne seroient pas dénués d'intérêt : l'Observateur qui apporte dans son examen, des connoissances déjà acquises par le récit de ses devanciers, saisit des traits qui ont échappé à une première inspection, des nuances qui, dans le moral comme dans le physique, sont les passages d'une variété à l'autre dans l'Espèce humaine.

Tout porte à croire que les Espagnols qui, en 1775, découvrirent le Mont *San-Jacinto* et le

Cap *del Engaño*, nommés depuis par le capitaine Cook, Cap et Mont *Edgecombe*, ont découvert aussi la Baie de *Tchinkîtâné* qui doit être celle à laquelle ils ont imposé le nom de *Baya de Guadalupa* : ou plutôt on peut dire qu'elle est signalée dans le Journal d'*Antonio Maurelle* avec des circonstances qui ne doivent laisser aucune incertitude sur l'identité des deux Baies [1] « Le 17 Août, dit le Pilote espagnol, un léger vent de Sud nous permit d'entrer dans une Baie située à 57 degrés 11 minutes de latitude ». J'observe que *Maurelle* 1791. Août. 15 à 21.

[1] *Voyez* dans l'*Introduction*, le Voyage de D. *Juan de Ayala* en 1775, et celui du capitaine *Cook* en 1778.

Le capitaine *Dixon* paroît reconnoître l'identité de la Baie qu'il nomme *Norfolk-Bay*, avec celle que les Espagnols avoient nommée *Baya de Guadalupa*. « Dans le nombre des Naturels qui venoient trafiquer à notre bord, dit le Rédacteur du Voyage, se trouvoit un vieillard qui se fit remarquer par son intelligence. Il nous expliqua clairement que, plusieurs années avant notre visite, deux vaisseaux, dont un étoit beaucoup plus grand que le nôtre, et portoit un grand nombre de canons, avoient mouillé non loin du poste que nous occupions ; et que les hommes qui le montoient, nous ressembloient par la couleur de leur peau, et par leur manière d'être vêtus. Il nous montra une chemise de toile blanche qu'il avoit reçue de ces Étrangers, et qu'il conservoit comme une curiosité : en l'examinant, nous reconnûmes qu'elle étoit faite à la façon des Espagnols ; et nous ne doutâmes pas que les Vaisseaux dont le vieillard nous avoit fait la description, ne fussent ceux que le Vice-roi du *Mexique* avoit expédiés en 1775 ». (*Dixon's Voyage*, pages 182 et 183.)

1791. Août. 15 à 21. place le Cap *del Engaño* à 57 degrés 2 minutes, et si l'on y ajoute 8 ou 9 minutes dont le fond de la Baie qui se développe du Sud au Nord, est plus septentrional que le Cap, on retrouve, à une minute près, la latitude de la Baie, telle qu'elle est donnée dans le Journal. Mais la description qu'il fait de sa *Baya de Guadalupa*, leveroit tous les doutes si la position géographique pouvoit en laisser. « Cette Baie, ajoute-il, est ouverte de trois lieues à son entrée, et elle est couverte du Nord par le Cap *del Engaño*. Sur le côté opposé à ce Cap, nous découvrîmes un Port d'une lieue d'ouverture, et qui est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux qui soufflent de la partie du Sud ».

Cette description est celle de la Baie de *Tchinkîtânê*; et ce que *Maurelle* appelle *le Port*, est, sans doute, le partie septentrionale de la Baie, partie étroite, resserrée par des îles, et qui doit former une espèce de Port : elle n'a été visitée ni par les Anglais, ni par les Français [1]. En substituant

[1] En lisant le Journal de *Maurelle*, on seroit d'abord tenté de croire que l'entrée de sa Baie de *Guadalupa* est située dans le Nord du Cap *del Engaño*; car il y est dit que, le 16 Août, on découvrit le Cap *del Engaño*, et que le lendemain (après avoir fait route au Nord), on entra dans une Baie qui reçut le nom de *Guadalupa*: et comme, en même temps, *Maurelle* donne la latitude du Cap *del Engaño* de 57 degrés 2 min., et celle de la Baie, de 57 degrés 11 minutes; il paroîtroit

le nom de *Tchinkîtâné* à celui de *Guadalupa* et à celui de *Norfolk*, je rends à la Baie ce qui lui appartient, le nom qu'elle a reçu de ses habitans: si l'on vouloit en user ainsi pour tous les lieux dont les noms propres sont connus, on préserveroit la nomenclature de la Géographie, de ces

1791. Août. 15 à 21.

que l'entrée de la Baie se trouve située à 9 minutes dans le Nord du Cap. Ce premier aperçu a trompé quelques Géographes qui ont pensé que la Baie de *Guadalupa* devoit être *Bay of Islands* [la Baie des îles], que le capitaine *Cook* a reconnue au Nord du Cap *del Engaño* [son Cap *Edgecombe*], et qui est le *Puerto de los Remedios* des Espagnols. Pour être assuré que l'entrée de la baie de *Guadalupa*, relativement à la direction générale de la côte, est au Sud et non pas au Nord du Cap *del Engaño*, il suffit de faire attention à ce que dit *Maurelle* dans sa description de la Baie, *qu'elle est couverte du Nord* par le Cap *del Engaño*: elle est donc au Sud de ce Cap. Mais quoique l'entrée de la Baie soit *au Sud* du Cap, le fond en est plus septentrional, parce qu'elle s'étend du Sud au Nord sur un développement de 8 à 9 minutes; et c'est sans doute sa partie septentrionale, ou ce que *Maurelle* appelle *le Port*, qu'il place à 57 degrés 11 minutes, tandis que l'entrée est à 57 degrés 2 minutes, c'est-à-dire, à la même latitude que le Cap *del Engaño*, qui forme cette entrée du côté de l'Ouest. Cette opinion se trouve confirmée par ce qui est rapporté dans le Journal de *Dixon*, où on lit que le vieillard dont il a été parlé dans la Note précédente, en faisant entendre que des vaisseaux semblables à celui des Anglais avoient anciennement abordé à *Tchinkîtâné*, indiquoit toujours par signes, que les Vaisseaux avoient mouillé dans le haut, dans le Nord de la Baie. [*Always pointed up the Sound, to the Northward.*] (Voyez *Dixon's Voyage*, page 183.)

1791. Août. 15 à 21. variations, pour ainsi dire annuelles, qui n'ont d'autre objet que de servir le caprice ou la vanité d'un Navigateur.

Le Plan qui se trouve dans la Relation du Voyage de *Dixon*, et celui que le capitaine *Chanal* a levé, ne peuvent être exacts que pour une portion de la côte occidentale de la Baie, celle qui commence à la pointe septentrionale de l'Anse où le *Solide* a mouillé, et qui est terminée à l'Ouest par le cap *del Engaño*, en passant par la Pointe que *Dixon* a nommée Cap *Whites*. Ce Cap est terminé par un ressif entouré d'un Banc de sable qui s'étend à plus d'un mille dans le Sud-Est. A l'Est de l'extrémité de ce Banc, et à la distance d'un mille et demi, se voient six îlots qui forment une chaîne sur une ligne Nord et Sud; et dans l'Est de la chaîne, on aperçoit un septième îlot détaché du Groupe. Il y a bon passage entre cette chaîne d'îlots et le Banc du Cap *Whites*; on trouve 20, 25, 24 brasses dans le canal. Le capitaine *Chanal* dit que la direction du ressif à l'égard de la chaîne d'îlots, est d'environ deux rumbs plus Est qu'on ne le voit sur le Plan du capitaine *Dixon*. En remontant du Cap *Whites* vers le Nord-Nord-Est, suivant la direction de cette partie de la côte, on rencontre successivement trois Anses de sable, séparées par des pointes de rochers qui se prolongent à fleur d'eau jusqu'à quelque distance.

distance de la terre, et autour desquels la mer 1791.
brise. On présume que *Dixon* mouilla dans la Août.
première Anse, où l'on trouva 12 à 7 brasses, 15 à 21.
tantôt sable, tantôt roches et gravier : l'ancrage n'y paroît pas sûr ; *Dixon* y eut un câble ragué par les rochers sur une longueur de 20 brasses, et il fut obligé de le condamner [1]. Dans l'Anse du Nord, qui est la troisième, et dans laquelle les Français ont mouillé, la sonde rapporta un beau fond de sable noir ; et l'on eut depuis 11 jusqu'à 15 brasses, à un mille et un mille et demi de distance du rivage. Une plage de sable et gravier, située entre une pointe de rochers et un ruisseau, présente un débarquement facile. La route pour parvenir à cette Anse, est de Nord, lorsqu'en passant à-peu-près à mi-canal, on a doublé la pointe du ressif du Cap *Whites*. On peut sans crainte passer entre le ressif et les six îlots, pourvu qu'on ait un vent fait, ou que l'on se fasse remorquer par les bâtimens à rames ; car si l'on étoit surpris par le calme, on n'auroit pas la ressource de laisser tomber une ancre ; le fond est de roche. On trouve 20 brasses, ou cent pieds d'eau, sur l'accore du ressif ; et cependant la surface de la mer dans cette partie est parsemée de plantes marines qui tiennent au

[1] *Dixon's Voyage*, page 192.

1791. Août. 15 à 21.

fond[1] : on en distingua deux espèces, le *Fucus giganteus* de *Forster*, et un autre non moins grand que le premier, mais qui en diffère sous d'autres rapports. Ce n'est qu'après avoir doublé le ressif, qu'on trouve des fonds propres à recevoir les ancres. Le bon mouillage est situé à un mille, ou un peu plus, du rivage, vis-à-vis l'embouchure du ruisseau, par 12 brasses, sable fin noir. Dans cette position, le Cap *Whites* doit rester au Sud-Sud-Ouest 2 degrés Ouest, à trois ou quatre milles de distance ; la Pointe qui termine, vers le Nord, la partie qu'occupent les trois Anses, au Nord-Nord-Est 5 ou 6 degrés Nord ; et le mont *San-Jacinto*, à l'Ouest-Sud-Ouest 2 ou 3 degrés Ouest. Un Vaisseau qui occupera ce mouillage peut se dispenser d'affourcher ; car les vents de la partie du Sud, qui seroient les seuls à redouter, n'exercent jamais leur violence dans la saison où la Traite peut engager à relâcher dans la Baie.

Quoique la sonde indique une bonne qualité de fond dans l'Anse où les Français ont mouillé, il est cependant prudent de faire flotter les câbles, ou du moins de les fourrer ; car le *Solide* ayant visité les siens le second jour de sa relâche, on les trouva endommagés en plusieurs endroits ; la sonde avoit cependant rapporté tout à l'entour du

[1] Observations de *Roblet*.

Vaisseau un fond de sable et petits cailloux : sans doute il y a des rochers au-dessous de ce sable ; peut-être aussi en existe-t-il des morceaux épars que le plomb n'avoit pas rencontrés quand on avoit sondé cette partie de la Baie. 1791. Août. 15 à 21.

L'eau se fait commodément au ruisseau de cette Anse : elle est chargée d'une teinture de plantes et de bois, qui lui donnent une couleur roussâtre, capable d'en dégoûter si l'on ne savoit qu'elle est légère et de bonne qualité.

Le capitaine *Dixon* a fixé la latitude de l'Anse où il étoit mouillé, à 57 degrés 3 minutes Nord, et sa longitude, à l'Occident du Méridien de *Paris*, à 137 degrés 58 minutes un quart [1]. Suivant les Observations des capitaines *Marchand* et *Chanal*, le Mouillage des Français, un peu plus Nord que celui des Anglais, est situé à 57 degrés 4 minutes de latitude, et 137 degrés 59 minutes de longitude. *Dixon*, en 1787, avoit trouvé la déclinaison de l'aiguille aimantée de 24 degrés vers le Nord-Est ; elle a été observée, en 1791, de 28 degrés trois quarts.

L'Établissement de la Marée paroît n'avoir été bien connu ni par les Anglais ni par les Français : le capitaine *Chanal* dit seulement que, trois jours avant la pleine lune, la mer étoit haute à la côte

[1] Voyez *Dixon's Voyage*, page 184.

1791. Août. 15 à 21. de l'Anse du *Solide*, à trois heures et demie après midi ; et que, deux jours avant la même phase, on observa qu'il étoit basse mer à dix heures du matin ; mais que, dès neuf heures trois quarts, le changement de Courant s'étoit fait sentir à la place qu'occupoit le Vaisseau.

Les parties du Nord et du Nord-Est de la Baie présentent plusieurs îles en avant de la grande Terre ; et l'on aperçoit entre les montagnes deux grandes coupures : il est probable que c'est par l'une de ces ouvertures, et vraisemblablement par celle de l'Ouest, que débouche dans la Baie, le canal qui sépare du Continent, l'île *Pitt* que la Chaloupe de *Portlock* reconnut en 1787 ; et l'on pourroit supposer que la seconde, celle de l'Est, seroit l'entrée d'un canal de communication avec le Port *Banks* découvert, cette même année, par le capitaine *Dixon* [1], et situé dans le Sud-Est de la Baie de *Tchinkîtâné* : cette communication feroit une grande île de toutes les terres hautes qui se montrent dans la partie orientale de la Baie.

Si l'on découvroit dans la suite que la côte orientale qui n'est point encore connue, offre

[1] *Voyez* dans l'*Introduction*, les Voyages de *Portlock* et de *Dixon*, 1786 et 1787.

quelque bon Mouillage, il mériteroit la préférence sur ceux de l'Ouest; car on a vu que les Naturels habitent la côte de l'Est : c'est de cette partie qu'ils sont venus, c'est dans cette partie qu'ils sont retournés pour aller remplacer par la chasse, les Pelleteries qu'ils avoient échangées. Il seroit d'autant plus avantageux d'être assuré d'un abri sur la côte orientale, que l'on peut présumer que cette Baie sera long-temps fréquentée par les Européens; à moins qu'une trop grande affluence, en excitant des efforts extraordinaires de la part des Naturels, pour accroître les produits de leur chasse, n'entraîne la destruction, ou du moins n'occasionne la rareté des animaux dont les Fourrures alimentent un commerce lucratif. Si, comme l'on peut s'y attendre, cette première source de bénéfices éprouve bientôt une diminution sensible, la pêche de la Baleine à laquelle on peut se livrer sans sortir de la Baie, offre à l'industrie commerciale un dédommagement qui pourroit suffire à couvrir les frais d'une Expédition ; mais ce seroit aller chercher bien loin un bénéfice que l'on peut se procurer à de moindres distances, et qui, sans doute, ne compenseroit pas la longueur et les risques de l'entreprise.

1791. Août. 15 à 21.

De hautes montagnes couvrent de toutes parts la Baie de *Tchinkîtâné*, et il est vraisemblable que

1791. Août. 15 à 21. la neige qui en couvre les sommets, est une neige perpétuelle : à l'époque où le *Solide* y relâcha, les feux de la canicule et une pluie qui ne cessa pas de tomber pendant le séjour qu'il y fit, n'avoient pu la faire totalement disparoître; il en restoit beaucoup encore sur les montagnes les plus élevées qui, cependant, sont couvertes d'arbres jusqu'à leur cime. Une neige qui résiste à l'ardeur des soleils d'été et à la chute des eaux; une forêt monotone dont l'œil ne peut atteindre la limite, et qui va se perdre dans la profondeur des terres; des montagnes dont les sommets sont enveloppés de nuages dont ils suspendent la course ; tout annonce que, dans ces climats, le règne de l'hiver est long et rigoureux : mais l'Homme, le seul être vivant dans la nature qui résiste également aux feux de la Ligne et aux glaces du Pôle, brave ici les frimats et la neige, comme l'Animal sauvage dont sa force ou son adresse lui approprie la dépouille.

Les environs de la Baie de *Tchinkîtâné* ne présentent cependant pas cet aspect hideux de quelques contrées situées sous une latitude moins élevée : la fertilité de la terre indique que la Nature, moins abandonnée à elle-même, y répondroit aux soins de la culture. Les sapins, les pins et les bouleaux composent cette vaste forêt qui règne depuis le bord de la mer jusqu'aux sommets des

collines et des montagnes : mais ceux qui sont tombés de vétusté, et dont la mousse recouvre les troncs consumés par le temps; les plantes parasites qui obstruent les intervalles des arbres; tous les débris des productions terrestres, s'opposent à ce que l'on puisse pénétrer dans l'épaisseur des bois où, sans doute, les Naturels ont su se frayer les sentiers intérieurs qui peuvent faciliter leurs marches dans la guerre qu'ils ont déclarée aux animaux qui leur disputent leur solitude.

1791. Août. 15 à 21.

Les arbustes et les plantes ne se montrent pas en grand nombre. Le Framboisier est commun; son fruit aqueux, et d'un goût sauvage, est gros et bien nourri. Suivant le Journal du capitaine *Dixon*, le Noisetier est très-multiplié[1] : le chirurgien *Roblet* le mentionne seulement sous le nom de *Coudrier.* De deux autres arbustes dont on n'a pas connu l'espèce, l'un porte un petit fruit noir, semblable à la groseille noire que nous nommons *Cacis* [*Ribes nigrum*]; le fruit en est aqueux, acidule, et n'a pas une saveur agréable. Le second, assez différent du premier, produit un petit fruit rouge, ou une baie, dont la substance est mucilagineuse, et le nombre des pepins variable depuis dix jusqu'à quatorze. Le chirurgien *Roblet*, de qui j'emprunte ces descriptions, dit qu'il ignore ce qui a pu

[1] *Dixon's Voyage*, page 185.

1791. Août. 15 à 21. décider les Navigateurs anglais à donner à ce dernier arbuste le nom de *Groseillier*[a], puisque ni la feuille, ni le fruit, qui est toujours isolé et jamais en grappe, ni le goût, ne peuvent être comparés à ceux de l'arbuste qui en *Europe* porte ce nom. Il ne faut pas, dit-il, confondre le fruit de cet arbuste avec un fruit oblong qui vient sur une plante et non sur un arbuste : ce dernier, par sa forme, ressemble à celui du Cornouiller ; mais il n'a pas de noyau, et n'est pas bon à manger. On trouve aussi le Fraisier et plusieurs espèces de Fougères : on sait qu'à la *Nouvelle-Zélande*, et dans quelques autres contrées où la culture n'a pas multiplié les productions de la terre propres à la nourriture de l'Homme, la racine tendre de cette dernière plante est employée comme aliment.

La plupart des plantes étoient encore en fleurs, et d'autres étoient déjà montées. Dans le nombre de celles que l'on vit en fleurs, on en a distingué deux : une espèce de Lis des vallées [*Lilium convallium*], ou un Muguet dont la fleur est bleue, et qui est plus grand que notre Muguet ordinaire;

---

[a] L'original porte : *Wild Gooseberries* and *Currants*. Le *Wild Gooseberry* est le Groseillier sauvage ; et le *Currant* est un arbuste du même genre. Le Rédacteur du Voyage de *Dixon* se contente d'appliquer ces noms à deux arbustes que les Anglais ont vus à *Norfolk-Bay* ; mais il ne fait aucune description des fruits. (Voyez *Dixon's Voyage*, page 185.)

et une autre plante dont la tige, élevée de deux ou trois pieds, porte, à environ huit pouces de hauteur, des fleurs bleues. 1791. Août. 15 à 21.

On vit sur la grève un petit espace ensemencé de pois qui parurent avoir deux mois : le goût en étoit un peu amer ; mais on pouvoit l'attribuer à ce que les tiges étoient étouffées par les mauvaises herbes. Il reste, ce semble, à savoir si cette plante est indigène. Les Européens qui ont touché à *Tchinkîtâné* avant le capitaine *Marchand*, peuvent y avoir semé des pois : cependant, comme dans la suite on a trouvé cette même plante très-multipliée sur l'une des îles de *Queen-Charlotte*, et dans des parties où l'on est à-peu-près assuré que les Français ont les premiers abordé, on en revient à l'idée qu'elle peut être indigène dans cette partie de l'*Amérique* du Nord.

« Je ne trouvai pas, dit le chirurgien *Roblet*, la plante que *Dixon* appelle *Céleri sauvage* ; ou, si celle qu'on me présenta comme du Céleri, est la même que celle à laquelle il applique ce nom, je n'y ai reconnu ni la feuille, ni la racine de notre *Ache* ou Celéri sauvage, encore moins une saveur qui rappelât la sienne, même de loin. Dans cette incertitude, je n'osai pas en conseiller l'usage à l'Équipage du *Solide*, non plus que celui d'une autre plante qui a quelque ressemblance avec notre Persil, mais dont la tige est beaucoup plus grosse.

1791. Août. 15 à 21. Si nos gens, ajoute-t-il, eussent été attaqués du scorbut, et que l'emploi des végétaux eût été commandé par un besoin pressant; j'aurois cru pouvoir donner quelque chose au hasard; mais la bonne santé dont ils jouissoient dut me rendre plus circonspect ».

Le capitaine *Chanal* ne partagea pas les craintes du chirurgien *Roblet;* il mangea deux fois en salade, et en assez grande quantité, de l'espèce de plante qu'on prenoit pour du Céleri sauvage, et il n'en fut point incommodé. Quant au Persil, nous lisons dans le Journal de *Dixon*[1], que ce Capitaine en fit cueillir une grande quantité, qu'il le trouva excellent à manger en salade et bouilli avec la soupe; et il n'en éprouva aucune incommodité.

J'ai cru que je devois opposer ces deux exemples à l'opinion du chirurgien *Roblet.* Je suis bien loin de blâmer sa prudence : mais, comme les végétaux, et particulièrement le Céleri sauvage, sont un préservatif spécifique contre le scorbut de mer, en même temps qu'ils sont un curatif puissant pour les hommes qui en sont atteints; j'ai dû prémunir les Marins contre l'impression que pourroient faire sur eux, et avec raison, le doute et l'autorité d'un Observateur éclairé, d'un Officier

[1] *Dixon's Voyage*, page 185.

de santé qui réunit l'expérience à la théorie de son Art ; j'ai dû leur prouver, par l'épreuve qu'en ont faite deux Navigateurs dont le témoignage commande la confiance, qu'on pouvoit manger avec sûreté le Céleri sauvage et le Persil que produit le sol de *Tchinkîtâné*, et qui doivent se trouver aussi sur les autres parties des côtes du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

1791. Août. 15 à 21.

Tous les endroits découverts produisent abondamment, suivant le rapport du chirurgien *Roblet*, une plante gramineuse dont la tige et l'épi ressemblent à ceux du Seigle d'*Europe ;* mais le grain n'en étoit pas mûr, et il n'a pu déterminer à quelle Espèce il appartient. On est du moins assuré, dit-il, que cette plante n'a pas été transportée d'*Europe ;* elle est si multipliée qu'elle ne peut qu'être indigène : et sans doute le travail de l'Homme et une culture suivie pourroient l'améliorer, et en rendre le grain propre à devenir un aliment.

La plupart des autres plantes qu'on rencontre sur la côte ou sur la lisière des bois, ne diffèrent pas de celles que la *France* compte parmi ses plantes indigènes.

Le capitaine *Marchand*, qui desiroit de laisser sur cette Terre un bienfait de l'*Europe*, se proposoit d'y semer des graines de nos plantes potagères, telles que des semences de Concombre, des Pois,

1791. Août. 15 à 21. des Haricots, &c.; mais il reconnut que la saison étoit trop avancée pour qu'on pût espérer que ces légumes parvinssent cette année à leur maturité: et, en supposant que les graines levassent, la pourriture eût bientôt détruit les plantes, si d'avance elle n'eût détruit les germes.

Le seul quadrupède qu'on ait vu vivant, est le Chien domestique. Il est de la race du *Chien de Berger;* mais il a le poil plus long et plus doux. Ses pattes sont très-grosses; la queue est fournie, le museau alongé et pointu, l'oreille dressée, l'œil vif, le corps épais; et sa hauteur au-dessus du garrot, peut être de dix-huit pouces. Il aboie peu et paroît timide avec les Étrangers. Il fête et caresse son maître, mais ne caresse que lui. Les Tchinkîtânéens vantent beaucoup l'attachement, l'intelligence et le courage de cet animal, excellent pour la chasse, et hardi à l'eau. Le chirurgien *Roblet* remarque cependant qu'un jeune Chien qu'il avoit acheté, en voyant du Vaisseau quelques Américains sur le rivage, à une très-petite distance du bord du *Solide,* n'osa jamais se jeter à l'eau, quoique, par ses mouvemens, il témoignât le plus grand empressement d'aller les joindre. Il est probable qu'à *Tchinkîtâné*, comme ailleurs, le Chien a besoin, pour exercer la plénitude de ses facultés, que l'Homme, dont il est le compagnon

et l'ami, les lui ait perfectionnées par l'éducation : la raison de l'un fait servir l'instinct de l'autre à leurs besoins et à leurs plaisirs communs. 1791. Août. 15 à 21.

La Loutre marine, ou la Saricovienne, ne peut pas être classée parmi les animaux terrestres, quoiqu'elle habite la terre beaucoup plus que les eaux ; elle appartient plutôt à la classe des Amphibies ; cependant, le trou ovale n'étant pas ouvert, et la communication de la veine cave à l'aorte, par la cloison du cœur, ne subsistant pas dans cet animal, la respiration, et conséquemment le mouvement des poumons, lui est nécessaire pour entretenir la circulation du sang ; il ne peut pas faire un long séjour sous les eaux ; il est obligé de revenir sur l'eau ou sur la terre pour respirer un nouvel air sans lequel il seroit suffoqué.

Suivant *Buffon* qui s'appuie du témoignage de *Steller* [1], la chair des femelles pleines, ou prêtes à mettre bas, est grasse et tendre ; celle des petits est assez délicate et assez semblable à celle de l'Agneau ; mais la chair des vieux est ordinairement très-dure. « Ce fut, dit *Steller* qui étoit embarqué sur le Vaisseau du célèbre *Bering* lorsque ce Navigateur fit naufrage sur l'île qui porte son nom, ce fut notre nourriture principale durant

[1] *Buffon. Hist. nat.* Suppl. à l'*Hist. des Animaux quadrupèdes*, article de la *Saricovienne.*

1791. Août. 15 à 21. notre long séjour dans l'île ; elle ne nous fit aucun mal, quoique mangée seule et sans pain, et souvent à demi-crue : le foie, les rognons et le cœur sont absolument semblables à ceux du Veau [1] ».

On peut conclure de cette épreuve que, si des Russes, pour qui la nourriture étoit nouvelle, ont pu subsister de Loutre tout un hiver, sans en être incommodés, cet animal offre aux Tchinkîtânéens qui, dès l'enfance, peuvent être habitués à s'en nourrir, une ressource de plus pour leur subsistance, et, on peut le dire, une ressource intarissable.

Une jeune Loutre vivante avoit été apportée à bord du *Solide ;* on essaya d'en manger ; et, suivant le rapport du capitaine *Chanal*, sa chair fut trouvée fade, mais sans aucun mauvais goût qui pût la faire rebuter.

De toutes les Pelleteries que le commerce peut tirer de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, les peaux de Loutre marine étant les plus précieuses, parce qu'elles sont les plus recherchées des Chinois, dont la fantaisie, suivant la beauté, les élève à des valeurs exorbitantes [2] ; il ne sera pas inutile pour

[1] *Novi Commentarii Academiæ Petropol.* Tome II, année 1754.

[2] M. *Pallas* dit qu'au Marché de *Kiachta*, les Chinois payent les peaux de première qualité de 80 à 100 roubles, ou 392 à 490 livres tournois (le rouble au change moyen

l'instruction des Navigateurs à qui est réservée la direction de ce nouveau trafic, de décrire ces Fourrures avec quelque détail : cette description les mettra en état de reconnoître les belles peaux, celles qui doivent, dans les Marchés de la *Chine*, donner le bénéfice le plus considérable ; et je l'emprunte du *Pline* français. 1791. Août. 15 à 21.

« La peau de la Loutre marine ou Saricovienne fait une très-belle Fourrure ; les Chinois les achètent presque toutes (il s'agit ici du commerce que les Russes en font avec la *Chine*), et ils les payent jusqu'à 70, 80 et 100 roubles chacune [343-392-490 livres tournois] ; et c'est par cette raison qu'il en vient très-peu en *Russie*. La beauté de ces fourrures varie suivant la saison ; les meilleures et les plus belles sont celles des Saricoviennes tuées aux mois de Mars, d'Avril et de Mai : néanmoins, ces fourrures ont l'inconvénient d'être épaisses et pesantes ; sans cela, elles seroient supérieures aux Zibelines dont les plus belles ne sont pas d'un aussi beau noir. Il ne faut cependant pas croire que le poil des Saricoviennes soit également noir dans tous les individus ; car

de quatre neuf dixièmes) ; et que les dernières qualités sont vendues de 30 à 40 roubles, 147 ou 196 livres tournois. (*Account of the Russian Discoveries. By* W. Coxe, in-4.°, page 13.)

1791. Août. 15 à 21. il y en a dont la couleur est brunâtre comme celle de la Loutre de rivière ; d'autres qui sont de couleur argentée sur la tête ; plusieurs qui ont la tête, le menton et la gorge variés de longs poils très-blancs et très-doux ; enfin, d'autres qui ont la gorge jaunâtre, et qui portent plutôt un feutre crêpu, brun et court, sur le corps, qu'un véritable poil propre à la fourrure : au reste, les poils bruns ou noirs ne le sont que jusqu'à la moitié de leur longueur ; tous sont blancs à leur racine [1], et leur longueur est, en tout, d'environ un pouce ou un pouce et demi sur le dos, la queue et les côtés du corps ; ils sont plus courts sur la tête et sur les membres ; mais au-dessous de ce premier long poil, il y a, comme dans les Ours marins, une espèce de duvet, ou de feutre, qui est de couleur brune ou noire, comme l'extrémité des longs poils du corps. On distingue aisément les peaux des femelles de celles des mâles, parce qu'elles sont plus petites, plus noires, et qu'elles ont le poil plus long sous le ventre. Les petits ont aussi, dans le premier âge, le poil noir ou très-brun, et très-

[1] Si l'usage de ces fourrures vient à s'établir en Europe ; cette particularité de la blancheur des poils à leur racine, quelle que soit d'ailleurs leur couleur, garantira les acheteurs de la fraude des Fourreurs qui voudroient donner au poil de la Loutre, par le moyen de la teinture, une couleur qui ne lui seroit pas naturelle.

long ;

long; mais, à cinq ou six mois, ils perdent ce beau poil; et à un an, ils ne sont couverts que de leur feutre; et ces longs poils ne les recouvrent que dans l'année suivante. La mue se fait dans les adultes, d'une manière différente de celle des autres animaux; quelques poils tombent aux mois de Juillet et d'Août, et les autres prennent alors une couleur un peu brune. Communément les Saricoviennes ont environ deux pieds dix pouces de longueur[1], depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue qui a douze ou treize pouces de long: leur poids est de soixante-dix à quatre-vingts livres[2] ». 1791. Août. 15 à 21.

Le chirurgien *Roblet* assure que la description que *Buffon*, d'après *Steller*, nous a donnée de la Saricovienne, est très-exacte; il observe seulement que la Loutre de *Tchinkîtâné* est plus grande que celle de l'île de *Bering* que le Docteur russe avoit décrite; elle a communément trois pieds et plus de longueur avant d'être étendue; il pense que la différence des couleurs indique la différence des sexes; il appuie son opinion sur ce qu'un individu qu'il a reconnu pour une femelle, étoit

---

[1] Si, comme cela est probable, *Steller* donne cette mesure en pieds de *Russie*, elle équivaut à 2 pieds 8 pouces un quart de *France*.

[2] *Buffon*, Hist. nat. *Loco citato*.

1791. Août. 15 à 21. tout noir; et il conclut que celles qui le sont moins, sont la dépouille des mâles; il ajoute que ces dernières sont les plus grandes.

» Il suffit, dit le capitaine *Cook*, de nommer la Loutre de mer, qui est bien connue par les descriptions que plusieurs Auteurs en ont faites sur le rapport des Navigateurs russes, et je me dispenserois d'en parler, si l'une de celles que nous avons vues à *Nootka* ne me paroissoit offrir quelques différences dans l'Espèce.

» Dans le commencement, nous fûmes incertains si les peaux que les Naturels nous apportoient, étoient véritablement des peaux de Loutre; seulement, la grandeur de la peau, la couleur et la finesse de la fourrure pouvoient nous le faire croire; mais, peu de temps avant que nous quittassions *Nootka*, des Naturels des parties voisines de la Baie vinrent à notre Marché, et nous acquîmes une Loutre bien entière qui venoit d'être tuée. Elle étoit très-jeune et ne pesoit pas plus de vingt-cinq livres. Sa robe étoit d'un beau noir luisant; mais la plupart de ses poils étant blancs à la pointe, elle offroit, au premier coup-d'œil, une teinte grisâtre. La face, le cou et la poitrine étoient d'un blanc jaunâtre, ou d'un brun très-clair; et nous avons remarqué que, dans la plupart des peaux, cette couleur indécise se prolonge sur la longueur entière du ventre. Le

Loutreau que je décris avoit à chaque mâchoire six dents incisives; deux des inférieures étoient très-petites, et placées en dehors et à la naissance des deux dents du milieu : cette Loutre diffère de celles dont les Russes nous ont donné la description, non-seulement par la disposition des dents, mais encore en ce que le doigt extérieur de ses pieds de derrière n'est pas lié aux autres doigts par la membrane qui unit ceux-ci.

1791.
Août.
15 à 21.

» On remarque plus de variétés dans la couleur des peaux que n'en ont indiqué les Auteurs russes qui nous ont donné des descriptions de la Loutre. On ne peut pas douter que la couleur n'éprouve des changemens avec l'âge. Les très-jeunes Loutreaux ont le poil brun et fourni ; et au-dessous de ce poil se trouve très-peu de duvet ou de feutre ; mais, dans les Loutreaux de la taille de celui que j'ai décrit, le feutre est très-abondant ; et leur robe ne change ni pour la couleur, ni pour la qualité, jusqu'à ce que l'animal ait acquis son entière croissance. Quand il est parvenu à cet état, sa robe cesse d'être noire, et prend une couleur de brun foncé, celle de la suie ou de *Ramoneur ;* alors aussi son feutre est très-fourré, et l'on aperçoit à peine quelques poils longs. Quelques peaux que nous soupçonnâmes être les dépouilles de vieilles Loutres, avoient le poil brun-châtain ; et nous n'en vîmes qu'un très-petit

1791. nombre dont la couleur fût parfaitement jaune.
Août. » C'est avec raison que les Russes ont dit que
15 à 21. la fourrure de Loutre est plus douce et plus fine que celle d'aucun autre animal connu : et sans doute, la découverte de la partie de l'*Amérique* du *Nord* qui offre au commerce cette nouvelle mine à exploiter, mérite une attention particulière [1] ».

J'ai dû faire connoître avec quelque détail un animal dont la dépouille précieuse est l'objet principal d'échange qui attire les Européens sur la côte *Nord-Ouest* du nouveau Continent, et leur assure de grands avantages dans leur commerce avec la *Chine*, lorsque la prohibition n'en interdit pas l'entrée par les Ports du Midi de l'Empire. Les autres animaux qui se trouvent à *Tchinkîtâné* et dans ses environs, sont déjà connus par l'énumération que j'ai faite des diverses Fourrures dont les Naturels font trafic, et que le capitaine *Marchand* s'étoit procurées par la Traite; presque toutes étoient des peaux d'Ours, de Loutre et de Loutreau; on ne traita qu'un très-petit nombre de peaux de Castor, aucune de Renard, et quelques-unes d'une espèce de Rats qu'on auroit pu prendre pour des Zibelines, si les Ouvriers pelletiers embarqués sur le *Solide* n'eussent décidé que

[1] *Cook's 3.d Voyage*, Vol. II, pages 295 et suiv.

ce n'en étoient pas. A ces animaux, auxquels il faut encore joindre le Vison, qui pourroit être celui qu'on prenoit pour la Zibeline, ajoutez l'Écureuil et la Marmotte, et vous connoîtrez tous les Quadrupèdes de *Tchinkîtâné.* 1791. Août. 15 à 21.

On a eu peu de remarques à faire sur les Oiseaux; les Espèces n'en sont pas nombreuses. Ceux de mer qui fréquentent la Baie sont le Goiland, une espèce de Mouette, et un Plongeon qui paroît être un oiseau de rivage : au large, se montroient des Albatros. Les Oiseaux de rivage et d'étang sont une espèce d'Oie toute noire, différente de celle de nos climats, en ce qu'elle a la tête plus petite, le cou plus mince et un peu plus long; un Canard plus petit que notre Canard commun, ayant sur les ailes des taches blanches plus tranchantes, et le bec un peu moins long; des Hérons tout noirs, si sauvages qu'il n'a jamais été possible d'en approcher un d'assez près pour être à portée de le tirer; enfin des Alouettes de mer, mais en petit nombre. Les Oiseaux de terre sont moins nombreux encore : le chirurgien *Roblet* nous dit que, pendant son séjour, il n'a vu que deux Vautours, une douzaine de Corbeaux, quelques Verdiers et deux Roitelets : le capitaine *Chanal* y ajoute quelques Aigles. On ne doit pas s'étonner, sans doute, que, dans des contrées où

1791. Août. 15 à 21. l'hiver est long et rigoureux, où le sol est avare de grains, les espèces granivores s'éloignent d'une Terre qui leur refuse la subsistance : ces Oiseaux-là seuls peuvent y être appelés, qui, carnivores comme l'Homme, sont assurés d'y vivre à discrétion des débris des animaux qu'il a détruits pour ses besoins.

La mer et les rivières offrent des ressources abondantes pour la subsistance des habitans et pour celle des Équipages des Vaisseaux que le commerce peut attirer dans la Baie. A la mer basse, on ramasse sur les rochers, des Moules, des Lépas et d'autres coquillages [1]; cependant ils sont rares à la côte de l'Ouest, la seule que, jusqu'à présent, les Européens ayent fréquentée, parce que les Naturels les enlèvent pour s'en nourrir dans les séjours qu'ils font sur cette côte. Mais la mer, et sur-tout les rivières, abondent en excellens poissons : le ruisseau où le *Solide* avoit son Aiguade, donne des Saumons qui y remontent avec la marée; une espèce de Truite [2] dont la chair est mollasse; et un poisson auquel les Matelots donnèrent le nom de *Poisson-chameau*, parce que, comme ce quadrupède, il a une bosse sur le dos; il est de la grosseur du Saumon, mais

[1] On y trouve aussi quelques Crabes, et des Étoiles de mer. (*Dixon's Voyage*, page 186.)

[2] Observations de *Roblet*.

plus plat, et sa chair est moins bonne au goût : du Vaisseau on prenoit à la ligne divers poissons de fond, tous de très-bonne qualité; des Soles; une petite Plie d'un excellent goût; la Rascasse ou Scarpeno, commune sur les côtes de la Méditerranée, dont les ouïes, l'épine du dos et toutes les nageoires sont hérissées de pointes aiguës qui font des piqûres très-douloureuses à la main imprudente qui veut la saisir; une autre espèce de poisson rouge, à écailles comme la Rascasse, dont il paroît n'être qu'une variété, car ses quatre nageoires sont placées de même, et sa tête, grosse et camuse, est parsemée de rugosités, mais il en diffère par la couleur et par la taille. On essaya de jeter la drague dans la Baie; mais il ne fut pas possible de la traîner; le fond trop dur opposoit une résistance insurmontable, et l'on ne prit rien. Un bateau envoyé à la pointe méridionale du Mouillage qu'on occupoit, prit plusieurs livres d'excellens Poissons de roche. On donna quelques momens à ces essais, par curiosité et non pour le besoin : l'Équipage du *Solide* eût pu vivre à l'aise, du produit de sa pêche à la ligne; et d'ailleurs les Américains cédoient du poisson de toute espèce à si bon marché, et en si grande abondance, que les Matelots ne s'occupoient de s'en procurer par eux-mêmes que par manière de passe-temps.

1791. Août. 15 à 21.

1791. Août. 15 à 21. Il paroît que le capitaine *Dixon*, qui avoit relâché dans la Baie vers la fin de Juin, n'y trouva pas les mêmes facilités.

« Les Naturels, dit le Rédacteur de son Journal[1], pêchoient souvent une sorte de Plie; et plusieurs fois, nous vîmes sur le rivage où ils les faisoient sécher, une grande quantité de Saumons; mais nous n'obtenions qu'avec peine qu'ils nous en cédassent quelques-uns; ce qui nous fit juger, ou que ce poisson est leur nourriture principale, ou qu'ils le préfèrent à tout autre aliment. Nous trouvâmes cependant le Saumon de cette Baie très-inférieur à celui de *Cook's-River:* mais comme le poisson étoit le seul rafraîchissement qu'il fût possible de procurer à l'Équipage, la chaloupe fut souvent employée à la pêche; on prenoit une grande quantité de Poissons de roche, une autre espèce, du genre des Gades (nommée dans l'Original, *Hake*)[2], et un petit nombre de Plies ».

La difficulté que *Dixon* a éprouvée à obtenir

---

[1] *Dixon's Voyage*, page 185.

[2] Le nom de ce poisson ne se trouve dans aucun Dictionnaire des Langues anglaise et française, et la *Cyclopædia* de *Chambers*, 7.e édit., n'en fait aucune mention; mais, dans le *New and complete Dictionary of Arts and Sciences*, &c. *By a Society of Gentlemen*, 2.de édit., on trouve: *Hake, the english name of the Gadus, with two fins on the back, and the*

des Naturels qu'ils lui cédassent du poisson, pouvoit tenir à la saison qui, peut-être, est celle où ils le font sécher pour leur provision d'hiver. On est assuré, par le rapport du capitaine *Chanal*, et par celui du chirurgien *Roblet*, que le poisson n'est pas l'unique nourriture des Tchinkîtânéens, et qu'ils consomment, pour leur subsistance, des légumes, les baies de divers arbustes, quelques fruits sauvages, et une partie de la chair des animaux qu'ils tuent pour en avoir la dépouille. Il est connu que les mains d'Ours sont un manger assez délicat; et nous lisons dans les Relations des Voyages au *Nord*, qu'on mange la chair des Oursons, et même celle des Ours, lorsqu'ils ne sont pas trop vieux : celle de la Loutre marine

1791. Août. 15 à 21.

under jaw longest. It grows to two feet or more in length, but is the slenderest of all the Gadi :

« *Hake*, le nom anglais du *Gadus*. Ce poisson a *deux nageoires sur le dos* et la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure : sa longueur est de deux pieds et quelquefois plus, mais c'est le plus plat de tous les Gades. »

Suivant *Linné*, le *Gade* est le quatrième Genre de la Classe des *Jugulaires*, dont le caractère est d'avoir les nageoires de la poitrine terminées en pointe, et sept rayons à la membrane des ouies; le corps alongé, la tête en forme de coin.

Ce genre comprend seize Espèces, dont une a pour caractère d'avoir *deux nageoires sur le dos;* et cette Espèce comprend le grand Merlus, le Lingue, la Lotte, la Mustelle et le Cimbre : le *Hake* de *Dixon* doit être un de ces poissons.

1791. Août. 15 à 21.

peut bien n'être pas un mets des plus délicats ; mais l'expérience des Russes, dans leurs premiers Voyages pour la découverte de la côte occidentale du Nord de l'*Amérique*, a prouvé que ce n'est pas un aliment nuisible : et la grande multiplication de cet animal sur les côtes du *Nord-Ouest*, doit rassurer sur les moyens de subsistance que le pays peut offrir à ses habitans peu nombreux.

Nos Voyageurs ont eu peu de loisir pour s'occuper de la recherche des productions marines qui peuvent se rencontrer dans la Baie de *Tchinkîtâné ;* mais il en est qui se font remarquer, commandent l'attention et invitent à les examiner. Telle est une espèce de *Fucus* qui croît sur les ressifs de la Baie, et parvient à une longueur devant laquelle la hauteur des grands arbres n'est plus que celle d'un arbrisseau.

Suivant les mesures prises ou évaluées par le chirurgien *Roblet*, la longueur de ce Fucus est d'environ 74 brasses, ou 370 pieds, sans y comprendre celle des feuilles qui en couronnent le sommet, et dont la plupart ont 20 et même 30 pieds de long, ce qui porte la longueur totale de la plante à 400 pieds. Sa racine est composée d'un nombre infini de filamens entrelacés les uns dans les autres, et légèrement adhérens à la superficie du roc vif : ces racines qui servent

de retraite à une multitude innombrable de petits 1791.
insectes de mer, donnent naissance à une tige qui Août.
n'a pas plus de quatre lignes de diamètre à son 15 à 21.
origine, mais qui grossit insensiblement, en s'éloignant de ses racines, au point de parvenir à une grosseur de sept pouces de diamètre à son sommet qui se termine en une boule surmontée d'une touffe de feuilles d'une grande longueur. La substance de cette plante est visqueuse, et se résout en eau quand on l'a mise à sécher. Sa tige, de couleur de corne à demi-transparente, est élastique et fait ressort si on la comprime entre deux doigts : dans toute sa longueur, elle n'a ni nœuds ni branches; et le tuyau qui en occupe le centre, est entièrement libre et ne contient point d'eau.

On ne s'étonnera pas que le chirurgien *Roblet* ait assigné à cette plante environ quatre cents pieds de longueur, y compris les feuilles du sommet, lorsqu'on saura qu'elle croît sur des ressifs ou rochers sur lesquels la sonde trouve trente brasses ou cent cinquante pieds d'eau; qu'elle ne peut pas s'élever du fond perpendiculairement, parce qu'elle est forcée de prendre l'inclinaison que lui donne la vîtesse du Courant, ou le mouvement que les Marées impriment à la masse des eaux qu'elle traverse; et qu'enfin parvenue, en montant obliquement, jusqu'à la surface de l'eau,

1791. Août. 15 à 21. elle y serpente sur un long espace qu'on peut évaluer, en ligne droite, à environ quarante-quatre brasses ou deux cent vingt pieds.

« Mais une singularité qui mérite d'être rapportée, dit le chirurgien *Roblet*, c'est que chaque plante croît isolément, je veux dire qu'elle est seule sur son pied. J'ai aussi remarqué que, quoique ces Fucus soient très-voisins d'autres grandes plantes, que je crois être le *Fucus giganteus* de G. *Forster*, ces deux Espèces ne croissent point pêle-mêle : les endroits où s'élève le Fucus dont j'ai donné la description, sont séparés, par de petits intervalles, des places où croît le *Giganteus*. Je ne voudrois cependant pas assurer que cette disposition soit la même par-tout où se rencontrent ces deux plantes ; et il se pourroit que ce que j'ai vu à *Tchinkîtâné*, ne parût qu'une exception à d'autres Observateurs qui observeront mieux, et plus en grand que je n'ai pu le faire sur une étendue de mer qui n'est que de trois ou quatre lieues ».

Le *Fucus giganteus*, ou du moins celui que le chirurgien *Roblet* a pris pour cette plante, parce qu'il en a vu de pareils à la hauteur du Détroit de *Magellan* et de la *Terre des États*, où G. *Forster* avoit aussi rencontré celui dont il a parlé, et auquel il a imposé l'épithète caractéristique de *giganteus*, ce Fucus, dis-je, qui se trouve aussi dans la Baie de *Tchinkîtané*, n'a pas moins de

longueur que celui dont on vient de lire la description; il en diffère, cependant, en ce qu'il porte, de distance en distance, des branches chargées de feuilles dentelées, dont la surface inégale présente des sillons, des dépressions, des aspérités, et qui sont moins longues que les feuilles de la boule, par laquelle est terminé le tuyau lisse et non interrompu du premier : chacune des branches du *Giganteus* se ramifie encore; chaque rameau est terminé par un tube piriforme, rempli d'air, qui aide à faire flotter la branche à laquelle il est adhérent; et tous ensemble à faire flotter la longue partie de la plante qui excède la hauteur de l'eau et serpente à sa surface. La substance de l'un et de l'autre de ces Fucus est d'une gravité spécifique plus grande que celle du fluide; ils y plongent quand ils sont coupés en tronçons.

1791. Août. 15 à 21.

Outre ces grands Fucus, inconnus dans les Mers d'*Europe*, on trouve sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, l'Algue marine et plusieurs des plantes que la mer jette sur nos côtes.

J'ai esquissé la Baie de *Tchinkîtâné* telle qu'on peut la décrire d'après le rapport de nos Voyageurs à qui le temps n'a pas permis d'en examiner le contour dans ses détails; j'ai indiqué les productions végétales que la terre et la mer présentent dans les différens genres; j'ai parlé des Oiseaux et

1791. Août. 15 à 21. des Poissons, des Quadrupèdes que l'on a vus vivans ou entiers, et de ceux que l'on n'a pu connoître que par leur dépouille : il me reste à peindre les Hommes tels qu'on les a vus, pour le physique; et, pour le moral, tels qu'on a pu les deviner.

Les Naturels qui occupent les environs de la Baie de *Tchinkîtâné* sont d'une stature au-dessous de la taille moyenne ; on n'en voit aucun qui ait cinq pieds quatre pouces : leur corps est ramassé, mais assez bien proportionné; leur visage rond et aplati, n'est pas embelli par un nez camus, sans être épaté, des yeux petits, enfoncés et chassieux, et des pommettes proéminentes. Il n'est pas facile de déterminer la couleur de leur teint; on pourroit croire que c'est le rouge ou le brun clair ; mais un enduit de crasse naturelle, renforcé par un mélange étranger de substances rouges et noires dont ils se barbouillent la face, ne laisse percer aucun échantillon de leur peau primitive. Les traits colorés qu'ils tracent sur leur visage, ne présentent pas tous le même dessin [1]; mais tous également ajoutent à leur laideur naturelle. Leur chevelure, dure, épaisse, mêlée, couverte d'ocre, de duvet d'oiseaux, et de toutes les ordures que la négligence et le temps y ont accumulées, contribue encore à rendre leur aspect hideux. Ils

[1] Observations de *Roblet*.

ne portent la barbe qu'à un certain âge ; les jeunes gens se l'arrachent soigneusement ; les hommes faits la laissent croître : et il est aujourd'hui bien prouvé, par le rapport unanime des divers Voyageurs qui ont visité les côtes de l'*Amérique* occidentale du *Nord*, que tous les Américains ont de la barbe, contre le sentiment de quelques Savans qui l'avoient refusée aux Hommes du Nouveau-Monde, et vouloient faire de ce manque de poil une variété dans l'Espèce humaine. Il est probable que le visage de ceux de la Baie de *Tchinkîtâné* seroit moins repoussant, s'ils conservoient celui que la Nature leur a donné ; car les jeunes garçons ont une figure agréable, on peut même dire intéressante ; mais l'âge, et plus encore la peine qu'ils prennent pour se rendre laids en voulant s'embellir, finissent par leur donner des traits durs, grossiers, même féroces : le chirurgien *Roblet* attribue l'air de férocité à l'expression fréquente des passions qui les agitent. Le *tatouage* est peu en usage parmi les Tchinkîtânéens : quelques hommes seulement sont *tatoués* sur les mains, et sur les jambes au-dessous du genou ; presque toutes les femmes le sont sur les mêmes parties du corps.

1791. Août. 15 à 21.

Les femmes, plus blanches, ou moins noires que les hommes, sont plus laides encore : une tête grosse et lourde ; une face circulaire ; un nez

1791. Août. 15 à 21. écrasé dans le milieu de sa longueur ; des yeux petits et inanimés ; les os des pommettes très-proéminens ; les cheveux, ou plutôt les crins, épais, touffus et rudes, liés derrière la tête avec des lanières de cuir, en forme de queue ou de *cataugan ;* les épaules fortes et larges ; la gorge basse, assez soutenue et bien arrondie, à celles qui n'ont pas seize ans, mais très-flasque et très-pendante, à celles qui ont allaité ; une taille courte et épaisse ; des genoux et des pieds tournés en dedans, sujets à se donner des atteintes en marchant ; et sur le tout, une mal-propreté dégoûtante. Assurément, si l'on place ce portrait à côté de celui d'une de ces femmes que la Nature a paru se plaire à former sur les îles jetées au milieu du *Grand-Océan*, de celui d'une Taïtienne ou d'une Mendoçaine, on aura besoin de réfléchir, pour ne pas croire que ces deux individus appartiennent à deux Espèces différentes :

> L'un ressemble à la nuit, comme l'autre au beau jour.
> *Voltaire.*

Les femmes de *Tchinkîtâné* ont cru devoir ajouter à leur beauté naturelle, par l'emploi d'un ornement labial, aussi bizarre qu'incommode. Les gens de l'Équipage de *Cook* qui les premiers aperçurent des femmes parées de cet ornement, raportèrent à leur Capitaine qu'ils avoient vu des femmes *ayant*

ayant deux bouches : et en effet, elles en présentent 1791.
l'apparence. Pour leur procurer un agrément dont, Août.
sans doute, elles attendent un grand succès, 15 à 21.
puisque, pour l'obtenir, elles se soumettent à long-temps souffrir, on pratique, à environ six lignes au-dessous de la lèvre inférieure, par le moyen d'une incision, une fente longitudinale parallèle à la bouche ; on y insère, dans le principe, une brochette de fer ou de bois, et l'on augmente graduellement, et de temps à autre, le volume de ce corps étranger, en suivant le progrès de l'âge ; on parvient enfin à y introduire une pièce de bois proprement travaillée, dont la forme et la grandeur sont à-peu-près celles du cuilleron d'une cuiller à bouche. L'effet de cet ornement est de rabattre, par le poids de sa partie saillante, la lèvre inférieure sur le menton, de développer les charmes d'une grande bouche béante, qui prend la forme de celle d'un four, et de mettre à découvert une rangée de dents jaunes et sales. Comme ce cuilleron s'ôte et se replace à volonté ; lorsqu'il est supprimé, la fente transversale de la lèvre présente une seconde bouche qui, par son ouverture, ne le cède point à la bouche naturelle : et chez quelques femmes, elle a plus de trois pouces de longueur[1]. Les hommes ne se permettent

[1] Cet ornement aussi bizarre qu'il doit être incommode,

1791. Août. 15 à 21. pas de faire usage de cet ornement ; il est l'attribut exclusif du beau sexe. Suivant le Rédacteur du Journal de *Dixon*[1], l'incision labiale n'est point faite dans la première enfance ; on attend que la jeune fille ait atteint l'âge de quatorze ou quinze ans ; on perce, à cette époque, le milieu de la lèvre inférieure dans sa partie épaisse, et l'on y introduit un fil d'archal qui empêche que l'ouverture ne se referme : l'incision est argandie à

n'est cependant pas particulier à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ; on le trouva en usage parmi les Brasiliens, quand on fit la découverte de leur pays. Ils se perçoient la lèvre inférieure dès l'enfance, et, dans cet âge tendre, ils se contentoient d'y porter un petit os blanc comme l'ivoire ; mais, dans l'âge viril, ils y passoient une pierre de la longueur du doigt, qu'ils y incrustoient de manière qu'elle tînt d'elle-même : quelques-uns s'en enchâssoient jusque dans les joues. On est étonné qu'un ornement aussi extraordinaire que l'ornement labial, se soit présenté à l'esprit de deux Peuples différens, dont l'un n'a pu servir de modèle à l'autre, à en juger par les distances qui ne permettent guère de supposer qu'ils ayent pu communiquer entre eux. On n'a pas connoissance qu'il se soit introduit dans d'autres parties du continent. Les Peuplades du Nord-Ouest, comme on le voit, enchérissent de beaucoup sur les Brasiliens : on peut dire qu'elles exagèrent la mode.

Cette mode paroît générale sur la côte, entre le cinquantième et le soixantième parallèle, avec cette différence, que, dans les parties les plus septentrionales, les hommes seuls portent l'ornement labial, et que, dans les parties méridionales, il est réservé pour les femmes.

[1] *Dixon's Voyage*, page 187.

différens périodes de la vie, parallélement à la bouche, et le morceau de bois qu'on y loge, est augmenté à proportion qu'on prolonge l'ouverture qui finit par avoir trois ou quatre pouces (anglais) de longueur et une largeur à-peu-près égale; mais les vieilles femmes parviennent seules à l'honneur de cette bouche démesurée; et le respect qu'on porte à la vieillesse se mesure sur la grandeur de l'ouverture. Le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* ne sont pas d'accord avec le Rédacteur du Voyage de *Dixon* sur l'époque à laquelle les femmes peuvent prétendre au privilége de porter l'ornement labial : ils disent que l'opération est commencée dès la plus tendre enfance; et ils ont vu des filles à la mamelle qui avoient déjà la lèvre fendue et ornée d'une brochette. Mais il est possible que ces Voyageurs ne soient pas en contradiction : la connoissance que les femmes de *Tchinkîtâné* ont faite des Européens, a dû perfectionner chez elles l'art de plaire; et peut-être, depuis que *Dixon* les a quittées, ont-elles décidé que l'on ne pouvoit, de trop bonne heure, faire jouir tout leur sexe d'un ornement qui embellit les attraits dont la Nature fut si prodigue en leur faveur.

1791. Août. 15 à 21.

Comme la jeunesse inspire toujours de l'intérêt et de l'indulgence, les Voyageurs français assurent que les jeunes filles ne sont ni aussi laides ni aussi

1791. Août. 15 à 21. dégoûtantes que les femmes; ils conviennent cependant qu'ils n'en ont pas vu une seule qui fût passablement jolie : on doit croire les Marins, sans contester, quand ils disent que les femmes qu'ils ont rencontrées dans leurs courses n'ont pas mérité leurs hommages.

Les individus des deux sexes, enfans, jeunes et vieux, sont couverts de vermine : ils font une chasse assidue à ces animaux dévorans, mais pour les dévorer eux-mêmes; et ils en paroissent si friands, qu'on seroit tenté de croire que c'est pour se ménager le passe-temps de chasser dans *les Plaisirs*, qu'ils les laissent multiplier [1]. Les Fourrures qu'ils vendent aux Étrangers en sont garnies au point que, quelque soin que l'on prenne à les purger de ces insectes, ils se multiplient bientôt à un tel excès, qu'il devient impossible à l'Équipage d'un Vaisseau d'échapper à leur poursuite et à leur voracité : on peut dire qu'en prenant une cargaison de Fourrures, on prend une cargaison de Poux.

On ne peut pas douter que la petite vérole ne se soit introduite sur les terres qui bordent la Baie de *Tchinkîtâné;* car plusieurs individus des deux sexes en portent des marques non équivoques ; et ils expliquèrent très-clairement au

[1] Ce goût leur est commun avec le peuple de la *Chine*.

chirurgien *Roblet* qui les questionnoit sur la cause de ces marques, qu'elles provenoient d'une maladie qui faisoit gonfler le visage, et couvroit le corps de boutons virulens qui causoient de violentes démangeaisons : ils remarquèrent même que les Français devoient bien la connoître, puisque quelques-uns d'entre eux en avoient aussi des marques. Le capitaine *Portlock* fut témoin, en 1787 [1], des ravages qu'elle avoit faits, quelques années auparavant, et de la dépopulation qui en avoit été la suite, dans le Havre auquel il a donné son nom, et qui est situé, à peu de distance, dans le Nord-Ouest de *Tchinkîtâné*, vers 57 degrés 50 minutes de latitude. D'après les informations qu'il put se procurer, il pense, et cette opinion paroît fondée, que les Espagnols qui, en 1775, poussèrent leurs découvertes sur cette côte, jusqu'au cinquante-huitième parallèle, y laissèrent cette trace ineffaçable de leur apparition et de leur visite. Il leur étoit donc réservé de porter la contagion sur les deux rives du Nouveau-Monde, comme si leurs armes n'avoient pas dû suffire à le dépeupler; car on sait [2] que la petite vérole fut donnée au *Mexique*, par un esclave nègre de

1791. Août. 15 à 21.

[1] *Portlock's Voyage*, page 270 et suiv.

[2] Voyez *Robertson. The History of America.* Liv. VII, Note LXVIII.

1791. Août. 15 à 21. la suite de *Narvaès*, lorsque celui-ci fut envoyé avec un corps de troupes, par *Vélasquès*, commandant à *Cuba*, pour destituer *Cortès* au milieu de ses conquêtes : *Quetlavaca* qui occupa le trône du *Mexique*, après la fin tragique, et déshonorante pour le vainqueur, du malheureux *Montézuma*, son frère, fut la victime de cette affreuse maladie, un des fléaux européens qui ravagèrent et dépeuplèrent les deux *Amériques*. Les Espagnols pensent se justifier en disant que, s'ils ont donné la petite vérole aux Américains, ce n'a été qu'un échange de maladie : ah ! s'il est, en effet, vrai que celle qu'ils ont rapportée de leurs conquêtes, et qui a infecté l'Ancien Continent, ait pris naissance sur le Nouveau ; s'il étoit inévitable que les deux Mondes, en se communiquant, ne se fissent réciproquement un présent si funeste; on peut dire que, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, il eût mieux valu, pour le bonheur de l'Espèce humaine, qu'ils fussent demeurés éternellement inconnus l'un à l'autre.

L'habillement des hommes et des femmes de *Tchinkîtâné* consiste en une espèce de chemise ou de dalmatique de peau tannée, cousue sur les côtés, dont les manches larges ne parviennent qu'un peu au-dessous de l'épaule, et en un manteau de fourrure dont le poil est en dehors. Les femmes portent, en outre, par-dessus la chemise, un

tablier de peau pareille qui ne monte que jusqu'à la ceinture, et un second manteau de Loutre par-dessus le premier. Le Rédacteur du Journal de *Dixon* dit que, » indépendamment du vêtement ordinaire, les hommes font aussi usage, pour se garantir des injures du temps, d'un manteau fait avec des roseaux cousus à se toucher; et il ajoute qu'un des officiers de *Dixon*, qui avoit été employé dans le troisième Voyage du capitaine *Cook*, lui a dit que ce manteau est parfaitement semblable à ceux des habitans de la *Nouvelle-Zélande* [1] ». Lorsque le froid n'est pas sensible, les hommes se débarrassent de la chemise de peau, et se contentent du manteau de fourrure, qui laisse voir à nu une partie de leur corps. La plupart sont parés d'un collier, composé de fils de cuivre enlacés; et cet ornement ne paroît point être de fabrique européenne; on le prendroit pour un ouvrage de leurs mains. Ils posséderoient donc des mines d'où ils tirent ce métal; et rien ne s'oppose à cette première supposition : mais il faudroit supposer aussi qu'ils possèdent l'art de fondre le métal, de le tirer à la filière, de le mettre en œuvre; et ce que nous avons pu connoître de leur industrie, ne se prête pas à ce qu'on puisse leur accorder ces connoissances. Ce

1791. Août. 15 à 21.

[1] Voyez *Dixon's Voyage*, page 191.

1791. Août. 15 à 21. qui semble le plus probable, c'est que ces colliers, fabriqués dans quelqu'un des Établissemens européens de l'intérieur, leur parviennent tout faits, de proche en proche, par l'entremise des Tribus intermédiaires. Les deux sexes font usage d'un petit chapeau d'écorce, tressé, et de la forme d'un cône tronqué au quart ou au tiers de sa hauteur: mais le plus souvent les hommes ont la tête nue; leur chevelure épaisse, mêlée d'ocre et de duvets d'oiseaux, forme une coiffure naturelle qui, dans les temps ordinaires, doit suffire à défendre leur chef contre les injures de l'air. On pourroit croire, d'après la préférence qu'ils donnent aujourd'hui aux vestes et aux longues culottes, qu'ils en trouvent l'usage plus commode que celui de leurs anciens vêtemens; mais je penserois plutôt que, ne pouvant acquérir que par le sacrifice de leurs Fourrures, les ustensiles d'*Europe* dont ils ont reconnu l'utilité, et qui leur ont fait connoître des besoins; empressés de se procurer avec de nouvelles commodités de nouvelles jouissances; ils se sont accommodés de notre vêtement: car il faut convenir qu'un Français qui seroit condamné à passer un hiver au milieu des forêts glaciales de l'*Amérique* occidentale, à cinquante-sept degrés de latitude Nord, préféreroit à nos étoffes de laine, ces épaisses Fourrures que la Nature semble avoir prodiguées, à dessein, aux pays

où la rigueur du froid en commande l'usage. 1791.

Indépendamment de leur vêtement de tous les Août.
jours, les hommes en ont un autre qu'on peut 15 à 21.
appeler leur habit de fête ou de cérémonie. Comme cet habillement diffère de l'habit de masque ou de combat dont s'affublent quelquefois les Naturels de *Nootka*, que le capitaine *Cook*, qui l'a décrit dans le plus grand détail, appelle leur Décoration, leur habit de Monstre [*their monstrous décorations*[1]], il ne sera pas inutile de faire connoître celui des Tchinkîtânéens : ajouter un chapitre à l'histoire des Costumes, c'est en ajouter un à celle des extravagances de cet animal privilégié, si fier de sa Raison, qui se qualifie le Roi de la Nature.

Autant qu'on en a pu juger, l'habillement dont le capitaine *Chanal* nous donne la description, est réservé par les Naturels de *Tchinkîtâné*, pour des cérémonies ou des fonctions particulières, comme des rôles de Farceur ou de Jongleur : l'objet de la guerre n'y paroît entrer pour rien. On remarque cependant que l'usage de cet habillement n'est pas réservé pour les hommes âgés; car l'Américain auquel les Français s'adressèrent pour voir un de ces habits de caractère, ne paroissoit pas avoir plus de vingt-cinq ans [2]. Ce

[1] Voyez *Cook's 3.d Voyage*. Tom. II, page 306.

[2] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21. n'est pas sans peine qu'on obtint qu'il déployât une partie de sa garde-robe qu'il tenoit soigneusement renfermée dans une cassette, et dont il voulut bien, par grande condescendance pour des Étrangers, s'affubler en leur présence. La première pièce de ce bizarre accoutrement est une espèce de bonnet de Grenadier, ou plutôt la partie antérieure d'une mitre, qui s'applique sur le front, et s'attache par des courroies nouées sur le derrière de la tête ; les côtés en sont bordés de longs poils et de cheveux. Sur la face extérieure de cette coiffure, sont représentées des figures d'hommes, de quadrupèdes, d'oiseaux, peintes grotesquement ; et des tresses, composées de poils d'animaux et de filamens d'écorce d'arbre ou d'arbrisseau, semblables à de la filasse [1], pendent derrière en longue queue traînante. La poitrine est couverte d'une espèce de plastron ou de cuirasse, faite d'un tissu de poils filés, et bordée de bandes de peau, qui sont taillées comme les basques d'un corset, et dont les extrémités inférieures sont découpées en petites franges auxquelles sont suspendus, en nombre infini, de petits coquillages, des ergots et des becs d'oiseaux : sur le milieu du plastron, sont peintes diverses figures irrégulières. On applique sur chaque

[1] Observations de *Roblet*.

cuisse, et sur chaque genou, des pièces à-peu-près pareilles, avec cette différence, que celle du genou présente un mascaron portant un nez de bois, mobile et crochu, de trois ou quatre pouces de longueur. Ces dernières pièces sont, comme la cuirasse, garnies de coquillages et d'extrémités desséchés d'oiseaux, lesquels, en s'entre-choquant dans les mouvemens du corps, imitent, quoique très-imparfaitement, le son de nos grelots. Le Tchinkîtânéen, affublé de cet accoutrement, tient d'une main un cercle d'osier tressé, de huit à neuf pouces de diamètre, dont les rayons et la circonférence sont enrichis de ces mêmes breloques qui décorent les autres pièces de l'habillement. De l'autre main, il porte la représentation, en osier ou en écorce d'arbre [1], d'une tête humaine terminée en pointe [2], et fixée au bout d'un bâton d'environ huit pouces de longueur; cette tête est remplie de graînes desséchées et sonores, et peut être comparée, en grand, à ces hochets d'osier que les nourrices de village agitent aux oreilles de leur nourrisson. Aussitôt que l'Acteur eut achevé sa toilette, la Pièce commença : elle ne fut ni longue ni chargée d'incidens; les trois Unités s'y trouvoient

1791. Août. 15 à 21.

---

[1] Observations de *Roblet*.

[2] *Ibid.*

1791. Août. 15 à 21.

parfaitement observées; il se borna à agiter son corps dans tous les sens, et à chercher par une contorsion universelle de ses membres, à trouver des mouvemens qui multipliassent les chocs de ces breloques sonores dont son habit étoit chargé, afin d'en multiplier et d'en diversifier les sons. En même temps, il faisoit d'horribles grimaces que *Callot* eût employées avec succès dans sa *Tentation de Saint-Antoine :* on ne peut pas dire qu'il en fût plus laid; mais il produisoit des variétés dans sa laideur. On juge bien qu'il fut impossible aux assistans de deviner le sujet de la Pièce; ils durent se contenter d'admirer l'élégance du Costume et la souplesse du Pantomime.

Cet habit de Caractère n'étoit pas le seul qu'il possédât; son magasin en contenoit un grand nombre, sans doute pour des rôles différens : on y remarquoit sur-tout une collection variée de Bonnets. On doit croire que l'amour-propre national l'avoit porté à étaler aux yeux des Étrangers l'habillement auquel il attachoit le plus d'importance, et qui lui sembloit le plus propre à exciter leur admiration; on auroit cependant fort desiré de connoître les autres, mais il ne permit pas qu'on les examinât; et quelque instance que l'on fît, quelque prix qu'on lui offrît, on ne put jamais obtenir qu'il consentît à se défaire de quelques pièces de sa garde-robe.

LA POPULATION de la Baie de *Tchinkîtânê*, comme celle de toute la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, n'est pas nombreuse. On peut supposer que la plus grande partie, et même la presque totalité des Naturels qui occupent le contour de la Baie, à l'exception des vieillards et des infirmes, se sont présentés autour du Vaisseau; et l'on n'a jamais pu compter plus de deux cents individus, y compris les femmes et les enfans : mais comme le nombre des hommes excéda toujours celui des femmes, on doit supposer que quelques-unes de celles-ci étoient restées dans les habitations pour donner leurs soins au ménage et aux enfans à la mamelle. On lit dans le Journal de *Dixon* [1], qu'il n'en a jamais vu plus de cent soixante-quinze à-la-fois; et il comprend dans ce nombre, les enfans et les femmes; le Rédacteur de son Voyage pense qu'en le doublant, on auroit celui de tous les habitans de la Baie; et il ajoute que si, pour y comprendre les vieillards, les infirmes, ceux qui sont employés à la chasse, à la pêche, ou ailleurs, on veut porter la totalité à quatre cent cinquante, on aura donné à ce calcul de probabilité, la plus grande extension dont il paroisse susceptible.

1791.
Août.
15 à 21.

On ne doit pas s'étonner de trouver une

[1] *Dixon's Voyage*, page 186.

1791. Août. 15 à 21. population foible sur des terres dont les forêts, peut être aussi anciennes que le sol qui les nourrit, couvrent toute la surface que n'atteignent pas les tempêtes de l'Océan. L'homme qui, pour assurer sa subsistance, n'a que les hasards de la chasse et de la pêche, suffit à peine à soi-même : la culture peut seule appeler la population ; et quelques arpens cultivés d'une de ces îles placées entre les Tropiques, doivent donner la vie à un plus grand nombre d'hommes, que des contrées entières où la terre épuise sa fécondité à reproduire sans cesse d'inutiles forêts.

LA NOURRITURE principale des Naturels de *Tchinkîtâné* est le poisson frais ou fumé, les œufs séchés de poisson, dont ils font une espèce de gâteau, et la chair de quelques-uns des animaux qu'ils tuent; ils y ajoutent, dans les intervalles des repas et dans leurs courses, l'usage d'un légume farineux dont le goût peut être comparé à celui de la Patate, et que le chirurgien *Roblet* croit être la Saranne[1] : les fruits sauvages, les baies

[1] Le Rédacteur du Voyage de *Dixon* dit que la Saranne, qui, selon lui, est le Lis des Vallées ou le Muguet *[Wild Lily-root]*, y est très-abondante, et y acquiert une grande perfection. (*Dixon's Voyage*, page 185.)

La *Saranne* [*Lilium flore atro rubente*] n'est pas le *Lis des Vallées* [*Lilium convallium album*]; vulgairement appelé

qui se trouvent en abondance dans les bois, et la racine tendre de la Fougère, leur fournissent encore un secours accidentel. On ignore quelle étoit leur manière propre de préparer leurs alimens; aujourd'hui ils font cuire le poisson et les viandes dans les marmites qu'ils se sont procurées par le commerce : mais, avertis par l'expérience, ils n'exposent plus au feu les vases de fer-blanc et 1791. Août. 15 à 21.

Muguet, dont tout le monde connoît la fleur à odeur suave. Le Muguet croît aussi à *Tchinkîtâné* (comme on l'a vu ci-devant, *tom. II page 24*); mais c'est un Muguet à fleur bleue et d'une grande espèce.

La *Saranne* est le *Lis de Kamtschatka*, espèce de plante liliacée que *Steller* dit ne se rencontrer qu'en *Sibérie* et dans la Péninsule de *Kamtschatka*, et que la nature, sans doute, a également donnée aux parties de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* situées sous les mêmes latitudes. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied : sa racine bulbeuse est de la grosseur de celle de l'ail : sa tige est grosse comme une plume de cygne, rouge par le bas et verte par le haut : elle est garnie de deux rangées de feuilles ovales; la rangée inférieure a trois feuilles, et la supérieure en a quatre. La fleur qui paroît au mois de Juin (temps où cette plante s'élève beaucoup plus haut) est rougeâtre et ressemble à celle du Lis : ses étamines sont jaunes par le bout, et entourent, au nombre de six, le pistil qui est triangulaire et contient dans trois capsules, des graines rougeâtres. Les habitans des pays où croît cette plante, font une espèce de gruau avec sa racine bulbeuse.

Steller distingue cinq espèces de *Sarannes*; savoir :

1.° Le *Kimtchiga*, qui ressemble à notre pois sucré;

2.° La *Saranne ronde*, qui a été ci-dessus décrite;

1791. d'étain qu'ils ont reçus des Européens ; ils faisoient
Août. entendre que les premiers s'étoient dessoudés, et
15 à 21. les autres fondus : ils font usage des uns et des autres pour servir sur la table les alimens apprêtés ; et ils les emploient concurremment avec les plats et les gamelles de bois qu'ils fabriquent eux-mêmes. Leur ustensile de voyage est devenu beaucoup plus embarrassant qu'il ne l'étoit avant leur commerce

---

3.° L'*Onsenka*, qui croît dans toute la *Sibérie* ;

4.° Le *Titichpa* ;

5.° Le *Matista sladka travo* ; ou la *Douce Plante*, dont on fait des confitures dans le pays, et dont les Russes savent encore retirer une liqueur spiritueuse.

La racine de cette dernière plante est jaune en dehors, blanche en dedans, d'une saveur amère et piquante : sa tige charnue et articulée s'élève à la hauteur de cinq pieds ; elle est garnie de dix feuilles d'un rouge verdâtre : ses fleurs sont blanches et ressemblent à celles du Fenouil. On ne recueille le *Matista* qu'avec des gants, à cause de son suc caustique qui fait venir des ampoules aux mains.

(*Voyez* le *Dict. d'Hist. nat.* au mot *Saranne* : On y trouve décrite la manière de tirer de cette plante un esprit ardent.)

Comme il paroît que les Naturels de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* mangent de la *Saranne* ; qu'on est assuré qu'en *Sibérie* et au *Kamtschatka*, elle fait partie de la nourriture de leurs habitans ; et qu'il importe pour les Marins, de connoître sur les terres éloignées où ils sont dans le cas d'aborder, tous les végétaux qui peuvent être employés comme aliment ; j'ai cru qu'il étoit utile de leur indiquer les caractères distinctifs de cette plante, afin qu'ils ne soient pas embarrassés pour la distinguer de celles qui pourroient lui ressembler et n'auroient pas la même qualité.

commerce avec les Étrangers : ils commencent à éprouver l'embarras des richesses. 1791. Août.

Ils mêlent toujours de l'huile de baleine avec leur bouillon. Cette huile que son odeur forte et âcre nous fait repousser de notre cuisine, n'excite pas la même répugnance chez les Américains du Nord et les autres peuples qui occupent les régions voisines des Pôles : le Groënlandois avale un verre d'huile de baleine, comme un Européen avaleroit un verre de vin de *Tokai*. L'huile de poisson, en général, est une liqueur dont l'habitant des climats glacés, établi sur les bords de la mer, et vivant de ses productions, fait un usage habituel et nécessaire; elle développe la chaleur concentrée dans l'estomac, et, en la chassant vers la circonférence, en la portant jusqu'aux extrémités, elle entretient dans toute l'habitude du corps, le mouvement des fluides; elle garantit les membres d'un engourdissement qui finiroit par en faire cesser l'action et en occasionner la perte. On n'a pas connoissance que les Tchinkîtânéens fassent usage d'aucune boisson fermentée, d'aucune liqueur forte; et l'eau-de-vie dont on les a engagés à faire l'essai, a paru n'être pas de leur goût : on doit desirer, pour leur tranquillité et leur bonheur, que leur communication avec les Européens n'introduise pas dans leurs forêts, cette funeste liqueur qui a porté le désordre dans celles des Sauvages de 15 à 21.

1791. l'*Amérique* septentrionale de l'*Est*, et qui, à la côte
Août. d'*Afrique*, se paie avec la liberté des Hommes.
15 à 21. Leur usage, comme celui de presque toutes les Nations de l'*Amérique* et de l'*Asie*, est de mâcher habituellement une espèce d'herbe; et dès qu'ils eurent connu la feuille du tabac, ils lui donnèrent la préférence sur celle qu'ils emploient pour satisfaire le même besoin.

LES PREMIERS Navigateurs qui ont visité la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, en remontant depuis le quarante-deuxième degré de latitude jusqu'au soixantième parallèle, ont trouvé que la connoissance et l'usage du fer y étoient parvenus depuis long-temps; et ils ont vu entre les mains des Naturels, divers instrumens et outils de ce métal: il est probable que ceux-ci les ont reçus de l'intérieur, en communiquant de proche en proche avec les Tribus qui en reçoivent immédiatement des Européens, soit par les Établissemens anglais de la Baie de *Hudson*, soit par les Présides espagnols. Le commerce des Américains du *Nord-Ouest* avec les Russes a dû, depuis plus d'un demi-siècle, leur faire connoître le fer et le cuivre; car, dès 1741, *Bering* et *Tschiricow*, partis des côtes du *Kamtschatka*, découvrirent celles de l'*Amérique* à l'opposé, et ouvrirent la voie aux Découvertes importantes que les Russes ont faites depuis

soixante-dix ans, et qui ont donné à l'Empire de *Russie* de nouveaux tributaires et une nouvelle branche de commerce [1]. 1791. Août. 15 à 21.

Les Tchinkîtânéens sont tous armés d'un poignard de métal, long de quinze à seize pouces, large de deux et demi ou trois, terminé en pointe et tranchant des deux côtés : c'est l'arme qu'ils sont le plus soigneux de conserver, et qu'ils s'occupent avec complaisance d'entretenir polie et brillante ; un Grenadier n'est pas plus jaloux de son sabre, qu'un Tchinkîtânéen ne l'est de son poignard; il le porte en bandoulière dans un fourreau de cuir, et ne s'en sépare ni le jour ni la nuit. C'est avec cette arme, qui jamais n'auroit dû être tournée contre ses semblables, que quelquefois il combat l'Ours corps à corps, et l'éventre au moment où l'animal furieux est près de l'étouffer dans ses bras. On ignore depuis quel temps ce poignard qui, dans l'origine, dut être d'un bois dur, a été fait d'un métal dont l'Homme n'a pas borné l'usage à ses besoins et à ses commodités, mais qui, dans ses mains, est devenu, pour son espèce, l'instrument de la destruction [2]. Leurs

[1] *Voyez* dans l'*Introduction*, les *Voyages des Russes* de 1728 à 1769.

[2] *Et curvæ rigidùm falces conflantur in ensem.* Virg. *Georg. Lib. I.*
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès. *Delille.*

1791. Août. 15 à 21. piques qui, sans doute, dans le principe, furent armées d'une pierre dure et taillée en pointe, ou de l'arête d'un poisson, le sont aujourd'hui d'une pointe de fer de fabrique européenne. Leurs lances dont l'ancienne forme n'est pas connue, est à présent composée de deux pièces : de la hampe, longue de quinze ou dix-huit pieds, et du fer qui ne le cède en rien à celui de la hallebarde de parade dont étoit armé un Suisse de paroisse. A la hache de pierre, ils ont substitué le *Tok*, espèce de gros fer à rabot qu'ils ajustent solidement sur l'extrémité d'un manche coudé; et cet instrument dans leurs mains fait l'office de l'herminette du Charpentier. Ils ont cependant conservé l'arc et la flèche de leurs pères : cette arme qui atteint de loin, ne peut être remplacée avec avantage que par l'arme à feu; et il faut espérer, pour la sûreté de leurs amis d'*Europe*, qu'ils n'apprendront jamais à en faire usage. Il paroît que les Anglais, dans leurs visites, ont distribué quelques fusils sur la partie de côte qui avoisine la Baie de Tchinkîtâné; et je ne sais si une politique bien entendue peut approuver de semblables présens; l'intérêt des Européens doit, ce semble, les engager à maintenir l'Américain dans l'opinion que l'arme à feu est une espèce de foudre, à laquelle il ne lui est pas permis de toucher sans risquer pour sa vie : je vois bien du danger à le laisser se familiariser

avec l'instrument de notre puissance. Il paroît cependant que les Anglais, en donnant les fusils, n'ont pas donné le moteur et le mobile qui les rend redoutables; car un Naturel de Tchinkîtâné qui en avoit possédé un, fit entendre qu'il l'avoit brisé de colère, parce que, disoit-il, le fusil faisoit toujours *crik*, et ne vouloit jamais faire *pouhou*. 1791. Août. 15 à 21.

Ils n'ont pas changé l'instrument dont ils s'arment pour la pêche de la Baleine: cet instrument est un harpon d'os, barbelé, et emmanché d'une longue perche. Forts de cette arme, qu'ils manient avec une adresse extrême, deux Tchinkîtânéens attaquent hardiment le Cétacée. Quand ils sont parvenus près de l'endroit où ils l'ont vu plonger pour la dernière fois, ils ralentissent la marche de leur pirogue, jouent, pour ainsi dire, avec leurs pagaies à la surface de l'eau; et dès qu'il reparoît, le Harponneur saisit son harpon, et pousse au monstre. Le dard lancé ne manque jamais, suivant leur rapport, de se faire jour, par un des yeux, dans l'intérieur de la tête: et bientôt l'animal est sans vie. Le lard de la Baleine fournit aux Américains une huile qu'ils conservent dans des boyaux d'une grande capacité, et dont, comme je l'ai dit, ils sont très-friands; les fanons sont convertis en peignes, dont cependant ils font peu d'usage, en cuillers et en autres ustensiles de ménage.

1791. Août. 15 à 21.

Le Tchinkîtânéen est industrieux, actif, laborieux et adroit. Différens ouvrages d'osier, tressés avec une sorte d'élégance; des manteaux de poils filés, tissus artistement, entremêlés de morceaux de peau de Loutre, et très-propres à préserver du froid [1]; l'apprêt et le tannage des peaux; divers ouvrages de sculpture et de peinture; tout annonce un long emploi des Arts utiles, et la connoissance des Arts d'agrément.

Le goût de l'ornement domine dans tous les ouvrages de leurs mains; leurs pirogues, leurs coffres, et divers petits meubles à leur usage, sont chargés de figures qu'on pourroit prendre pour

---

[1] Le Rédacteur du Journal de *Dixon* raconte qu'un des Chefs ayant acquis, en échange de quelques fourrures, une pièce d'étoffe des îles *Sandwich*, se hâta de retourner à terre, aussitôt que le marché eut été terminé. On ne devina pas d'abord la cause de cette précipitation qui ne lui étoit pas ordinaire, et on ne le sut que le lendemain, lorsque, à la pointe du jour, on le vit revenir à bord, revêtu d'une casaque, taillée exactement comme son habit ordinaire de peaux, et faite de l'étoffe des *Sandwich* qu'il avoit achetée la veille. Les coutures avoient toute la solidité que peut comporter cette étoffe; et le Rédacteur assure qu'une couturière anglaise n'eût fait cet habit ni mieux ni plus promptement. (*Dixon's Voyage*, page 189.)

On peut présumer que le Tchinkîtânéen aura reconnu, à l'usage, que, sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, une étoffe de papier ne mérite pas la préférence sur la robe d'une Loutre ou d'un Ours; et qu'il sera bientôt revenu à ses Ours et à ses Loutres.

des espèces d'hiéroglyphes : des poissons et d'autres animaux, des têtes d'homme, et divers dessins bizarres, sont mêlés et confondus pour composer un sujet. On ne s'attend pas, sans doute, que ces figures soient parfaitement régulières, et que les proportions y soient exactement observées ; car ici tout homme est peintre et sculpteur : elles ne manquent cependant pas d'une sorte d'élégance et de perfection. Mais ces peintures, ces sculptures, telles qu'elles sont, on en voit sur tous leurs meubles. Ce goût si général seroit-il simplement produit et entretenu par le besoin d'occuper les loisirs d'un long hiver, si toutefois l'hiver leur laisse des loisirs ? ou plutôt n'auroit-il pas son principe dans l'état ancien de leur société, lequel se perd pour nous dans les ténèbres de leur origine ? Je reviendrai sur ce sujet.

1791. Août. 15 à 21.

Leur génie et leur industrie se montrent principalement dans la construction de leurs pirogues : celles qui sont destinées à l'usage d'une seule famille, composée pour l'ordinaire de sept ou huit individus, ont quinze ou seize pieds de longueur sur deux et demi ou trois pieds de largeur ; d'autres ont des dimensions beaucoup plus grandes, et portent jusqu'à quinze ou vingt personnes : toutes sont prises dans un seul tronc d'arbre, et ont une forme semblable ; leurs deux extrémités, qui ne diffèrent point l'une de l'autre,

1791. Août. 15 à 21. ce qui doit donner à ces embarcations l'avantage de n'être jamais obligées de revirer de bord, sont très-aiguës, et se terminent par un taille-mer de douze ou quinze pouces de saillie, qui n'a pas plus d'un pouce d'épaisseur ; ces deux extrémités, exhaussées par des planches proprement ajustées, sont plus élevées que le reste de la pirogue : des bancs établis très-près du fond, sont disposés pour recevoir les rameurs qui, lorsqu'ils sont assis, servent en quelque sorte de lest : les provisions, les hardes et tout le bagage sont arrangés dans la partie du milieu, où ils sont recouverts de peaux de bêtes et d'écorces d'arbres, qui servent également à couvrir les établissemens temporaires qui sont formés au bord de la mer, lorsqu'est arrivée la saison de s'occuper de la pêche, de sécher le poisson et de faire l'approvisionnement qui doit fournir à une partie de la subsistance pendant les mois d'hiver. Quoique la charge des pirogues soit considérable, puisque, indépendamment des hommes, elles portent les femmes, les enfans, les provisions, tous les ustensiles de ménage, tout ce qui sert à la pêche, tout le mobilier de la famille (car il paroît qu'à l'exemple du Sage, les Américains portent tout leur avoir avec eux) ; ces embarcations sont si minces et si légères, qu'elles conservent une vîtesse surprenante. On n'est pas moins étonné de leur stabilité : malgré la légèreté et le peu de

largeur de la coque, elles n'ont pas besoin d'être soutenues par des balanciers, et jamais on ne les accouple. Les Tchinkîtanéens n'ont point encore l'usage de la voile ; mais on ne doute pas qu'ayant connu, par l'exemple des Européens, combien ce secours est utile pour gagner du temps et épargner de la peine, ils ne tentent bientôt de l'appliquer à leurs pirogues : ils sont déjà exercés dans l'art de faire des tissus ; un pas de plus leur suffit pour ajouter à leurs embarcations un mât et une vergue, et y adapter une voile.

1791. Août. 15 à 21.

Quoique les Naturels de *Tchinkîtâné* possèdent depuis assez long-temps des haches européennes, ils ne font point encore usage de cet instrument pour abattre l'arbre qu'ils destinent à la construction d'une pirogue ; ils ont conservé leur antique méthode de l'abattre en minant le pied à l'aide du feu ; c'est par le secours de ce même agent qu'ils parviennent à le creuser ; c'est encore avec cet instrument docile entre leurs mains, et dont ils savent diriger et régler l'action, qu'ils façonnent l'arbre en dehors, de manière à lui donner la forme la plus propre à être supporté par l'eau, et à fendre le fluide par l'une ou l'autre de ses extrémités indifféremment. On cessera d'être surpris que, depuis qu'ils connoissent la hache qui semble offrir à-la-fois la facilité et la diligence dans le travail, ils n'en ayent pas préféré l'usage au procédé

1791. Août. 15 à 21. laborieux et long qu'ils continuent d'employer, si l'on fait attention que le feu a la propriété de durcir le bois auquel il a été appliqué, de lui procurer conséquemment plus de densité, de le rendre plus impénétrable à l'eau. On ne peut pas douter qu'ils n'ayent reconnu dans le feu cette propriété de rendre le bois plus compacte, et d'en prolonger la durée quand il doit être exposé à l'humidité, puisque [1], lorsqu'ils ont fait la pointe à un pieu qu'ils destinent à être enfoncé dans la terre, ils ont grand soin de durcir, par le moyen du feu, toute la partie qui doit se trouver enterrée.

Les établissemens temporaires que les Tchinkîtânéens forment sur la côte, tels qu'ils ont été décrits, donneroient lieu de croire que leurs progrès dans l'Architecture civile ne sont pas aussi marqués que dans l'Architecture navale ; mais, d'après ce qu'on a pu apprendre d'eux, ils ont dans l'intérieur des terres, des habitations bien construites, spacieuses et commodes. Si leur rapport est fidelle, et si on les a bien entendus, on doit conclure de ce qu'ils ont dit, que ces Américains ne sont point une Peuplade errante, et n'abandonnent leurs foyers, que lorsque la saison de la chasse ou de la pêche, ou le commerce avec les Étrangers, les force, pour un temps, de faire

[1] Observations de *Roblet*.

quelques excursions au loin, ou de se porter sur les bords de la mer. On peut croire, sans faire injure à leur industrie, que ces habitations de l'intérieur, dont ils parlent avec une sorte d'emphase, ressemblent beaucoup pour l'architecture, la grandeur et la commodité, à celles des Naturels de *Nootka*, dont on trouve une description et un dessin dans le troisième Volume du troisième Voyage du capitaine *Cook*. Il faut convenir qu'en effet ce sont des palais, si on les compare à ces misérables huttes que l'on a vues sur la côte, et qui reçoivent sous leur couverture de peaux et d'écorce, une famille entière, entassée pêle-mêle sur quelques toises d'un terrain humide, et exposée à toutes les injures de l'air latéral, dans un climat où le thermomètre de *Réaumur*, pendant le jour, ne s'élève pas au-dessus de 12 degrés dans le temps de la Canicule [1]. 1791. Août. 15 à 21.

Les Tchinkîtânéens ont un goût décidé pour le Chant, et il paroît être chez eux une espèce d'institution sociale : à des époques fixes de la journée, le matin et le soir, ils chantent en chœur; chaque assistant prend part au concert ; et tous y apportent un recueillement qui pourroit faire penser

[1] Suivant le Journal de *Dixon* (page 185), la chaleur moyenne, pendant son séjour à *Norfolk-Bay*, vers la fin de Juin, fut de 48 degrés du thermomètre de *Farenheit*, ou 7 degrés un neuvième de celui de *Réaumur*.

1791. Août. 15 à 21. que les paroles de leurs chansons portent avec elles un intérêt qui fixe leur attention. Le Rédacteur du Journal de *Dixon* a inséré dans sa Relation une chanson tchinkîtânéenne, qu'il a souvent entendu répéter pendant le séjour des Anglais dans la Baie ; elle est notée avec la partition. Il paroît que le chef de famille commence par chanter seul les deux premières mesures : les hommes et les femmes unissent ensuite leurs voix à la sienne, en chorus, les femmes à l'octave supérieure ; et tous battent la mesure avec beaucoup de justesse, quelquefois avec les mains, d'autres fois avec les pagaies. Il dit que leurs airs sont très-variés, mais que la manière de les chanter est toujours la même [1]. Les Français observent de même que tous les chanteurs battent la mesure, et qu'ils ont l'oreille si juste, que jamais on n'entend qu'un seul coup. On prenoit plaisir à leur chant qui est mélodieux : souvent on les invitoit à chanter, et ils ne se faisoient pas presser ; ils ne cherchoient point à faire valoir leur talent par une résistance qui n'est pas toujours une preuve de modestie ou de défiance de ses forces. A leur tour, ils invitoient les Français à chanter, et paroissoient goûter particulièrement les airs lents dont le mouvement se rapproche de celui de leurs chants : un Opéra de *Lully* seroit entendu avec

[1] Voyez *Dixon's Voyage*, page 243.

ravissement à *Tchinkîtâné ;* et, sans doute, le succès en seroit complet, s'il étoit terminé par un ballet des Diables, où les Naturels pourroient se reconnoître. 1791. Août. 15 à 21.

UNE INSPECTION rapide peut suffire à un Voyageur observateur, pour connoître la constitution physique des peuples qu'il visite, et se mettre en état d'en décrire le costume, les armes, les arts, les alimens, tout ce qui frappe les sens : mais si une nation n'est pas rassemblée en grand nombre sur un même point ; si l'on n'en voit que des fractions éloignées de leurs foyers ; si l'on ne peut pas pénétrer jusqu'à leurs habitations fixes ; il n'est guère possible d'acquérir la connoissance de son gouvernement, de sa religion lorsqu'elle en a une, de ses mœurs, de ses usages : alors, on est réduit à des conjectures ; on cherche à deviner et l'on croit savoir : il n'est que trop commun que, sur un fait isolé, sur une observation unique, on veuille conclure de l'Individu à l'Espèce ; et le tableau qu'on présente comme fait d'après nature, n'est plus qu'un tableau d'imagination. On éprouve de plus grandes difficultés encore, si l'on veut se former et donner une idée du caractère de cette même Nation dont on ne voit que quelques individus, par instans, et seulement pour l'objet du commerce. Pour connoître

1791. Août. 15 à 21. le caractère et en saisir les nuances, il faut l'avoir long-temps étudié, avoir examiné l'Homme dans les circonstances où l'ame est agitée par les passions, et dans celles où, rendue à la tranquillité, elle s'épanche dans le sein de l'amitié, ou jouit paisiblement d'elle-même dans l'intimité d'une union assortie : et un Voyageur peut-il voir dans toutes les attitudes morales, si je puis le dire, l'Homme qu'il veut dessiner ! Le trait que l'observation du jour lui fait noter comme caractéristique, l'observation du lendemain le lui fera effacer ; enfin, on est forcé de peindre le sujet de profil, pour éviter que la mobilité des traits ne fasse manquer la ressemblance : et un profil est sans physionomie. On ne s'attend donc pas que ce qui concerne les institutions religieuses et politiques, les usages, les qualités morales et le caractère des Tchinkîtânéens soit présenté avec détail : je ne puis produire qu'une ébauche informe ; rapporter des faits avec moins d'ordre que d'exactitude ; comparer ce qu'ont dit les Voyageurs, pour confirmer ou détruire leurs rapports, l'un par l'autre ; et suppléer quelquefois aux preuves par les probabilités.

Il n'a pas été possible de s'assurer si les Tchinkîtânéens reconnoissent un Etre suprême, s'ils lui rendent quelque espèce de culte, et s'ils ont l'idée d'une vie future, qui suppose le principe

de l'immortalité de l'ame. Le Rédacteur du Journal de *Dixon*[1] rapporte cependant que, s'occupant un jour d'apprendre d'un des Naturels quelques mots de sa Langue, et lui montrant le Soleil, dont il lui demandoit le nom, l'Américain prit une peine infinie, et parvint à lui faire entendre que, « quelque supériorité que les Européens paroissent avoir sur les hommes de son pays, par la possession de tous les objets utiles dont ceux-ci sont privés, l'origine des uns et des autres est commune; que les uns et les autres viennent d'en haut, et que le Soleil, père de la Nature, donne l'ame et la vie à toutes les créatures de l'Univers ». Les Tchinkîtânéens reconnoîtroient donc, sous l'emblème du Soleil, une Divinité suprême! Cette idée se présente la première à l'Homme qui n'a pour lui que les lumières de la raison; par-delà, tout est surnaturel. Peut-être ces chants qui précèdent et qui terminent leurs opérations de commerce sont-ils des invocations et des actions de grâces à l'Etre universel; peut-être ces chants réglés, au lever et au coucher de l'Astre du jour, sont-ils des actes d'adoration; peut-être enfin ces habillemens bizarres dont il a été parlé, sont-ils destinés à être employés dans des cérémonies religieuses, dans des fêtes qui ne se célèbrent

1791. Août. 15 à 21.

[1] Voyez *Dixon's Voyage*, page 189.

1791. Août. 15 à 21. point dans leurs établissemens temporaires de la côte, et sont réservées pour leurs domiciles fixes dans l'intérieur des terres. Il est bien rare que les hommes soient formés en société, sans qu'ils n'ayent des prêtres, des superstitions, des cérémonies; il leur faut des spectacles, des erreurs, des consolations.

L'occasion ne s'est pas présentée d'observer les cérémonies funéraires que pratiquent les Tchinkîtânéens, lorsque la mort enlève le Chef d'une famille ou quelqu'un de ses membres : sans doute ils ne le livrent pas avec indifférence aux élémens destructeurs, comme les restes de l'animal des bois dont ils ont enlevé la dépouille; et leur raison est trop avancée pour ne leur avoir pas commandé les derniers devoirs qu'ont à rendre aux morts la tendresse conjugale, la piété filiale et la douce amitié : peut-être il étoit réservé au Peuple le plus policé de l'ancien Monde d'abandonner à des mercenaires insensibles la dépouille mortelle de ce qui nous fut le plus cher, et de ne pas se permettre de laisser tomber une larme sur la terre qui va la dévorer. Mais, si l'on ignore quels honneurs les Tchinkîtânéens rendent aux morts, on sait du moins qu'ils sont très-occupés, très-soigneux d'en orner la demeure, et de soustraire à la destruction la partie la plus noble de l'Etre, celle qui paroît renfermer la pensée.

M. *Turner*,

M. *Turner*, un des Officiers du capitaine *Dixon*[1], pendant qu'il faisoit une tournée sur la côte occidentale de la Baie, à quatre milles de distance au Nord du premier Mouillage des Anglais, aperçut une large caverne formée par la nature dans le flanc d'une montagne : en approchant, il découvrit un objet brillant dont l'éclat fixa ses yeux, mais dont l'éloignement ne lui permettoit pas de distinguer la forme; il hâta sa marche, et reconnut que l'objet qui avoit excité sa curiosité étoit une boîte carrée, dans laquelle étoit renfermée une tête humaine : cette boîte étoit magnifiquement décorée de petits coquillages polis et brillans, composant des dessins variés, et elle paroissoit n'avoir été déposée dans ce lieu que depuis quelques jours. Le capitaine *Dixon*, qui avoit découvert le port *Mulgrave*, situé à deux degrés et demi dans le Nord de *Tchinkitâné*, y rencontra, dans ses excursions, plusieurs de ces espèces de sarcophages. Si nous savons ne pas laisser maîtriser notre opinion par les apparences; si, en dépouillant les objets de leur matériel, nous voulons, pour les apprécier, considérer le motif; la boîte dans laquelle l'Américain conserve la tête desséchée qui lui fut chère, et l'urne dans laquelle *Cornélie* conserve les cendres de *Pompée*, ne différeront

1791. Août. 15 à 21.

[1] Voyez *Dixon's Voyage*, page 181.

1791. Août. 15 à 21. point à nos yeux; le même sentiment les rend également sacrées. Quand on voit les soins, les recherches que ces Peuples, que nous osons appeler *sauvages*, emploient à l'envi pour orner cette portion des restes de leurs parens ou de leurs amis, qu'ils peuvent se dispenser de rendre aux élémens; on doit croire que, si, comme les Égyptiens, ils possédoient l'art des embaumemens, ou si la Nature avoit creusé dans leurs solitudes, des asiles inaccessibles à la corruption, tels que ces antres conservateurs de l'île de *Ténérife*, où depuis tant de siècles, reposent intacts les corps desséchés des anciens Guanches, on les verroit, à des époques fixes, au retour des saisons, porter religieusement à leurs ancêtres, respectés des hommes et du temps, l'hommage perpétué de la piété filiale et de la reconnoissance. Peuples sensibles, puissiez-vous conserver toujours ce sentiment, quelquefois altéré, mais indélébile, qui cherche à prolonger par l'illusion l'existence de nos pères ou de nos modèles! et que jamais une de ces révolutions politiques qui bouleversent les grands Empires, en vous ramenant à l'insensibilité des animaux errans avec lesquels vous partagez vos forêts, ne vous fasse oublier ce que le présent doit au passé, ce que les vivans doivent aux morts!

LES FRANÇAIS n'ont pas pu s'assurer si la

totalité des Naturels qu'ils ont vus rassemblés dans la Baie de *Tchinkîtâné*, et qui tous appartenoient à la côte environnante, forment une seule et même Tribu, et s'ils reconnoissent un Chef suprême : seulement, le premier jour que le *Solide* fut mouillé dans la Baie, un personnage mieux vêtu que les autres, sembloit affecter un air de supériorité; mais, comme ses compagnons ne lui marquoient aucun égard, et ne paroissoient faire aucune attention à lui, les Français crurent ne devoir pas y en faire davantage. Le jour suivant, on vit ce même homme, sans marque distinctive, confondu dans la foule : il avoit oublié sa dignité de la veille, ou l'on s'étoit trompé sur cette dignité. Le Gouvernement des Tchinkîtânéens paroîtroit donc se rapprocher du Gouvernement patriarchal où chacun ne reconnoît pour supérieur que le Chef de la famille; mais il leur manque les Troupeaux qui ne peuvent être remplacés par les Loutres et les Ours. Le Rédacteur de *Dixon* semble cependant reconnoître des Tribus et des Chefs de Tribu; car il dit [1] que le Chef d'une

1791. Août. 15 à 21.

---

[1] *The chief of the tribe has always the entire management of all the trade belonging to his people, and takes infinite pains to dispose their furs advantageously.* (Page 187 de l'original.) Le mot *tribe* signifie *tribu* ou *famille*, indifféremment; le mot *people* ne veut pas dire son *peuple*, sa *nation*, mais les personnes qu'il a avec lui, sa *famille*, son *monde*.

1791. Août. 15 à 21. Tribu est toujours chargé exclusivement de traiter pour tous ceux qui l'accompagnent, et qu'il se donne des peines infinies pour tirer de leurs Fourrures le prix le plus avantageux. Mais j'observe que le mot anglais *Tribe* qui signifie *Tribu*, signifie également *Famille*. Ce passage de *Dixon* ne me persuaderoit donc pas qu'il ait pensé que les Tchinkîtânéens sont partagés en Tribus ; et ce qu'il dit peut s'expliquer par ce que dit le capitaine *Chanal*, quand il parle de leur intelligence et de leur astuce dans le commerce; il fait remarquer que la plupart des Naturels se reposoient du soin de traiter pour eux, sur ceux d'entre eux qu'ils reconnoissoient pour les plus habiles dans ce genre de trafic : ceci me semble indiquer simplement la défiance de son propre talent, et une espèce d'hommage rendu à celui d'un autre; c'est un acte de déférence commandé par l'intérêt, mais ce n'est pas un acte de soumission ; et il me semble que l'indépendance de chaque famille, observée par le capitaine *Chanal*, ne se trouve point contredite par l'observation du Rédacteur de *Dixon*.

LA CONDUITE de ces Américains dans les échanges, annonce, à la fois, du jugement et de la défiance. Différens des peuples qui habitent les îles du *Grand-Océan*, ils ne préfèrent jamais l'agréable à l'utile ; ce qui n'a pas pour eux un

objet d'utilité réelle, n'est accepté qu'en présent, en *Stok* suivant leur expression : encore observe-t-on [1] que, lorsqu'ils acceptent pour pot-de-vin quelqu'un de ces colifichets qui n'ont qu'une valeur d'agrément et ne peuvent servir qu'à la parure, c'est uniquement pour complaire à leurs femmes; ils cèdent à l'importunité, mais on voit que c'est à regret. Les opérations avec eux ne se terminent pas promptement : ils ne concluent les marchés qu'après un examen long et minutieux des marchandises qui leur sont offertes : le moindre défaut n'échappe point à leur premier coup d'œil, leur fait rabaisser le prix de l'objet, ou les décide à le rejeter tout à fait. On admiroit l'ordre qu'ils établissoient entre eux pour leurs échanges avec les Étrangers : on voyoit chaque pirogue s'approcher du Vaisseau à son rang, sans confusion, sans dispute, et suivant l'ordre dans lequel elles s'étoient présentées à leur arrivée près du bord; et ceux qui les montoient, n'étoient ni pressés, ni pressans, ni bruyans, ni importuns. Sitôt qu'un marché est terminé, celui qui l'a conclu l'annonce, suivant *Dixon*, par le mot *Coocoo* (*Coucou* pour la prononciation française), répété trois fois d'un ton précipité : les autres répondent par le cri *Whoah*, qui se fait par acclamation, mais d'un

1791. Août. 15 à 21.

[1] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21. ton plus ou moins haut, selon qu'ils sont plus ou moins satisfaits du marché [1]. Le capitaine *Chanal* dit seulement que, lorsqu'un marché est conclu, ils marquent leur satisfaction en prononçant par acclamation *Ouoh;* c'est le *Whoah* de *Dixon*, écrit pour la prononciation française. Le Rédacteur de son Journal, édifié, comme les Français, du bon ordre que les Américains de la Baie observent dans leur commerce avec les Étrangers, et de la bonne foi qu'ils semblent y apporter, paroît douter que la confiance et l'harmonie règnent entre eux-mêmes. « Quoique le Chef d'une Tribu (ou d'une Famille), dit-il [2], soit quelquefois chargé par une autre de traiter pour elle, parce qu'on lui a vu faire un bon marché pour celle à laquelle il appartient; cependant les diverses Tribus semblent se porter respectivement envie ». On pourroit même penser que l'une se méfie de l'autre; car il ajoute que « en général, chacune d'elles emploie tous les moyens qu'elle peut imaginer pour empêcher qu'aucune des autres n'ait connoissance des marchandises qu'elle s'est procurées par les échanges ».

LA MANIÈRE de vivre des Tchinkîtânéens est

[1] *Dixon's Voyage*, page 189.

[2] *Dixon's Voyage*, pages 187-188.

très-réglée : ils quittoient le Vaisseau d'assez bonne heure pour être rendus à terre avant midi; c'est l'heure fixée pour leur premier repas; et ils prennent le second un peu avant la nuit : cet ordre est invariable.

1791. Août. 15 à 21.

LES HOMMES paroissent avoir pour les femmes les ménagemens que réclame leur foiblesse ; on ne les voit point ici, comme chez la plupart des Nations sauvages de l'*Amérique*, chargées des travaux les plus rudes, et traitées souvent à l'égal de nos bêtes de somme. Les hommes se sont réservé toutes les occupations pénibles, la chasse, la pêche, l'apprêt et la cuisson des viandes et du poisson. Les travaux des femmes consistent à nettoyer les peaux de leur dernière graisse, à les coudre, à en composer des vêtemens. Leur difficulté à marcher et leur embonpoint annoncent que leur vie est très-sédentaire. On les a vues quelquefois manier la pagaie, mais dans les cas seulement où elles se trouvoient seules dans la pirogue, ou lorsque les hommes n'étoient pas en nombre suffisant pour la mouvoir. Elles paroissent très-subordonnées à leurs maris; mais ceux-ci ont pour elles les plus grands égards; ils se permettent rarement de conclure un marché sans qu'elles ayent été consultées. Elles mangent en commun avec le père et les enfans; et l'on sait que, chez la plupart

1791. des Peuplades qui occupent les îles du *Grand-*
Août. *Océan*, et parmi quelques-unes du Continent de
15 à 21. l'*Amérique*, les hommes n'admettent jamais les femmes à leur table.

La bonne harmonie qui règne dans les ménages se manifeste d'une manière touchante dans l'expression commune de leur tendresse pour leurs enfans; et les soins que la nature semble avoir dévolus exclusivement à la mère, souvent on voit que le père se plaît à les partager. Le sort des enfans à la mamelle est cependant déplorable [1]. Ils sont emballés dans une espèce de berceau d'osier, assez semblable à une de nos chaises dont le dossier auroit été coupé à une petite hauteur au-dessus du siége. Ce berceau est revêtu extérieurement de cuirs secs, et garni de fourrure dans la place où doit poser l'enfant. C'est là que le petit patient éprouve une sorte de torture continuelle, et tous les maux que peuvent produire la gêne et la mal-propreté. Placé sur son séant, les jambes étendues et collées l'une contre l'autre, il est recouvert jusqu'au menton par une peau de loutre, et garrotté pour le fixer sur son lit de douleur, par des lanières de cuir qui ne lui

---

[1] Le Journal du capitaine *Chanal* et les Observations du chirurgien *Roblet* se trouvent confondus dans la description suivante.

laissent de liberté que pour les mouvemens de la tête; et le plus souvent il ne la remue que pour exprimer la souffrance. Le soin qu'on prend de garnir de mousse sèche le siége sur lequel il pose, et d'en placer entre ses cuisses, tourne encore contre lui : son urine et ses excrémens ont bientôt converti cette mousse en fumier; et la fermentation qui s'y établit, produit dans ces parties délicates de son corps, des excoriations dont il conserve éternellement les cicatrices. On peut juger, quand le petit malheureux est tiré de son étui pour le nettoyer, de tout ce qu'il a dû y souffrir : tous ses membres paroissent sillonnés par les traces profondes qu'y a imprimées la forte pression des lanières qui le lient, des plis de la peau de loutre qui l'enveloppe, et même des bois du berceau qui le porte. 1791. Août. 15 à 21.

Les effets de cet état de contrainte continue se manifestent dans tous les enfans à la mamelle; leur maigreur et leur foiblesse indiquent assez que, quoique les mères soient, en général, d'excellentes nourrices, la bonne qualité du lait qu'ils prennent, est impuissante pour donner à leurs membres entravés, le ressort et la force que le mouvement et l'action peuvent seuls entretenir et accroître. Mais aussitôt que, débarrassés des liens du funeste maillot, ils peuvent se traîner à terre et marcher à quatre pattes, il se fait dans toutes les parties de leur

1791. Août. 15 à 21. corps, un développement subit et rapide; la gaieté, cette charmante gaieté de l'enfance, succède bientôt aux cris et aux larmes; et la santé qui répand sur leurs joues arrondies un brillant incarnat, annonce que la Nature s'est ressaisie de son ouvrage pour le conduire à sa perfection.

Ne jugeons cependant pas trop sévèrement, ne condamnons pas sans examen, la méthode vicieuse dans ses effets, qu'emploient les mères de *Tchinkitâné* pour l'éducation de leurs nourrissons; elle a son principe dans la sollicitude maternelle, et dans la crainte de les exposer à des dangers. Si, chez les Peuples non encore civilisés qui habitent les climats brûlans, l'instinct a inspiré aux mères de ne point emmaillotter leurs enfans, pour les laisser jouir d'un peu de fraîcheur; il a de même appris à celles des climats glacés, que la chaleur ne peut se conserver qu'autant qu'elle est concentrée dans un petit espace; et il leur a indiqué de faire de petits berceaux qui, en remplissant ce premier objet, satisfont aussi aux précautions qu'exige l'obligation de porter leurs enfans dans les voyages, à travers les bois et dans des pirogues: elles ont senti que, pour la commodité, et plus encore pour prévenir, dans ces fréquens transports, des accidens qu'on ne peut prévoir, il étoit nécessaire que l'enfant et son berceau ne formassent, pour

ainsi dire, qu'un corps : elles ont sacrifié son bien-être à sa sûreté, à sa conservation. Mais n'a-t-on pas vu, dans un temps qui n'est pas bien éloigné du nôtre, n'a-t-on pas vu, chez une grande Nation, policée depuis tant de siècles, que le même motif de sûreté n'excusoit pas, et ne voit-on pas encore aujourd'hui dans ses villages, dans ses bourgs, même dans ses cités, la nourriture des enfans abandonnée à des femmes mercenaires qui ne peuvent avoir des entrailles de mère, et qui, pour se soustraire à l'obligation de s'occuper sans cesse de leurs nourrissons, et vaquer plus librement à leur ménage, garrottent de la tête aux pieds ces êtres innocens, et les condamnent au supplice de la gêne pendant la durée de leur allaitement! Peut-être, dans les siècles à venir, l'*Amérique* du *Nord-Ouest* aura son *Tronchin* et son *Rousseau :* le premier, appuyé sur l'expérience et la médecine, conseillera ; le second, plus fort de sa seule éloquence, ordonnera de rendre à l'enfance la liberté qu'elle ne peut réclamer elle-même que par des cris impuissans et des larmes que souvent l'injustice ou la barbarie ose imputer à la méchanceté d'un être qui n'est encore ni bon ni méchant. Le Médecin et le Philosophe américains trouveront du moins la Nature en jouissance d'une partie de ses droits : ils n'auront point à commander aux mères d'allaiter leurs enfans.

1791. Août. 15 à 21.

1791. Août. 15 à 21. Mais si les Tchinkîtânéens ont cru devoir contraindre la Nature dans les soins qu'ils donnent au premier âge, ils lui conservent toute sa liberté dans l'éducation des adultes, et hâtent, par un exercice de tous les jours, le progrès et le développement de leurs facultés physiques. Les enfans mâles partagent les fatigues du père : exercés, dès leurs plus jeunes ans, à la chasse et à la pêche, ce sont eux qui vont harponner le poisson dans la rivière, et y chercher avec les bassins, les bouilloires et les autres vases qu'ils tiennent des Européens, toute l'eau nécessaire pour la consommation de la famille : ils vont aussi couper le bois pour le chauffage et la cuisine ; et depuis que les Européens leur ont fait connoître l'usage et la commodité du briquet, ils s'en servent pour obtenir du feu[1] ; mais il est probable qu'avant cette époque, ils savoient s'en procurer par quelqu'un des procédés que pratiquent les Peuples sauvages. Il n'est pas jusqu'aux petits garçons qui, à peine encore pouvant marcher, ne commencent à s'exerçer avec un morceau de bois façonné en lance, et n'essayent la force de leur jeune bras contre le tronc des arbres qui se trouvent à leur portée. L'éducation des filles ne leur permet pas de s'éloigner de l'habitation : sédentaires comme la mère, elles en

[1] Observations de *Roblet*.

partagent les travaux et les occupations paisibles ; et, en partageant également avec elle les soins qu'exigent les enfans en bas âge, elles sont instruites de bonne heure des devoirs qu'un jour leur imposeront l'union conjugale et la maternité.

On n'a pas pu connoître sur quels principes se forme l'union des sexes ; quelles cérémonies la précèdent, l'accompagnent et la suivent ; quel contrat lie les conjoints, et si ce lien est indissoluble : mais leur tendresse commune pour les fruits de leurs amours, le grand nombre d'individus dont chaque famille est composée, l'harmonie qui règne parmi les membres, tout semble indiquer que l'union conjugale n'a d'autre terme que celui de la vie : et si l'on n'a pas la certitude que les liens en sont indissolubles, du moins a-t-on lieu de croire qu'en général ils sont respectés.

La conduite des femmes en présence de leurs maris, est très-réservée, très-modeste ; la plus grande décence se montre dans leur vêtement ; et à peine se permettent-elles, en allaitant leurs enfans, de découvrir leur sein devant un Étranger. Les hommes qui, dans tous les pays, ont fait pour une moitié du genre humain, des lois qui n'obligent pas l'autre, ne se soumettent pas plus ici qu'ailleurs, aux règles de décence auxquelles ils ont assujetti les femmes : souvent ils se déshabillent et se montrent nus devant elles et devant

1791. Août. 15 à 21. les Étrangers, et se promènent dans cet état de nature, si le temps n'est pas trop rigoureux : accroupis en cercle autour du feu, attitude qui leur est très-ordinaire, s'ils sont pressés par un besoin, ils y satisfont sans honte, sans se détourner, même en présence de leurs filles : les femmes seules connoissent la bienséance, et se conforment scrupuleusement aux petites gênes qu'elle impose dans la société. On peut douter, cependant, si la retenue dont on leur fait honneur, est chez elles l'effet d'une pudeur naturelle, ou si l'on ne doit pas plutôt l'attribuer à la crainte : la jalousie des maris est poussée jusqu'à la frénésie. Un Tchinkîtânéen, en montrant sa femme qui allaitoit, fit entendre par des signes et des gestes non équivoques, que, s'il pouvoit soupçonner que le nourrisson attaché à son sein, fût le fruit d'une infidélité, il poignarderoit la mère, et mangeroit l'enfant : on n'a cependant aucune raison de penser que ce Peuple soit anthropophage [1], comme le capitaine *Cook* a cru le

[1] Le chirurgien *Roblet* dit que, quoique rien de ce qu'il a vu, ne l'ait mis dans le cas de soupçonner les Tchinkîtânéens d'être anthropophages, il ne peut cependant se persuader qu'ils ne le soient pas. « J'ai voulu, à plusieurs reprises, ajoute-t-il, éclaircir mon doute ; j'ai demandé à quelques-uns d'entre eux s'ils mangeoient les hommes qu'ils tuent ou qu'ils font prisonniers à la guerre ; et après m'être assuré qu'ils m'avoient

pouvoir reprocher aux Naturels de *Nootka* qui habitent la même côte, sept ou huit degrés plus au Sud; il est à présumer que l'*Orosmane* de *Tchinkîtâné* vouloit seulement exprimer d'une manière sauvage, à quel excès pouvoit le porter la jalousie : *Je ne suis point jaloux....... si je l'étois jamais* [1] *!.....* En *Europe*, on s'arrête là; mais le mouvement de l'ame qui s'indigne à l'idée de l'infidélité, est le même; et

1791. Août. 15 à 21.

---

très-bien compris, je les voyoïs toujours s'entre-regarder, sans jamais me répondre rien qui pût ou détruire ou confirmer mon soupçon : peut-être que les Nations européennes qui nous ont devancés à *Tchinkîtâné*, les ont déjà fait rougir de cet exécrable usage, et qu'ils n'osent plus l'avouer ».

Ce soupçon du chirurgien *Roblet* ne me paroît nullement justifié par le défaut de réponse des Naturels qu'il a interrogés : d'abord, j'observe que *Dixon*, qui a accusé sans preuve les habitans des îles de *Queen-Charlotte*, d'être anthropophages, quoiqu'il n'ait point mis le pied sur leurs îles, n'a pas fait le même reproche aux Tchinkîtânéens qu'il a fréquentés ; en second lieu, il faudroit être assuré qu'ils ont bien compris la question qui leur a été faite ; et enfin, ce n'est pas ici le cas où *qui ne dit rien consent* : car si, comme le chirurgien *Roblet* le présume, ils ont été anthropophages, et que déjà les Européens les ayent fait rougir d'un usage qui révolte la nature, on peut croire que, devant des Européens, ils se seroient empressés, s'ils avoient compris la question, de faire entendre qu'ils ont renoncé à cet usage, ou de manifester, par un signe d'horreur, qu'ils ne l'ont jamais eu.

[1] *Zaïre*, Acte I, Sc, V.

1791. Août. 15 à 21. seulement, à *Tchinkitâné*, on ne connoît pas la réticence. Si l'on compare l'habitant de cette contrée à celui des îles de *Mendoça*, dans l'idée différente que l'un et l'autre attachent à la pudeur, à la fidélité conjugale, on reconnoît que la jalousie dans les hommes, peut quelquefois être en raison inverse de la beauté dans les femmes. Mais cette jalousie même et la crainte qu'elle inspire, peuvent contraindre le caractère et ne le changent pas : la dissimulation sait suppléer à la vertu et la représente. Les Tchinkîtânéennes font parade de la leur, et leur exagération peut faire douter de la réalité. Une femme à qui l'on demandoit si l'homme qu'on voyoit auprès d'elle étoit son mari, et si l'enfant qu'elle avoit sur ses genoux étoit celui de cet homme, crut qu'on vouloit lui dire que son enfant n'étoit pas de son époux; elle arracha aussitôt le poignard que celui-ci portoit à son côté, et, la fureur dans les yeux, fut près d'en frapper celui qu'elle croyoit avoir pu former un doute sur sa fidélité et sa vertu [1]. Cependant, ces Tchinkîtânéennes, si réservées en présence de leurs maris, ces parangons de vertu, loin d'éviter les Étrangers, témoignoient par des regards furtifs que, si une sévère vigilance n'eût opposé à leur curiosité ou à leurs

[1] Observations de *Roblet.*

desirs

desirs une barrière trop difficile à franchir, elles eussent été très-portées à s'approcher des Européens : et lorsque le hasard en faisoit rencontrer qui fussent seules, on les voyoit accourir avec empressement ; l'air sévère, et même un peu farouche, qu'elles conservoient toujours en présence des hommes, disparoissoit à l'instant ; un sourire animé, une affabilité prévenante, remplaçoient la sévérité ; et elles prouvoient d'une manière trop expressive pour qu'on s'y pût méprendre, que la laideur n'est pas toujours la garantie de la chasteté : peut-être aussi les Français leur ont-ils démontré qu'elle n'est pas toujours un titre à éprouver un refus.

1791. Août. 15 à 21.

Quelques personnes de l'Équipage du *Solide* ont rapporté qu'il ne leur est pas possible de douter que les Tchinkîtânéens ne soient souillés de ce vice honteux que la Théogonie immorale des Grecs avoit divinisé : la propriété exclusive et la rareté des femmes, dont le nombre ne paroît pas être en proportion avec celui des hommes, pourroient peut-être donner quelque poids à cette accusation ; mais, en admettant qu'elle fût fondée à l'égard de quelques individus dépravés, gardons-nous d'accuser une Peuplade toute entière pour qui la paternité a tant de charmes, d'un vice qui répugne également à la Nature et à la Morale,

1791. Août. 15 à 21. et que tous les Peuples de la Terre ont voué à l'infamie[1].

La physionomie des Tchinkîtânéens porte une empreinte sombre qu'on pourroit prendre pour de la férocité, s'il ne falloit l'attribuer aux couleurs rembrunies dont ils se barbouillent le visage, et qui les rendent hideux. Ils ne sont pas ennemis de la gaieté, mais elle ne leur est pas naturelle; leur caractère tient plutôt de la circonspection et de la réserve, peut-être de la dissimulation. Ils ont quelquefois laissé échapper des traits d'une vivacité pétulante qui pourroit inspirer quelque confiance: dans d'autres occasions, on a eu lieu de juger qu'ils ont les passions très-violentes; mais toujours maîtres d'eux-mêmes, ils savent commander à ces passions, du moins en présence des Étrangers. Leurs gestes sont, en général, très-expressifs, et dénotent de l'intelligence: dès les

[1] Le chirurgien *Roblet* dit qu'il s'est convaincu que les hommes se livrent en secret à tout ce que la débauche la plus effrénée a pu inventer pour varier ses jouissances: l'*Arétin* se seroit refusé à en présenter le tableau. Mais, puisque ceux qui s'abandonnent à ces turpitudes, ont grand soin de les dérober à tous les yeux, c'est une preuve qu'elles sont en horreur au plus grand nombre, et que la honte accompagne l'homme indigne qui en est souillé. A *Santa-Christina*, on ne fait aucun mystère de son incontinence; c'est le vice commun aux individus des deux sexes; c'est le vice de la Nation.

premiers jours, ils faisoient très-bien comprendre quelle marchandise, quel ustensile d'Europe ils desiroient, et désignoient d'une manière à ne s'y pas méprendre, une veste, une culotte, une chemise, une marmite, une casserole, un chaudron, une hache, un poignard, &c. On peut dire qu'il ne leur manquoit que la parole. Le capitaine *Chanal* assure même qu'il est venu à bout de leur faire entendre des idées morales et abstraites, et qu'ils conversoient avec lui sans beaucoup de difficulté. Le chirurgien *Roblet* a fait la même épreuve, et a eu le même résultat; il dit qu'ils sont capables de saisir toute idée qui leur est présentée : par exemple, il n'eut point de peine à leur faire comprendre que, lorsque les deux parties ont une fois été contentes d'un marché, il n'est ni juste ni possible de le défaire une heure après qu'il a été conclu, à moins que ce ne soit d'un commun accord. Les Tchinkîtânéens ne peuvent pas être regardés comme une Nation sauvage : le jugement et l'astuce qu'ils montrent dans leurs opérations d'échange, prouvent qu'ils sont susceptibles de faire des progrès rapides dans la civilisation. Avant que les Français abordassent à leurs côtes, ils n'avoient encore communiqué qu'une fois avec les Européens, ou deux ou trois fois au plus, si l'on compte la visite des Espagnols en 1775, et peut-être celle de quelque Vaisseau des *États-*

1791. Août. 15 à 21.

1791. Août. 15 à 21. *Unis ;* on doit donc présumer que leur communication avec les Peuples de l'intérieur, leur avoit déjà rendu familier le commerce des échanges ; et les ouvrages en métal dont on les a trouvés pourvus la première fois qu'ils ont été visités, ne laissent pas lieu à douter que l'usage du trafic ne soit très-ancien parmi eux. Leur méfiance à l'égard des Étrangers paroît extrême, mais on n'a pas pu démêler si elle est la même entre eux ; on a seulement remarqué que ceux qui étoient chargés d'opérer les échanges, étoient soigneusement suivis et surveillés par ceux qui leur en confioient la négociation. Leur conduite avec les Français a été honnête, mais point amicale ; et les Naturels des îles de *Mendoça*, légers, importuns et voleurs, inspiroient, avec tous leurs défauts, un intérêt que n'obtenoient pas la gravité et la réserve des Naturels de *Tchinkîtâné :* mais cet intérêt est-il bien indépendant de toute cause influente ? et, sans s'en apercevoir, les Français, en pesant le mérite des deux Peuples, n'auroient-ils pas laissé se glisser dans la balance le mérite des Mendoçaines ? Elle a dû pencher de leur côté.

Si l'on veut comparer ces deux Peuples entre eux, et rapprocher d'un principe assez généralement reconnu, ce qu'on a pu démêler du caractère de l'un et de l'autre ; on pourra ne pas trouver le Principe d'accord avec l'Obser-

vation[1]. Nous regardons comme prouvé que le climat n'influe pas moins sur le caractère et les mœurs des Peuples, que sur les productions de la terre; et il devroit s'ensuivre que les habitans des *Mendoça*, nés et vivant sous un Ciel brûlant, devroient être attaqués de cette maladie morale qui tourmente si cruellement les hommes dans les climats chauds de l'*Europe* et sur-tout de l'*Asie*, je veux dire de cette jalousie effrénée qui fait des maris les tyrans des femmes: nous voyons, au contraire, que les Mendoçains sont prodigues à l'excès d'un bien dont les autres veulent et maintiennent avec fureur la propriété et la jouissance exclusive. Les Mendoçains sont voleurs; mais, je l'ai dit, ils le sont comme des enfans, et ne cherchent pas à conserver par la force ce qu'ils ont dérobé par curiosité. Leur sang, qui n'est jamais agité par de violens mouvemens de leur ame que les événemens et les objets ne font qu'effleurer sans jamais s'y graver, semble couler, comme leurs jours, d'un mouvement doux dont rien n'altère l'égalité. Les Américains, au contraire, nés en quelque sorte au milieu de la neige, et dont le sang devroit participer du froid qui règne dans leurs forêts, portent la jalousie pour leurs femmes

1791.
Août.
15 à 21.

---

[1] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21. jusqu'à la frénésie. Leur physionomie sombre et altérée semble annoncer une agitation interne; et leurs passions, comme un volcan en repos, sont toujours prêtes à faire explosion. On peut croire que, s'ils ne volent pas, c'est qu'ils mettent trop d'importance au vol, et qu'ils craignent que, s'ils se le permettoient, disposés, comme ils le sont, à défendre leur larcin par la force, ils ne perdissent bientôt la confiance et le commerce des Étrangers. On peut donc dire que, si le climat influe sur le caractère et les mœurs des Peuples, cette influence n'est pas uniforme; et que d'autres causes, sans doute, en détruisent ou en modifient les effets. La généralité de principe se présente à l'esprit comme un point d'appui qu'il est empressé de saisir; mais il est rare que l'observation assidue n'amène pas un jour à reconnoître des exceptions.

Ce que je viens de dire du penchant qu'auroient les Tchinkîtânéens pour le vol, peut paroître hasardé; et l'on a le droit de me demander des preuves: les Français n'ont pas eu, à cet égard, à leur faire des reproches graves; mais le capitaine *Dixon* qui le premier nous les a fait connoître, avoit eu à se plaindre d'eux sous ce rapport. « Les Naturels de *Norfolk*, est-il dit dans son Journal [1], se conduisirent d'abord avec assez

[1] Voyez *Dixon's Voyage*, page 183.

d'honnêteté, et ne cherchèrent point à molester 1791.
les gens de l'Équipage qui étoient occupés à terre Août.
à divers travaux; mais ils ne tardèrent pas à se 15 à 21.
rendre importuns et à essayer de filouter et de vider les poches; bientôt même ils tentèrent, à force ouverte, de voler les outils des travailleurs; on s'y opposa en employant seulement la force naturelle : mais, afin d'éviter par la suite d'être obligé, pour les contenir, de recourir à celle des armes, les travailleurs ne furent point à terre sans fusils ». Le capitaine *Dixon* avoit tiré plusieurs fois des oiseaux de mer en présence des Naturels; ils connoissoient l'effet prompt et meurtrier d'une arme qui n'est pas redoutable en apparence; ils ne voulurent pas, sans doute, s'exposer à en éprouver l'effet sur eux-mêmes, et ils cessèrent toute tentative de vol. Il est probable que l'avertissement que les Tchinkîtânéens avoient reçu de la part des Anglais, les rendit moins entreprenans avec les Français : on peut croire aussi que leur intérêt, qu'ils entendent très-bien, leur a conseillé de ménager des Étrangers de qui ils ont beaucoup à recevoir, et à qui, dans le fait, ils ne donnent en retour que ce qui ne leur coûte rien. Il ne faudroit cependant pas que les Navigateurs qui pourront aborder à *Tchinkîtâné*, se reposassent, ni sur la bonne foi, ni même sur l'intérêt de ses habitans : ce n'est peut-être pas leur faire injure,

1791. Août. 15 à 21. de dire qu'ils voleront lorsque l'espoir de l'impunité pourra les y enhardir. Un d'eux le tenta une fois à bord du *Solide*, et se retint parce qu'il fut aperçu : un autre jour, deux pirogues, venues à petit bruit, s'approchèrent du Vaisseau à onze heures du soir, ne répondirent point quand elles furent hélées, et se retirèrent précipitamment : et comme les échanges ne se prolongeoient jamais après le coucher du soleil, et que les Naturels retournoient tous à terre avant la nuit, on ne put pas douter que, si ceux qui montoient les pirogues eussent pu espérer que tout le monde fût endormi à bord, ils n'eûssent tenté de voler, peut-être même de s'emparer du Vaisseau, après en avoir massacré l'Équipage [1].

Suivant le Journal du capitaine *Dixon* [2], les Naturels de *Tchinkîtâné* ressemblent beaucoup, par leurs traits et leurs formes extérieures, aux habitans

[1] Le chirurgien *Roblet* dit que les Français n'ont eu à se plaindre d'aucun mauvais traitement ; que, plusieurs fois, se promenant à part, et s'étant enfoncé dans le bois aussi avant que la difficulté d'y pénétrer pouvoit le permettre, il y a rencontré quelques Américains seuls qui, en se levant de dessous un arbre, ou de dessous ses racines, sembloient sortir subitement de la terre : ils étoient sans armes, et n'ont rien tenté ; mais il soupçonne que c'étoit à dessein qu'ils se trouvoient ainsi sous ses pas, et que, s'ils ne l'eussent pas vu bien armé, ils auroient pu être entreprenans.

[2] *Dixon's Voyage*, pages 186 - 187 et 191.

du Port *Mulgrave*; et les langages des deux Peuples paroissent ne pas différer entre eux; mais, par les inclinations et les mœurs, les Tchinkîtânéens se rapprochent davantage des Naturels qui occupent les bords de *Cook's-River*, situé, à l'égard de *Tchinkîtâné*, plus au Nord et beaucoup plus à l'Ouest que le Port *Mulgrave*. 1791. Août. 15 à 21.

POUR terminer le détail des notions que les Européens ont pu acquérir sur les Naturels de la Baie de *Tchinkîtâné*, il me reste à parler de leur Langue dont le Journal du capitaine *Chanal* nous présente un Vocabulaire, très-circonscrit, à la vérité, mais qui suffit pour en donner une idée [1].

La Langue des Tchinkîtânéens diffère absolument de celle des Naturels de *Nootka*, établis sur la même côte, à environ 7 degrés de latitude, ou cent quarante lieues au Sud des premiers [2], et de celle des îles de *Queen-Charlotte* qui, n'étant éloignées du Continent que d'environ vingt lieues dans leur plus grande distance, occupent deux degrés et demi de latitude entre le parallèle de *Nootka* et celui de *Tchinkîtâné*.

Les Termes numériques présentant des idées abstraites, et ne donnant aucun accès à des mots

[1] On le trouvera à la suite de la Relation.

[2] On trouve un Vocabulaire de *Nootka*, d'après *Anderson*, dans le 3.e Voyage de *Cook*, Vol. III, page 542 de l'Original.

1791. Août. 15 à 21. imitatifs que le hasard quelquefois peut introduire dans deux idiomes d'ailleurs très-différens, on est certain que, lorsque les termes qui expriment les Nombres, sont les mêmes dans deux Langues, ces Langues ne sont que des dialectes d'une Langue-mère ; et par la raison contraire, on peut assurer que, lorsque ces termes n'ont aucune affinité entre eux, d'une Langue à une autre, ces deux Langues n'ont pas appartenu originairement à la même. Je me bornerai donc ici, pour prouver que l'idiome de *Nootka* et celui de *Tchinkîtâné* n'ont aucune affinité, à comparer entre eux les termes analogues qui, dans l'un et dans l'autre, expriment les quantités numériques. Je ferai entrer dans le même Tableau, par anticipation, les termes analogues de l'idiome des îles de *Queen-Charlotte:* et quoique ce Groupe se trouve situé dans une position moyenne entre celle de *Tchinkîtâné* et de *Nootka,* et qu'il soit peu distant du Continent ; on verra que les termes numériques de la Langue que parlent ses habitans, n'ont aucune ressemblance avec les termes qui y correspondent dans les deux autres parties de la même côte.

On pourra comparer entre eux les autres termes de *Nootka* et de *Tchinkîtâné,* en comparant le Vocabulaire donné par le capitaine *Cook,* avec celui que le capitaine *Chanal* a formé ; on reconnoîtra que les Langues des Peuplades qui sont établies sur ces deux points, n'ont entre elles aucune affinité.

Nombres.	NOOTKA-SOUND.[1] Prononciation anglaise, Suivant Cook, Vol. II, pag. 336.	Suivant Dixon, Page 241 de l'Orig.	TCHINKITANÉ. Prononc. française, suivant Chanal.	Prononc. anglaise, suivant Dixon, Page 241.	Iles de Queen-Charlotte, Prononc. franç. suivant Chanal.
1	Tsawack........	Sorwock.	Clērrg..........	Tlaasch.	Soanchon.
2	Akkla..........	Athlac.	Tērrk..........	Taasch.	Stonk.
3	Katsitsa.........	Catsa.	Nōtchk.........	Noosch.	Slōonès.
4	Mo *ou* Moo.....	Moo.	Tācoun........	Tackoon.	Stanchon.
5	Sochah.........	Soutcha.	Kītchin.........	Keichin.	Clētz.
6	Nofpo..........	Noctpoo.	Kletoūschou.....	Ctletuschush.	Cloūnetch.
7	Atslepoo........	Athlapoo.	Tākrratoūschou..	Takatuschush.	Sguat.
8	Altaquolthl......	Athlaquell.	Nētskatoūschou..	Nooschatuschush.	Staschan-ha.
9	Tsawaquulthl....	Sarvacquell.	Koūschok.......	Kooschush.	Quenschānschtou.
10	Haeeoo.........	Highhoo.	Tchīn-Kart......	Chincart.	Clasch.
20	....	....	Clērr-Kat......	....	Noussouāntcou.
40	....	....	Tērr-Kat......	....	....

[1] Si l'on compare les termes numériques de *Nootka* tels qu'ils sont écrits par *Cook*, avec les même termes tels que les a écrits le Rédacteur du Voyage de *Dixon*, on se convaincra que deux Anglais n'entendent pas

1791. Août. 15 à 21.

L'Arithmétique des Tchinkîtânéens leur est particulière : après avoir compté jusqu'à dix, ils recommencent par un ; à la fin de la seconde dixaine, ils prononcent le mot *Clĕrr-Kat* qui signifie vingt, et ils marquent la première vingtaine en élevant le premier doigt de la main ; ils recommencent ensuite à compter jusqu'à deux fois

---

et n'écrivent pas de même les mots prononcés par un Sauvage. On verra dans les mots de *Tchinkîtâné*, la différente manière dont ils ont été entendus et dont ils sont écrits par un Français et par un Anglais : le Français entend et écrit *Clĕrrg;* l'Anglais, *Tlaasch* (qui se prononce *Tlaasque* en français): le Français *Tĕrrk;* l'Anglais, *Taasch* (*Taasque* en franç.) ; le Français *Nŏtchk ;* l'Anglais, *Noosch* (*Noûsque* en franç.): les différences ne tiennent pas ici à celles des orthographes ; car jamais un Anglais qui lira le mot *Tlaasch*, n'émettra un son qui ressemble à celui du *Clĕrgg* du Français, &c. Elles tiennent à la différente manière dont les mots ont été entendus. On trouve cependant plusieurs de ceux de *Tchinkîtâné* qui, quoique écrits différemment, à raison de la différence des orthographes, donneront les mêmes sons, s'ils sont prononcés, celui de l'orthographe française, par un Français, et celui de l'anglaise, par un Anglais ; tels sont : *Tacoun* franç. et *Tackoon* angl. ; *Kitchin* franç. et *Keichin* angl. ; *Tchīnkart* franç. et *Chincart* angl. : et les quatre mots qui répondent aux nombres 6, 7, 8 et 9, différeront assez peu.

N. B. Il faut dans la prononciation française des mots de *Tchinkîtâné*, faire sentir les *N* comme si la lettre étoit double ou suivie d'un *E* muet : ainsi *Tchinkîtâné*, prononcez *Tchinn-kîtâné*, ou *Tchine-kîtâné ; Tchin-kart*, prononcez *Tchinn-kart*, ou *Tchine-kart :* et en général, prononcez toutes les lettres voyelles et consonnes.

dix, et ils lèvent le second doigt en prononçant *Tērr-Kat*, qui se traduit par la seconde vingtaine, ou quarante. On n'a pas pu s'assurer s'ils ont des termes numériques au-dessus de ce nombre; mais il est évident qu'avec le secours de leurs dix doigts, ils peuvent sans difficulté porter leur numération jusqu'à dix fois vingt, ou deux cents; qu'en y ajoutant les doigts des pieds, ils peuvent l'élever jusqu'à quatre cents; que, dans les grands calculs de leur commerce d'échange, en se servant des mains et des pieds de leur femme, ils compteront jusqu'à huit cents; et qu'enfin s'ils veulent employer dans leur Arithmétique, un, deux ou trois de leurs enfans, ils parviendront, sans sortir de la famille, à compter jusqu'à douze cents, seize cents et deux mille : c'en est plus, sans doute, que leur commerce n'en peut exiger.

1791. Août. 15 à 21.

Leur langue est excessivement rude et sauvage; la plupart de leurs articulations exigent une forte aspiration nasale et un effort du gosier, particulièrement pour produire sur les *R* redoublés un grasseyement très-dur, et sur le *G* un roulement insensible qu'un gosier français ne peut imiter. Ils éprouvent de la difficulté à articuler deux de nos lettres linguale-dentales, *N* et *D*, qui paroissent en effet exiger d'une manière plus marquée que la langue s'appuie contre les dents pour les produire; mais ils ne peuvent parvenir à articuler

1791. Août. 15 à 21. deux de nos labiales, *F* et *V*. Un grand nombre de leurs mots commence par un *K* fortement articulé de la gorge; cette même lettre se rencontre jusqu'à trois fois dans le même mot; ce qui ne contribue pas peu à la rudesse de leur langage.

Le chirurgien *Roblet* a dressé, de son côté, un Vocabulaire de la Langue des Tchinkitânéens, que l'on trouvera réuni à celui du capitaine *Chanal*, dans une colonne distincte, afin que l'on puisse facilement reconnoître les différences qui existent dans la manière dont l'un et l'autre écrit et veut que l'on prononce un même mot. « On s'apercevra aisément, dit le chirurgien *Roblet*, par le peu de mots que j'ai pu rassembler, que cette Langue est très-abondante et très-variée : si l'oreille est frappée par un mot qu'on n'ait pas encore entendu prononcer, on est assuré qu'il exprime un objet dont il n'a pas encore été parlé. Cette abondance se fait sur-tout remarquer dans les mots qui expriment toutes les parties extérieures du corps humain : la plus imperceptible de ces parties est exprimée par un nom qui lui est particulier. J'aurois pu, ajoute-t-il, en donner quelques exemples, si la difficulté de les rendre par l'écriture, et d'abord celle de les bien entendre, et de trouver l'occasion favorable pour les apprendre, ne m'eussent privé de la possibilité de le faire. J'ignore si les noms des choses nouvelles que les

Européens leur ont apportées, ont été empruntés de quelque autre Langue, ou bien si les Naturels ont appliqué à ces objets les noms de ceux qui précédemment leur servoient aux mêmes usages; mais il est certain que tous les outils, ustensiles, habillemens, &c. que je leur ai vu posséder, ils les désignent par un nom particulier à chaque objet. Je voudrois pouvoir exposer aux yeux les figures hiéroglyphiques dont ils se servent pour orner leurs pirogues, leurs coffres et les autres petits meubles à leur usage, et dont ils avoient eux-mêmes esquissé grossièrement les traits sur le papier où j'écrivois les mots à mesure qu'ils me les expliquoient : je croyois voir les figures que tracent les enfans, lorsque, pour me servir de l'expression de leur âge, *ils font des hommes* ».

1791. Août. 15 à 21.

Ces figures hiéroglyphiques seroient-elles pour les Tchinkîtânéens une espèce d'Écriture? On sait que l'Hiéroglyphe fut la première écriture de plusieurs Peuples : c'est la Langue universelle écrite; c'est vraiment l'art de peindre la pensée, de parler aux yeux; et chacun, à la vue de l'objet, émet les sons qu'il est convenu d'employer pour parler à l'oreille.

JE CRAINDROIS de mériter le reproche d'avoir donné trop de développement aux détails qu'on

1791. Août. 15 à 21. vient de lire sur les mœurs, les usages et le caractère des Américains qui occupent la Baie de *Tchinkîtâné*, si l'on ne savoit que le moment où les Européens communiquent pour la première fois avec des Peuples nouvellement découverts, est celui de les étudier : plus tard, la fréquentation des Étrangers apporte des changemens dans les habitudes naturelles de ces Peuples ; bientôt les traits primitifs, confondus avec les nouveaux, et altérés par ce mélange, deviennent imperceptibles, et finissent par échapper à l'observation. C'est par des études partielles, c'est en considérant l'Homme de chaque pays sous son enveloppe première, et, pour ainsi dire, dans son costume originel, qu'on pourra parvenir à graduer l'échelle de l'intelligence humaine, en remontant depuis le Pécherai stupide, qui ne sait que grelotter sur la *Terre de feu*, ou le Hottentot sauvage, qui diffère peu de l'*Homme des bois*, jusqu'au Génie qui créa l'*ILIADE*, ou celui qui anatomisa la Lumière et soumit au calcul les lois de la Gravitation.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

DÉPART de Tchinkîtâné. — *Reconnoissance de* Cloak-Bay, *du Détroit de* Cox, *et d'une partie de la Côte occidentale des îles nommées par les Anglais îles de* Queen-Charlotte, *et découvertes antérieurement par* la Pérouse. — *Découverte de trois bons Ports sur cette Côte.* — *Traite des Pelleteries.* — *Description de ces îles et de leurs habitans.* — *Arrivée devant* Nootka-Sound. — *On renonce au projet d'y mouiller, et l'on fait route pour la* Chine.

LA CONTRARIÉTÉ des vents ne permit pas que le *Solide* quittât la Baie de *Tchinkîtâné* avant le 21 d'Août. Le capitaine *Marchand* remit à la voile dans l'après-midi de ce jour, et dirigea sa route dans le Sud-Est, pour aller faire la reconnoissance des îles de la *Reine-Charlotte* [*Queen-Charlotte's Islands* de *Dixon*], dont la Pointe du Nord est située à une latitude moins septentrionale de 2 degrés deux tiers que celle de *Tchinkîtâné.* On verra avec plaisir, dans le Journal de *la Pérouse*, qu'il a primé les Anglais dans la découverte qu'il fit, vers le milieu de l'année 1786, de ces Terres, dont il désigne par des noms français les Baies, les Montagnes et les

1791. Août. 21.

1791. Août. 21. Caps : et si j'emploie ceux que leur a donnés postérieurement le capitaine *Dixon*, qui ne les reconnut qu'au mois de Juillet 1787, c'est parce que le Journal du Navigateur français n'étant point encore publié, ces Terres ne sont connues jusqu'à présent que sous les noms qui se trouvent dans les Voyages imprimés des Navigateurs anglais [1].

Ces îles sont dépendantes de cette portion de la côte-*Nord-Ouest* de l'*Amérique*, située entre le cinquantième et le cinquante-sixième parallèle, d'où les vents contraires repoussèrent le capitaine *Cook*, et dont ils l'empêchèrent de prendre connoissance. Elles occupent environ soixante-dix lieues en longueur, sur une ligne Nord-Oüest et Sud-Est. *Dixon* [2], qui les attaqua par la partie du Nord-Ouest, les prit d'abord pour une portion du Continent; mais les ayant côtoyées par l'Ouest, il parvint à l'extrémité méridionale du Groupe qu'il contourna; et remontant ensuite dans le Nord, il s'assura que, dans la partie qu'il put reconnoître sur le côté de l'Est, elles sont éloignées d'environ vingt lieues du continent de

---

[1] *Voyez* l'INTRODUCTION. — *La Pérouse*, 1786. — *Lowrie* et *Guise*, 1786. — *Portlock* et *Dixon*, 1786, 1787. — *Collinett* et *Duncan*, 1787.

[2] *Dixon's Voyage*, pag. 198 à 229.

l'*Amérique*. Il ne mouilla ni à la côte occidentale, ni à la côte orientale; mais le concours des Naturels, venus de toutes parts, de la première de ces côtes, dans leurs frêles embarcations, fut si considérable, leur empressement à échanger leurs Fourrures contre des ustensiles et des marchandises d'*Europe* fut si grand, que, dans l'espace d'un mois et toujours sous voile, il parvint à se procurer dix-huit cent vingt-une peaux de différens animaux, dont la plus grande partie étoient des peaux de première qualité. 1791. Août. 21.

Depuis le Voyage du capitaine *Dixon*, le capitaine *Duncan* et d'autres Navigateurs anglais ont visité ce Groupe, qu'on sait être composé de trois îles principales, et ils ont reconnu quelques-uns des canaux qui les séparent. On ne peut pas douter que, depuis la publication des Voyages de *Cook*, de *Portlock* et *Dixon*, de *Duncan*, de *Meares* et *Douglas*, l'*Angleterre*, qui saisit avec avidité cette nouvelle branche de commerce, et fut près de faire la guerre à l'*Espagne* pour se maintenir sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, n'ait acquis sur cette partie des connoissances nouvelles dont, sans doute, elle ne voudra pas faire un mystère aux autres Nations; mais nous ne pourrons savoir quelle perfection ont acquise par cette voie la Géographie et l'Histoire du Nouveau-Monde, que lorsque la paix, cette paix qu'appellent

1791. Août. 21. tous les vœux, aura rouvert aux Sciences une communication libre entre tous les Peuples de l'*Europe*.

Le capitaine *Marchand*, en quittant la Baie de *Tchinkîtâné*, le 21 Août, eut un vent favorable entre le Nord-quart-Nord-Ouest et le Nord-Nord-Ouest (direction vraie), qui le porta en peu de temps à la hauteur de la partie septentrionale des îles de *Queen-Charlotte*; et il en eut

22. connoissance le 22 à sept heures du soir, dans le Sud-Est, à huit ou neuf lieues de distance.

23. Le lendemain, à cinq heures trois quarts du matin, il reconnut la Baie que le capitaine *Dixon* a nommée *Cloak-Bay* [Baie *des Manteaux*], parce que, dans l'espace de moins d'une demi-heure, il y avoit traité un grand nombre de manteaux, contenant ensemble plus de trois cents peaux de Castor de la plus belle qualité. Le vent empêcha *Dixon* d'y mouiller; il fit ses échanges sous voile; et sur l'inspection des terres et l'aspect qu'elles présentoient, il demeura persuadé que l'ouverture devant laquelle il se trouvoit, étoit celle d'une grande Baie qui pouvoit offrir de bons Mouillages. Mais, en 1789[1], le capitaine *Douglas*, commandant l'*Iphigenia*, reconnut que cette Baie dont la grande ouverture fait face à l'Ouest, est terminée

[1] Voyez *Meares's Voyages*, pages 365 et suiv.

du côté de l'Est, par un Détroit qui sépare l'île 1791.
du Nord, qui n'a pas plus de sept à huit milles Août.
de longueur sur une ligne Nord-Nord-Ouest et 23.
Sud-Sud-Est, de la côte septentrionale de la plus grande des îles *Charlotte. Douglas* nomma ce Détroit *Canal de Cox*, y fit quelques mouillages, trafiqua avec les Naturels, et le traversa de l'Est à l'Ouest. Il paroît cependant que la première découverte de ce Passage appartient au capitaine *Grey*, maître du Sloop américain le *Washington*.

Le capitaine *Marchand* qui étoit parti de *Marseille* à la fin de 1790, ne pouvoit pas avoir eu connoissance du Détroit ou Canal de *Cox* que nous n'avons connu en France que par le Voyage du capitaine *Douglas* qui fait partie de ceux que le capitaine *Meares* n'a publiés à *Londres* qu'à la fin de cette même année. Mais les connoissances que le capitaine *Dixon* nous a données de *Cloak-Bay*, et celles que le Voyage de *Douglas* nous donne du Détroit ou Canal de *Cox*, se bornent, pour le premier, à ne pas nous laisser ignorer qu'il y fit, en quelques minutes, une riche récolte de peaux de Castor; et pour le second, que sa Traite, sans être aussi avantageuse, fut cependant satisfaisante; que des femmes qui étoient venues à bord pour les menus plaisirs de l'Équipage, lui découvrirent un complot des Naturels qui devoient tenter de s'emparer du Vaisseau; et que l'artillerie

1791. Août. 23. fit justice d'eux quand ils se présentèrent pour l'exécuter. Mais ni *Dixon* ni *Douglas* n'ont fait connoître ni le pays ni les habitans ; c'est une contrée nouvelle, ce sont des hommes inconnus à l'*Europe* que le Journal des Français nous présente : et si l'Angleterre n'a pas reçu des détails ultérieurs sur cette partie des îles de *Queen-Charlotte*, on peut dire qu'elle nous aura appris l'existence de la Baie et du Canal que ses Navigateurs ont les premiers découverts, et auxquels ils ont imposé des noms ; mais que les nôtres lui apprendront à elle-même quelle est la nature, quelles sont les productions du pays, et quels hommes l'habitent.

Aucune pirogue des Insulaires ne s'étant présentée lorsque le *Solide* se montra à l'ouvert de *Cloak-Bay*, le grand canot, après avoir été pourvu de quelques effets de Traite, fut expédié sous la conduite du capitaine *Chanal*, accompagné du lieutenant *Murât*, du chirurgien *Roblet*, et du volontaire *Décany*, pour visiter *Cloak-Bay*, en reconnoître le contour, et s'assurer si quelque partie de ses côtes offroit un bon ancrage. Le Vaisseau, durant cette expédition, devoit se tenir en panne, ou bord sur bord, à l'ouverture de la Baie.

CETTE Reconnoissance paroît avoir été faite

avec le plus grand soin. Le Plan que le capitaine *Chanal* a levé de *Cloak-Bay*, et du Canal de *Cox* qu'il découvrit et visita, fera mieux connoître l'un et l'autre, si l'on veut y jeter les yeux, que la description qui en sera faite [1]. 1791. Août. 23.

L'ouverture occidentale de *Cloak-Bay*, si l'on se place à peu-près Nord et Sud de la Pointe Nord-Ouest de la grande île, et à mi-Canal, est située à 54 degrés 10 minutes de latitude Nord, et à 135 degrés 58 minutes de longitude Occidentale [2]. Cette position est plus Nord de 2 minutes sur la Carte de *Dixon;* et la longitude y diffère de celle qui vient d'être rapportée, de 18 minutes en moins.

Le Navigateur anglais a observé, en 1787, la déclinaison de l'aiguille aimantée de 24 degrés 28 minutes Nord-Est; et en 1791, les Observations du *Solide* ont donné 28 degrés 2 minutes; nous avons trouvé une différence pareille entre les déclinaisons observées par *Dixon* et par *Marchand* à *Tchinkîtâné;* elles peuvent tenir à la différence des instrumens, ou à la différente manière d'observer.

Le capitaite *Chanal* sonda la Baie dans différentes parties; il trouva de 30 à 18 brasses, sur

[1] *Voyez* la Planche IX.

[2] *Voyez* la Note XLI.

1791. Août. 23. un fond de roche molle et de coquilles : ailleurs du sable blanc, et quelquefois de petits cailloux. Cette Baie qui a une lieue de profondeur sur une largeur un peu moindre, est parfaitement abritée des vents de la partie du Nord, du Sud et de l'Est ; mais elle est entièrement ouverte aux vents d'Ouest.

L'embouchure du Canal de *Cox* sur la Baie n'a pas trois quarts de mille de largeur, et se trouve encore rétrécie par un ressif et un banc assez étendu qui tient à la côte du Sud ou de la grande île, et qui réduit le passage, dans l'entrée occidentale, à une largeur de trois encablures au plus. Mais, dans le plus étroit, la sonde donne de 32 à 40 brasses d'eau sur un fond de sable dur et de coquilles brisées. La côte du Nord du Goulet, ou la côte méridionale de l'île du *Nord*, est saine et écore. Une petite île, de deux tiers de mille de long sur un tiers de large, située dans la partie orientale du Détroit, le divise en deux bras d'inégale largeur, le plus étroit au Nord, le plus large au Sud de la petite île. Le canot du *Solide* s'engagea dans le premier bras qui sépare la petite île de celle du *Nord* : on reconnut que, si la qualité du fond étoit moins mauvaise, ce bras formeroit un excellent Port ; mais tout le long de la côte, à la distance convenable pour l'ancrage, la sonde, qui indiquoit de 20 à 30

brasses de profondeur, rapporta un fond de corail vif, rouge ou blanc, qui endommageroit les câbles. Dans la grande Passe, au Sud de la petite île, on trouva 30 brasses d'eau, fond de roche. Parvenu à l'embouchure orientale du Détroit, on aperçut un îlot dans l'Est-quart-Sud-Est, à environ un mille de distance du milieu de l'ouverture ; et à deux milles un quart dans le Nord-Est, une roche à fleur d'eau, qui peut être éloignée d'un mille un quart de la côte orientale de l'île du *Nord.* On voyoit, en même temps, la côte septentrionale de la grande île, au Sud du détroit, se prolonger dans l'Est jusqu'à deux lieues et demie ou trois lieues. 1791. Août. 23.

Le capitaine *Chanal* crut devoir terminer ici une Reconnoissance dont le but avoit été seulement de s'assurer si le Canal de *Cox* offroit quelque mouillage où le *Solide* pût trouver un abri sûr contre le vent et la mer : les sondes prouvèrent que le brassiage étoit suffisant ; mais la mauvaise qualité du fond ne permettoit pas d'y risquer des ancres.

PENDANT que le canot étoit occupé le matin à prendre les sondes de *Cloak-Bay*, il avoit été accosté par trois pirogues montées d'environ trente Américains, hommes, femmes ou enfans, qui étoient venus de la côte septentrionale de la

1791. Août. 23. grande île, sur laquelle on distinguoit quelques habitations. Ces Insulaires étoient sans armes, et annonçoient des dispositions pacifiques; mais ils n'offroient à échanger que du poisson frais et quelques vieilles Peaux. En se rappelant l'abondante récolte que le capitaine *Dixon*, dans l'espace d'une demi-heure, avoit faite devant cette même Baie *des Manteaux*, on avoit espéré, sinon un succès égal, du moins un dédommagement du temps qu'on avoit employé à la reconnoître; mais tout espoir s'évanouit, lorsque les Naturels eurent fait entendre qu'un Navire qui les avoit visités depuis très-peu de temps avoit enlevé tout ce qu'ils possédoient de Pelleteries.

L'après-midi, au moment où l'on se mettoit en route pour rentrer du Canal de *Cox* dans *Cloak-Bay*, le canot fut joint par d'autres pirogues; leur arrivée fit renaître l'espérance que, s'il se rassembloit quelques habitans, on pourroit en obtenir des Fourrures. On se décida donc à retourner sur ses pas, et à aborder à la pointe occidentale de cette île de deux tiers de mille de long sur un tiers de large, qui divise en deux bras le Canal ou Détroit de *Cox*.

On apercevoit sur cette petite île, des palissades qui paroissoient devoir être l'ouvrage des Européens; et on fut curieux de les examiner de près. On reconnut qu'elles forment l'enceinte

d'une plate-forme de médiocre élévation, appuyée d'un côté contre le rocher, et soutenue d'espace en espace par des pieux, des traverses, et d'autres pièces de bois formant une charpente bien liée, bien entendue : on y monta par un escalier pratiqué dans un tronc d'arbre. On jugea, à l'examen, que ce monument, avec tout ce qui en dépend, est le produit des Arts de l'*Amérique occidentale* du *Nord :* les bois portoient l'empreinte du temps et de la vétusté ; et ce témoin auquel on n'a rien à objecter, ne permettoit pas de supposer que cette construction fût moderne, ou l'ouvrage d'Européens qui auroient relâché et séjourné dans la Baie. On y remarqua plusieurs caisses sans couvercle, dont les Insulaires expliquèrent l'usage : elles font l'office d'un tambour dont ils tirent du son, en frappant avec le poing contre les parois extérieures. Mais ce qui attira particulièrement l'attention des Français, et méritoit bien de la fixer, ce furent deux tableaux dont chacun, long de huit ou neuf pieds, sur cinq de hauteur, n'étoit composé que de deux planches assemblées. On voit représentées sur un de ces tableaux, en couleurs assez vives, en rouge, en noir, en vert, les différentes parties du corps humain, peintes séparément; et toute la surface en est couverte. Le second tableau paroît être une copie du premier, ou peut-être en est-il

1791. Août. 23.

1791. Août. 23. l'original : il est difficile de décider auquel des deux appartient la priorité, tant les traits de l'un et de l'autre sont effacés de vétusté. Les Naturels firent entendre que ces tableaux s'appellent *Caniak*, dans leur Langue ; et c'est tout ce qu'on put tirer d'eux. Ils nous rappellent ces peintures, ces grands tableaux du *Mexique* dont les historiens espagnols nous ont transmis les descriptions et les dessins : et les Peuplades qui habitent les îles qui, dans ce moment, fixent notre attention, pourroient bien n'avoir pas été dans tous les temps aussi étrangères aux Mexicains, qu'elles ont pu le devenir depuis la destruction de l'Empire.

D'après l'examen qui fut fait de l'espèce de Redoute où sont déposés ces deux monumens d'un temps ancien, on ne supposa pas, quoiqu'elle parût susceptible d'être défendue contre un ennemi qui voudroit l'attaquer, que le but des Insulaires ait été de s'y ménager une retraite, un refuge en cas d'attaque ; on jugea sur quelques renseignemens qu'on put obtenir d'eux, et que l'on crut entendre, que c'étoit plutôt un lieu consacré à des cérémonies religieuses ou à des divertissemens publics, et peut-être à l'un et à l'autre usage.

Les Insulaires se retirèrent vers trois heures de l'après-midi, après avoir échangé le peu de Fourrures qu'ils possédoient, consistant en cinq peaux

de Loutre, quelques-unes de Loutreau, quelques vieux manteaux de Loutre et un seul de Castor. On auroit pu se procurer encore deux belles Peaux ; mais le propriétaire exigeoit en échange, des vestes et des couvertures de laine, et l'on ne s'en étoit pas pourvu. Les Américains, avant de se retirer, avoient fait entendre, en indiquant la partie orientale de la côte Nord de la grande île, que, si l'on vouloit s'arrêter quelques jours, ils iroient chasser dans cette partie, et en rapporteroient une grande quantité de Fourrures. 1791. Août. 23.

On avoit communiqué, dans le courant de la journée, avec sept ou huit pirogues qui pouvoient porter en tout soixante individus de tout âge et de tout sexe ; mais, à en juger par le nombre des cases qu'on distinguoit sur les bords du Canal, on estima qu'on n'avoit vu qu'une petite partie des habitans.

Le canot fut hors de *Cloak-Bay* à six heures du soir. Le capitaine *Chanal* aperçut le *Solide* prenant la bordée du Nord; il le suivit jusqu'à huit heures, sans pouvoir l'atteindre; et la nuit en déroba la vue. Le Vaisseau, engagé trop près des brisans de la côte, n'avoit pu ni diminuer de voiles, ni revirer de bord pour venir à la rencontre du canot. A neuf heures, le capitaine *Chanal* se décida à rentrer dans *Cloak-Bay* pour y passer la nuit. Il fut chercher un abri derrière une petite île qu'on

1791. Août. 23. voit située dans le Nord-Est de la Baie, et qui n'est séparée de la côte occidentale-méridionale de l'île du *Nord*, que par un petit Canal qui présentoit au canot un joli Port abrité contre le vent qui souffloit de l'Ouest, et une plage de petits cailloux, où l'on débarqua très-commodément. Cet endroit étoit séparé des habitations des Insulaires par toute la largeur de l'île du *Nord* dans cette partie : on s'y établit; et l'on y passa une nuit des plus tranquilles.

24. Le lendemain, à midi, le canot fut rendu à bord du *Solide*.

Sur le rapport du capitaine *Chanal* au capitaine *Marchand*, qu'on pouvoit espérer de traiter quelques Fourrures dans le Canal de *Cox*, la chaloupe fut équipée et pourvue de munitions de bouche pour trois jours, d'armes de différentes espèces, et de divers effets de Traite ; neuf hommes de l'Équipage furent commandés pour en former l'armement ; et elle fut détachée à cinq heures du soir sous la conduite du capitaine *Chanal* qui fut accompagné, comme le premier jour, par le lieutenant *Murat*, le chirurgien *Roblet* et le volontaire *Décany*. La journée étoit trop avancée pour qu'on voulût s'engager dans le Canal ; on vint mouiller derrière la petite île où l'on avoit passé si tranquillement la nuit précédente.

25. Le 25, avant le jour, on se mit en route pour

le Canal de *Cox ;* et, dès qu'on eut atteint sa partie orientale, on tira plusieurs coups de fusil pour annoncer aux Insulaires l'arrivée des Étrangers. Mais la matinée entière se perdit dans une vaine attente : on ne vit qu'une seule pirogue montée par deux femmes qui vinrent joindre les Français dans une petite Anse où ils avoient abordé, et qui est située à la côte méridionale de l'île du *Nord.* Ces femmes firent comprendre que les Naturels auxquels appartenoient les habitations qu'on voyoit sur la côte, étoient allés à la chasse, et qu'ils ne tarderoient pas à en apporter le produit. 1791. Août. 25.

En attendant leur retour, on mit à profit la bonne volonté d'un Chef du Canton, qui s'étoit offert pour accompagner les Français, et l'on employa le temps à visiter deux habitations situées sur cette partie de la côte, et construites sur un plan à-peu-près uniforme. En les décrivant, je confondrai les descriptions que le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* en ont données séparément, et je n'en formerai qu'une seule; elles sont les mêmes pour le fond, et ne diffèrent que par quelques détails qu'on lit dans l'une et qui ne se trouvent pas dans l'autre.

La forme de ces habitations est celle d'un parallélogramme régulier, de quarante-cinq à cinquante pieds de face sur trente-cinq de profondeur.

1791. Août. 25. Six, huit ou dix arbres, coupés et plantés en terre sur chaque face, forment l'enceinte d'une habitation, et sont liés entre eux par des madriers de dix pouces de largeur et de trois ou quatre pouces d'épaisseur, qui sont solidement assemblés avec les pieux à tenons et mortaises. Les parois, hautes de six ou sept pieds, sont surmontées d'un comble peu incliné dont le sommet est élevé de dix à douze pieds au-dessus du sol. Ces parois et la toiture sont revêtues de planches à petit joint, dont chacune a environ deux pieds de largeur. Au milieu du faîte, est pratiquée une large ouverture carrée qui donne à-la-fois, entrée à la lumière et issue à la fumée. On voit aussi quelques petites fenêtres ouvertes sur les côtés. Ces maisons sont à deux étages, quoiqu'un seul soit apparent. Le second est sous terre, ou plutôt sa partie supérieure, son plafond, est au niveau du sol du bâtiment. Il consiste en une cave d'environ cinq pieds de profondeur, creusée dans l'intérieur de l'habitation, à six pieds de distance des parois sur la totalité du pourtour. On y descend par trois ou quatre marches pratiquées dans le terre-plein qui est réservé entre les fondations des murs et la cave; et ces marches, de terre bien battue, sont encaissées dans des planches qui s'opposent à l'éboulement. Des poutres en travers, et recouvertes de planches épaisses, forment le plancher supérieur de

de cet étage souterrain, qui préserve de l'humidité l'étage extérieur dont le parquet se trouve au niveau du terrain. L'introducteur des Français leur expliqua que la cave est l'habitation d'hiver. 1791. Août. 25.

La porte d'entrée de ces édifices mérite une description particulière.

Cette porte, dont le seuil est élevé d'un pied et demi au-dessus du sol, est de figure elliptique; le grand diamètre, qui donne la hauteur de l'ouverture, n'a pas plus de trois pieds, et le petit diamètre, ou la largeur, n'en a que deux : on conçoit qu'il n'est pas très-commode d'entrer dans la maison par cet œil-de-bœuf. Cette ouverture est pratiquée dans l'épaisseur d'un gros tronc d'arbre qui s'élève perpendiculairement au milieu d'une des faces de l'habitation, et en occupe toute la hauteur; elle imite la forme d'une bouche béante, ou plutôt d'une gueule, et elle est surmontée d'un nez crochu [1] d'environ deux pieds de long, proportionné, pour la grosseur, au visage monstrueux auquel il appartient. On pourroit donc croire que, dans la langue des habitans de l'île du *Nord* des *Charlotte*, la porte

[1] On a vu (ci-devant page 59), que les mascarons qui, dans l'habillement extraordinaire des Tchinkîtânéens, s'appliquent sur les genoux, portent de même un nez à crochet d'une grandeur démesurée.

1791. Août. 25. de la maison s'appelle *la Bouche :* et si nous voulions remonter à un Peuple ancien que nous connoissons mieux que celui-ci, nous trouverions que le mot *Ostium*, Porte, a sa racine dans *Os*, Bouche; et l'on sait que les Latins disent indifféremment *Os* ou *Ostium fluminis ;* et les Français, indifféremment aussi, l'*Entrée* ou l'*Embouchure* d'un fleuve, les *Bouches* du *Rhône*, les *Bouches* du *Nil*, &c. Au-dessus de la porte, de la bouche, de la gueule ou de l'entrée de l'habitation, se voit une figure d'homme sculptée, dans l'attitude de l'enfant dans la matrice, et remarquable par l'extrême petitesse des parties qui caractérisent son sexe ; et au-dessus de cette figure, s'élève une statue gigantesque d'homme en pied, qui termine les sculptures et la décoration du portail : celle-ci est coiffée d'un bonnet en pain-de-sucre, dont la hauteur est presque égale à celle de la figure même. Sur les parties de la surface qui ne sont pas occupées par les sujets capitaux, sont jetés çà et là des figures sculptées de grenouilles ou crapauds, de lézards et d'autres animaux, et des bras, des jambes, des cuisses et d'autres parties du corps humain : on croit voir les *ex voto* appendus aux chambranles de la niche d'une Madone.

En rapprochant ces sculptures de ces grands tableaux qui avoient été vus la veille dans un lieu qui paroît consacré à un Etre suprême, on

seroit tenté de croire que ces diverses figures sont des emblèmes qui tiennent à la religion de ce Peuple. Mais comment s'en éclaircir quand le voyageur ignore la langue du pays ! Tout ce qu'on a pu comprendre des réponses que le Chef de Canton qui accompagnoit les Français, voulut bien faire aux questions qu'ils avoient tâché de lui faire entendre, c'est que la figure en pied, placée au haut de chaque portail, et à laquelle tout ce qui est inférieur paroît servir comme de piédestal, est la représentation d'un Chef qui fut en vénération dans le pays. C'est rappeler les arts à leur véritable institution, que de les consacrer à honorer la vertu, et à perpétuer la mémoire des hommes qui ont bien mérité de leurs semblables. 1791. Août. 25.

Ces ouvrages de sculpture ne peuvent sans doute être comparés, sous aucun rapport, aux chef-d'œuvres dont l'ancienne Rome dépouilla la Grèce, et dont l'Italie, à son tour, s'est vue dépouillée par la France ; mais peut-on n'être pas étonné de les trouver si multipliés sur une île qui n'a peut-être pas plus de six lieues de tour, où la population n'est pas nombreuse, et chez un Peuple chasseur ? Et l'étonnement n'augmente-t-il pas, lorsque l'on considère quels progrès ce Peuple a faits dans l'Architecture ! quel instinct, disons mieux, quel génie il a fallu pour concevoir et exécuter solidement, sans la connoissance des

1791. Août. 25. secours par lesquels la Mécanique supplée à la foiblesse de l'Homme perfectionné, ces édifices, ces lourdes charpentes de cinquante pieds d'étendue sur onze d'élévation ! Des hommes qui veulent ne s'étonner de rien diront : Le Castor aussi bâtit sa maison : oui, mais il ne l'orne pas ; mais la Nature a donné au Castor l'instrument nécessaire pour la bâtir : elle a bien placé l'homme des forêts au milieu des matériaux dont il construit la sienne ; mais il a fallu qu'il créât, qu'il variât les outils sans lesquels il ne pouvoit employer ces matériaux : et quels outils ! une pierre tranchante, emmanchée d'une branche d'arbre ! l'os d'un quadrupède ! l'arête d'un poisson ! la peau rude d'un cétacée ! instrumens plus propres à exercer la patience qu'à aider l'industrie, et qui eussent été impuissans à seconder ses efforts, si le feu qu'il découvrit, et dont il apprit à régler et diriger l'action, ne fût venu au secours du génie dont il est l'image, et de l'art qui exécute par l'impulsion du génie. Quand on examine l'ensemble des opérations nécessaires pour parvenir à terminer un des édifices que je viens de décrire ; quand on arrête sa pensée sur ce concours des arts utiles et des arts d'agrément ; on est forcé de reconnoître que ces arts n'ont pas pris naissance dans la petite île où ils sont cultivés : ils viennent de plus loin.

La distinction entre l'habitation d'hiver et celle

d'été, rappelle l'usage des Kamtschadales qui ont leurs *Balangans* pour l'été, et leurs *Yourtes* pour l'hiver[1]; les premiers élevés sur plusieurs poteaux ou piliers de douze ou treize pieds de hauteur, et les seconds creusés dans la terre et recouverts d'un toit : on remarque même que quelques-uns des Balangans ont une porte en œil-de-bœuf[2]. Mais observons que la patrie de ces Kamtschadales, le *Kamtschatka*, est une péninsule du *Nord-Est* de l'*Asie :* et si nous retrouvons ainsi dans des îles attenant à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et les maisons de l'*Asie* septentrionale, et les tableaux du *Mexique;* seroit-ce une conjecture trop hasardée, de supposer que les habitans de cette côte du *Nord-Ouest*, transplantés originairement d'*Asie* en *Amérique*, et parvenus jusqu'au *Mexique* où ils fondèrent un Empire, ont abandonné leur nouvelle patrie à l'arrivée des Européens, et ont reflué sur ces mêmes côtes qu'ils avoient occupées après leur transmigration d'*Asie!* Ces indices de la première et de la seconde origine qu'on peut leur supposer, nous conduiroient à des développemens qui trouveront leur place après

1791. Août. 25.

[1] *Voyage de Lesseps*, Paris, Impr. Royale, 1790, *in-8.°*, tome I.er, page 26 et 224.

[2] *Voyez* dans le *3.e Voyage de Cook*, la Vue des Balangans et des Yourtes, *planche 77.* Je cite cet Ouvrage, parce qu'il est sous les yeux de tout le monde.

1791. Août. 25. que j'aurai terminé le récit des opérations du capitaine *Marchand* aux îles de *Queen-Charlotte*, et que j'aurai donné la description de la partie de ces îles que les Français ont visitée.

Lorsque le capitaine *Chanal* avoit pris précédemment les sondes du bras méridional du Canal de *Cox*, il avoit eu occasion d'examiner quelques-unes des habitations qui sont établies sur son côté méridional, la côte du Nord de la grande île; elles ne sont ni aussi grandes ni aussi belles que celles de l'île du *Nord*, et ne sont point décorées du superbe portail en sculpture qui distingue les habitations de cette dernière île; mais elles n'en diffèrent d'ailleurs ni par la forme, ni par le genre d'architecture, ni par la disposition générale, ni par l'ameublement.

Dans le voisinage des habitations qu'on venoit de visiter, étoient éparses çà et là quelques huttes qui parurent n'être que les établissemens temporaires des Naturels de quelque autre île, qui, attirés par le commerce, s'étoient transportés sur celle du *Nord* : les habitans des îles de *Queen-Charlotte*[1], comme ceux de *Tchinkitâné*, portent toujours dans leurs pirogues, des pieux, des planches et de grandes pièces d'écorce d'arbre, qui sont employés pour se former accidentellement,

[1] Observations de *Roblet*.

et sur le premier terrain qui se présente, un abri contre la neige et la pluie; ce sont, pour ainsi dire, des nécessaires de voyage qu'ils établissent pendant l'été dans les lieux où une chasse plus facile ou plus abondante les engage à faire quelque séjour. Mais, pendant l'hiver, ils habitent à demeure leurs palais qu'ils rendent plus impénétrables encore au froid par l'addition des planches et des écorces d'arbre qui composent leurs habitations volantes. 1791. Août. 25.

A quelque distance de ces palais, on aperçut plusieurs mausolées ou tombeaux qui ont beaucoup de ressemblance avec les *Morais* des îles du *Grand-Océan*. Ces monumens [1] sont de deux espèces : les premiers et les plus simples ne sont composés que d'un seul pilier d'environ dix pieds d'élévation et d'un pied de diamètre, sur le sommet duquel sont fixées des planches formant un plateau; et dans quelques-uns ce plateau est supporté par deux piliers. Le corps, déposé sur cette plate-forme, est recouvert de mousse et de grosses pierres. Le Chef que l'on questionna sur un de ces tombeaux qui se voyoit non loin de son habitation, fit entendre que c'étoit celui d'un de ses enfans qu'il avoit long-temps pleuré. Les mausolées de la seconde espèce sont plus

[1] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 25. composés : quatre poteaux plantés en terre, et élevés de deux pieds seulement au-dessus du sol, portent un sarcophage travaillé avec art, et hermétiquement clos. On pourroit croire que ceux-ci renferment les corps des Chefs de famille ou de Tribu.

Les Américains qui occupent la partie que l'on a visitée de la petite île du *Nord*, semblent avoir un goût décidé pour l'Architecture, et ne bornent pas leurs travaux en ce genre à se bâtir des habitations spacieuses, commodes et disposées pour garantir les hommes et les provisions du froid et de l'humidité ; ils construisent aussi des édifices qui paroissent n'appartenir à personne en particulier. Le chirurgien *Roblet* dit qu'il n'a pas pu s'assurer quelles sont leurs idées sur un Etre suprême ; s'ils le reconnoissent, quel culte ils lui rendent, ni même s'ils lui en rendent aucun; mais ils ont des temples. Il a vu dans un endroit, les ruines d'un de ces monumens, et dans un autre, un temple sur pied qui ne doit pas être d'une construction fort ancienne. C'est sur un terrain élevé, et isolé, autant qu'il est possible, que l'Américain bâtit ce que nous appelons *son Temple*, De forts pieux, de six ou huit pieds de hauteur, forment une enceinte dans laquelle sont conservés tous les grands arbres qui s'y trouvent; mais tous les arbustes en sont soigneusement arrachés;

et la terre est par-tout régalée et bien battue. 1791.
Au milieu de cette enceinte, où quelquefois est Août.
pratiqué un souterrain, on voit un édifice carré 25.
et découvert; il est construit en belles planches dont le travail se fait admirer; et l'on ne peut voir sans étonnement que ces planches ayent une longueur de ving-cinq pieds, sur quatre pieds de largeur et deux pouces et demi d'épaisseur. Quel temps il a fallu pour les préparer et les terminer avec l'espèce d'outils qui sont employés à ce travail !

A la vue de ce temple agreste, je ne puis me refuser à quelques réflexions.

L'usage de bâtir les temples sur les lieux élevés, sur les *Hauts-Lieux*, paroît aussi général qu'il est ancien : l'Homme, en se portant sur les hauteurs, en se détachant, pour ainsi dire, de la Terre, a donc pensé qu'il se rapprochoit de l'Etre suprême auquel il adresse ses hommages et ses demandes ; c'est donc dans le Ciel qu'il lui assigne sa résidence.

Ces grands arbres que les Américains réservent dans l'enceinte de leurs temples rappellent les bois sacrés de nos Druides ; mais on ne voit pas qu'ici, comme dans les Gaules, des Chefs réunissent le Sacerdoce à la Puissance politique, exercent la Médecine, et ayent à leur disposition tout ce qui affermit l'autorité et subjugue les

1791. Août. 25. hommes, l'espérance et la crainte. Rien, non plus, ne paroît annoncer que, s'ils reconnoissent un Etre supérieur à l'Homme, cet Etre, cruel et toujours courroucé, comme le Dieu *Teutatès*, demande que, pour l'appaiser, on lui immole des victimes humaines : et il me semble que cette portion de l'*Amérique*, si peu favorisée d'ailleurs, pourroit, sous ce double rapport, avoir dans son état naturel quelque avantage sur notre *Europe* dans son état primitif.

J'observe encore que quelquefois un souterrain est pratiqué dans l'enceinte du temple; j'en ignore l'usage; mais du moins rien n'a indiqué que ce pût être une Catacombe. Les Peuples qui n'ont écouté que la Nature, n'ont pas imaginé d'entasser sous le pavé d'un édifice consacré à la Divinité, des cadavres pourris dont les émanations pestilentielles infectent le Lieu saint et en repoussent les vivans : ils ont brûlé leurs morts, ou les ont laissé finir en plein air.

Je remarque enfin que ces temples sont découverts; ce sont des Hypètres, comme le Temple du *Jupiter Olympien* d'*Athènes*, comme celui de *Jupiter Capitolin* à *Rome* : sans doute l'Américain ne veut pas être privé de la vue du Ciel, quand il invoque le Grand Etre qu'il suppose y résider : *Abel* et *Abraham* sacrifioient sur une pierre au Dieu de l'Univers; un tronc d'arbre fut le

premier Autel, et un champ le premier Temple. 1791.

La petite excursion que les Français avoient Août.
faite dans le voisinage de l'Anse où leur chaloupe 25.
étoit à l'ancre, les occupa utilement en leur procurant le moyen de prendre quelque connoissance d'un pays dont le Journal du capitaine *Dixon* ne nous a donné que des notions très-vagues, très-incomplètes, très-peu satisfaisantes, et telles qu'on les pouvoit attendre d'un Navigateur qui n'a pas mis pied à terre, et qui n'a vu les hommes que des momens, et les choses que de loin. Cette occupation leur fit attendre sans impatience le retour des Chasseurs qu'on leur avoit annoncé devoir être prochain.

En effet, il parut que la chasse n'avoit pas entraîné les Naturels fort loin de leurs établissemens fixes; car, peu de temps après midi, on vit arriver dix pirogues portant environ soixante individus de tout âge et de tout sexe : mais, entre eux tous, ils n'offrirent à échanger qu'une seule peau de Loutre, et deux manteaux de la même fourrure à demi usés.

On espéra que le commerce alloit prendre quelque activité quand, sur le soir, on vit quelques grandes pirogues venues de l'Est, aborder à une Anse de sable située à la côte méridionale de l'île du *Nord*, au Nord de la Pointe Nord-Ouest de la petite île du Détroit; et,

1791. Août. 25. sur-le-champ, on s'y porta. Deux belles habitations se présentoient sur la côte de cette partie de l'île; et l'on y trouva rassemblé un nombre assez considérable d'Insulaires qui, sans doute, appartenoient à une même Tribu.

Le Chef des pirogues demanda à être reçu dans la chaloupe, et l'on y consentit avec plaisir. On acheta de lui quatre belles peaux de Loutre, pour lesquelles il traita, quoiqu'on vît bien qu'elle ne lui appartinssent pas en propre. Il demanda d'abord en échange, des fusils et de la poudre; mais on se refusa décidément à lui en accorder; et il se rabattit sur les vestes, les grandes culottes, les bouilloires, les bassins et les poignards. Les Naturels ne parurent pas disposés à faire d'autres échanges : mais, comme on en avoit vu plusieurs transporter des Peaux des pirogues aux habitations, et que tous témoignèrent le plus grand empressement à retenir la chaloupe, on put espérer pour le lendemain une Traite plus abondante, et on leur promit qu'on se rendroit au jour dans la même Anse. Mais on ne voulut pas passer la nuit sur une partie de côte si peuplée, et l'on jugea plus prudent de reprendre le Mouillage qu'on avoit occupé les deux nuits précédentes.

26. Les Français furent exacts au rendez-vous, et ils y avoient été devancés par les Américains. Ils

furent reçus par le même Chef avec lequel ils avoient traité la veille; mais on dut être étonné qu'à peine il daignât jeter les yeux sur les divers effets qu'on étaloit devant lui afin qu'il pût fixer son choix : il se contentoit, de temps en temps, de promettre beaucoup de Fourrures, et en revenoit toujours à faire entendre qu'il falloit *espérer*. On s'aperçut que, pendant cette négociation, le Plénipotentiaire voloit une sonnette de cuivre qu'il laissa couler à la mer, bien assuré de la retrouver quand les Étrangers se seroient éloignés. On feignit de ne s'être pas aperçu du larcin; mais on le surveilla de si près, que la vigilance déconcerta son effronterie et sa dextérité : c'est l'unique vol qu'on ait à reprocher aux habitans de cette île.

1791. Août. 26.

Le Chef proposa alors aux Français de visiter son habitation; et l'on s'y prêta, dans l'espérance qu'on y verroit des Fourrures, et qu'on pourroit le décider à conclure quelque marché. Il mit beaucoup d'empressement à recevoir ses hôtes, et à leur faire les honneurs de sa maison. Il saisissoit avec une singulière intelligence toutes les questions qu'on tâchoit de lui faire entendre, et le plus souvent il parvenoit à y satisfaire. On admira son air d'affabilité, sa prévenance, et une aisance dans les manières, qui ne semble pas appartenir à une espèce d'hommes que les

1791. Aoút. 26. Européens regardent encore comme des Sauvages. On ne put pas douter, à la vue de tous les ustensiles d'*Europe* que ce Peuple possède, et des hardes de différentes espèces dont quelques-unes étoient déjà usées, qu'il ne communiquât depuis quelques années avec les Navigateurs anglais, et qu'il n'en eût reçu de fréquentes visites: la facilité avec laquelle tous les individus prononçoient le mot *Englishman* [un Anglais] qu'ils répétoient souvent, suffisoit pour le prouver. Mais on ne sauroit croire que des communications accidentelles et très-courtes avec quelques Marins d'une Nation policée, soient capables de polir les mœurs d'un Peuple qui, par lui-même, ou par l'effet d'autres communications plus anciennes avec quelque Nation civilisée, n'auroit pas fait des progrès antérieurs dans la civilisation. La fréquentation moderne des Européens peut avoir influé sur l'habillement de ces Insulaires, et j'en ai dit la cause en parlant du changement arrivé, sous ce rapport, chez les Tchinkîtânéens; elle peut leur avoir fait adopter des ustensiles de ménage dont ils n'ont pas eu de peine à reconnoître la supériorité sur ceux dont ils faisoient usage; elle peut leur avoir fait accueillir des outils d'un emploi commode, qui abrégent le travail, dont ils ont reconnu l'utilité, et que bientôt ils ont dû préférer à leurs instrumens

grossiers et insuffisans; mais cette fréquentation par instans, et de loin en loin, n'a pas pu avoir un effet aussi prompt, une influence sensible sur leurs qualités morales et sur leurs manières : et si l'on veut supposer qu'à cet égard ce Peuple doive quelque chose aux nouvelles connoissances qu'il a faites, il faut au moins convenir que le surplus est son apanage; il lui vient de la nature et d'une communication ancienne avec quelque Nation civilisée dans l'origine de laquelle la sienne va peut-être se perdre et se confondre. 1791. Août. 26.

On profita de la circonstance où l'on se trouvoit, et de la bonne volonté du Chef à qui l'on rendoit visite, pour examiner dans le détail l'état intérieur d'une habitation lorsqu'elle est actuellement occupée par le maître de la maison.

Le foyer est établi au milieu de l'édifice; c'est là que se préparent les alimens. Cette même pièce de cinquante pieds de long dont j'ai détaillé la charpente et la disposition générale, sert tout-à-la-fois, de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher, de magasin et d'atelier, et encore de remise à la pirogue, quand elle n'est pas employée à la mer. Tandis que, d'un côté, des femmes donnent leurs soins aux enfans et au ménage, d'autres, ailleurs, sèchent et fument le poisson, pour la provision d'hiver; d'autres sont occupées à tresser des nattes, à assembler et à coudre les

1791. Août. 26. Fourrures pour en composer les manteaux. On n'y distingua point de places fixes pour dormir; et, suivant les apparences, tous les individus d'une famille couchent pêle-mêle sur le sol plancheyé de l'habitation. La mal-propreté dégoûtante du lieu pourroit cependant engager à croire qu'ils étendent à terre, pour le temps du sommeil, des nattes ou des peaux; et on peut le supposer sans les taxer de sensualité [1]. Mais s'ils sont peu

---

[1] « Il est très-ordinaire, dit le chirurgien *Roblet*, de voir *vingt-cinq* familles, composées chacune de *cinq* ou *six* individus, rassemblées sous un même toit, sans confusion, quoiqu'il y ait des places affectées pour les travaux, tels que la fabrique des nattes, des cordes, &c. »

Je ne puis croire qu'il n'y ait pas erreur dans les chiffres: 25 familles, à 5 ou six individus chacune, donnent un produit de 125 à 150 personnes; et on peut prendre 140 pour terme moyen: or, il est physiquement impossible que l'on établisse, de manière à y demeurer habituellement, 140 individus sur 50 pieds de long et 35 de largeur (dimensions des plus vastes habitations), c'est-à-dire, sur une superficie de 1750 pieds, ou environ 49 toises, ce qui ne donne que 12 pieds carrés, ou le tiers d'une toise carrée pour chacun des individus; car la surface d'une natte de 6 pieds de long sur deux de largeur, nécessaire pour recevoir un homme couché, égale un tiers de toise carrée; ainsi, en supposant, contre toute probabilité, que tous les individus de l'habitation se couchassent serrés côte à côte, et que les pieds de ceux du premier rang touchassent les têtes de ceux du second, et ceux du second, celles du troisième, &c., l'aire totale de l'habitation se trouveroit occupée par les 140 nattes: mais il faut déduire de cette

recherchés

recherchés pour eux-mêmes, ils le sont davantage pour leurs enfans : les plus jeunes sont couchés dans des berceaux suspendus comme des hamacs. On vit un assez grand nombre de caisses entassées

1791. Août. 26.

---

aire, pour la place du foyer, environ une toise carrée, et 7 ou 8 toises pour les places réservées aux ateliers, pour celles qu'occupent les caisses où sont renfermées les provisions d'hiver, pour celle qu'occupe la pirogue, &c. ; ce qui réduit la surface disponible à environ 40 toises ou 1440 pieds carrés, et ne donne plus, pour chaque individu, qu'environ 10 pieds superficiels, ou une place de 5 pieds de long sur 2 de large : ainsi il est prouvé que les 140 individus ne peuvent être établis d'une manière supportable pour eux, dans une seule habitation des dimensions données ; et que, pour que chacun pût y trouver sa place quand il veut dormir, il faudroit qu'ils fussent couchés comme une portée de chiens sous le ventre de la mère. Je pense donc qu'au lieu de *vingt-cinq* familles, comme on le lit en chiffres dans la copie du Journal que j'ai sous les yeux, on doit lire *cinq* familles, ce qui ne donne que le nombre de 25 ou 30, pour la totalité des individus, nombre qu'à la rigueur on peut établir sur la surface donnée, sans garantir, toutefois, qu'ils y seront fort à leur aise.

Mais si le résultat du calcul doit décider à rejeter, sous le rapport du nombre des individus, l'observation que présente le Journal du chirurgien *Roblet*, on peut du moins conclure de son observation, que plusieurs familles se trouvent réunies dans une même habitation : et comme nous savons d'ailleurs que d'autres habitations de même étendue ne sont occupées que par une seule famille, nous sommes amenés à en déduire qu'il y a chez ces Insulaires, inégalité de fortune et de condition.

1791. Août. 26. sur les côtés et dans les encoignures de l'habitation, et l'on sut que ces caisses contiennent les provisions d'hiver, et que, dans d'autres, sont renfermés des arcs et des flèches. En différens endroits des murs, étoient accrochés des dards, des lances, des filets, des hameçons, des perches et des lignes de pêche.

Les habitations sont, en général, peintes et décorées de diverses manières; mais ce qui se fit particulièrement remarquer dans celle que l'on visitoit, ce fut un tableau assez semblable à ceux qu'on avoit vus dans l'espèce de Redoute élevée sur la petite île du Détroit, lequel occupoit le fond de la pièce, comme on voit appendu dans les salons d'*Espagne*, au-dessus de l'*Estrado*, le tableau de l'immaculée Conception. Le chirurgien *Roblet* a décrit cette production des Beaux-Arts de l'*Amérique* du *Nord-Ouest*. « Parmi un grand nombre de figures très-variées, et qui d'abord me parurent, dit-il, ne ressembler à rien, je distinguai dans le milieu une figure humaine que ses proportions extraordinaires, plus encore que sa taille, rendent monstrueuse. Ses cuisses étendues à l'horizon, à la manière des tailleurs assis, sont minces, longues, hors de toute mesure, et forment une équerre avec les jambes également mal faites; les bras sont étendus en croix, et terminés par des doigts grêles et crochus. La face a douze

pouces, de l'extrémité du menton au sommet du front, et dix-huit pouces d'une oreille à l'autre; elle est surmontée d'une espèce de bonnet. Le rouge obscur, ajoute-t-il, le vert-pomme et le noir y sont mariés avec la couleur naturelle du bois, et distribués par taches symétriques, avec assez d'intelligence pour offrir de loin un coup-d'œil agréable ».

1791.
Août.
26.

D'après la description que le chirurgien *Roblet* nous fait de ce tableau, on pourroit croire qu'il ressemble un peu à ces essais informes d'un enfant intelligent qui entreprend sans principes de dessiner les objets qui s'offrent à sa vue : je remarque cependant que les Voyageurs qui ont fréquenté les différentes parties de la côte du *Nord-Ouest* [1], y ont souvent vu des ouvrages de peinture et de sculpture dans lesquels les proportions étoient assez bien observées, et dont le travail annonçoit un goût et une perfection qu'on ne s'attend pas à trouver dans des pays où les hommes semblent encore avoir l'enveloppe du Sauvage. Mais ce qui doit étonner le plus, et je reviendrai dans la suite sur cette observation, c'est de voir par-tout des peintures, par-tout des sculptures, chez des peuples chasseurs.

J'ai déjà fait connoître une partie du mobilier de l'habitation que nous parcourons; les ustensiles

[1] *Dixon's Voyage*, page 242.

1791. Août. 26. de la cuisine paroissent en être une portion considérable : on y voyoit confondus avec les vases de bois et les cuillers de corne ou de fanon de baleine, propres au pays, les marmites de fer, les casseroles, les poêles à frire, les bouilloires, les bassins d'étain, et les autres ustensiles de ménage, que les Européens ont fournis aux Américains, et dont l'usage leur est devenu aussi familier qu'à nous-mêmes. On y vit aussi des planches de cuivre, de grands morceaux de fer en barre, des haches, des herminettes, des ciseaux de menuisier, des fers à rabot, des poignards et des lances, le tout de fabrique anglaise, mêlés et confondus avec des lances américaines, des os crenelés ou barbelés pour armer la pointe des lances, des hameçons de pierre ou d'os [1], des nattes et des cordes, sans doute d'écorce d'arbre, ou d'autres plantes dont les filamens extérieurs se détachent aisément de la partie ligneuse, enfin des chapeaux de joncs, et d'autres armes, outils, instrumens, ustensiles et vêtemens, qu'on peut appeler indigènes, parce que ce sont ceux que les Américains avoient inventés et s'étoient fabriqués eux-mêmes, avant que les Européens, en introduisant dans leurs îles les produits de

[1] Ces hameçons, dit le chirurgien *Roblet*, sont de la forme la plus désavantageuse.

notre industrie, leur eussent fait connoître de nouvelles commodités et de nouveaux besoins. 1791. Août.

Le maître de l'habitation possédoit aussi à lui seul quatre fusils et une demi-livre de poudre; mais, heureusement pour lui, et peut-être pour les autres, il n'avoit ni balles ni plomb; je dis heureusement: en effet, d'une part, on eut occasion de voir, dans des essais qu'il fit avec très-peu de poudre, parce qu'il en étoit fort avare, qu'il se servoit de cette arme très-mal-adroitement; et de l'autre, on reconnut que les armes qu'il avoit acquises par la voie des échanges avec les Anglais, étoient d'une qualité si mauvaise, qu'aucune n'eût pu résister à la charge la plus ordinaire, si cette charge eût été à balle ou seulement à petit plomb. Il paroît qu'il ne connoissoit l'usage ni de l'un ni de l'autre; car, quoiqu'il eût réitéré plusieurs fois, mais inutilement, ses instances pour obtenir des Français de la poudre et des fusils, il ne leur demanda jamais ni plomb ni balles. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit sur l'imprudence qu'il y a eu à permettre que les Américains se familiarisassent avec les armes européennes : assurément, je ne veux pas qu'elles soient employées pour les opprimer; mais il falloit, sans leur en faire éprouver l'effet, maintenir la terreur qu'elles leur avoient inspirée : la terreur est la force et la sûreté du petit nombre contre la multitude. Et peut-on se 26.

1791. Août. 26. flatter, quoiqu'on n'ait pas fait connoître à ces peuples le moyen par lequel le fusil est une arme meurtrière, qu'ils s'en tiendront toujours à croire qu'elle n'est destinée qu'à produire de la fumée et du bruit! Si jamais quelqu'un d'eux, dans une rixe avec les Européens, est atteint d'une balle; peut-on espérer que lui ou ses compagnons, en pansant la blessure, car sans doute ils ont quelques moyens de guérir celles qu'ils peuvent se faire, en examinant la plaie, ne parviendront jamais à découvrir le corps étranger qui l'a faite! Et seroit-ce trop présumer de leur intelligence, de penser que bientôt ils sauront substituer à la balle qu'ils n'auront pas, de petits cailloux arrondis, des têtes de clou, des morceaux de fer! Ne peut-il pas même arriver qu'en se servant d'un bassin d'étain, une trop grande chaleur le mette en fusion, et qu'un accident de cette espèce les amène tout naturellement à conclure qu'avec un bassin d'étain, on peut aisément faire des balles! Je crains bien que l'avidité mercantille des Anglais, s'ils continuent à fournir aux Américains des fusils et de la poudre, n'ait sacrifié à l'intérêt du moment leur sûreté pour l'avenir, et celle des Navigateurs qui pourront fréquenter ces îles : ils ne devroient pas oublier, quand toute l'Europe se le rappelle avec douleur, que leur immortel *Cook* fut assassiné avec le poignard que lui-même

avoit fait forger à son bord, et dont il avoit fait don au Chef d'une Peuplade sauvage. 1791. Août.

Le capitaine *Chanal* espéroit qu'après avoir passé quelques heures avec le Chef qui avoit mis tant d'empressement à lui faire les honneurs de son habitation, il en obtiendroit quelques Fourrures; mais, aussitôt qu'on parla d'échanges, de maître de maison prévenant, il devint marchand juif. Revenu à la chaloupe où il s'établit de nouveau, il accepta avec plaisir divers objets que le capitaine *Chanal*, dans l'espoir de l'amener à composition, lui offrit en présens; mais son obstination à exiger des fusils en première ligne de compte, s'opposoit à toute opération de commerce. Enfin, les Français firent toutes leurs dispositions pour le départ, comme s'ils eussent voulu abandonner la côte; et ce stratagème réussit. Quand les Insulaires virent que les Matelots poussoient au large, ils s'empressèrent d'apporter le peu de Fourrures qu'ils possédoient: le Chef fut encore chargé de conclure les marchés pour toute la Tribu; et chacun des Naturels pour qui il contractoit, approuvoit et ratifioit le marché qui l'intéressoit. On obtint sept peaux de Loutre, un plus grand nombre de peaux de jeunes Loutreaux, et deux manteaux, l'un de vieille Loutre, l'autre de Marmotte noire. Un échange ne se terminoit pas sans le pot-de-vin, le *stock* des Tchinkîtânéens, lequel consistoit en

26.

1791. Août. 26. couteaux, en sonnettes de cuivre et en autres bagatelles; et pour le prix des Fourrures mêmes, les Insulaires préférèrent, cette fois, parmi les divers effets de Traite qui leur furent présentés, les bouilloires, les bassins d'étain et les grandes lances; ils acceptèrent aussi quelques outils de fer, et des marmites en très-petit nombre.

Aussitôt que ces marchés furent terminés, le Chef ne chercha plus à retenir les Français, et leur fit entendre qu'il avoit vendu tout ce que l'île possédoit. On lui fit signe qu'on alloit visiter la partie de l'Est de la côte méridionale du Détroit, qui, comme je l'ai dit, est la côte du Nord de la grande île; mais il fit comprendre qu'un Navire anglais y avoit tout enlevé: et l'on n'eut pas de peine à ajouter foi à son rapport, parce que les peaux qu'on venoit d'acheter, et qui provenoient de cette même côte, étoient crues, encore toutes fraîches, et paroissoient, pour la plupart, avoir appartenu à des animaux tués de la veille ou du jour. Il proposa alors au capitaine *Chanal* de revenir dans six jours, en l'assurant que, dans l'intervalle, les Insulaires auroient tué un grand nombre de Loutres dont on pourroit acheter les peaux. On lui répondit que, si l'on revenoit, ce ne pourroit être que dans dix jours; mais il expliqua que, si l'on remettoit jusqu'à ce terme, on seroit primé par un Navire anglais qui étoit attendu: et comme

il indiqua que ce bâtiment avoit mouillé dans l'Est, hors de l'embouchure orientale du Canal de *Cox*, le capitaine *Chanal* voulut profiter du reste de la journée pour s'assurer si la côte méridionale du Détroit, qui s'étend à l'Est, ne pourroit pas offrir quelque Mouillage.

1791. Août. 26.

A peine la chaloupe faisoit route pour se rendre à la grande île, qu'on aperçut, à une lieue de distance, un *Brig* de 150 ou 200 tonneaux de port, que suivoit un *Bòat* d'environ 12 tonneaux. Ces deux Bâtimens ne firent point connoître leur Couleur : et comme l'Instruction du capitaine du *Solide* portoit d'éviter toute rencontre, on ne chercha point à leur parler ; mais une pirogue, montée par les mêmes Insulaires avec lesquels on avoit traité, et qui faisoit route pour joindre le Brig, ayant passé à portée de la chaloupe, et crié plusieurs fois, en montrant les Bâtimens, *English, English*, on ne put pas douter qu'ils ne fussent Anglais.

Le capitaine *Chanal* rentra dans le Détroit de *Cox* par la Passe du Nord, à l'entrée de laquelle la sonde rapporta quatre et cinq brasses d'eau, fond de petits cailloux. Cette Passe est si étroite qu'on ne peut pas conseiller à un Vaisseau de s'y engager ; mais celle du Sud présente par-tout un grand brassiage. Le capitaine *Chanal* observe cependant que, si l'on étoit pris de calme, et

1791. Août. 26. qu'on fût drossé par les Courans, on n'auroit pas la ressource d'y laisser tomber une ancre, parce que le fond est de roche ; mais un Navire qui auroit mouillé dans *Cloak-Bay*, et que la violence du vent d'Ouest y mettroit en danger, auroit la ressource de traverser le Canal de *Cox* pour gagner la pleine mer à l'Est des îles.

Dans la visite que le capitaine *Chanal* a faite de la Baie et du Détroit, il a eu lieu de se convaincre que toute cette partie n'offre aucun bon Mouillage ; que le moins mauvais pour un Vaisseau qui seroit forcé d'y relâcher, se trouve au milieu de l'embouchure occidentale de *Cloak-Bay* ; mais que le fond n'y est pas uniforme. Si l'on se trouvoit contraint par le vent de traverser le Détroit de l'Ouest à l'Est, par la Passe du Sud, il seroit nécessaire de calculer l'heure de la pleine mer, pour éviter de se trouver engagé dans le Canal avec le commencement du Flot ou celui de l'Ebbe, parce que, à ces deux époques, le Courant y est très-rapide. Suivant le petit nombre d'observations qu'on a été à portée de faire, les Marées ont paru être de six heures, et régulières : l'Établissement à l'embouchure occidentale de la Baie, est à douze heures dans les Syzygies : la mer y monte d'environ dix pieds ; les Courans suivent la

direction des terres ; le Flot vient de l'Ouest et le Jusant de l'Est [1]. 1791. Août.

Quand le capitaine *Chanal* eut terminé ses opérations, il se retira derrière la petite île où il s'étoit établi les nuits précédentes; et, le lendemain 27, avec un vent d'Est qui avoit succédé à ceux de la partie de l'Ouest, la chaloupe rejoignit le Vaisseau. 26. 27.

Le Plan qui a été levé par le capitaine *Chanal* de *Cloak-Bay* et du *Canal de Cox*, et sur lequel sont rapportés toutes les Sondes qu'il a prises et

---

[1] On lit dans l'Extrait du voyage du capitaine *Douglas*, donné par le capitaine *Meares*, qu'il y eut haute mer dans le Canal de *Cox*, le 23 Juin 1789, jour de la nouvelle lune, à 20 minutes après minuit ; que le flot y vient de l'Ouest, que la mer monte de 16 pieds anglais [15 un tiers de *France*] hauteur perpendiculaire ; et que les Marées de nuit s'élèvent de 2 pieds de plus que celles de jour. (Voyez *Meares's Voyages*, page 367.)

Le capitaine *Chanal* ne s'étant pas trouvé à *Cloak-Bay* à l'époque de la nouvelle lune, qui étoit le 29 août, a été réduit à évaluer, d'après les Marées qu'il avoit observées les jours précédens, que l'Établissement à l'entrée de la Baie est à 12 heures, et que la mer y monte de 10 pieds. Il est à peu-près d'accord pour l'heure avec le capitaine *Douglas ;* mais il diffère de lui de 10 pieds à 15 pour la hauteur perpendiculaire de l'eau. Cette différence ne peut s'expliquer que par celle des vents différens qui ont pu souffler aux époques des deux Observations : on sait que, dans les canaux resserrés, la direction du vent influe considérablement sur la hauteur de la Marée.

1791. Août. 27. les Relèvemens qu'il a faits, quoiqu'il ne soit donné que comme une *Esquisse*, peut suffire à un Navigateur pour pratiquer avec sûreté la Baie et le passage; le gisement des côtes y est porté avec exactitude; leurs sinuosités y sont représentées en masse; et l'on trouve indiquées dans le cours de la Relation, la qualité des fonds et la direction des Courans.

Il reste à donner une idée de la nature du sol, des productions du pays et de sa population, et à ajouter quelques remarques qui développeront ce que la conduite de ses habitans a déjà fait connoître de leur caractère et de leurs usages[1].

---

[1] J'extrais du Journal de l'*Iphigenia*, capitaine *Douglas*; tout ce qui concerne la découverte du *Canal* ou *Détroit de Cox*. Cet Extrait ajoute peu à nos connoissances; mais on sera bien aise de comparer ce qu'a dit de ce Canal le premier qui l'a découvert, avec ce qu'en ont vu et ce qu'en ont dit le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet*.

« Le 20 Juin 1789, le capitaine *Douglas*, en quittant la Baie de *Mac-Intire* (située sur la côte septentrionale de la grande île *Charlotte*, et placée, selon lui, 20 minutes plus Sud, et 1 degré plus Est que l'entrée orientale du Canal), fit route pour aller à la recherche d'une entrée *[Inlet]* dont, l'année précédente, il avoit eu connoissance. Dans l'après-midi, il détacha sa chaloupe armée pour examiner cette Entrée et tâcher d'y découvrir un bon Mouillage. Peu de temps après que la chaloupe eut quitté le bord, on vit douze pirogues qui se dirigeoient sur elle, tandis que plusieurs autres portoient sur le vaisseau. *Douglas* força de voiles pour gagner

LES TERRES qui forment la Baie et le Détroit sont basses et couvertes de Sapins. Les arbres y sont moins serrés que sur la côte de *Tchinkîtânê;* 1791. Août. 27.

---

le point où étoit parvenue la chaloupe qui avoit annoncé par un signal convenu, que le vaisseau pouvoit y venir mouiller. Il laissa tomber l'ancre par 25 brasses d'eau, à environ quatre milles de distance de la côte (sans doute de la côte du Sud du Canal, côte septentrionale de la grande île qu'il côtoyoit), et à 2 milles seulement d'une petite île bordée de rochers et stérile, qu'on sut, depuis, être la résidence d'un Chef, nommé *Blakow-Coneehaw*, homme âgé, que le capitaine *Douglas* avoit connu particulièrement dans un précédent voyage sur cette côte, et qui se rendit sur-le-champ à bord de l'*Iphigenia* : il étoit accompagné d'environ deux cents Insulaires. *Blakow-Coneehaw*, à son arrivée, entonna une chanson, et toute sa suite fit chorus ; il échangea son nom, en signe d'amitié, suivant l'usage de plusieurs Peuplades du *Grand-Océan*, avec celui du capitaine *Douglas*.

» Le 21, à 7 heures du matin, l'*Iphigenia* appareilla, porta sur l'entrée du Passage qu'on avoit reconnu, et, à 9 heures, y laissa tomber l'ancre sur 18 brasses d'eau. En traversant le Canal, qui est formé par la grande île *Charlotte* et une autre île située (sans doute dans le Nord) à la hauteur de l'extrémité occidentale (Nord-Ouest) de la première, on trouva le Courant très-rapide. Le Canal court Est et Ouest, sur une longueur de dix ou douze milles (*Douglas* comprend, sans doute, sous la dénomination générale de *Canal*, le Canal de *Cox* et la Baie de *Cloak*), et communique à l'Ouest avec la haute mer : il fut nommé *Canal de Cox*. Peu de temps après que le Vaisseau eut été établi sur ses ancres, la chaloupe fut expédiée pour aller prendre les Sondes du milieu du Canal : le plomb n'y eut pas fond avec une ligne de 80 brasses ;

1791. Août. 27. et même, à une certaine distance du rivage, la forêt se montre sous l'apparence d'une plantation régulière; on y voit de belles clairières; et dans

---

mais près des rochers situés sur la côte qu'on avoit à tribord (sans doute celle de l'île du *Nord*, puisque *Douglas* venoit de l'Est) on trouva de 20 à 30 brasses d'eau.

» Le capitaine *Douglas* fut averti par des femmes qui avoient passé la nuit précédente à bord, pour y trafiquer de leurs faveurs, qu'un grand nombre de Naturels se proposoient de s'emparer du Vaisseau, aussitôt que les feux en auroient été éteints : en conséquence, on se tint sur ses gardes. En effet, peu de temps après l'extinction des feux, on aperçut une pirogue sortant d'entre les rochers, et se dirigeant sur le Vaisseau : un coup de canon, accompagné d'une décharge de mousqueterie, la fit rebrousser chemin et regagner la terre en toute hâte.

» Le lendemain matin, *Blakow-Coneehaw* fit une longue harangue de dessus le rivage; et la chaloupe s'étant rendue à terre pour faire de l'eau, environ quarante Insulaires sortirent de derrière un rocher, et montrèrent un dé à coudre et d'autres bagatelles qu'ils avoient dérobés sur le Vaisseau : mais, comme ils furent bientôt convaincus qu'on n'avoit pas l'intention de leur faire du mal, ils mirent le plus grand empressement à aider les Anglais dans l'opération de remplir d'eau leurs barriques et de les conduire à bord. Bientôt *Blakow-Coneehaw* s'y rendit lui-même en habit de cérémonie ; quatre peaux d'hermine pendoient de chacune de ses oreilles, et une seule de son nez. Le capitaine *Douglas* lui fit entendre pour quel motif il avoit fait tirer la nuit sur une pirogue. Ce Chef américain, après une longue harangue adressée à ses compatriotes, fit entendre, à son tour, à *Douglas*, que l'attentat de la nuit étoit le crime de quelques Naturels de la Tribu qui

plusieurs endroits, le pays présente une perspective variée et quelques sites agréables. 1791. Août.

La côte est, en général, écore et bordée de 27.

occupe la côte opposée; et que s'ils étoient assez téméraires pour le renouveler, on feroit bien de les tuer tous: il ajouta qu'il avoit été prévenu du complot; et que c'étoit lui qui avoit chargé les femmes d'en donner avis aux Anglais. Ce vieillard, qui rendit au capitaine *Douglas* tous les services qui purent dépendre de lui, sembloit avoir sur sa Tribu une autorité plus étendue, plus absolue, que celle d'aucun autre Chef qu'on eût encore vu sur la côte d'Amérique.

» Dans l'après-midi, le Capitaine anglais se rendit, en croisant le Canal, à une île qui se trouvoit située entre le Vaisseau et le village de *Tartanee*. (D'après cette position, ce *Tartanee* paroît être situé sur la côte méridionale de l'île que nous appelons l'île du *Nord*.) Le Chef qui l'avoit accompagné, s'apercevant qu'il cueilloit du persil pour en manger, donna ordre que, chaque matin, il en fût porté à son bord une ample provision, et que l'on y joignît du saumon.

» Le 23, à 6 heures du matin, on reconnut que le fond sur lequel l'*Iphigenia* se trouvoit mouillée étoit mauvais, et que le câble pouvoit s'y couper; on appareilla, et en croisant le Canal, on se rendit à un Havre nommé *Beal*, situé du même côté que *Tartanee*: à 10 heures, on y laissa tomber l'ancre sur 19 brasses d'eau, à environ une demi-encablure du rivage. Le Vaisseau y étoit comme cerné par les terres sur le tour de l'horizon. De ce Mouillage, les grandes statues de bois de *Tartanne*, restoient à l'Est quart Nord-Est (à-peu-près l'Est-Sud-Est demi-rumb Est, gisement vrai), et le village qui se voit sur la côte opposée, au Sud demi-rumb Ouest (Sud-Ouest quart Sud). Ce Havre est situé à 54 degrés 18 minutes de latitude, et 227 degrés 6 minutes à l'Est de

1791. Août. 27. blocs de rocher qui paroissent avoir été séparés, par quelque bouleversement ancien, de la masse qui les avoisine. Ces blocs sont des amas de

---

Greenwich (ou 135 degrés 14 minutes à l'Ouest de *Paris*).

» Les trois jours suivans furent employés à faire la Traite des Pelleteries et les préparatifs du départ.

» Le 27, à 9 heures et demie du matin, l'*Iphigenia* mit à la voile avec une jolie brise, et fit route pour sortir du Canal, traînant à la remorque un grand nombre de pirogues. A 11 heures, n'éprouvant plus la grande force du Courant qui jusqu'alors avoit été des plus violens, le Vaisseau mit en panne; et un commerce des plus actifs s'établit avec les Naturels qui s'empressèrent d'échanger leurs Fourrures contre des vestes, des gilets, des culottes, des pots, des chaudières, des poêles à frire, des bassins ou cuvettes, et contre tous les effets de ce genre dont l'État-major et l'Équipage purent disposer. On regretta infiniment de ne pas se trouver pourvu d'une plus grande quantité de ces effets, ainsi que de barres de fer qui sont fort recherchées des Insulaires; et à défaut d'objets d'échange du côté des Anglais, les Naturels remportèrent un assez grand nombre de Fourrures qu'on ne fut pas en état de leur payer.

» La Tribu qui occupe cette partie est très-nombreuse. Le village de *Tartanee* est situé sur une belle portion de terrain autour duquel on voyoit des apparences de culture; on remarqua particulièrement une place sur laquelle il paroissoit que, tout récemment, on avoit semé quelque espèce de grain. On regarda comme très-probable que le capitaine *Gray*, du sloop *le Washington* (appartenant aux *États-Unis*), avoit communiqué avec cette Tribu, et s'étoit plu à former cette espèce de jardin; mais le capitaine *Douglas* ajoute que ce n'est ici qu'une conjecture, et qu'il n'a pu obtenir des Naturels

cailloutages

cailloutages liés entre eux par un gluten pétrifiant : les cailloux qui les composent sont de différentes espèces ; le silex y domine ; on y distingue du 1791. Août. 27.

---

aucun éclaircissement sur ce fait. Il sema lui-même quelques féves, et en donna aux Naturels pour le même usage, dans l'espérance qu'un jour ce légume multiplié seroit pour eux une ressource. » Voyez *Meares's Voyages*, pages 365 et suiv.

Tels sont les seuls détails que, jusqu'à ce jour, nous ayons reçus des Anglais sur le Canal que *Douglas* a nommé *Canal de Cox*. On ne peut pas douter que ce ne soit le même que celui qui a été visité et sondé par le capitaine *Chanal* ; mais il paroît que *Douglas* a compris sous le nom de *Canal de Cox*, et le Canal, proprement dit, et la Baie *des Manteaux*, *Cloak-Bay* de *Dixon*. Il n'est guère possible d'appliquer ce qu'il dit de ses mouillages et de ses mouvemens dans le Canal, au Plan que les Français en ont dressé (planche IX) : on est tenté de croire que le Navigateur anglais, jaloux de sa découverte, et peu disposé à rendre publics des détails qui pourroient éclairer ceux que la facilité du commerce et l'abondance des Fourrures appelleroient dans cette partie, n'a soulevé le voile qu'autant qu'il le falloit pour se ménager l'honneur de la Découverte. Il a fait un séjour assez long dans le Canal pour avoir eu le temps d'en lever un Plan au moins par masses ; mais, sans doute, il a jugé prudent de ne pas le communiquer, et il n'y supplée que par ce qu'il dit dans son Journal. En effet, on a pu voir qu'il n'indique jamais, lorsqu'il parle d'une côte, si elle est située au Nord ou au Sud du Canal ; et lorsqu'il rend compte des mouvemens de sa chaloupe, on ignore toujours si elle a fait route au Sud ou au Nord. Je pense cependant que la côte de *Tartanee* est la côte septentrionale du Canal, la partie que les Français ont nommée *l'île du Nord*, parce que *Douglas* dit qu'à son premier Mouillage, il avoit

1791. Août. 27. roc vif de plusieurs grains : le plus commun, très-compacte et très-dur, est d'un gris de fer foncé ; et celui qui a paru tenir le second rang, est grisâtre et moins dur que le premier [1].

Le sol, sur les deux côtés du Canal et de la Baie, paroît n'être qu'un composé de débris de plantes et de rochers, et n'avoir pas beaucoup de profondeur. Quoique les rosées y soient très-abondantes pendant les nuits, il est plus sec que

---

une île *entre le Vaisseau et le village de Tartanee ;* or, toutes les îles du Canal, comme on le voit sur le Plan des Français, sont dépendantes de la côte du Nord : et puisque les îles sont au Nord, la terre qui étoit au-delà, par rapport à son Vaisseau, étoit donc aussi au Nord. J'observe de plus qu'il indique, dans un Relèvement, *les grandes Statues de bois de Tartanee :* et nous savons, par les Journaux des Français, que ces Statues appartiennent aux habitations de la côte du Nord, et que celles de la côte méridionale n'en ont pas.

Les observations faites sur le *Solide* ont placé le milieu de l'Entrée occidentale de *Cloak-Bay* à 54 degrés 10 minutes de latitude, ce qui donne 54 degrés 9 minutes pour le milieu de l'Embouchure occidentale du Canal de *Cox :* le capitaine *Douglas* dit que cette latitude est de 54 degrés 18 minutes ; y auroit-il erreur dans ses chiffres ! Quant à la longitude, celle de *Douglds* est de 135 degrés 14 minutes à l'Ouest de Paris; celle du Plan des Français, de 135 degrés 58 minutes.

La Carte de *Dixon* place (comme on l'a vu page 119) le milieu de l'Entrée occidentale de *Cloak-Bay*, à 54 degrés 12 minutes de latitude, et 133 degrés 20 minutes à l'Occident de *Greenwich*, ou 135 degrés 40 minutes à l'Ouest de *Paris.*

[1] Observations de *Roblet.*

celui de *Tchinkîtâné*, et l'on peut présumer que le climat des îles est beaucoup moins pluvieux que celui de la côte du Continent sur les mêmes parallèles; il s'annonce aussi comme plus tempéré: le thermomètre de *Réaumur*, pendant le séjour que les Français y ont fait, n'est jamais descendu au-dessous de douze degrés [1]. 1791. Août. 27.

Les arbres qui croissent sur les revers des collines sont d'une assez belle venue; mais ceux du sommet, et ceux du bord de la mer, sont en général, noueux et tortus. On peut admettre comme une probabilité fondée, que ces îles ne sont pas exposées à de violens ouragans, quand on y voit des arbres très-élevés, dont les racines, entièrement découvertes, sont à peine implantées dans les fentes des rochers; et d'autres qui, desséchés par le temps, restent morts sur pied, sans être cassés et abattus par les vents [2].

L'eau douce y est très-légère et de bonne qualité; mais, comme à *Tchinkîtâné*, elle est imprégnée de parties extractives des arbres et des plantes qu'elle dissout dans sa course, et qui lui donnent une teinte roussâtre [3]. On trouve un petit ruisseau où l'on peut faire de l'eau, à la côte de

[1] Observations de *Roblet*.

[2] *Ibid*.

[3] *Ibid*.

1791. Août. 27. l'île du Nord sur le Détroit, dans l'Anse qui est située au Nord de la Pointe Nord-Ouest de l'île du Canal [1].

On n'a pas eu le loisir d'étudier en détail les productions du pays; seulement on a pu juger qu'en général elles sont les mêmes que sur les côtes de *Tchinkîtâné.*

La mer est poissonneuse à *Cloak-Bay*, et surtout dans le Canal de *Cox.* L'Anse où les Français se retiroient pour passer la nuit, leur fournissoit d'excellentes moules, et en assez grande abondance pour les dispenser de perdre du temps à la pêche : ils se sont cependant procuré, avec beaucoup de facilité, une quantité assez considérable de très-bon poisson de roche.

Les rochers qui se trouvent au fond de l'eau y produisent, comme sur la plupart des côtes du Nord-Ouest de l'*Amérique*, des Poireaux de mer, et différentes espèces de ces grands Fucus dont il a été parlé [2]. Les Baleines viennent souffler à l'ouverture de *Cloak-Bay ;* les Veaux marins se jouent sur tout son contour, mais ils semblent se

---

[1] Cette Anse pourroit être le *Beal-Harbour* de *Dixon*, dans lequel il avoit les Statues de *Tartanee* à l'Est-Sud-Est demi-rumb Est; mais l'espace pour le mouillage y est bien resserré.

[2] *Voyez* ci-devant page 42.

plaire de préférence sur les bords du Canal de *Cox*. 1791.

Les oiseaux sont très-multipliés ; mais on n'a pas Août. pu en reconnoître toutes les espèces : on a seulement distingué parmi ceux de mer, le Goilan, le Plongeon, le Macareux des Mers boréales, à bec et pattes rouges, l'Oie, le Canard sauvage, et un oiseau presque noir, à long cou et à pieds palmés. Ce dernier, lourd et semblable au Cormoran dont il paroît avoir les habitudes, se rassemble en troupe nombreuse sur le bord des rochers ; il a de la peine à les quitter lorsqu'on en approche ; et aussitôt qu'on s'en est éloigné, il vient regagner sa première retraite : on le prendroit pour un véritable Cormoran, si sa chair n'avoit le goût de celle du canard, tandis qu'on sait que celle du Cormoran d'*Europe* et des autres pays a un goût très-désagréable. Les oiseaux de terre qu'on a vus, sont l'Aigle, le Vautour, l'Épervier, le Corbeau, le Héron gris de la plus grosse espèce, des Moineaux et d'autres petits oiseaux auxquels nos Voyageurs n'ont pu appliquer un nom.

27.

Le seul Quadrupède qu'on ait aperçu, est le Chien domestique ; il est, comme à *Tchinkîtâné*, de la race de notre Chien de Berger. On n'a connu les autres animaux que par leurs robes qu'on s'est procurées par les échanges.

IL EST difficile de se former une idée de la

1791. Août. 27. population de *Cloak-Bay* et des Terres qui avoisinent le Canal de *Cox*. Les Naturels disséminés sur cette partie de côtes semblent ne former qu'une même Tribu, composée de plusieurs familles dont chacune a son Chef particulier : le plus grand nombre d'individus que les Français ayent vus rassemblés à la fois dans l'Anse où le Marché s'étoit établi, ne s'est jamais élevé à plus de deux cents, de tout âge et de tout sexe ; mais on a remarqué que la plupart de ceux qu'on avoit vus le 23 du mois, lors de la première visite que l'on fit de l'Embouchure occidentale de la Baie, ne s'étoient pas présentés au Marché ; on doit supposer que ceux qui n'avoient point de Fourrures à échanger, ne s'y transportèrent pas ; que d'autres étoient employés à la chasse, d'autres occupés à la pêche ou ailleurs : ainsi, en comprenant, dans les côtes de la baie, la portion de côte de la grande île, qui, du côté du Sud, forme la Baie et le Détroit, et se prolonge par-delà à deux ou trois lieues dans l'Est, la population entière de cette partie peut être évaluée, au plus haut, à quatre cents individus.

La stature des Naturels qui habitent les environs de la Baie et du Canal, ne diffère pas sensiblement de celle des Européens : ils sont mieux proportionnés, mieux dessinés que les

Tchinkîtânéens, et n'ont pas cet air sombre et farouche qui est le caractère du visage de ceux-ci. Leurs traits sont réguliers, et leur physionomie est à-peu-près celle des peuples d'*Europe*. Leur peau paroît brune; mais s'ils étoient décrassés et qu'ils s'exposassent moins au grand air et à l'intempérie des saisons, leur couleur ne différeroit pas de la nôtre; on en a même remarqué plusieurs, sur lesquels sans doute ces causes ont moins agi, dont le teint est moins bruni que celui des habitans de nos campagnes. Leurs cheveux beaux et noirs, et que plusieurs taillent en rond, ne sont pas, comme ceux des Naturels de *Tchinkîtâné*, couverts d'ocre, de duvets d'oiseaux, et de toutes les ordures que la négligence y laisse s'amasser. Leurs yeux sont grands et vifs, au contraire de ceux des Tchinkîtânéens qui sont petits, éteints et chassieux. Ils diffèrent encore de ce dernier Peuple, en ce qu'ils ne se barbouillent point la face de rouge et de noir : on n'a aperçu que deux individus qui eussent le visage peint, et peut-être appartenoient-ils originairement à quelque autre Tribu [1]. Ils ne sont pas absolument exempts de vermine, car elle

1791. Août. 27.

[1] Le chirurgien *Roblet* diffère sur ce point du capitaine *Chanal*; il dit que les hommes de *Cloak-Bay*, comme ceux de *Tchinkîtâné*, se peignent de rouge et de noir indifféremment, beaucoup plus que les femmes. Le Rédacteur du Journal

1791. Août. 27. fourmilloit dans les vieux manteaux que l'on reçut d'eux ; mais du moins ils n'en font pas un régal : nous les trouverons cependant bien sales encore, si nous les comparons aux Sybarites des îles de *Mendoça*. Le chirurgien *Roblet* pense que c'est à leur extrême mal-propreté qu'on doit attribuer les gales et les boutons purulens dont sont couverts la plupart des hommes, des femmes et des enfans. Plusieurs d'entre eux ont le visage profondément gravé de petite vérole ; mais on ignore si cette maladie est propre à ces îles, ou si, comme on peut le croire, ils la doivent à leur communication avec les Européens, qui me semble devoir être beaucoup plus ancienne que nous ne le pensons [1]. Le chirurgien *Roblet* dit qu'il ne peut pas assurer si la maladie du même

---

de *Dixon*, qui parle beaucoup des Fourrures, a négligé de parler des Hommes.

[1] Il est difficile de se persuader que des îles d'une étendue considérable, qui ne sont séparées du Continent que par un Canal qui n'a pas plus de vingt lieues dans sa grande largeur, et pas plus de dix à son extrémité du Nord où ces îles doivent être vues de la grande Terre, il est, dis-je, difficile de croire qu'elles n'ayent pas été connues des Espagnols long-temps avant que *la Pérouse*, en 1786, en eût fait pour nous la première découverte ; mais ce qui est très-probable, c'est que la Nation qui possède *le Mexique* et *le Pérou*, n'a pas été pressée de faire connoître ces îles, et desireroit bien, sans doute, qu'elles fussent encore ignorées.

nom, mais si différente dans sa cause et par 1791.
ses effets, que, suivant l'opinion généralement Août.
établie, l'*Amérique* a donnée à l'*Europe*, est 27.
connue chez ces Insulaires : il est probable que les Anglais sont, à cet égard, mieux instruits que nous. On n'a point remarqué que les habitans de ces îles eussent le corps *tatoué;* mais on leur voit sur la poitrine les cicatrices qu'ils se font, ainsi que l'a pu comprendre le chirurgien *Roblet*, ou dans leurs maladies, ou dans de grandes afflictions; mais, nous dit-il dans ses Observations, « Ce qui m'a surpris, c'est que, dans le grand nombre d'individus que j'ai examinés, j'en ai vu très-peu, de trente ans et au-dessus, qui eussent ces cicatrices, tandis que ceux qui sont plus jeunes, et les enfans, en ont presque tous. Cette différence entre les individus de différens âges, ajoute-t-il, sembleroit indiquer que cet usage n'est pas ancien parmi eux; que du moins, il n'est pas général; et que peut-être des générations entières passent sans avoir trouvé l'occasion de se taillader si cruellement ».

On ignore quel étoit, avant la communication avec les Européens, l'habillement primitif, le costume propre de ces Insulaires; les Anglais qui ont communiqué avec cette Peuplade avant que nous l'ayons connue, ne se sont pas occupés de nous en conserver la description : on voit seulement

1791. Août. 27. que ces Américains ont substitué au manteau de fourrures, dont aujourd'hui ils font trafic, et dont sans doute autrefois ils se couvroient, les vestes, les redingotes, les culottes, et les autres vêtemens en usage dans nos contrées; quelques-uns même portent un chapeau, des bas et des souliers; et ceux qui étoient vêtus complétement à l'européenne, ne paroîtroient au milieu des habitans de nos cités, ni Sauvages, ni même Étrangers. Ils ne négligent cependant pas les ornemens dont ont coutume de se parer les Peuples de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique;* ils portent des pendans d'oreilles, et des colliers de grains de verre ou de fils de cuivre tressés, semblables à ceux des Tchinkîtânéens; et l'usage en est commun aux deux sexes. Ceux qui n'ont pas encore adopté la coiffure d'*Europe*, ont le chapeau de joncs tressés, de figure de cône tronqué, évasé et un peu retroussé par la base.

Les femmes de *Cloak-Bay* sont moins laides que celles de *Tchinkîtâné;* mais, sans craindre de passer pour difficile, on peut dire qu'en général, elles sont encore loin d'être jolies. Cependant elles sont blanches; leurs traits n'ont rien de dur ni de rebutant, mais la plupart sont mal-propres à l'excès. Elles portent leur chevelure dans toute sa longueur. Leurs vêtemens sont des peaux d'animaux grossièrement tannées, qu'elles ne lavent

jamais, et dont l'odeur se fait sentir au loin. 1791.
Quelques-unes portent des morceaux de peaux Août.
d'ours avec le poil, rattachés ordinairement par 27.
un cordon qu'elles nouent sous le menton, mais ouverts lorsque, se trouvant près d'un Européen, elles veulent attirer son attention [1].

Elles ajoutent à une laideur naturelle, par l'usage de cet ornement aussi bizarre que dégoûtant, qui s'enchâsse dans la lèvre inférieure, et dont, sans doute, on n'a pas oublié la description. Ce bijou dont elles sont singulièrement jalouses, a des proportions plus grandes encore que celui des Tchinkîtânéennes; et sa grandeur est de même proportionnée à l'âge, et en suit les progrès. Le capitaine *Dixon* ne put engager une vieille femme à lui céder le sien, qui paroissoit d'un travail beaucoup plus recherché que celui de ses compagnes, qu'en faisant briller à ses yeux une garniture de boutons de métal : elle avoit résisté à la séduction des haches, des marmites, des poêles à frire; elle ne put résister au clinquant. Cette pièce vraiment curieuse mérite une mention particulière. Elle porte 43 lignes six dixièmes de long (mesure de *France*); et dans sa plus grande largeur, elle a 29 lignes six dixièmes: sur une de ses faces est artistement incrustée une

[1] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 27. petite écaille d'huître perlière ; et cette écaille est entourée d'une garniture de cuivre. Le capitaine *Dixon* l'a déposée dans le Cabinet de Curiosités du chevalier *Joseph Banks*, président de la Société royale de *Londres*, et en a donné le dessin de grandeur naturelle dans la Relation de son Voyage[1]. Quelque goût qu'ayent nos femmes pour les parures étrangères ; quelque occupées qu'elles soient de faire succéder à l'empire de la jeunesse et des grâces, la considération et les respects, on peut douter que jamais elles adoptent la parure *labiale* qui, lorsqu'elle a atteint les plus grandes dimensions possibles, sans prendre sur les oreilles, console les femmes d'*Amérique* de la perte de leurs attraits, et leur semble devoir suffire à tous les yeux, comme aux leurs,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage. *Racine*. Athalie.

Les jeunes Américaines, qui ne prétendent pas à cet excès d'honneur, ne seroient pas dépourvues de charmes, si, en général, une mal-propreté dégoûtante ne les rendoit inaccessibles ; en les approchant, l'odorat éprouve une sensation fâcheuse qui avertit de ne pas aller plus loin. Il paroît cependant, d'après le témoignage du chirurgien *Roblet*, que la communication avec les

[1] Page 208 de l'Original.

Européens a déjà apporté des changemens assez notables, et dans leur toilette, et dans leurs usages. Elles peignent soigneusement leur belle chevelure ; elles se lavent fréquemment, et ne souffrent sur leur corps aucun poil dans toute autre partie que la tête. Lorsque leurs joues sont décrassées et dépouillées de l'enveloppe qui leur est étrangère, on découvre l'incarnat qui leur est naturel : ce ne sont pas des roses jetées sur des lis ; mais encore sont-ce des roses : et des yeux que, depuis long-temps, attristoit la couleur de la nuit répandue sur les faces ténébreuses des Américaines de la Côte, se reposoient et s'arrêtoient avec plaisir sur la couleur de la jeunesse. Les Français commencèrent par les trouver passables ; et l'on croit qu'ils finirent par les trouver jolies. Les hommes et les vieilles femmes qui offroient de jeunes filles comme objets de commerce, avoient grand soin de faire remarquer qu'elles ne portoient point l'ornement américain qui avoit paru déplaire aux Étrangers, et que leur lèvre n'étoit pas incisée. La contenance de ces jeunes victimes étoit décente, leur regard timide ; et elles annonçoient, par leur embarras, que c'étoit sans leur aveu qu'on faisoit l'offre de leur personne [1].

1791. Août. 27.

[1] Il est aisé de voir, dit le chirurgien *Roblet*, qu'elles cèdent à l'avarice de leurs parens et à l'intérêt, plutôt qu'à leur goût ou a

1791. Août. 27. Les Naturels de cette partie septentrionale des îles de *Queen-Charlotte* paroissent doués d'une grande intelligence : on en a déjà pu juger par la solidité et la distribution de leurs habitations ; et la fabrique de leurs pirogues, aussi solidement construites qu'artistement travaillées, est une autre preuve de leur esprit d'invention et de leur industrie. Ils y joignent la prévoyance : leurs embarcations, quand elles ne sont pas employées à la mer, sont placées soigneusement sous des remises, et quelquefois retirées dans l'habitation. Leurs armes pour la chasse et leurs instrumens de pêche, peu différens de ceux des Tchinkîtânéens, sont exécutés avec soin. Ils font encore usage de la pagaie pour mouvoir leurs pirogues ; mais ils ont déjà reconnu l'utilité de la voile, et on les a vus, avec le vent arrière, déployer une couverture pour en faire l'office : comme ils ont l'esprit d'imitation, on peut présumer qu'ils ne tarderont pas à perfectionner chez eux l'art du Gréement et celui de la Manœuvre.

La Musique ne semble pas étrangère à cette Peuplade : je ne parle pas seulement de cette Musique de chant, de cette Musique en chœurs

---

leur tempérament : à en juger par les détails dans lesquels il est entré, ce sont des statues aussi inanimées que les statues des portails.

qui, dans quelques-unes des Tribus de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, paroît être une espèce de rite; mais le chirurgien *Roblet* rapporte qu'il a vu, dans les habitations, de ces flûtes à plusieurs tuyaux, imitant en petit une portion d'orgue, connues parmi les instrumens de musique des Anciens, sous le nom de *Sifflet de Pan*, et un des attributs de cette Divinité. Il a compté à quelques-unes de ces flûtes jusqu'à onze tuyaux : cet instrument donne-t-il plus que la gamme entière, plus que le système complet de sept tons et l'octave? ou, ce qui seroit plus étonnant, n'y auroit-il qu'une gamme avec les semi-tons nécessaires pour varier la modulation?

1791. Août. 27.

Il présume aussi que ces Insulaires doivent avoir, ou que du moins ils ont anciennement connu un instrument d'un autre genre, semblable à une harpe; et il fonde son opinion sur ce qu'une figure sculptée qu'il a examinée a les mains placées sur un instrument de cette espèce. On doit être surpris, sans doute, de trouver la harpe connue à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*. Un instrument aussi compliqué que celui qui est composé d'un assemblage de coffres sonores, auxquels sont fixées, par des chevilles mobiles, plusieurs cordes plus ou moins tendues pour former une échelle de sons gradués suivant une progression harmonique, suppose le concours de diverses connoissances qui

1791. Août. 27. n'appartiennent pas à un Peuple à demi-sauvage. Si quelque chose pouvoit autoriser la supposition que cet instrument a passé de l'ancien Continent dans le nouveau, ce seroit son antiquité, qui se perd dans les ténèbres qui enveloppent les premiers temps de l'Histoire de l'*Égypte*, la mère des Arts. En effet, on lit dans la Relation du Voyage de *James Bruce pour découvrir les sources du Nil*[1], qu'en visitant les ruines de la *Thèbes* aux cent portes[2], dont les chants d'*Homère* ont tant amplifié les merveilles, il a trouvé, dans les sépulcres ou caveaux de cette Ville, des peintures à fresque bien conservées, représentant des Musiciens, dont les harpes, montées de treize et de dix-huit cordes, ont six pieds et sept pieds et demi de hauteur, et sont décorées d'incrustations et de sculptures du meilleur genre. M. *Bruce* conjecture que ces tableaux ont été peints dans le temps qui répond au règne de *Salomon*[3]; ils auroient donc vingt-huit siècles d'ancienneté : et en voyant à

[1] Voyez *Travels to Discover the source of the Nyle. London*, 1790. *In*-4.° Vol. I, page 128 et suiv.

[2] M. *Bruce* dit que l'emplacement où fut *Thèbes* est cerné par cent montagnes isolées qui laissent entre elles un pareil nombre de gorges ou de défilés : cette description topographique peut expliquer la fable des cent portes.

[3] *Bruce*, Tome I.er, page 132. (*Salomon* monta sur le trône 1019 ans avant J. C.)

quel

quel point de perfection la harpe avoit été portée 1791.
à cette époque, on peut conclure que la première Août.
invention de cet instrument, chez les Egyptiens, 27.
est antérieure de beaucoup aux tableaux des sépulcres de *Thèbes*, dans lesquels il se trouve représenté dans son état de perfection. Ce ne seroient donc pas les siècles qui auroient manqué, pour que la Harpe, inventée en *Égypte*, eût pu, de proche en proche, parvenir à l'extrémité de l'*Asie*, et de là être portée à l'*Amérique* par les Tatars émigrés; mais il faut convenir que, pour passer d'*Égypte* aux îles de *Queen-Charlotte*, cet instrument, peu portatif, auroit eu bien des pays à traverser.

Le chirurgien *Roblet* a remarqué que les Naturels de *Cloak-Bay* ont une sorte de passion pour le Jeu. On les voit porter par-tout avec eux, trente petits bâtons de trois ou quatre pouces de longueur sur environ quatre lignes de diamètre [1], avec lesquels ils font une partie, un contre un, de la manière suivante: dans le nombre des bâtons, il en est un distingué de tous les autres par un cercle noir; un des joueurs prend ce bâton

[1] Ces petits bâtons sont très-bien travaillés, parfaitement arrondis et d'un beau poli: le bois dont ils sont faits paroît être une espèce de Prunier sauvage; il est dur et compacte, quoique assez léger.

1791. Août. 27

unique, y en joint un second pris parmi les vingt-neuf communs, mêle les deux ensemble sans les voir, et les place ensuite séparément sous un morceau d'étoffe : celui que l'adversaire choisit, seulement en l'indiquant, est mêlé, sans y regarder, avec tous les autres ; et l'adversaire gagne ou perd, si le bâton confondu dans la masse, dans le cas où il se trouve être le bâton unique, tarde plus ou moins à sortir. Je conviens que je n'entrevois pas la finesse de ce jeu; peut-être est-il mal expliqué parce qu'il a été mal compris. Je présume cependant qu'il peut être susceptible de diverses combinaisons qui ont dû échapper à un Observateur qui n'entend pas la langue que parlent les joueurs. J'en juge d'après un assortiment de ces petits bâtons que le capitaine *Chanal* s'étoit procurés et qu'il a apportés en *France.* En les examinant, on voit tracés sur quelques-uns, vers le milieu de la longueur, trois cercles noirs parallèles : sur d'autres, les trois cercles, rapprochés les uns des autres, occupent une des extrémités : d'autres bâtons portent deux, quatre, cinq, six ou sept cercles noirs, distribués sur la longueur, à des distances qui ne sont pas les mêmes : et l'on conçoit que ces variétés dans le nombre et la disposition des cercles qui distinguent un bâton des autres, peuvent en produire plusieurs dans les combinaisons. Quoi qu'il en soit, le

temps et l'attention que les Naturels de *Cloak-Bay* donnent à ce jeu, prouvent qu'il a pour eux un grand attrait, et qu'il excite vivement leur intérêt [1]. 1791. Août. 27.

CES AMÉRICAINS annoncent un caractère sociable, des mœurs douces, et ils paroissent exempts de défiance; car quoique les Français se montrassent toujours en armes, et que l'effet meurtrier du fusil soit bien connu dans ces îles, les habitans ne se sont jamais présentés armés : et la sérénité de leur visage manifestoit leur confiance.

---

[1] Les Anglais, dans le voyage de *Dixon*, avoient fait la même observation, relativement à la passion qu'ont pour le Jeu les Américains de la côte du *Nord-Ouest*.

« Quoique la condition de ces misérables Sauvages, dit le Rédacteur du Journal, diffère peu, en général, de l'état de barbarie, ils peuvent, cependant, du moins sous *un* rapport, se vanter d'être au niveau des nations les plus civilisées; et c'est sous le rapport du *Jeu* : ils sont parvenus, à cet égard, à un degré de perfection tel qu'ils n'auroient rien à apprendre dans nos Clubs les plus à la mode. Tout leur équipage de jeu consiste en un assortiment de cinquante-deux petits morceaux de bois arrondis, de la longueur du doigt du milieu, et marqués de points rouges dont la disposition n'est pas la même sur toutes les pièces ». (L'Auteur parle ici du jeu qui est en usage au Port *Mulgrave* que *Dixon* a découvert; et, comme on le voit, il a la plus grande ressemblance avec celui qui se joue aux îles de *Queen-Charlotte*.)

« Ce jeu qui n'est joué que par deux personnes, consiste

1791. Août. 27. Cette sécurité de leur part est un témoignage en faveur des Européens qui les avoient précédemment visités; elle prouve qu'ils n'ont été envers ces Insulaires, ni violens, ni injustes.

Reposons-nous un moment sur cette consolante idée, qu'il est encore quelque portion de cette vaste *Amérique* où l'avide Conquérant n'a pas porté la désolation et la mort; qu'il en est où l'Américain, toujours libre, n'aura point à maudire le jour où il nous a connus, et reconnoîtra des frères dans les hommes de l'Ancien Monde.

Les Naturels des environs de *Cloak-Bay* ne sont pas faciles en affaires, examinent tout avec attention et avec connoissance, et ne concluent jamais qu'après une mûre délibération; mais ils sont

---

à donner aux cinquante-deux pièces dont il est composé, un grand nombre de positions diverses; mais je n'ai pas été assez habile pour en saisir les combinaisons. Un Naturel du Port *Mulgrave*, qui se trouvoit à notre bord, perdit à ce jeu, en moins d'une heure, son couteau, sa lance et d'autres effets qui formoient tout son avoir: cette perte pour lui pouvoit être comparée à celle d'un joueur anglais qui eût perdu toute sa fortune; et cependant il supporta son malheur sans murmurer, sans se plaindre, et avec une patience et un sang-froid également dignes d'éloge et d'admiration ». (*Dixon's Voyage*, page 245.)

Cette conformité entre le jeu en usage au Port *Mulgrave* et celui des îles de *Queen-Charlotte*, indique qu'il a pu y avoir, et qu'il y a sans doute encore une communication établie entre les îles et la côte du Continent.

fidelles dans les marchés. Leur lenteur à terminer, qui peut tenir en partie à leur caractère, ne proviendroit-elle pas aussi de ce qu'ils ont été trompés dans les premiers échanges que les Européens ont faits avec eux ! On lit dans le Voyage de *Dixon*, qui paroît être le premier qui ait traité avec cette Peuplade, que les Insulaires jetoient leurs fourrures dans les canots, dans le Vaisseau des Anglais, sans précaution, sans compter, et qu'ils attendoient patiemment qu'on leur en remît la valeur au gré de l'acheteur. Cette confiance aveugle de la part des Américains, cet abandon de leurs intérêts, les Européens y ont-ils répondu ! les premiers n'ont-ils pas été plus d'une fois dans le cas de reconnoître que les effets qu'on leur avoit livrés en échange des Pelleteries dont ils se dépouilloient, n'avoient pas tous un égal degré de perfection ! Les Européens n'ont-ils aucun reproche à se faire ! n'ont-ils jamais cherché à abuser de l'ignorance qu'ils supposoient aux Américains ! ont-ils traité, dans le principe, avec la bonne foi, la loyauté qui doit être la base du commerce, surtout de celui d'Échange, et qui n'est pas toujours celle des transactions entre les Européens ! enfin, ne les tromperont-ils pas encore, lorsqu'ils croiront le pouvoir avec sûreté ! On ne peut pas oublier que, dans la guerre d'*Amérique*, les Américains des *États-Unis* n'ont pas toujours eu à se

1791. Août. 27.

1791. Août. 27. louer, en fait de commerce, de la bonne foi des Amis et Alliés dans la dépendance desquels leur séparation de la Métropole les avoit mis accidentellement, pour des besoins de première nécessité.

Mais les difficultés que les Insulaires font éprouver dans le trafic, où ils semblent toujours être sur leurs gardes, ne se reproduisent pas dans le commerce ordinaire de la vie. Leurs manières sont polies et aisées : leur maintien n'a rien de sauvage ; ils sont même exempts de cette rudesse, de cette brusquerie, que, dans les pays civilisés, on peut trop souvent reprocher à l'homme peu fortuné dont l'éducation n'a pas été soignée. On remarque dans eux une égalité de manières, qu'on ne peut pas attribuer à l'égalité de conditions qu'on sait ne pas subsister, mais que peut-être ils doivent en partie à leur communication avec les Européens qui les traitent tous également.

Les Français ont eu plusieurs occasions de s'assurer que les Naturels de *Cloak-Bay* apprécient avec beaucoup de justesse toutes les actions des Étrangers et en devinent facilement le but. On auroit tort de penser que l'ignorance réciproque du langage ne permette pas de s'entendre; à l'aide des signes, pour unique Drogman, ils expriment parfaitement ce qu'ils desirent, et on leur fait entendre avec la même facilité ce qu'on veut qu'ils

comprennent. Il est probable que, si le commerce continue d'introduire chez eux, avec nos marchandises, la connoissance de nos mœurs, de nos usages, de nos arts, ils feront, en peu de temps, des progrès rapides vers la civilisation. Ils préfèrent le solide à ce qui n'est qu'agréable ; bien différens, à cet égard, des Peuplades qui occupent les îles jetées entre les Tropiques dans le *Grand-Océan*, dont le caractère léger n'apprécie rien, pour qui la Nature a tout fait, et qui, n'ayant pas de besoins, préféreront toujours les grains de verre brillans, les étoffes d'une couleur éclatante, et tous nos colifichets, à ce que notre industrie peut leur offrir de commode et d'utile. 1791. Août. 27.

Les habitans de *Cloak-Bay* sont très-circonspects avec les Étrangers, et semblent toujours craindre de les offenser. Cette circonspection tient-elle au sentiment de leur infériorité ! ou appartient-elle à leur caractère ! Il n'est pas facile de le décider; mais ce qui est certain, c'est qu'ils emploient une sorte de manége, et beaucoup d'art, à se faire un mérite de leur retenue : ils étoient familiers, mais point importuns. Le chirurgien *Roblet* dit que les Français n'ont eu qu'à se louer de leur prévenance désintéressée. Ils étoient toujours disposés à rendre gratuitement les services qui pouvoient dépendre d'eux : plusieurs fois ils l'ont conduit dans leurs

1791. Août. 27. pirogues aux endroits qu'il vouloit visiter; plusieurs fois il s'est vu seul au milieu de douze ou quinze Américains, loin de tout secours de la part des Français, en cas d'attaque de la part des Naturels : ils n'ont rien tenté contre lui ; et il assure qu'il seroit injuste et ingrat envers ces hommes vraiment hospitaliers, s'il se permettoit de penser que jamais ils ayent eu l'intention de profiter de son isolement et de leur force. A l'exception du petit larcin d'une sonnette, que s'est permis le Chef du Canton où le Marché étoit établi, ils n'ont ni volé, ni essayé de le faire. Ce n'est pas qu'on n'ait quelque raison de soupçonner qu'ils sont enclins au vol : les objets qu'on étale à leurs yeux sont si séduisans ! ils sont pour eux d'une si grande utilité ! Mais comme ils paroissent bien calculer leurs intérêts, ils ont senti que ce seroit y nuire, que de se brouiller avec les Étrangers ; et ce que, peut-être, ils eussent entrepris effrontément dans le principe, ils ne l'osent plus, aujourd'hui qu'ils ont éprouvé que la vigilance active des hommes supérieurs avec lesquels ils traitent, déconcertera toujours leurs entreprises les mieux combinées.

Ces Insulaires connoissent les lois de la justice, et ils donnent de fréquentes preuves de bonté. On éprouvoit une douce émotion quand on étoit témoin de la tendresse et des soins extrêmes des

mères pour leurs enfans; et l'intérêt croissoit encore, lorsqu'on voyoit les maris aider les femmes dans ces occupations de nourrice, et s'y livrer avec une attention, une bonhomie qui ne laissent aucun doute sur le sentiment qui les détermine. On peut dire qu'à cet égard, ces Insulaires pourroient être offerts comme modèles aux Nations même les plus civilisées. 1791. Août. 27.

Les femmes le disputoient aux hommes pour les prévenances envers les Français; et ces prévenances, qui n'étoient chez elles que l'empressement de l'hospitalité, ne paroissoient point exciter la jalousie des maris. Ce n'est pas qu'ils ne soient très-attachés à leurs femmes; mais sans doute que, les estimant autant qu'ils les aiment, ils pensent qu'elles peuvent se montrer aimables, sans jamais cesser d'être vertueuses; et les femmes prouvent qu'on peut être vertueuse, et cependant être aimable. Mais il n'est question ici que de la vertu des femmes mariées; celle des filles a paru moins solide. A la vérité, ce n'est pas à elles que doit s'adresser le reproche de leurs foiblesses; l'avarice des parens décide le premier pas vers le vice; et la séduction des Européens, en ébranlant la sagesse par des présens, a fait le reste.

« Si l'on doit juger de la fécondité des femmes, dit le chirurgien *Roblet*, par le nombre des enfans que nous comptions dans les habitations, elle est

1791. Août. 27. étonnante; il excédoit toujours celui des femmes et des hommes réunis ». Sans prétendre combattre cette opinion, j'observerai seulement que les enfans restent tous dans l'habitation, ce qui doit en faire paroître le nombre considérable, tandis qu'il est probable qu'une partie des hommes est occupée au-dehors, à la pêche ou à la chasse.

Le capitaine *Chanal*, jugeant qu'un plus long séjour dans le canal de *Cox* n'ajouteroit pas une Fourrure au petit nombre de celles qu'il avoit traitées, se décida à rejoindre le Vaisseau, qui s'étoit tenu bord sur bord par le travers de l'embouchure de *Cloak-Bay :* il y fut rendu le 27 avant midi.

Quoique cette Baie, épuisée par les visites rapprochées des Anglais et des Américains des *États-Unis*, eût mal répondu à l'espérance qu'on avoit conçue d'y faire une Traite abondante; le capitaine *Marchand* se flatta cependant que les parties plus méridionales des îles, depuis *Cloak-Bay*, en redescendant jusqu'au Détroit de *Rennell*, présenteroient plus de ressources; et, dès le lendemain la chaloupe fut expédiée de nouveau sous le commandement du capitaine *Chanal*. Le lieutenant *Louis Marchand*, frère du Capitaine, le second chirurgien *Reynier*, et un Volontaire, furent nommés pour l'accompagner; et l'armement fut composé

de huit hommes de l'Équipage. On y embarqua 1791.
un assortiment d'effets de traite : et, à tout événe- Août.
ment, elle fut pourvue de vivres pour vingt jours. 27.
Elle quitta le Vaisseau le 28, à sept heures du 28.
matin, et fit voile vers la Côte dont elle devoit faire une Reconnoissance exacte, entre les deux points fixés pour les limites de sa course.

Comme le capitaine *Dixon*, qui reconnut ces îles en 1787, n'avoit abordé à aucun Port, et qu'il traita rapidement sous voile avec les diverses Peuplades qui habitent la bande occidentale ; il n'a point été à portée de la faire connoître sous le rapport de la navigation : mais la Reconnoissance que le capitaine *Chanal* en a faite avec autant d'intelligence que de ponctualité, fournit une suite d'Instructions nautiques qui méritent la plus grande confiance, et seront infiniment utiles aux Navigateurs que le commerce des Pelleteries appellera sur ces Côtes.

La chaloupe attérit à 53 degrés 47 minutes de latitude. A cette hauteur, la première île qui se présente dans le Sud-Sud-Ouest de *Cloak-Bay*, fut relevée du Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord, au Nord demi-rumb Est, à la distance d'environ une lieue deux tiers ; l'île du *Hippa*, ainsi nommée par *Dixon*, parce qu'il y aperçut un retranchement en palissades qui ressembloit à ceux que les habitans de la *Nouvelle-Zélande* désignent par ce

1791. Août. 28. nom, restoit dans l'éloignement au Sud quart Sud-Est 5 degrés Est; et la Pointe la plus méridionale de la partie de la côte qui court Nord et Sud, et de laquelle on n'étoit éloigné que d'une lieue, au Sud-Est quart Sud demi-rumb Sud. Cette partie est d'une élévation moyenne, et bordée de ressifs qui la rendent inabordable.

A partir de la Pointe méridionale, qui est pareillement entourée de rochers et d'îlots, et se termine par un ressif qui porte dans le Sud-Sud-Ouest, la côte forme un grand enfoncement dans lequel le capitaine *Chanal* eut l'espoir de découvrir quelque Port. Il aperçut d'abord, en parcourant la côte du Nord, une belle plage qui présentoit un débarquement facile, et où l'on distinguoit des huttes qui sembloient abandonnées. A un mille de distance du rivage, la sonde rapporta tantôt un fond de sable, tantôt un fond de roche, sur une profondeur variable de douze à vingt brasses. On tira un coup de pierrier pour attirer l'attention des habitans, mais aucun ne se montra.

On continua de prolonger la côte du Nord, et, à deux milles de la Pointe méridionale qui est terminée par un ressif, on découvrit une Crique qui peut avoir une demi-lieue de profondeur sur la direction du Nord-Est demi-rumb Nord; sa largeur est de trois ou quatre encâblures, et le

fond est par-tout de beau sable, sur une profondeur d'eau de douze à vingt brasses : elle est terminée par deux plages de sable ; et un ruisseau vient se décharger à la bande du Sud où la chaloupe aborda. On ne vit aucun habitant : cependant des arbres abattus de la main des hommes, d'autres dépouillés de leur écorce, et l'aboi des chiens qui se faisoit entendre, tout sembloit indiquer que cette partie n'est pas déserte. Mais on tira inutilement quelques coups de fusil : pas un Insulaire ne parut. Comme l'on ne vit aucune apparence que cette Crique eût été reconnue par les Européens ; le capitaine *Chanal* la nomma Crique d'*Otard*, du nom d'un de ses amis. 1791. Août. 28.

Les deux Pointes qui forment son embouchure gisent, l'une à l'égard de l'autre, Est-Sud-Est et Ouest-Nord-Ouest. A trois encâblures de la Pointe méridionale, on voit un écueil qui veille ; et il convient, en entrant, de se rapprocher de la Pointe du Nord un peu plus que de celle du Sud. Cette Crique, quoique ouverte aux vents du Sud et du Sud-Ouest, offre pourtant un bon mouillage et un bon abri ; car par-tout la côte s'y montre unie, et ne paroît nulle part avoir été tourmentée par la mer ; les terres qui l'environnent sont d'une hauteur moyenne ; mais, dans l'intérieur, les collines sont beaucoup plus élevées : enfin, l'on a jugé qu'un Navire s'y trouveroit en sûreté.

1791. Août. 28. En quittant la Crique d'*Otard*, le capitaine *Chanal* gouverna sur une Ouverture qui se montroit dans le Sud-Est demi-rumb Sud, à environ quatre milles. Il prolongea d'abord la côte à une distance convenable, en laissant à tribord une petite île qui se termine par une Pointe de rochers bas sur laquelle la mer brisoit : la sonde indiquoit constamment un fond de roche et un brassiage de quinze à vingt-cinq brasses. On aperçut de l'avant de la chaloupe une pirogue montée de deux hommes qui forcèrent de rames pour s'enfuir : on les vit se débarquer parmi les rochers de la côte du Nord ; et ils emportèrent leur embarcation dans les bois.

On avoit parcouru un peu plus d'une lieue, à partir de la Crique d'*Otard*, lorsqu'on se trouva à l'ouvert d'un Canal d'une moyenne largeur, dans lequel la chaloupe s'engagea. La Baie ou le Port auquel ce Canal conduisoit, parut être d'une étendue considérable : le fond continuoit d'être de roche, et la profondeur de l'eau varioit de vingt-cinq à trente brasses : à mesure qu'on pénétroit dans le Canal, la mer devenoit de plus en plus tranquille. Mais la nuit qui commençoit à répandre son obscurité sur tous les objets environnans, ne permettoit plus de les distinguer ; et le capitaine *Chanal* jugea qu'il étoit prudent de s'arrêter : il aborda à une petite plage de la

côte du Nord, et y passa une nuit fort tranquille. 1791. Août.

La mer fut haute à minuit; et l'on eut basse mer à six heures et demie du matin; c'étoit le jour de la nouvelle lune. On estima par les marques extrêmes que la mer avoit laissées sur le rocher qui est à pic, que les eaux s'élèvent dans ce Port d'environ dix pieds. 29.

On ne vit sur la côte qu'une hutte abandonnée; mais les débris de plusieurs feux récemment éteints prouvoient que les Naturels avoient quitté la place depuis peu de temps.

A la première pointe du jour, on se remit en route pour achever la Reconnoissance du Canal et du Port qui le termine; et l'on tira un coup de pierrier pour engager les habitans à se montrer. Quand on eut fait un mille dans la direction vraie de l'Est demi-rumb Nord, qui est celle du Canal, on tourna au Sud-Sud-Est demi-rumb Sud, en suivant le gisement que prenoit la côte méridionale : on se vit bientôt cerné par les terres sur tous les points de l'horizon, et l'on se trouva parvenu à un Port spacieux et commode où la sonde rapportoit par-tout un fond de vase avec seize à vingt brasses d'eau. Ce Port est fermé à l'Ouest par une petite île située dans le Canal : on avoit jugé la veille, pendant qu'on prolongeoit la côte septentrionale de cette île, qu'elle faisoit partie

1791. Août. 29. de la grande terre ; mais, quand on eut atteint l'extrémité orientale du Canal, on reconnut qu'elle est séparée de la terre par un petit bras de mer aussi profond que la Passe du Nord, mais beaucoup plus étroit. Le Port fut nommé Port *Louis*, en l'honneur du lieutenant *Marchand* dont *Louis* est le prénom.

Pendant qu'on étoit occupé à prendre les Sondes, on vit débouquer du Canal dans le Port, une pirogue montée par cinq hommes; et l'on jugea que c'étoit la même qui, la veille, avoit fui à la vue de la chaloupe : on agita un pavillon blanc en signe d'amitié, et l'on chercha à confirmer ce signal par les gestes les plus expressifs. La pirogue s'approcha avec une sorte d'hésitation, mais cependant assez près pour qu'on pût entrer en pourparler. Les Insulaires qu'elle portoit étoient sans armes; et la tranquillité de la confiance paroissoit peinte sur leurs visages. Un d'eux se leva, se fit connoître pour le Chef, et demanda que le Chef des Étrangers se fît également connoître. Le capitaine *Chanal* se montra et invita l'Américain à entrer dans la chaloupe : celui-ci fut embrassé par le capitaine et lui demanda d'échanger leurs noms ; on sait que chez la plupart des Peuplades que nous nommons *Sauvages*, cet échange des noms est un pacte d'amitié : le capitaine *Chanal* s'appela *Nousk*, du nom

nom de l'Américain ; et celui-ci ne voulut plus répondre que lorsqu'il étoit interpellé par le nom de *Chanal.* A la suite de ces préliminaires, *Nousk-Chanal* offrit à son nouvel ami un vieux manteau qu'il portoit, et en reçut quelques bagatelles qui parurent lui faire plaisir. On augura bien de ce début ; on fondoit ses espérances sur ce que la conduite de ces Naturels annonçoit de la franchise et de la bonhomie ; on pensoit qu'on n'auroit point à essuyer toutes les lenteurs de cette marche circonspecte et tortueuse à laquelle la fréquentation des Européens a déjà habitué les Américains : enfin on se croyoit assuré que si, comme l'heureuse situation du Port sembloit le promettre, ce Canton étoit peuplé, un commerce vierge donneroit la plus ample récolte. 1791. Août. 29.

Le capitaine *Chanal* ne crut pas pouvoir mieux faire que de se mettre sous la conduite d'un autre lui-même qui lui offroit de le conduire à son habitation située sur un petit bras de mer qu'il indiquoit dans la partie Sud-Est du Port. On crut comprendre qu'il promettoit des Fourrures, et sur cette promesse, on le suivit.

Le Canal étroit et profond où le nouveau pilote conduisit la chaloupe, se prolonge à l'Est-Sud-Est et Sud-Est quart Est, et se partage ensuite en deux Bras très-étroits, dont l'un se dirige à l'Est, et l'autre au Sud. A peu de distance de son

1791. Août. 29. embouchure, sur la bande méridionale, est une Anse où l'on s'arrêta : c'est là qu'étoit située l'habitation que l'épaisseur du bois déroboit à la vue. Aux cris que poussèrent les hommes de la pirogue, plusieurs Américains accoururent; et les premiers s'élancèrent à terre, en faisant signe qu'on ne tarderoit pas à les revoir. En effet, ils ne se firent pas attendre; mais, quelle fut la surprise des Français, lorsqu'ils virent tous ces Américains revenir sous le costume anglais! gilet de drap, culottes en tonnelet, chapeau rond; on les eût pris pour des matelots de la *Tamise :* mais pour des Fourrures, point; ils n'avoient à offrir que quelques poissons. Toutes les espérances s'évanouirent à l'instant; car on sait que, dans le champ où des Anglais ont moissonné, il ne reste rien pour le glaneur. Tout ce qu'on put traiter, fut un très-beau manteau de Loutre appartenant à un des hommes de la pirogue; et l'on vit bien que ces Américains avoient déjà fait de grands progrès dans la science du commerce, car le manteau fut vendu très-cher. Mais on n'eut pas même la satisfaction de pouvoir payer chèrement deux superbes peaux tannées, ou plutôt très-proprement chamoisées, qui paroissoient être des peaux de Daim ou de Renne : quelque prix qu'on en offrît, on ne put pas obtenir que les Américains voulussent en céder une. On quitta le Port,

mais non pas sans le regret d'y être venu trop tard. 1791. Août.

On sortit par la Passe méridionale qui sépare de la grande terre la petite île du Canal par lequel le Port communique avec la grande mer. 29.

Il étoit midi; mais la disposition des Terres ne permit pas d'observer la hauteur méridienne du soleil pour en conclure la latitude du Port *Louis*: on la déduisit de l'Estime des Routes rapportée à l'Observation de la veille; et on peut la fixer, par approximation, à 53 degrés 41' minutes.

Les deux Pointes extrêmes du Golfe qui renferme la Crique d'*Otard* et le Port *Louis*, et au fond duquel se trouve situé ce dernier Port, gisent, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Sud-Est demi-rumb Est et Nord-Nord-Ouest demi-rumb Ouest: leur distance est d'environ deux lieues un tiers. Un Navire qui veut gagner le Port *Louis* doit ranger à une distance convenable, la côte Nord du Golfe, en laissant à tribord toutes les îles de la partie méridionale de l'entrée. On aperçoit dans le fond du Golfe de hautes chaînes de montagnes. Les côtes sont écores, et, à partir des bords, les terres s'élèvent assez rapidement. Du Canal qui conduit au port, on découvre dans l'Est-Sud-Est demi-rumb Sud, une haute montagne ronde qui est assez remarquable et peut servir de Reconnoissance.

1791. Août. 29. En sortant du Port *Louis*, on suivit dans ses contours la côte méridionale du Golfe, et l'on passa entre la grande terre et deux petites îles de moyenne élévation qu'on laissoit à tribord : on trouva dans ce Canal, tout près des îles, quinze brasses, fond de sable et de rocher. Quand on fut parvenu à la hauteur de la plus méridionale des deux îles, on s'engagea dans un petit Bras qui entre dans la grande terre, en suivant la direction du Sud-Sud-Est demi-rumb Sud; mais il fut impossible d'y pénétrer fort avant; on le trouva obstrué par des rochers. On voyoit au-delà, dans le Sud-Sud-Ouest, un lac d'eau salée; mais la vue ne portoit pas assez loin pour qu'on pût distinguer le point où il se termine. Les Naturels avec lesquels on avoit communiqué le matin, et qui étoient venus joindre la chaloupe dans ce Canal, sembloient indiquer qu'il communique avec la grande mer au-delà de la pointe méridionale du Golfe; mais le capitaine *Chanal* présume, ou que les Naturels se trompoient, ou qu'il les comprenoit mal : et comme il n'avoit plus l'espoir de rencontrer d'autres habitans ni d'obtenir des Fourrures dans les environs du Port *Louis*, il fit route pour doubler la Pointe méridionale du Golfe, au large de laquelle on voit deux écueils qui en sont éloignés d'environ un mille.

En doublant cette Pointe, on aperçut le *Solide* qui tenoit la bordée du Nord sous les huniers : on continua de prolonger la côte dont on suivoit les contours. A cette époque, la Pointe occidentale de l'île du *Hippa* fut relevée au Sud quart Sud-Est, à environ trois lieues de distance; et l'on avoit au Sud-Sud-Est demi-rumb Sud une Pointe de la grande terre distante de deux lieues. Entre cette dernière Pointe et celle que l'on rangeoit, se montroit dans le Sud-Est demi-rumb Sud, un enfoncement profond, une Ouverture sur laquelle on gouverna. Mais, comme on reconnut bientôt qu'il ne seroit pas possible d'y parvenir avant la nuit qui s'approchoit, on s'occupa de chercher un abri. On en découvrit un parmi les rochers qui avoisinent la côte; mais le rivage étoit bordé de roches, et l'abord en étoit impraticable : on ne put pas mettre à terre, et l'on se décida à passer la nuit à l'ancre sur un fond de sable. 1791. Août. 29.

Le 30, on devança l'aurore, et l'on se mit en route pour gagner l'Ouverture que, la veille, on avoit découverte. En se dirigeant sur ce point, on aperçut une pirogue montée de trois hommes, qui se détacha du rivage du Nord, et joignit bientôt la chaloupe. On acheta de ces Insulaires un beau manteau, composé de trois peaux de Loutre, une peau encore fraîche du même animal 30.

1791. Août. 30. et deux autres de Loutreau. Ils étoient sans armes, et parurent n'avoir aucune connoissance des marchandises d'*Europe :* les marchés furent bientôt conclus ; on se sépara, et la chaloupe continua sa route. La sonde indiquoit trente brasses d'eau, beau fond de sable, à un peu plus d'un mille de distance de la côte du Nord. On passa près d'une petite île qu'on laissa à bâbord, et sur laquelle on vit plusieurs chiens. En doublant cette île, on se trouva à l'entrée d'un Canal dont la largeur n'est pas d'un mille, et qui est encaissé entre des terres hautes et écores ; on le suivit sur une longueur d'un peu plus d'un mille, dans la direction de l'Est-Sud-Est demi-rumb Est, d'où il tourne ensuite à l'Est demi-rumb Sud, sur une profondeur d'eau assez considérable : on avoit ici, de chaque bord, de hautes montagnes à pic ; et une ligne de cinquante brasses ne parvenoit pas au fond. Une pirogue qu'on aperçut à la suite de la chaloupe, engagea à ralentir sa marche : on reconnut les mêmes Insulaires avec lesquels on avoit traité peu d'heures auparavant ; on acheta d'eux, cette fois, un second manteau de Loutre de qualité inférieure ; c'est tout ce qu'ils avoient pu ramasser. Au défaut de Fourrures, ils avoient amené une jeune fille de quatorze ou quinze ans, bien sale, mais à qui le marché paroissoit ne pas déplaire : elle ne trouva pas d'acquéreur. Ils donnèrent à

entendre que, si l'on vouloit pousser jusqu'au fond du Canal, on pourroit s'y procurer des Fourrures. La brise du large avoit succédé à un calme assez long; on en profita pour se porter à l'endroit indiqué par les Américains qui se mirent à la suite de la chaloupe. 1791. Août. 30.

Lorsqu'on se fut avancé d'environ un mille, on trouva vingt-cinq et trente brasses d'eau, fond de roches et coquilles pourries. Ici, le Canal se resserroit; sa direction étoit celle de l'Est-Nord-Est demi-rumb Est; et l'on se voyoit de toutes parts environné par les terres. Le fond augmenta de nouveau jusqu'à cinquante brasses, fond de sable dur; puis quarante-deux brasses, même qualité de fond; et à mesure que l'on avançoit, le mouillage devenoit meilleur: les Sondes rapportèrent successivement trente-deux brasses, coquilles et sable; trente brasses, vase; trente brasses, sable noir; et vingt-huit brasses, sable noir et coquilles. On n'étoit pas éloigné de plus de trois quarts d'encablure de chaque bord du Canal; et à deux encablures de distance en avant, on apercevoit dans le fond, à l'Est-Nord-Est, une plage couverte de verdure. On pensa d'abord que le Canal se terminoit à cette plage; mais bientôt on reconnut qu'à cette hauteur il fait un coude et se porte dans le Nord-Nord-Est demi-rumb Est, où il va former un beau bassin, un excellent Port,

1791. Août. 30. dans lequel on trouve quinze brasses d'eau, fond de vase, et dix brasses, même fond, à une petite distance du rivage, qui est formé de cailloutage.

On avoit reconnu que le Port, après avoir tourné au Nord-Nord-Est demi-rumb Est pour former un bassin, se prolonge encore par un petit Bras vers le Nord demi-rumb Est. Le capitaine *Chanal* engagea les Naturels qui l'accompagnoient à se rendre dans cette partie, pendant que l'Équipage de la chaloupe prendroit son repas; ils devoient avertir les habitans de l'arrivée des Étrangers, et les engager à apporter les Fourrures dont ils pourroient disposer. Quelques petits présens faits d'avance, d'autres plus considérables promis pour le retour, décidèrent sans peine les Insulaires à se charger de cette commission. Ils s'en acquittèrent avec promptitude, mais leur voyage ne rendit rien : ils firent entendre qu'ils n'avoient trouvé aucun habitant.

Le capitaine *Chanal* voulant s'assurer par lui-même de l'exactitude de ce rapport, suivit la côte à pied, accompagné de deux autres Français; et après avoir parcouru un espace d'un demi-mille, il parvint à l'endroit où le Canal se termine. Deux ruisseaux qui ont leur source dans les montagnes voisines, viennent se rendre dans cette partie; l'eau en est très-belle, et n'a point cette couleur roussâtre qu'on avoit remarquée dans celle

de tous les ruisseaux qu'on avoit rencontrés à *Cloak-Bay*, et précédemment à *Tchinkitâné.* On avoit entendu l'aboi des chiens qui sembloient indiquer l'occupation du terrain par des hommes : on reconnoissoit même des sentiers qui avoient été pratiqués dans les bois ; et quoiqu'on n'y aperçût point de traces de pas récentes, on pouvoit croire que cette partie étoit habitée au moins dans l'intérieur. Mais ces signes étoient trompeurs ; et quelque recherche que l'on fît aussi loin que l'on put pénétrer, on ne découvrit ni huttes, ni apparences d'habitans. On dut être étonné de ne trouver qu'une solitude dans un lieu où de belles eaux, l'abri d'un bon Port, des sites agréables, et des terres qui, quoique assez hautes, s'élèvent par une pente insensible, sembloient inviter les Naturels à fixer leur demeure. 1791. Août. 30.

Le capitaine *Chanal* regagna sa chaloupe, et fit route pour sortir du Port. Revenu à l'embouchure du Canal, il passa la nuit dans l'Anse de sable de la côte du Nord, d'où, le matin, s'étoit détachée la pirogue qui portoit les trois Américains avec lesquels on avoit communiqué.

On trouva dans cet endroit les vestiges d'une habitation abandonnée, et les ruines d'un mausolée, ou *morai*, du genre de ceux qu'on avoit vus sur la côte du Canal de *Cox :* plusieurs Rosiers versoient sur ces ruines leurs branches et leurs

1791. fleurs. On en distingua de deux espèces : le
Août. premier, dont la tige est élevée, peut être comparé,
30. pour la feuille et la grandeur de la fleur, à celui que nous nommons *Rosier-muscade ;* l'autre, plus bas, ne diffère pas, sous les mêmes rapports, de notre *Rosier de Bourgogne :* l'un et l'autre exhalent un parfum léger, mais agréable ; leurs fleurs, teintées d'un rose pâle, sont composées de plusieurs pétales uniformes ; et tous deux sont armés de piquans. Que l'on ne se figure pas cette fleur brillante que la culture a perfectionnée pour la parure de nos jardins, cette fleur arrondie en boule dont le poids courbe en arc sa tige épineuse, dont la corolle, à cent feuilles, charme à-la-fois la vue et l'odorat, et que les Poëtes ont appelée, à juste titre, la *Reine de l'empire de Flore ;* mais toute simple, toute décolorée qu'elle est sur ces Terres disgraciées que les rayons obliques du soleil n'échauffent que foiblement, la Rose est encore la Reine des fleurs que la Nature engourdie a pu donner à ces climats.

Le Port qu'on venoit de visiter fut nommé le Port *Chanal :* une Observation faite le 31, à midi, place son embouchure à 53 degrés 34 minutes et demie de latitude. Il est assez spacieux pour recevoir trois ou quatre Navires qui pourroient y être sur leurs ancres ; et il présente sur un excellent fond, le meilleur des abris. La mer

y est parfaitement calme ; et la disposition des terres est telle que, par aucun temps, l'eau n'y peut être agitée. On eut pleine mer, le 30, à une heure après midi ; et comme ce jour étoit le second de la lune, on peut conclure que l'Établissement est à douze heures dans les Syzygies : les eaux ne montent que de sept ou huit pieds. Le Canal, dans toute sa longueur, ne présente aucun Danger ; et, à toucher ses bords qui sont écores, on trouve une profondeur d'eau considérable. On a éprouvé que, lorsque la brise souffle du large, elle file et se fait sentir jusqu'au fond du Canal. On ne peut donc éprouver aucun obstacle à parvenir jusqu'à ce Port ; il suffit d'attendre, avant que de se présenter à l'embouchure, que la brise du large soit établie. On pourroit plutôt éprouver de la difficulté pour la sortie : mais, quoique le capitaine *Chanal* n'ait pas eu de brise de terre, et que le brouillard ait régné le matin, durant le petit séjour qu'il y a fait, il pense qu'il est possible que cette brise ait lieu ; qu'il est même probable qu'elle se fait sentir quelquefois, sur-tout pendant les mois d'été. Mais, au défaut de la brise de terre, en profitant du Jusant, et avec le calme, le secours des canots et de la chaloupe suffira pour tirer le Navire hors du Port ; et parvenu hors du Canal, on peut se touer sur un fond de sable, et mettre le Vaisseau en position d'appareiller facilement

1791.
Août.
30.

1791. Août. 30. avec la brise du Nord-Ouest et Nord-Ouest quart Nord (direction vraie), qui a soufflé le plus communément tout le temps que les Français ont passé sur cette côte ; la bordée de l'Ouest-Sud-Ouest, qu'on peut même prendre de deux rumbs plus largue, dégage le Vaisseau de toutes les Terres, et le porte au large.

31. Un brouillard épais qui ne fut dissipé qu'à huit heures du matin du 31, ne permit pas au capitaine *Chanal* de quitter, avant cette époque, l'Anse de la côte du Nord du Canal où il avoit passé la nuit. Vers neuf heures, on aperçut une pirogue montée de cinq hommes ; et bientôt après, on en vit une seconde dans l'Ouest. On se trouva assez près de l'une et de l'autre pour entendre les chants et les cris des pagayeurs : elles sembloient fuir lorsque la chaloupe nageoit pour les joindre. On crut qu'en cessant de voguer, on les engageroit à s'arrêter ; on agita le pavillon blanc ; on employa, dans la vue de les attirer, tous les signes de paix et d'amitié qu'on put imaginer : toutes les invitations furent inutiles ; les Américains sembloient n'y faire aucune attention. On les vit prendre terre parmi les rochers qui bordent la côte ; on s'y porta sur-le-champ, mais on n'y trouva ni les hommes ni leurs pirogues que, sans doute, ils avoient retirées dans les rochers, ou peut-être emportées dans les bois. Il n'étoit pas

possible que la chaloupe abordât à une côte hérissée de roches contre lesquelles la houle du large pouvoit la briser. Déjà deux heures s'étoient écoulées depuis le moment où l'on avoit aperçu la première pirogue : et comme ce jour avoit été fixé par le capitaine *Marchand*, pour celui où la chaloupe devoit rejoindre le Vaisseau, on n'avoit que le temps nécessaire pour reconnoître, avant que d'effectuer cette réunion, la partie de côte qui restoit à visiter jusqu'au Détroit de *Rennel.* La brise s'étoit établie à l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest quart Ouest (direction vraie); le temps étoit beau; on fit route vers la partie du Sud, pour achever la Reconnoissance des Terres. 1791. Août. 31.

L'Observation de midi donna 53 degrés 36 minutes de latitude; et à cette époque, l'embouchure du Canal qui conduit au Port *Chanal*, fut relevée au Sud-Est demi-rumb Est, à une lieue de distance : d'après ce Relèvement rapporté au point de l'Observation, on a conclu, comme je l'ai dit, la latitude du Port, de 53 degrés 34 minutes un dixième. Au même instant, les extrémités du petit Golfe au fond duquel se trouve situé le Port *Chanal*, restoient l'une au Nord demi-rumb Est, à la distance d'une lieue, et l'autre au Sud, à une distance égale. Ce petit Golfe présente quelques Baies ou Anses, tant dans la partie du Sud que dans celle du Nord; mais

1791. Août. 31. aucune n'offroit ni abri ni mouillage sûr. On relevoit, en même temps, la Pointe occidentale de l'île du *Hippa*, sur laquelle on se dirigeoit, au Sud quart Sud-Ouest et à la distance de deux lieues. Entre cette île et la Pointe méridionale du Golfe qu'on laissoit, la côte est bordée de Brisans et de petits îlots de rocher. On découvroit un enfoncement qui tourne au Sud-Sud-Est et Sud quart Sud-Est, et va former, en se rétrécissant, le Détroit ou Canal qui sépare de la grande terre la partie orientale de l'île du *Hippa*.

On avoit parcouru six milles depuis midi, et à une heure et demie, on doubla la Pointe occidentale de l'île. Cette Pointe est terminée par des Brisans et un Banc de roche d'où s'élèvent des Poireaux de mer et de grands Fucus; on passa sur ce Banc qui porte à un mille au large, et l'on y trouva dix brasses d'eau.

On contourna de très-près l'île du *Hippa*, jusqu'à l'embouchure du Canal qui, à l'Est, la sépare de la grande terre. La partie du Sud-Ouest de cette île présente des plages bordées de rochers qui en rendent l'abord inaccessible : la partie de l'Est est une montagne ronde, escarpée, et cependant couverte d'arbres jusqu'à son sommet; les bords en sont de roche et taillés à pic : elle paroît inabordable par ce côté : on y aperçut

deux petites huttes, mais aucun habitant ne se montra. 1791. Août.

Le capitaine *Chanal* dit que c'est en vain qu'il a cherché cette redoute, ou ce *Hippa*, dont il est fait mention dans le Journal du capitaine *Dixon;* il ajoute qu'il a côtoyé l'île d'assez près, pour que la redoute n'eût pu échapper à ses recherches; et il en conclut qu'elle n'existe pas. J'en conclurois plutôt qu'elle n'existe plus; car, d'après la description détaillée qu'en a faite le Rédacteur du Journal anglais[1]; d'après la vue qu'il a donnée de l'île du *Hippa*, et qui représente cette Redoute comme bâtie sur un îlot ou un rocher attenant à l'île, il n'est pas permis de douter que les Anglais n'ayent vu un abri de charpente soutenu par des pieux, qu'ils ont appelé une *Redoute;* et que même ils ne l'ayent examiné long-temps, puisqu'ils en ont pris le dessin dont on voit la gravure dans le Journal de *Dixon*. Mais cette prétendue Redoute pouvoit bien n'être qu'une de ces enceintes de palissades, de ces huttes, telles que le capitaine *Chanal* en a vu dans le Canal de *Cox*, et dont les Naturels emportent avec eux les matériaux quand ils transportent leurs habitations de voyage d'un endroit dans un autre, selon que l'objet de la pêche ou celui de la chasse les y détermine. 31.

[1] *Dixon's Voyage*, page 205.

1791. Août. 31. Ce qui semble appuyer cette conjecture, c'est que le capitaine *Dixon* traita avec plusieurs pirogues, portant environ trente-six hommes, qui toutes s'étoient rendues de l'île du *Hippa* à son Vaisseau, et qu'il acheta des Insulaires un assez grand nombre de très-beaux manteaux, et plusieurs autres Fourrures des premières qualités [1]; au lieu que le capitaine *Chanal* n'a aperçu aucun habitant, quoiqu'il ait contourné et côtoyé l'île de très-près, depuis sa Pointe de l'Ouest jusqu'à celle de l'Est.

Mais je ne puis ni partager l'opinion du Rédacteur du Journal anglais, sur le caractère moral des Naturels des îles de *Queen-Charlotte*, ni adopter les motifs sur lesquels il fonde son opinion [2].

« En rapprochant (dit-il) plusieurs circonstances, depuis que nous avions commencé à traiter à *Cloak-Bay*, nous fûmes convaincus que les Naturels de ces îles ont un caractère plus sauvage, et communiquent moins d'une Peuplade à une autre, que tous ceux que nous avions vus

[1] *Dixon's Voyage*, page 206.

[2] J'ignore si cette opinion est celle du capitaine *Dixon* lui-même : mais comme ce Journal est précédé d'une Épître dédicatoire du Capitaine à *Sir Joseph Banks ;* on doit croire que, si la Relation n'a pas été écrite sous sa dictée ou sous sa direction, du-moins il en a appprouvé et adopté tout le contenu. (Voyez *Dixon's Voyage*, page 206.)

sur

sur différentes parties de la côte d'*Amérique ;* et nous commençâmes à soupçonner qu'ils pouvoient bien être anthropophages : ce soupçon acquit plus de force, lorsque le capitaine *Dixon* nous eut dit que la Redoute de l'île du *Hippa* étoit construite sur le même plan que celles des Sauvages de la *Nouvelle-Zélande* (qui, comme on le sait, mangent leurs prisonniers). Les Insulaires qui étoient venus à notre bord trafiquoient avec beaucoup de tranquillité ; mais ils étoient armés de poignards et de lances, et nous faisoient de vives instances pour nous engager à descendre dans leur île : on ne peut pas douter que leur intention ne fût de nous attirer dans leurs Redoutes; et certainement, s'ils nous y eussent tenus, nous eussions été massacrés ». 1791. Août. 31.

L'imagination de l'Historien de *Dixon* est, ce me semble, prompte à s'effaroucher et à s'alarmer. Est-il donc aussi certain qu'il paroît le croire, que, lorsque des Insulaires vous invitent à visiter leurs habitations, c'est avec le projet de vous y massacrer ! Assurément, je conseillerai toujours aux Navigateurs de ne pas se livrer, avec une sécurité imprudente, aux Peuples inconnus qu'ils découvrent, même à ceux qui se montrent, au premier abord, sous les dehors les plus prévenans, et annoncent les dispositions les plus pacifiques et les plus amicales ; mais il n'est pas juste de juger ces Peuples sans les avoir éprouvés. Le Rédacteur

1791. Août. 31. du Journal de *Dixon* décide, à la première inspection, que les habitans des îles de *Queen-Charlotte* sont anthropophages, parce qu'ils ont invité les Anglais à se rendre à terre : mais quelque confiance qu'il puisse avoir dans sa sagacité et son discernement, il doit être permis de ne pas la partager, lorsqu'on voit le capitaine *Chanal*, le chirurgien *Roblet*, et les autres Français qui les accompagnoient, se rendre à l'invitation de ces prétendus anthropophages, visiter leurs habitations, et ne recevoir d'eux que des prévenances et des témoignages soutenus de bienveillance et de bonté. Ces Sauvages n'ignoroient cependant pas que cette poignée d'Étrangers qu'une simple chaloupe avoit débarquée sur leur côte, sans qu'un Vaisseau la protégeât par sa présence imposante, possédoit des objets de la plus grande utilité pour eux, bien propres à les faire succomber à la tentation de s'en emparer par la force, puisque, n'ayant aucune Fourrure à offrir en échange, ils n'avoient aucun autre moyen pour obtenir ce qu'ils convoitoient tant : ils n'ont cependant fait aucune tentative pour se les procurer par la violence ou par le vol ; ils n'ont pas même paru en avoir la pensée. Au contraire, toujours empressés auprès de leurs hôtes, sans leur être importuns, ils ne sembloient occupés que de remplir les devoirs de l'hospitalité. Les Français ne les ont jamais vus ni armés, ni

défians; ils les ont suivis dans l'intérieur de leurs familles, et les ont trouvés bons maris et bons pères; ils ont vécu plusieurs jours, pour ainsi dire, dans leur intimité; ils les ont étudiés, autant qu'il est possible de le faire quand on ne peut s'expliquer que par signes: et tout ce qu'ils rapportent de leurs mœurs, de leurs usages, de leur caractère, annonce un Peuple hospitalier, doux, intelligent, doué d'un grand sens, laborieux, industrieux, à qui les Arts utiles ne sont pas inconnus, qui y joint même ceux d'agrément, et qu'on peut dire avoir déjà fait des pas marqués vers la civilisation. Ces témoignages peuvent-ils être balancés, ou seulement affoiblis, par celui d'un Navigateur qui n'a fait qu'entrevoir ces Peuples; qui n'a passé qu'une demi-heure devant *Cloak-Bay* pour y traiter trois cents peaux de Castor, qu'ils lui ont données plutôt que vendues; qui a traité avec autant de facilité quinze cents autres Fourrures, en courant le long de la côte, toujours sous voile et sans oser mettre pied à terre! Assurément, s'il les a jugés anthropophages, quoique cependant ils n'ayent pas menacé de le manger, du moins n'a-t-il pas dû les trouver difficiles en affaires; car il a eu toutes leurs Fourrures pour le prix que son bon plaisir a bien voulu fixer, c'est-à-dire, à-peu-près pour rien. Je ne suis pas l'apologiste des Peuples sauvages; jamais je ne me suis extasié devant l'*Homme*

1791. Août. 31.

1791. *de la Nature ;* jamais je n'ai partagé l'opinion de
Août. certains Philosophes qui ont tourmenté leur ima-
31. gination et mis en jeu le prestige de l'éloquence, pour nous le montrer comme l'Homme par excellence : je n'examine point ici si l'Homme est bon, ou s'il est méchant par son essence, ni ce qu'il a pu perdre ou gagner dans l'état de grandes sociétés ; mais ne jugeons pas si précipitamment, et sans les connoître, les Peuples de cette malheureuse *Amérique* qui a tant à se plaindre de nous. S'il étoit possible que jamais un Américain écrivît l'Histoire de son pays, il peindroit cet Homme de l'ancien Monde, cet Européen qui vante sa civilisation, qui proclame la Philantropie, il le peindroit, non pas comme mangeant des hommes, quoiqu'il ne me soit pas prouvé que, dans tous les temps, il s'en soit abstenu ; mais comme les faisant dévorer par des animaux féroces qu'il a dressés au carnage ; il le peindroit comme le destructeur de deux puissans Empires, comme le bourreau de leurs Souverains et de leurs innombrables habitans, dont il a fait disparoître la race de dessus la Terre qui les vit naître ; il le peindroit enfin, et avec raison peut-être, comme le fléau le plus destructif qui ait désolé l'Espèce humaine.

Après avoir contourné l'île du *Hippa* par le Sud, le capitaine *Chanal* reconnut le Canal qui la sépare de la grande terre. A l'embouchure

méridionale de ce Canal, on voit un Écueil, et un banc de roche sur lequel croissent des Poireaux ou Bambous de mer. La Marée qui en sortoit, et le vent qui en souffloit, repoussèrent avec violence la chaloupe dans le Sud. 1791. Août. 31.

On dirigea sa route pour reconnoître l'Entrée de *Rennell*, et attendre sur ce point de rendez-vous, que le *Solide* se montrât assez près de la terre pour qu'on pût s'y rallier. La partie de côte, comprise entre l'île du *Hippa* et l'entrée de *Rennell*, est fort haute et escarpée; elle offre une Baie profonde, au fond de laquelle on aperçoit une belle grève de sable blanc.

A trois heures et demie, on découvrit, à deux lieues de distance, le *Solide* qui portoit sur la terre: on fit route pour le rejoindre; et à cinq heures du soir, la chaloupe fut rendue à bord et embarquée.

AVANT que de reprendre la suite de la Navigation du Vaisseau, je vais présenter l'ensemble des diverses productions du sol, que le capitaine *Chanal* a vues et examinées sur la partie Occidentale de la grande île *Charlotte*, dont il a fait la Reconnoissance, et qui, à partir du cinquante-quatrième parallèle, se prolonge d'abord à cinq lieues dans le Sud, et de là, prend la direction générale du Sud-Sud-Est jusqu'à la hauteur de 53 degrés 25 minutes.

1791. Août. 31. Toute cette partie de côte est couverte de bois; les montagnes de l'intérieur présentent le même aspect, leurs flancs sont également boisés, et leurs sommets seulement sont dépouillés et paroissent stériles. Les Pins et les Sapins de forte végétation dominent dans cette immense forêt; et l'on y voit entremêlés, le Bouleau, une espèce de Saule, et quelques Noisetiers d'une très-belle venue.

Dans les divers endroits où l'on a abordé, on a trouvé plusieurs des arbustes et des plantes qui croissent sur le terrain de la *France :* le Framboisier, le Groseillier sauvage ou Cacis, le Rosier, dont il a déjà été fait mention, le Céleri, le Persil, le Pourpier, le Cresson, la Patience, la grande Centaurée, l'Ortie, une espèce de Mauve, une espèce de Fougère dont la racine a le goût de celle de la Réglisse, le Muguet, une Reine-Marguerite, semblable à la Marguerite simple de nos jardins, et quelques autres plantes que le Journal indique en masse et sans désignation particulière : on fut étonné de voir par-tout, répandues par touffes, des Plantes de Pois et de Vesces; et l'on jugea qu'elles doivent être une production naturelle et spontanée du sol; car on ne présume pas que, si quelque autre Navigateur que *Dixon*, qui ne mit pied à terre nulle part, a visité ces côtes, il ait pris plaisir à semer de ces

légumes dans tous les endroits où leurs plantes foisonnoient. On a mangé de ces pois, et l'on n'a point aperçu de différence, pour la saveur et la délicatesse, avec ceux qui se mangent en *France.* Ils viennent naturellement, comme ceux qu'on avoit vus à *Tchinkîtâné,* sur toutes les parties élevées des plages dans les endroits découverts. On trouva dans le Port *Chanal,* un Pommier sauvage qui portoit du fruit d'une petite espèce. Tout concourt à faire penser que, si la culture excitoit et dirigeoit la fécondité de cette terre, elle seroit susceptible d'être enrichie de la plupart des productions qui procurent et entretiennent l'abondance sur la portion du Globe que les Français habitent. 1791. Août. 31.

Les Oiseaux de mer et de terre se montrent en troupes nombreuses; ils sont des mêmes Espèces que ceux qu'on trouve dans *Cloak-Bay* et le Canal de *Cox.* La chasse et la pêche assurent dans toutes les saisons la subsistance des Naturels. Le poisson abonde sur la côte en telle quantité, qu'une demi-heure suffisoit pour prendre, avec deux lignes seulement, tout celui dont l'Équipage de la chaloupe avoit besoin pour sa consommation d'une journée, et la qualité en étoit excellente.

On n'a pas fait un séjour assez long pour avoir pu juger du climat de ces côtes : tout ce qu'on en peut dire, c'est que, pendant la durée de la

1791. Août. 31. Reconnoissance qu'on en a faite, le temps a été constamment très-beau ; à terre, on éprouvoit durant le jour, et sur-tout pendant le calme qui régnoit le matin, une chaleur sensible, telle qu'on l'éprouve, sous la latitude de *Paris*, dans les mois d'Avril et de Mai; et la nuit, les rosées étoient très-abondantes.

En parlant du langage de *Tchinkîtâné*, j'ai rapporté d'avance les termes numériques employés aux îles de *Queen-Charlotte*, tels que le capitaine *Chanal* a pu les recueillir à *Cloak-Bay*; il observe que quelques-uns de ces termes sont communs aux autres parties de ces îles qu'il a visitées, ainsi que quelques autres termes qu'il a pu saisir, et par lesquels les Naturels expriment les objets suivans :

Ouiné. . . . . Un présent.
Coutesk. . . . . . . Une veste ou un gilet.
Nock. . . . . Une fourrure.
Tesch . . . . Le feu.
Pêcheck . . . . . . Une caisse.
Smoguet. . . . . . Un chef.

Cette similitude des termes numériques et d'autres termes, employés également par les diverses Tribus, séparées les unes des autres, qui occupent la partie de côtes des îles de *Queen-Charlotte* que le capitaine *Chanal* a visitée, me

semble démontrer, contre l'opinion hasardée du Rédacteur du Journal de *Dixon*, que ces Tribus communiquent habituellement entre elles : cette identité de langage pourroit encore prouver que les Peuplades qui habitent ces îles ont une origine commune. 1791. Août. 31.

LES OPÉRATIONS de commerce avoient été bien languissantes sur cette partie septentrionale des côtes occidentales des îles de *Queen-Charlotte;* et le capitaine *Marchand* jugea que la Traite ne prendroit pas plus d'activité, s'il s'obstinoit à suivre les traces des Anglais qui, dans leurs courses successives et rapprochées, avoient dû épuiser, pour quelque temps, les richesses du pays. Il renonça donc au projet qu'il avoit eu d'abord, de faire reconnoître la partie méridionale des îles jusqu'au cap *James*, ainsi nommé par *Dixon* [1], lequel termine au Sud l'Archipel de *Queen-Charlotte.* L'espoir de se procurer des Fourrures sur la côte du Continent, à *Nootka-Sound*, qu'alors on croyoit y tenir, ne paroissoit pas mieux fondé : on n'ignoroit pas que, depuis long-temps, ce Port étoit fréquenté par les Anglais, expédiés d'*Asie* et d'*Europe*, qui, en quelque sorte, en avoient pris possession, qui s'y seroient sans

[1] Nommé antérieurement Cap *Hector* par *la Pérouse*.

1791. doute établis solidement, et en auroient fait le
Août. centre de leur commerce des Pelleteries, si
31. l'*Espagne* ne se fût opposée à ce qu'elle appeloit *un envahissement de son territoire.* Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il suffit à une Puissance de l'*Europe* d'avoir reconnu de loin une côte étrangère, même d'y avoir, en passant, arboré un Pavillon sur le sommet de quelque Cap, ou planté une Croix, au bruit du canon, pour que tout le pays soit devenu à jamais sa propriété exclusive; seulement on dut croire que la visite des Espagnols avoit enlevé, dans cette partie, le peu de Fourrures qui avoit pu échapper aux recherches et à l'avidité des Anglais. Toutes ces considérations, et d'autres que peut-être j'ignore, durent se présenter à l'esprit du Capitaine français; et c'est sans doute après les avoir pesées, qu'il se décida à ne commencer sa Traite sur la côte du Continent, qu'à *Berkley-Sound*, situé dans le Sud de *Nootka*, par 49 degrés de latitude, et à l'étendre de ce point, en redescendant, jusqu'au cap *Mendocino*, situé entre 42 et 41 degrés. On pouvoit espérer que cette partie, encore à-peu-près inconnue, n'auroit pas été visitée par des Navigateurs que l'assurance d'une récolte plus abondante avoit dû appeler aux îles de *Queen-Charlotte ;* on pouvoit se flatter que, par des opérations bien conduites avec un Peuple qui

traiteroit pour la première fois, on répareroit le temps qu'on avoit inutilement consumé à suivre un sentier battu, et à demander à des Terres épuisées un produit qu'on ne devoit plus attendre que de celle où les Européens n'auroient pas encore recolté. 1791. Août. 31.

On fit donc route pour l'Entrée de *Berkley*, et l'on se proposoit de suivre la côte vers le Sud à partir de ce Port, aussi loin et aussi long-temps que la saison le permettroit [1].

Le 4 Septembre, à quatre heures du soir, on eut la vue de la côte d'*Amérique*, du Nord-Nord-Est au Nord-Est quart Est. Deux suites de distances de la lune au soleil, observées à quatre heures vingt-cinq minutes, donnèrent 129 degrés 58 minutes et demie de longitude Occidentale; et la latitude du Vaisseau au même instant, en la rapportant à celle qui avoit été observée à midi, étoit de 49 degrés 41 minutes. Cette position plaçoit le Vaisseau dans le Nord-Ouest quart Ouest de *Berkley-Sound*, à l'Ouest-Nord-Ouest 4 degrés Ouest de *Nootka-Sound*, à neuf lieues de distance de ce dernier, et à environ quatre lieues de la terre qui paroissoit la plus proche [2]. Septembre. 4.

---

[1] *Voyez* la Note XLII.

[2] *Voyez* la Note XLIII, et le *Journal de Route*, à la date du 4 Septembre 1791.

1791. Septembre. 5. On tint la bordée du large pendant la nuit; et le 5 au matin, la brume qui enveloppoit la terre ne permit pas avant dix heures de la distinguer. Pendant la matinée, les élémens offroient à la vue divers spectacles : des Baleines en grand nombre se jouoient autour du Vaisseau; et des troupes de Canards, de Plongeons, de Macareux, de Cormorans, de Goilans, croisoient leur vol dans toutes les directions, les uns en rasant la surface des eaux, les autres en traversant les airs.

La couleur de la mer parut tout-à-coup changer et prendre une teinte sale; on jeta le plomb à l'eau; mais une ligne de quatre-vingts brasses ne rencontra pas le fond.

L'éclaircie permit, à midi, d'observer la hauteur méridienne du soleil, et l'on en conclut la latitude du Vaisseau de 48 degrés 51 minutes : sa longitude, rapportée par l'Estime des routes à l'Observation de la veille, étoit de 128 degrés 56 minutes.

A cette époque, on distinguoit dans le Nord un enfoncement qu'on jugea devoir être *Nootka-Sound;* et d'après la position du Vaisseau, la terre qu'on avoit à l'Est quart Nord-Est ne pouvoit être que l'extrémité septentrionale de *Berkley-Sound :* le brouillard empêchoit encore que l'on ne vît les terres qui terminent cette Entrée du côté du Sud.

On courut sur la terre jusqu'à cinq heures du soir, et à cette époque, on prit la bordée du large jusqu'à cinq heures du matin du lendemain. 1791. Septembre. 5.

A midi de ce jour, on étoit, suivant l'Observation, à 48 degrés 59 minutes de latitude, c'est-à-dire, à une minute près sur le Parallèle de *Berkley-Sound*, dont on n'étoit plus éloigné que de quatre ou cinq lieues dans l'Ouest. De *Nootka* à *Berkley*, la côte paroît former une espèce de Golfe terminé par de hautes montagnes dont on n'apercevoit que les sommets; la brume déroboit la vûe de la partie inférieure. On distinguoit diverses Ouvertures qui pouvoient offrir de bons Mouillages; elles sont formées par de hautes terres détachées qui sembloient n'être que des îles près desquelles il en paroissoit d'autres plus basses et plus petites. Mais le brouillard qui n'étoit pas dissipé, ne permettoit pas qu'on s'abandonnât sur la côte pour la reconnoître de plus près. 6.

Dans l'après-midi, on porta au large avec un vent foible de la partie du Sud, auquel succéda, à quatre heures, un calme plat. Comme les Courans drossoient vers la terre quoique avec peu de vîtesse, à six heures on mouilla une ancre à jet par cinquante brasses d'eau, fond de beau sable noir et vaseux. La Pointe septentrionale de *Berkley-Sound* restoit alors à l'Est 1 ou 2 degrés

1791. Sud; et la terre la plus proche étoit éloignée de
Septembre. deux lieues et demie ou trois lieues.

7. Le lendemain, à six heures du matin, on aperçut cinq pirogues, venues de la partie de côte qui restoit au Nord-Nord-Est, se diriger sur le Vaisseau dont elles s'approchèrent successivement. Chacune de ces embarcations portoit six hommes, tous d'un âge mûr: dans celle qui la première accosta le Navire, étoit un homme plus âgé qui se dressa en pied en approchant du bord, et chanta pendant quelques minutes. On ne vit d'autres Fourrures dans ces cinq pirogues, que quelques morceaux assez grands de peaux d'Ours. On étala aux yeux de ceux qui les montoient, plusieurs marchandises et ustensiles d'*Europe*, et, en même temps, on leur fit entendre qu'on desiroit avoir en échange, des peaux de Loutre dont on leur montroit des échantillons. Ils firent comprendre qu'ils alloient à la pêche; mais que, si l'on vouloit se rendre à une Ouverture qu'ils indiquoient dans le Nord-Est du point où le *Solide* étoit à l'ancre, on pourroit s'y procurer des Peaux de l'espèce de celles que l'on demandoit. Après s'être arrêtés auprès du Vaisseau pendant une demi-heure, ils dirigèrent leur route vers la haute mer où, sans doute, ils alloient attendre les Baleines; et ils se rangèrent sur une ligne de marche bien formée, en laissant

un intervalle égal entre chaque pirogue et la suivante. 1791. Septembre.

7. Ces Américains sont beaucoup plus blancs que ceux qui habitent la Baie de *Tchinkîtâné;* ils n'avoient pour tout vêtement, que des couvertures dont les unes étoient des tissus d'écorce d'arbres, et les autres, de laine, paroissoient, au dessin, devoir être de fabrique espagnole; ils portoient aussi des colliers de grains de verre, des pendans d'oreilles, et des bracelets de fils de cuivre tordus ensemble, d'où pendoient des flocons de même métal; ils montrèrent un hameçon européen, et firent entendre qu'ils le tenoient, ainsi que leurs couvertures de laine, d'un Vaisseau semblable au *Solide*. Quelques-uns avoient autour de la tête, un morceau d'étoffe bleue, tortillée à la manière des Barbaresques. Leurs chapeaux de joncs, tressés comme ceux des Tchinkîtânéens, en diffèrent un peu pour la forme, qui est celle d'un pot à fleurs renversé, à bords droits, et terminé en cloche à sa partie supérieure. On ne les a pas vus assez long-temps pour avoir pu examiner leur physique en détail: ils ont paru fortement taillés et robustes, mais fort laids et assez maigres; leurs cheveux sont noirs et lisses; cinq ou six seulement d'entre eux avoient la face barbouillée d'une espèce d'ocre.

Leurs pirogues sont construites avec plus d'intelligence encore et plus d'art qu'aucune de celles

1791. Septembre. 7. qu'on eût vues sur la côte, quoiqu'en général tous les Naturels de cette partie excellent dans ce genre de travail : elles sont aussi plus grandes. Elles peuvent avoir de trente à trente-cinq pieds de longueur, et la plus grande largeur est de trois pieds : elles sont creusées dans un seul tronc d'arbre, et la proue est exhaussée par des pièces de rapport artistement et solidement liées au corps de la pirogue : l'arrière est terminé en poupe arrondie et perpendiculaire : elles ont sur toute la longueur une légère tonture ; et leurs Façons de l'avant et de l'arrière sont taillées d'une manière si avantageuse pour la marche, qu'un Constructeur européen ne les désavoueroit pas : aussi sillent-elles avec une vîtesse surprenante. Tout le travail en est d'ailleurs d'un fini qui se fait admirer ; et des cinq pirogues qu'on a examinées, pas une seule ne faisoit une goutte d'eau. On peut donner une idée de ces Bâtimens, en les comparant, pour la figure de leurs Façons, aux bateaux des Catalans, ou aux chaloupes des Pilotes de la rivière de *Bordeaux* ; mais elles sont plus étroites, et ont le bord moins exhaussé, proportionnément à leur largeur : l'avant en est aussi plus saillant et plus élevé. Les Américains les meuvent avec des pagaies qui paroissent destinées à servir à-la-fois de rame et d'arme offensive ; car la pale, ou la partie qui plonge dans l'eau, est terminée en pointe ; et au total,

total, cette pagaie a de la ressemblance avec une lance. 1791. Septembre.

On ne vit aucune autre arme dans les pirogues, et pas d'autres marchandises d'Europe que celles dont il a été parlé. Mais les instrumens de pêche attirèrent particulièrement l'attention des Marins français. Une forte lance, de douze ou treize pieds de long, taillée en pointe à un des bouts, et renforcée, de distance en distance, par de larges rostures de corde qui offrent à la main des points d'appui, et empêchent qu'elle ne glisse; deux ou trois lances plus minces et sans renforts, mais de la même longueur; deux ou trois pièces de cordage, de deux pouces ou deux pouces et demi de circonférence; un nombre égal d'outres, de trois pieds de long sur quinze pouces de diamètre, remplies d'air; enfin une caisse contenant des harpons, des lignes, des hameçons, et d'autres ustensiles de pêche, composoient l'armement de chacune des pirogues. 7.

Les Naturels s'empressèrent, sur la demande des Français, de leur expliquer, le mieux qu'ils purent, l'usage qu'ils font de tout cet équipage: et voici, autant qu'on l'a pu comprendre, la manière dont ils procèdent dans leur grande pêche de la Baleine. La forte lance, qu'on peut appeler la lance d'*Argail*, est destinée à frapper le Cétacée, quand il se présente à la surface de l'eau; et

1791. Septembre. 7. rarement un Américain manque-t-il de le blesser du premier coup : à l'instant, les lances plus légères sont employées à lancer les harpons à chacun desquels est attachée une des longues pièces de cordage ; l'autre bout de la ligne est fixé à une des grosses outres remplies d'air ; ces espèces de ballons, flottant sur l'eau, ne cessent d'indiquer la place où se trouve la Baleine, morte ou blessée, qui a emporté avec elle un harpon : et les Pêcheurs, dirigés par ce signal, se mettent à sa suite, et célèbrent, par des chants d'alégresse, leur victoire et leur conquête [1]. Mais le plus difficile n'est pas, sans doute, d'ôter la vie au monstre ; il reste à s'en emparer : et l'on ne croiroit jamais, si l'on n'en avoit la certitude, qu'avec des nacelles aussi légères, aussi frêles que des pirogues creusées dans un tronc d'arbre, quelques hommes réussissent à traîner, l'espace de quatre ou cinq lieues, une masse énorme, et parviennent à l'échouer sur une plage où ils puissent la dépecer ; on ne pourroit croire qu'il fût donné à des hommes, qui ne sont pas fils des Dieux, d'exécuter, avec le seul secours de leurs bras, ces véritables travaux

---

[1] Il paroît que les procédés qu'emploient pour la pêche de la Baleine les Naturels de *Berkley-Sound*, diffèrent peu de ceux des habitans de *Nootka*, lesquels ont été décrits par le capitaine *Meares*. (*Voyez* son Voyage, page 258 et suiv. de l'Original.)

d'*Hercule.* Il semble que la Nature, en affectant particulièrement la Baleine aux Mers froides qui baignent les Terres Boréales et Australes, ait voulu dédommager et consoler, en quelque sorte, ces contrées malheureuses auxquelles elle a refusé le don de la fertilité, en douant leurs habitans, à un degré supérieur, du courage et de la dextérité nécessaires pour attaquer et vaincre l'animal qui doit fournir à une partie de leurs besoins, et que sa masse imposante et son agilité redoutable sembloient mettre à l'abri des entreprises d'un ennemi comparativement aussi foible que l'Homme. Nous voyons le Groënlandais, semblable au Triton de la Fable qui promène son buste sur les eaux, seul, enveloppé jusqu'à la ceinture dans son sac de peau, identifié, pour ainsi dire, avec sa nacelle de cuir qui excède à peine le niveau de l'onde et qu'il meut et manœuvre avec deux raquettes, nous le voyons attaquer avec audace, et vaincre par l'adresse, une montagne vivante, un monstre dont la gueule immense suffiroit à engloutir, comme un goujon, la nacelle et le Groënlandais.

1791. Septembre. 7.

A l'arrivée des pirogues américaines, le capitaine *Marchand* s'étoit d'abord flatté qu'elles apportoient des Fourrures : mais elles en étoient totalement dépourvues ; et il eut bientôt la certitude que leur visite n'avoit eu d'autre motif que de satisfaire la curiosité de ceux qui les montoient.

P 2

1791. Septembre. 7. A dix heures du matin, deux autres pirogues s'approchèrent du Vaisseau, le considérèrent quelques instans, et poursuivirent leur route.

Le point où le *Solide* avoit mouillé en pleine mer, étoit situé à l'Ouest de la Pointe septentrionale de *Berkley-Sound*, à deux lieues et demie ou trois lieues de distance de cette Pointe. Le capitaine *Marchand* auroit voulu tenir à l'ancre jusqu'au moment où un vent favorable eût permis de gagner le Port; mais une apparence de mauvais temps, et une forte houle de l'Ouest qui commençoit à tourmenter le Navire, le décidèrent à mettre à la voile et à prendre le large, à la faveur d'une petite brise qui souffloit du Sud-Sud-Est.

8. Il revint sur la terre le lendemain quand le vent fut favorable à la route; mais le brouillard ne permettoit pas encore que l'on se portât sur l'Entrée de *Berkley-Sound* qui ne pouvoit être aperçue, et dont seulement, par le calcul des routes, on estimoit la position à l'égard du Vaisseau. L'éclaircie qui se fit dans l'après-midi, laissa voir les terres; et l'on reconnut l'Entrée de *Berkley* dans le Nord-Est quart Est, à environ quatre lieues de distance. Au même instant, on aperçut, à une lieue et demie en avant du Vaisseau, un Navire à trois mâts; on jugea qu'il sortoit du Port où l'on se proposoit de traiter, ou de quelque Baie dans ses environs : et

la route qu'il tenoit dans le Sud-Sud-Est, ne 1791.
laissoit pas douter que son projet ne fût, comme Septembre.
celui du capitaine *Marchand*, de visiter les parties 8.
méridionales de la Côte. Il étoit donc à peu-près démontré qu'on y seroit primé par-tout, comme on l'avoit été dans les parties plus septentrionales; et l'on abandonna l'idée de pénétrer dans *Berkley-Sound*. Le capitaine *Marchand* jugea que, dans l'état des choses, ce qui importoit le plus, c'étoit de devancer dans les Marchés de la *Chine* les Navires qui l'avoient devancé lui-même sur les côtes de l'*Amérique*, et de chercher à compenser la modicité de la cargaison par le prix avantageux qu'on pourroit en obtenir. Cette combinaison étoit d'autant plus juste, que l'on devoit regarder comme probable que, plusieurs des Navires de Traite abordant en même temps aux côtes de la *Chine*, la concurrence des Vendeurs feroit descendre les Fourrures à des prix fort au-dessous de leur valeur ordinaire dans le commerce, ou forceroit à les emmagasiner, pour attendre une circonstance qui promît un débit plus favorable et un bénéfice moins incertain.

La résolution de quitter la Côte fut communiquée par le capitaine *Marchand* à son État-major, et obtint l'assentiment général. Il fut décidé que, sans plus différer, on se mettroit en route pour la *Chine*; qu'on tâcheroit, à force de voiles,

1791. d'abréger la durée de la traversée, et que l'on
Septembre. ne s'arrêteroit aux îles *Sandwick*, que le temps
8. absolument nécessaire pour procurer au Vaisseau les provisions, et à l'Équipage les rafraîchissemens, dont ils pourroient avoir besoin.

Le Vaisseau qu'on avoit aperçu continuoit de suivre la route qu'il tenoit en sortant de *Berkley-Sound;* il ne fit point connoître par un Pavillon, à quelle Nation il appartenoit : mais, comme on n'avoit pas pu douter, à la vue des couvertures que portoient les Américains dont on avoit reçu la visite, qu'elles ne provinssent des fabriques d'Espagne, on demeura persuadé que le Navire qu'on avoit à vue, étoit une des Frégates que le Gouvernement espagnol avoit expédiées de *Cadiz*, avant que le *Solide* eût quitté la *France*[1]. Tous les papiers publics de l'*Europe* ont annoncé, dans le temps, que les Bâtimens qu'indique ici le capitaine *Chanal*, étoient destinés pour un *Voyage de Découvertes;* mais on a lieu de soupçonner, et même de croire, que le chevalier de *Malespina*, à qui étoit confiée la conduite de l'Expédition, avoit, en outre, la mission particulière et secrète, de visiter dans le plus grand détail toute la côte du *Nord-Ouest* de

[1] On a su, dans la suite, que le Bâtiment qu'on avoit vu appartenoit aux *États-Unis*.

l'*Amérique;* de s'assurer si les Anglais n'entrepre- 1791.
noient pas d'y former quelque Établissement clan- Septembre.
destin; de prendre des connoissances certaines 8.
sur la facilité, l'extension présumable, et le produit du commerce des Pelleteries; afin que le Conseil de *Castille* pût, un jour, examiner et peser dans sa sagesse, si l'*Espagne* ne devroit pas entrer en concurrence pour ce commerce, et mettre à profit, dans l'exécution de ce projet, l'heureuse situation des *Philippines*, qui doit balancer avec avantage celle des Établissemens que les Anglais possèdent à la côte de l'*Indostan* et dans le *Bengale*.

Mais, comme le capitaine *Marchand* ne voulut pas que le Navire étranger pût juger de sa route par sa manœuvre, il continua de porter sur la terre jusqu'à la nuit : et lorsqu'il fut assuré que l'obscurité ne permettroit plus qu'il fût aperçu, il fit route pour la *Chine*, et prit son Point de Départ de 48 degrés 46 minutes de latitude Nord, et 128 degrés 48 minutes de longitude à l'Occident de *Paris*[1].

---

[1] *Voyez* la Note XLIV.

CHAPITRE VI.

CONJECTURE sur la manière dont a pu se peupler la côte du Nord-Ouest *de l'*Amérique ; *et vues générales de cette Côte et des deux* Amériques *sous le rapport de la Civilisation.*

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

LA CÔTE Occidentale de l'*Amérique du Nord*, dont la connoissance, postérieure de trois cents ans à la première découverte du Nouveau Continent, est due aux dernières années de notre siècle, mérite qu'avant de l'abandonner, nous la considérions sous quelques points de vue généraux, en attendant que des recherches plus multipliées et plus approfondies nous ayent mis à portée de l'examiner sous des rapports particuliers. Le rapprochement des notions que nous avons acquises sur la partie de côte renfermée entre le cinquante-deuxième et le cinquante-septième Parallèle, et sur les îles qui en dépendent, m'a conduit à former une Conjecture sur la manière dont a pu se peupler cette portion de la lisière Occidentale de l'*Amérique*, et sur l'origine des diverses Peuplades qui se trouvent aujourd'hui disséminées sur sa vaste étendue.

LES PEUPLES qui habitent la côte du *Nord-*

Ouest de l'*Amérique* ne se sont point montrés, à l'époque de la découverte, dans cet état de simplicité primitive qui, peut-être, ne fut connu sur notre Continent que dans les descriptions fantastiques de nos Poëtes : ils n'étoient même plus dans la première enfance de la vie sociale. L'homme de la Nature, l'homme des forêts, n'est pas occupé de frivolités, de superfluités ; le besoin toujours renaissant de pourvoir à sa subsistance absorbe toutes ses facultés morales et physiques : l'Homme même qui commence à se réunir en société de famille, n'a point encore d'autres idées que celles qui ont pour objet la conservation de soi et des siens. Mais nous avons trouvé, sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, des maisons à deux étages, de cinquante pieds de long, trente-cinq de profondeur, douze ou quinze de hauteur [1], dans lesquelles la combinaison de la charpente et la force des bois suppléent ingénieusement aux matériaux plus solides qui exigent, pour être détachés des flancs des montagnes, ou extraits des entrailles de la terre, des machines trop compliquées pour que les Américains eussent pu déjà les avoir imaginées : nous voyons, dans de petites îles qu'à peine on croiroit habitables [2],

1791.
Septembre.
Amérique.
Vues générales.

[1] Ci-devant, pag. 127 et suiv.

[2] *Ibid.* pag. 129 et 130.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

chaque habitation présenter un portail qui occupe toute l'élévation de la façade, surmonté de statues de bois en pied, et orné sur ses chambranles, de figures sculptées d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux; nous y voyons des espèces de Temples [1], des monumens en l'honneur des Morts [2], et, ce qui sans doute n'est pas moins étonnant, des tableaux peints sur bois, de neuf pieds de long et cinq de hauteur [3], sur lesquels toutes les parties du corps humain, tracées séparement, se trouvent figurées en différentes couleurs; dont les traits, en partie effacés, attestent l'ancienneté de l'ouvrage; et qui nous rappellent ces grands tableaux, ces peintures emblématiques, ces hiéroglyphes qui tenoient lieu d'Histoire écrite aux Peuples du *Mexique* : tous les meubles à l'usage des Naturels sont chargés d'ornemens divers de ciselure, en creux et en relief, et d'espèces d'hiéroglyphes; et ces ornemens ne sont pas dépourvus d'agrément et d'une sorte de perfection [4] : des habillemens recherchés et bizarres, mais très-composés

---

[1] Ci-devant, pag. 136 et 137.

[2] *Ibid.* pag. 135.

[3] *Ibid.* pag. 123 et 146.

[4] Le Rédacteur du Journal de *Dixon* dont la course embrasse la totalité de la côte du *Nord-Ouest*, depuis *Nootka-Sound* jusqu'à *Cook's-River*, nous dit, lorsqu'il traite de cette côte

et très-variés, sont réservés pour les jeux, les fêtes, les cérémonies, les combats [1] : enfin, on trouve chez ces Peuples des Flûtes ou *Sifflets de* 1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

en général, que « les Naturels se plaisent à porter des masques et des coiffures ou bonnets de diverses formes, sur lesquels sont peints des sujets de fantaisie, des emblèmes *[Devices]*, tels que des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, quelquefois même des figures humaines; que les mêmes objets se voient souvent sculptés en bois; et qu'il en est *qui sont bien loin d'être mal exécutés* ».

« Je ne puis dire, ajoute-t-il ailleurs, si ces oiseaux et ces poissons peints, ces animaux et ces figures humaines ciselés, seroient une espèce d'écriture hiéroglyphique dont ils feroient usage pour conserver la mémoire des événemens; mais les peintures, les ciselures, les sculptures sont si multipliées, qu'on n'est pas éloigné d'adopter cette idée. Plusieurs de ces ouvrages, *dans lesquels on admire la justesse des proportions, sont exécutés avec une élégance et des recherches qu'on ne s'attend pas à trouver ailleurs que chez les Peuples civilisés : ces Arts ne paroissent point dans leur enfance sur la côte du Nord-Ouest de l'Amérique*. Le capitaine *Cook* a déjà fait remarquer l'espèce de passion qu'ont ces habitans pour la sculpture et la ciselure: dès le temps de son voyage, l'emploi du fer en outils étoit familier à ces peuples; et le couteau dont ils font usage, a la lame si mince, qu'elle prend, à volonté, toute espèce de courbure, et leur suffit pour exécuter tous leurs ouvrages avec la même facilité que s'ils y employoient un assortiment d'outils. On peut croire que le fer leur vient originairement d'*Asie* par les Russes qui ont devancé les Européens sur la côte du *Nord-Ouest* ». (Voyez *Dixon's Voyage*, pages 242 et 243 : et aussi ci-devant, page 111.)

[1] Ci-devant, page 57.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Pan, à onze tuyaux[1]; et la Harpe, cet instrument compliqué, y fut connue dans des temps anciens, puisqu'ils en ont la représentation dans quelques-unes de leurs sculptures[2]. Ainsi l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Musique, se trouvent réunies, et en quelque sorte naturalisées, sur une terre dont les habitans, sous d'autres rapports, se montrent encore dans l'état de Sauvages.

Ce n'est pas en poursuivant les animaux des forêts, que l'habitant de la Côte du *Nord-Ouest*, qui aujourd'hui paroît faire de la chasse son occupation principale, parce que le besoin la commande, a pu acquérir l'idée d'une Architecture composée, et ce goût, ce talent de l'imitation. Le Chasseur, au retour de sa course, se repose, mange et dort; la hutte qui suffit à le mettre à l'abri des injures du temps, suffit aussi pour sa demeure habituelle, et il ne cherche et ne s'occupe ni à l'agrandir, ni à la décorer : le luxe, les superfluités, les Arts d'agrément, même grossiers, n'appartiennent qu'à l'Homme qui, ayant des loisirs, est tourmenté par le besoin d'occuper son oisiveté. On peut donc conclure que le Peuple, aujourd'hui livré à la chasse, chez lequel le goût

[1] Ci-devant, page 175.

[2] *Ibid.*

de ces Arts est dominant et leur emploi général, n'a pas créé ces Arts dans la solitude des bois; qu'il les y a apportés d'ailleurs; qu'il les a d'emprunt; et qu'il ne descend pas, en dernière origine, d'un Peuple qui n'auroit été que chasseur. 1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Si nous examinons les habitans de la Côte du *Nord-Ouest* sous des rapports moraux, nous découvrons d'autres vestiges d'une civilisation ancienne. Nous trouvons dans les Langues parlées une abondance de mots que les Peuples sauvages n'ont pas, et qui annonce l'abondance des conceptions [1]: nous sommes étonnés de l'avancement de leur raison, qui les rend susceptibles de saisir des idées abstraites [2], expliquées, pour ainsi dire, par des signes et des gestes, puisqu'elles le sont par des Étrangers qui à peine savent quelques mots de la langue de celui qui écoute, et la seule qu'il entende: nous admirons les efforts du génie luttant avec de petits moyens, et cependant avec succès, contre de grandes difficultés [3]; dans leurs constructions navales, une perfection qui, en petit, égale celle des nôtres [4]; dans le maniement de leurs bâtimens de mer, une dextérité qu'à peine

[1] Ci-devant, page 110.

[2] *Ibid*, page 99.

[3] *Ibid*, pages 132 et précéd.

[4] *Ibid*, pages 71 et 223.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

nous pourrions égaler; dans tous les ouvrages de leurs mains, une recherche et un fini qui dénotent une industrie anciennement perfectionnée par des principes que le temps n'a pu tout-à-fait détruire: leur intelligence et leur habileté singulières dans le commerce des échanges [1], leurs ruses même, nous conduisent à penser que ce genre de trafic date de loin parmi eux, et que ce n'est pas nous qui l'y avons introduit : enfin, l'idée fixe et déterminée qu'ils ont de la propriété [2], nous porte à présumer l'existence d'une espèce de pacte social, dicté par la Nature, sanctionné par la Raison, et observé entre eux plus religieusement peut-être, que si des lois pénales en commandoient l'observation.

Si jamais nous parvenons à entendre les diverses Langues parlées sur les différens points de la Côte, peut-être dans ces Concerts en parties, qu'ils répètent en famille, à l'issue des repas et dans les heures de repos [3], et auxquels chaque assistant mêle sa voix, avec un recueillement des sens qui annonce celui de l'ame, peut-être découvrirons-nous quelque trace de leur origine, ou la fable qui leur tient lieu d'histoire; ces chants

---

[1] Ci-devant, page 84.

[2] *Ibid*, page 85.

[3] *Ibid*, page 75.

peuvent être une tradition orale, comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite : un Peuple qui chante est un Peuple poëte; et l'on sait que, dans tous les pays, les Poëtes furent les premiers Historiens, et que la première histoire ne fut qu'un recueil de chansons.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Au défaut d'un guide, cherchons à tâtons, dans l'obscurité qui enveloppe les premières connoissances que les possesseurs actuels du *Mexique* acquirent au temps de leur invasion, si nous ne trouverons pas quelque point d'appui sur lequel on puisse hasarder d'établir une Conjecture qui, si elle ne paroît pas suffisamment fondée, pourra du moins, en appelant sur cet objet l'attention et les recherches des Savans, donner lieu quelque jour à une conjecture plus solide.

S'il est vrai, comme tout semble le prouver, que l'*Asie* ait peuplé la Côte Occidentale de l'*Amérique* du *Nord;* si l'on doit accorder quelque croyance aux traditions qu'avoient les Mexicains sur leur propre origine, et qui, tout imparfaites qu'elles étoient, avoient été conservées avec plus de soin et méritoient plus de confiance que celles d'aucun Peuple des deux *Amériques;* on pourroit croire avec eux que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné, situé au Nord-Ouest de leur Empire : ils indiquoient même les différens lieux où ces Étrangers s'étoient arrêtés en avançant

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

graduellement dans les provinces de l'intérieur ; et c'est précisément la route qu'ils ont dû tenir, en supposant qu'ils vinssent du Nord de l'*Asie*[1].

---

[1] La description que les Mexicains faisoient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque, est la peinture fidelle des Tribus sauvages de Tatars dont on suppose qu'ils sont descendus. (*The History of America by Robertson.* Liv. IV.)

Suivant *Clavigero (Hist. del Mexico)*, La Tradition des Mexicains portoit que, antérieurement à la fondation de l'Empire, vers l'an 1160, ils habitoient un pays appelé *Aztlan*, situé dans le Nord et loin du Golfe de la *Californie* (c'est la position de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* au Nord de la *Mer Vermeille*). En s'avançant vers le Midi, ils traversèrent d'abord le *Rio Colorado* qui a son embouchure au haut du Golfe de la *Californie*, ensuite *la Gila*, qui est une branche du *Colorado ;* et ce dernier passage se fit dans un endroit où se voient encore les restes d'une grande construction qu'ils y avoient élevée, &c. (*Voyez* la Traduction anglaise de l'Ouvrage de *Clavigero*, sous le titre de *History of Mexico, collected from Spanish and Mexicain Historians*, &c. *London*, 1787. Vol. II, pages 208 à 210.)

L'ignorance des Conquérans du *Mexique*, qui, dans leurs expéditions, n'avoient pour objet que de trouver et de ramasser de l'or, a laissé dans l'obscurité les fastes de cet Empire ; au milieu des ténèbres épaisses qui environnent son berceau, on peut seulement démêler que la fondation n'en est pas ancienne ; et en la rapportant au commencement du treizième siècle de l'Ere chrétienne, c'est la reculer aussi loin que les conjectures et les vraisemblances peuvent y autoriser.

SUIVANT le D.r *Reinold Forster*, les anciens Mexicains et

En

En effet, la transmigration a dû commencer à s'opérer sur les parties du Nord de l'*Amérique* occidentale; et bientôt, attirée insensiblement par 1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Péruviens paroissent descendre de ces Nations qui, ayant été envoyées par *Kublai-khan*, pour faire la conquête du *Japon*, furent dispersées par une horrible tempête : « *Et il est probable*, ajoute-t-il, que quelques-uns des Vaisseaux ayant été jetés sur les côtes de l'*Amérique*, les hommes qui les montoient y auront fondé les deux grands Empires du *Mexique* et du *Pérou*. » (Voyez *R. Forster's Observations* &c. page 316.)

Quelque juste déférence que l'on doive avoir pour une opinion que le D.r *Forster* a mise en avant, je ne pourrois proposer d'adopter celle-ci : en effet, quand on connoît l'espèce de Bâtiment de mer que *Kublai-khan* a pu expédier des côtes d'*Asie* pour les envoyer à la conquête du *Japon*; quand on connoît la construction et la manière de naviguer des *Jonques* chinoises, on ne peut pas conclure avec *Forster*, qu'*il est probable* que ces Jonques, après avoir été dispersées par la tempête, ont été poussées *à trois mille lieues marines* de leur Point de Départ, pour les faire aborder à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et à *quatre mille lieues*, pour les porter sur celles du *Pérou* : on peut même observer que, pour parvenir à ce dernier point, elles auroient eu à traverser, en diagonale, *contre le vent*, toute la partie de la Zone Torride comprise entre l'*Asie* et l'*Amérique*; et l'on sait que, même pour les Vaisseaux et les Navigateurs modernes, cette traversée éprouveroit les plus grandes difficultés, et exigeroit un temps trop considérable pour que l'on puisse supposer que les Jonques fussent pourvues de la quantité de vivres et d'eau nécessaire pour un si long trajet. J'ajoute que le passage des Asiatiques en *Amérique* par les Vaisseaux de *Kublai-khan*, ne serait guère plus probable si l'on vouloit que la totalité des Jonques

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

l'attrait d'un accroissement progressif de chaleur, vers les lieux que le soleil éclaire plus long-temps et féconde par sa présence, une partie des Asiatiques transplantés a pu parvenir jusqu'aux fertiles plaines du *Mexique*, où la beauté du climat et la richesse du sol ont dû les déterminer à fixer leur demeure. Mais lorsque la terreur qui marchoit devant *Cortès*, venu de l'Orient, chassa les Mexicains du centre de l'Empire vers les points de la circonférence opposés au cours du torrent dévastateur, alors une partie des nouveaux Américains dut se porter vers le Nord-Ouest, plutôt que vers le Sud-Est où les terres trop resserrées entre les deux Océans, et occupées par des montagnes inaccessibles, offroient trop peu d'espace à la fuite, trop peu de ressources pour les besoins de la vie : semblables au troupeau sans défense que poursuit une bête féroce, leurs familles en déroute ont dû précipiter leurs pas, et ne s'arrêter dans leur course que lorsque la terre a manqué devant elles. Parvenus aux côtes que baigne la grande *Mer de l'Ouest*, ils se sont éparpillés sur cette lisière immense où l'Océan,

eût abordé à la côte du *Nord - Ouest* ou même à celle du *Mexique ;* car les hommes que, dans cette hypothèse, on supposeroit avoir fondé l'empire du *Midi*, auroient eu à parcourir environ mille lieues par terre (et par quels chemins !) pour se rendre du *Mexique* au *Pérou*.

d'une part, et de l'autre les forêts, leur offroient un double moyen de subsistance; et ils ont dû laisser, dans les intervalles des établissemens qu'ils formoient suivant les différentes directions qu'ils avoient tenues dans leur fuite, quelques-uns des établissemens primitifs des diverses Peuplades qui avoient pu ne pas désemparer de la Côte à l'époque où d'autres l'avoient abandonnée pour former un Empire. Heureux encore ceux qu'une force irrésistible repoussoit de leur terre natale! heureux de retrouver dans les antiques forêts de leurs pères, un asile contre l'inquisition de la cupidité, contre la tyrannie et l'esclavage, qui, du plus bel Empire du Nouveau Monde, en un instant, mais peut-être pour toujours, firent une vaste solitude!

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

Il ne seroit donc pas hors de vraisemblance que la *Côte du Nord-Ouest* comptât trois espèces d'Habitans : en première date, les hommes qui appartiendroient originairement au sol même de l'*Amérique*, si, toutefois, on doit adopter l'opinion, que cette grande Terre avoit ses Hommes propres ou aborigènes; comme elle a ses Animaux et ses Plantes : en seconde date, les Asiatiques du Nord, dont l'ancienne Chronique du *Mexique* atteste la transmigration : enfin, et en troisième date, les Mexicains réfugiés sur la côte après la destruction de leur Empire. Mais, si l'on peut en juger d'après les notions que nous avons acquises

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

sur cette partie du Nouveau Continent, la dernière espèce d'habitans paroît dominer sur les deux premières : par-tout, comme on l'a vu, se montrent les traces d'une ancienne civilisation ; tout indique que les hommes qu'on a pu connoître ont appartenu à un grand Peuple ; et ce grand Peuple n'étoit pas un Peuple chasseur, car il aimoit les arts d'agrément et savoit en multiplier les productions ; enfin, les Peuplades que l'on rencontre aujourd'hui disséminées sur la Côte du *Nord-Ouest*, semblent être les débris d'une grande Société ; et cette grande Société ne peut être que celle que la réunion d'un grand nombre de Hordes errantes, rassemblées sous un Chef, avoit formée, il y a trois siècles, dans les vastes plaines du *Mexique* où elle avoit bâti des Villes et fondé un grand Empire.

Cette Conjecture peut paroître hasardée : et comme, jusqu'à présent, les connoissances que nous avons acquises, ne présentent à l'appui aucune preuve qui ne puisse être, sinon détruite, du moins combattue, je ne dois pas chercher à la défendre par ces moyens subsidiaires et amenés de loin, dont souvent on cherche à étayer un système. Je me bornerai à répondre à deux objections que je me suis faites à moi-même, et qui sans doute se présenteroient à d'autres.

La première est la diversité des Langues parlées sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, qui, à de

très-petites distances, diffèrent absolument les unes des autres. Par exemple, le Langage de *Tchinkîtâné*, comme on l'a vu, ne paroît avoir aucune affinité avec celui de *Nootka* qui en est peu distant, ni même avec celui des îles de *Queen-Charlotte* qui en sont encore moins éloignées; et l'on pourroit se croire fondé à conclure de cette différence qui, en général, est un indice assez certain de la différence des origines, que les Peuplades qui occupent ces trois Points de la Côte, quoique très-rapprochées aujourd'hui, ne doivent pas avoir eu une origine commune.

Je répondrai d'abord que l'identité des Langages peut bien prouver l'identité d'origine; mais que leur diversité n'est pas toujours une preuve que l'origine des Peuples n'est pas commune: parcourez sur le Golfe de *Gascogne*, la côte occidentale de *France*; de *Brest* à *Bayonne*, vous entendrez parler trois Langues qui n'ont entre elles aucune similitude, le *bas-breton*, le *français* et le *basque*: voudrez-vous en conclure que les habitans de cette Côte n'ont pas une dernière origine commune!

Ne concluez donc pas, de ce que les habitans de *Tchinkîtâné*, ceux des îles de *Queen-Charlotte*, et ceux de *Nootka*, parlent des Langues différentes, que les hommes établis aujourd'hui sur ces trois Points ne proviennent pas du *Mexique* en dernière origine. Je trouve même, pour cette

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

différence des Langages, plusieurs explications qui, je le pense, ne paroîtront pas forcées.

D'abord, j'observe que si, comme il est probable, les réfugiés du *Mexique*, à leur retour dans leur ancienne patrie, ont entremêlé les nouveaux établissemens qu'ils formoient, avec d'anciens établissemens d'habitans primitifs de la Côte, originairement leurs ancêtres, ils ont bien pu n'y rapporter aucun reste de la Langue primitive qui, depuis long-temps, avoit cessé d'être la leur : on sait que les Peuples sauvages ont une Langue très-grossière, très-circonscrite ; et il est naturel de supposer que les premiers Asiatico-Américains du *Nord-Ouest*, après avoir établi un grand Empire dans le *Mexique*, ont dû, pour exprimer leurs nouvelles idées, créer une Langue, et même plusieurs Dialectes particuliers, dans lesquels les mots du premier Langage, qui ont pu s'y incorporer, ont dû, en se polissant dans le passage, se défigurer à tel point, qu'ils sont devenus méconnoissables pour les habitans primitifs de la Côte, comme la Langue primitive étoit devenue méconnoissable elle-même pour les réfugiés du *Mexique* qui parloient les nouvelles Langues.

Mais je vais plus loin ; et, en m'appuyant du témoignage et de l'autorité du savant *Clavigero* qui, dans son *Histoire du Mexique*, nous dit que, sur l'espace qu'occupoit l'Empire, on comptoit

trente-cinq Idiomes absolument différens les uns des 1791.
autres [1], je dirai que, même en supposant que Septembre.
toutes les Peuplades qui occupent actuellement la AMÉRIQUE.
Côte du *Nord-Ouest* jusqu'au coude et au retour Vues
du Continent vers l'Ouest, provinssent en dernier générales.
lieu du *Mexique*, et qu'il ne fût resté anciennement sur cette Côte aucun des Asiatiques transplantés, il ne seroit pas encore étonnant, j'ajouterai même qu'il seroit dans l'ordre des choses et des événemens, que ces Peuplades parlassent des Langues absolument différentes ; car la transmigration a dû se faire principalement des Provinces les plus éloignées du centre de l'Empire où le fer avoit tout détruit ou tout soumis, de celles du Couchant, du Nord et même du Midi : or, il est vraisemblable, et je pourrois dire qu'il est prouvé, qu'au *Mexique* qui, à cet égard ne devoit pas différer des Empires d'*Europe*, les habitans des Frontières ne parloient pas, n'entendoient même pas la Langue de la Capitale, puisque l'on comptoit sur le territoire qu'il occupoit trente-cinq Idiomes absolument différens ; et il est connu qu'une très-petite distance suffit pour mettre une différence entière entre les Langages de deux

[1] On n'en sera pas surpris, si l'on réfléchit que la Nation mexicaine s'étoit formée de la réunion d'un grand nombre de Hordes errantes qui s'étoient rassemblées sous un Chef.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

portions d'un même pays. Ainsi, en supposant même que la totalité de la Côte du *Nord-Ouest* ne fût habitée aujourd'hui que par des réfugiés mexicains; si, comme on doit le croire, ils proviennent principalement de différens points des frontières, la diversité des Langages est plutôt une preuve en faveur de leur origine mexicaine et commune, qu'elle ne seroit une objection contre cette conjecture.

C'est ainsi que l'on explique tout naturellement comment *Nootka* et *Tchinkîtâné*, quoique n'étant éloignés l'un de l'autre que d'environ cent quarante lieues, ont pu avoir des Idiomes absolument différens; et comment, aux îles de *Queen-Charlotte*, quoique situées entre ces deux Points, et n'étant séparées du Continent que par un bras de mer qui n'a pas plus de vingt lieues de large, on a pu parler une troisième Langue qui ne ressemble en rien ni à celle de *Nootka*, ni à celle de *Tchinkîtâné*.

Nous trouvons, comme on le voit, plusieurs causes de la diversité qui se fait remarquer dans les Langages sur la Côte du *Nord-Ouest*; et aucune raison ne se présente qui contrarie la Conjecture de la transplantation sur cette Côte, d'une partie des habitans du *Mexique* après la destruction de l'Empire. Il se peut que quelqu'un de ces différens Idiomes soit la *Langue-mère*

des Asiatico-Américains, les habitans primitifs de la Côte du *Nord-Ouest*, celle dont on pourroit retrouver quelque trace dans la Langue principale du *Mexique*, où durent la porter ceux des premiers habitans qui abandonnèrent les bords de la mer : et je pense que c'est particulièrement dans ces îles qu'elle peut s'être conservée; car ceux des Asiatiques transplantés qui, dans l'origine, ont pu s'y établir, ont dû être moins portés à abandonner la mer, pour se répandre dans l'intérieur du Continent, que ceux qui erroient sur la Côte : l'Insulaire sent le prix d'une Patrie isolée, l'avantage de ce large fossé qui l'environne et le protége contre une invasion, contre une surprise; et rarement est-il tenté de se transplanter sur le Continent, où il doit craindre de trouver des voisins, des ennemis, et trop souvent un maître et un oppresseur. C'est aussi dans une île, dans celle à laquelle appartient *Nootka*, que nous trouvons le Langage qui paroît avoir le plus d'affinité avec la Langue mexicaine; et c'est aussi des trois Points dont nous avons comparé les Idiomes[1], celui qui est plus voisin du *Mexique*. On pourroit donc croire que *Nootka* a conservé la Langue primitive des Asiatico-Américains, et que quelques mots en ont passé

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

[1] Ci-devant, page 107.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

dans la Langue principale du *Mexique*. *Anderson*, qui a dressé le Vocabulaire de la Langue de *Nootka*, dont le capitaine *Cook* a enrichi le Journal de son troisième Voyage [1], nous dit que, en rapprochant les mots de cette Langue du petit nombre de termes mexicains qu'il est parvenu à recueillir, il aperçoit entre les uns et les autres la conformité la plus frappante. Les mots des deux Langues se terminent, pour la plupart, par *ltl* [2] ou *z*. « On peut même remarquer, dit le lieutenant *King*, qui a donné ses soins à l'impression du Journal de *Cook*, on peut remarquer, à l'appui de l'observation d'*Anderson*, que le terme *Opulszthl* qui, dans la Langue de *Nootka*, désigne le Soleil, et le mot *Vitziputzli* qui, dans celle du *Mexique*, est le nom de la Divinité principale des Mexicains, qu'ils qualifioient de Tout-puissant, de Seigneur du Monde, ont entre eux une analogie de sons qui n'est pas très-éloignée ». Je crois qu'on pourroit enchérir sur la remarque du lieutenant *King*, et dire que cette analogie est si marquée, si voisine de l'identité, que les Savans, accoutumés

---

[1] *Cook's 3.d Voyage*. Vol. III, page 336.

[2] Que les Anglais écrivent *lthl*. On en peut voir un échantillon dans les termes numériques de *Nootka* que j'ai rapportés (ci-devant page 107) : les finales des mots *Altaquolthl*, Huit ; et *Tsawaquulthl*, Neuf, sont des finales mexicaines.

à manier les Langues, à les comparer entre elles, 1791.
et à déduire de cette comparaison, des affinités Septembre.
ou prochaines, ou éloignées, pourroient trouver AMÉRIQUE.
dans les deux mots rapportés plus qu'un air de Vues générales.
ressemblance, soit dans les mots eux-mêmes considérés grammaticalement, soit dans les objets et dans l'idée dont ils sont l'expression.

Je ne pousserai pas plus loin cette discussion, dont je n'ai fait, pour ainsi dire, qu'indiquer le sujet; elle exigeroit un développement qui me porteroit hors des limites que j'ai dû me fixer: il peut me suffire d'avoir fait entrevoir dans ce qui vient d'être dit, que, si les diverses Peuplades disséminées sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, ne parlent pas la même Langue, si leurs Langages n'offrent même aucune similitude, il n'en faut pas conclure que la plupart de ces Peuplades ne sont pas venues du *Mexique* après la destruction de l'Empire: la différence des Langages peut, comme on l'a vu, s'expliquer; et elle fortifieroit plutôt qu'elle n'affoibliroit la conjecture de la transmigration du *Mexique* sur la Côte.

Nous pourrions obtenir des lumières plus directes, des connoissances plus précises sur les habitans de la côte du *Nord-Ouest*, par la Compagnie anglaise de la Baie de *Hudson*: établie dans cette Mer Méditerranée dont elle occupe exclusivement le contour, et qui s'enfonce de plus de trois

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

cents lieues marines dans l'intérieur de l'*Amérique du Nord*, par des latitudes qui sont les mêmes que celles de quelques-unes des parties connues de la côte du *Nord-Ouest*, elle pourroit, en poussant ses Établissemens, ou seulement ses Reconnoissances, vers l'Occident, parvenir graduellement jusqu'à la Côte du *Grand-Océan boréal.* On voit sur les Cartes générales du Globe, publiées, en 1790 et 1794, par le géographe anglais *Arrowsmith,* que déjà les Coureurs de la Compagnie ont porté leurs excursions jusqu'à deux cents lieues dans l'Ouest de la Côte occidentale de la Baie de *Hudson;* on sait que déjà parvenus aux *Stony-Mounts*, ils ont découvert des passages à travers cette chaîne de montagnes, et il ne reste pas un espace de plus de deux cents lieues à parcourir, pour que la communication entre la côte de l'Est et celle de l'Ouest soit ouverte et connue. Si ces vastes déserts, où des Hordes éparses, honorées du nom de *Nations*, occupent çà et là de petits cantons, peuvent jamais devenir praticables pour les Européens; si jamais l'œil d'un Observateur philosophe peut y pénétrer; peut-être deviendra-t-il possible de découvrir quelque trace de la marche qu'a suivie la population de l'*Amérique du Nord;* de connoître par quelle voie les habitans de la côte du *Nord-Ouest* s'étoient procuré le fer et le cuivre dont ils se trouvoient pourvus avant

l'arrivée des premiers Vaisseaux européens à leur côte, et quelles communications ils entretenoient avec les Nations qui occupent l'intérieur, et, peut-être, de proche en proche, avec celles de la Côte orientale; de déterminer, enfin, cette espèce de ligne de démarcation qui doit exister, quoique en partie effacée par le temps, entre les hommes d'*Europe* qui, dans les siècles anciens, ont peuplé l'*Amérique* par l'Orient, et les hommes d'*Asie* qui l'ont peuplée par l'Occident.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Mais c'est nous arrêter trop long-temps sur un rêve; je ne dois pas oublier que l'intérêt des Sciences et le progrès des connoissances humaines trouveront toujours un adversaire indomptable dans l'intérêt mercantille de la Compagnie de *Hudson* : la crainte de partager un commerce lucratif, la rend attentive, jusqu'à l'excès, à n'en pas laisser connoître les sources; et les Savans de sa propre nation lui ont fait trop souvent, et toujours sans succès, le reproche que méritent ses réticences et le mystère impénétrable dont elle enveloppe ses opérations et ses recherches, pour qu'il soit permis d'espérer que la voix d'un Étranger, si jamais elle pénétroit dans les Comptoirs de la Compagnie, pût l'engager à faire connoître au Genre-humain une partie de l'habitation commune, dont elle veut, pour son

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

intérêt, se réserver exclusivement la connoissance[1].

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit tirer de la diversité des Langages, contre la transmigration des Réfugiés du *Mexique* sur la Côte occidentale de l'*Amérique* du *Nord*, je dois en présenter une autre qui pourroit, en apparence, paroître mieux fondée; mais qui, à l'examen, ne paroîtra que spécieuse.

Comment se peut-il, dira-t-on, que les Réfugiés du *Mexique*, façonnés au gouvernement et à l'obéissance, habitués à jouir des avantages qui résultent de la formation des grandes Sociétés, n'ayent pas cherché, après leur dispersion, à se réunir sous un Chef, à se former en grand Corps, à fonder un

[1] Dans le cours de la guerre que la *France* porta en *Amérique*, pour consolider l'indépendance des *États-Unis*, *la Pérouse* commandant une Division de deux Frégates, s'empara des Établissemens de la Compagnie anglaise dans la Baie de *Hudson*. Parmi les papiers qui furent trouvés dans le Fort principal, étoit le Manuscrit d'un Voyage très-intéressant, fait, en 1772, par M. *Hearne*, commandant alors ces Établissemens. Il avoit remonté les rivières, traversé les lacs, et étoit parvenu, après de longues fatigues, à la côte extrême de cette partie de l'*Amérique*, par-delà le Cercle polaire, d'où il avoit découvert la *Mer Boréale* ou *Hyperboréenne*. *La Pérouse* ne voulut pas user du droit de conquête; il rendit généreusement à M. *Hearne* un ouvrage qu'il voulut bien regarder comme la propriété personnelle de ce Commandant, quoique le Voyage eût été fait par les ordres et aux frais de la Compagnie: il mit cependant à cette faveur, une condition à laquelle

nouvel Empire des débris du premier !.... Ils venoient d'éprouver que la réunion des hommes en grande Société ne les garantit pas toujours de l'oppression, et qu'il se trouve une Société plus nombreuse ou plus forte qui subjugue et asservit la plus foible. D'ailleurs, la civilisation n'avoit pas encore jeté de profondes racines; les Peuples des frontières, plus nouvellement annexés à l'Empire, avoient dû être civilisés plus tard que ceux qui en avoient formé le noyau; et les Mexicains qui peuplent aujourd'hui la Côte, provenus de la lisière, puisque, dans l'intérieur, le fer qui soumit leur pays avoit tout détruit, ont dû aussi, par la pente naturelle, revenir plutôt à l'état d'Hommes sauvages : car

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

M. *Hearne* n'eut pas de peine à souscrire; ce fut l'obligation par lui de faire imprimer et de rendre public le Journal de son Voyage aussitôt qu'il seroit de retour en *Angleterre*.

Cette publication a été long-temps attendue; on m'a dit qu'il avoit enfin paru une relation du Voyage de M. *Hearne*: et personne ne doutoit qu'ayant engagé sa parole, il ne fît honneur à cet engagement. Mais lui aura-t-il été libre de rapporter tout ce qu'il a vu, de dire tout ce qu'il sait! Il peut être permis d'en douter.

Je tiens l'anecdote de *la Pérouse* lui-même; et elle doit être consignée dans les dépêches officielles qui rendirent compte d'une Expédition dans laquelle il sut allier aux rigueurs de la guerre, cette sensibilité philantropique qui, après la victoire, ne distingue plus le vaincu du vainqueur, et qui, dans la suite, lui a valu des témoignages flatteurs et mérités de l'estime et de la reconnoissance de nos ennemis.

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

l'Histoire nous apprend que le retour de la civilisation à l'abrutissement est incomparablement plus rapide que le passage du dernier état au premier; et plusieurs causes y concourent.

Dans l'état de Sauvage [1], et dans un pays peu abondant en subsistances et en productions animales, les hommes ne cherchent point à se réunir en grands Corps; dès que leur nombre s'est accru assez pour former une nouvelle famille, ils se séparent et se portent sur des cantons qui, n'étant pas encore occupés, offrent plus de moyens pour les alimenter et fournir à tous leurs besoins : dans cette nouvelle dispersion, ils ne peuvent plus profiter ni des secours, ni des découvertes des autres; chaque famille, chaque horde est trop peu nombreuse pour faire par elle-même beaucoup de découvertes; l'exemple des ancêtres et les leçons de l'expérience sont perdus pour les générations qui succèdent; et il reste à peine quelques traits que le temps n'a pu tout-à-fait effacer, et dont la trace, souvent interrompue, et continuée par des conjectures, nous conduit à entrevoir quelquefois que des Hordes, aujourd'hui dispersées, ont dû, dans des temps plus anciens, appartenir à quelque grande Société civilisée qui connoissoit des arts et avoit dû connoître des lois.

[1] *Reinold Forster's Observations*, &c., page 317.

Mais

Mais si l'Homme sort difficilement de l'état de Sauvage et de dispersion, il est prompt à y revenir aussitôt que sont rompus les liens qui le retenoient dans l'état de civilisation : et les Peuples les plus policés ne sont pas exempts de retomber dans l'abrutissement. Cherchez sur les rives du *Nil*, la place qu'occupoit cette *Diospolis* si fameuse, l'*Hécatompyle*, la *Thèbes* qui ouvroit ses cent portes aux cent fois dix mille combattans que ses murs renfermoient; parcourez les champs où la *Babylone* de *Sémiramis* étaloit ses merveilles; ceux où brilla *Palmyre*, bien moins ancienne; les plaines où d'autres Cités célèbres sont cachées sous l'herbe; quelques-unes dont les ruines même ont péri [1] : examinez l'espèce d'hommes qui, déjà depuis une suite de siècles, habitent çà et là, et par intervalles, des contrées jadis si policées, si florissantes; vous n'aurez pas de peine à concevoir qu'il ne faut pas une succession de temps aussi longue qu'on pourroit d'abord se l'imaginer, pour ramener les hommes, du plus haut point de la civilisation, à l'état de barbarie, pour refaire de l'Homme policé un Homme sauvage : et la période pour le passage d'un état à l'autre doit être d'autant moins longue, que l'état civil et politique d'un Peuple étoit plus nouveau et moins perfectionné.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

---

[1] *Etiam periere ruinæ.* Luc. *Phars.*

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Trois siècles ont donc pu suffire pour que le Mexicain des Frontières, à peine dépouillé de la croûte de la barbarie, et repoussé, par une irruption subite, vers les forêts du *Nord-Ouest*, ait été rendu à l'état primitif et naturel d'où une civilisation à peine ébauchée commençoit à le faire sortir [1].

L'état dans lequel s'est montrée la Côte occidentale de l'*Amérique* du *Nord* aux premiers Voyageurs qui nous l'ont fait connoître, en ramenant notre pensée sur le Nouveau Monde, en général, nous conduit à jeter un coup d'œil rapide sur les deux *Amériques*, pour les considérer ensemble sous le rapport de la civilisation.

---

[1] Ce Chapitre a été lu par Extrait dans une des Séances publiques de l'*Institut national :* resserré dans des bornes qui ne laissoient place à aucun développement ; isolé des descriptions de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, qui servent de fondement à la *Conjecture* que j'ai hasardée sur la manière dont il est possible que se soit opérée successivement la population de cette lisière occidentale du Nord, l'Extrait a pu ne paroître aux Auditeurs qu'une série d'hypothèses établies sur une base dont on pouvoit contester la solidité ; mais j'ose me flatter que, si les Lecteurs qui se seront arrêtés sur les deux Chapitres précédens, trouvent que cette Conjecture n'est pas appuyée de *Preuves* convaincantes et décisives (et malheureusement l'Histoire écrite nous les refuse), du moins ne trouveront-ils pas qu'elle soit dépourvue de *Probabilité :* quand on est forcé de marcher dans les ténèbres, on fait usage, pour se guider, du bâton de l'Aveugle.

QUELQUES Philosophes ont conclu de l'état physique de l'une et l'autre *Amérique*, que la formation de ce Continent, à quelque cause qu'elle doive être rapportée, étoit beaucoup moins ancienne que celle du Continent que nous habitons : la dénomination de *Nouveau-Monde* leur a paru ne devoir pas seulement indiquer le peu d'ancienneté de sa découverte, mais aussi s'appliquer à l'époque où, plus anciennement, elle a pu devenir l'habitation de l'Homme : et les notions que nous avons acquises sur les divers Peuples qui l'occupoient quand nous y abordâmes pour la première fois, sembleroient appuyer l'opinion qui s'est formée sur son peu d'ancienneté, comparativement avec celle que nous accordons à notre Continent.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Si l'on ne veut pas récuser tous les témoignages de l'Antiquité, on ne peut se refuser à croire que l'Ancien Monde a eu son enfance et son adolescence : et, en l'observant dans sa marche progressive, on peut le regarder comme dans l'âge mûr, et prévoir, dans un temps illimité, sa décrépitude et sa fin. Le Nouveau Monde, comme l'Ancien, devoit avoir ses Périodes. L'*Amérique*, à l'époque de sa découverte, se montre comme peu éloignée de la création, comme dans l'enfance, si nous la considérons sous le rapport des hommes qui l'habitoient : la plupart de ses

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Peuples étoient encore au point où nos ancêtres, et ceux de toutes les Nations aujourd'hui policées, se trouvoient, il y a quatre mille ans. Lisez ce que les Voyageurs et les Historiens nous ont rapporté des habitans du Nouveau Monde; vous y retrouverez l'Homme de l'Ancien dans son enfance : dans les petites Nations éparses, vous croirez voir les premiers Égyptiens, hommes féroces et sauvages, vivant à l'aventure, ignorant les commodités de la vie, même l'usage du feu, et ne sachant pas se former des armes pour défendre leur vie contre l'attaque des bêtes [1] : dans les Pécherais de la *Terre de Feu*, les Grecs sauvages, vivant de feuilles d'arbres, et, pour ainsi dire, broutant l'herbe, avant que *Pélasgus* eût enseigné aux Arcadiens à se construire des huttes, à se vêtir de la dépouille des animaux, à se nourrir de glands [2] : dans la plupart des Sauvages du *Canada*, les anciens Scythes, enlevant la chevelure à leurs ennemis vaincus, et buvant leur sang dans leur crâne [3] : dans plusieurs des Nations du Nord et du Sud, l'habitant des *Indes Orientales*, ignorant la culture, ne se nourrissant que de fruits, couvert de peaux de bêtes, et tuant

[1] *Diodor.* Liv. I, Parag. 1. Art. 3.

[2] *Pausanias*, Liv. VIII, Chap. 1.

[3] *Herodot.* Liv. IV.

le vieillard et l'infirme qui ne pouvoient plus suivre dans ses courses le reste de la famille [1] : au *Mexique*, vous reconnoîtrez les Cimbres et les Scythes, enterrant vivans avec le Roi mort, les grands officiers de la Couronne [2] : au *Pérou*, comme au *Mexique*, et même chez les petites Nations, vous retrouverez des Druides, des Vates, des Eubages, des Jongleurs, des Prêtres imposteurs et des hommes crédules [3] : sur toutes les parties du Continent et dans les îles qui en dépendent, vous verrez les Bretons ou Britons, les Pictes des Romains ; et les Thraces, hommes et femmes, se peignant le corps et le visage, se piquant la peau, y faisant des incisions ; et ces derniers condamnant leurs femmes à travailler à la terre, à porter de lourds fardeaux, et se déchargeant sur elles des travaux les plus pénibles [4] : dans les forêts du *Canada*, dans le *Brésil*, et ailleurs, vous retrouverez les Cantabres, faisant subir la torture à leurs ennemis qu'ils ont faits prisonniers dans les combats, et chantant la

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

[1] *Herodot.* Liv. III et IV. — *Val. Maxim.* Liv. II.

[2] *Herodot.* et *Strabo.*

[3] Dans l'Hist. anc. des Gaules, dans celle des îles Britanniques, et dans toutes les Hist. des anciens temps de l'Europe, du Nord, de l'Asie, &c.

[4] *Herodot.* Liv. II.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Chanson de mort autour du poteau où la victime expire dans les plus affreux tourmens [1] : enfin, par-tout, l'*Amérique* vous présentera l'horrible spectacle de ces sacrifices humains, dont les Peuples des deux Mondes ont souillé la surface entière du Globe ; et plusieurs Nations du Nouveau, comme quelques-unes de l'Ancien [2], vous feront reculer d'horreur à la vue de ces exécrables festins où l'Homme se repaît avec délices de la chair de son semblable.

Le tableau que le Nouveau Monde présenta aux hommes de l'Ancien qui le découvrirent, n'offroit donc aucun trait dont notre propre histoire ne nous fournît le modèle dans l'enfance de nos Sociétés politiques. L'*Amérique* aussi devoit avoir son enfance : mais, comme la marche de la Nature est uniforme dans la formation et les progrès des mêmes Espèces, on doit croire que l'*Amérique*, livrée à elle-même, eût eu ses différens âges et ses périodes marqués. Déjà même quelques portions de cette vaste Terre commençoient à sortir de la barbarie qui caractérise l'enfance des Peuples ; déjà, au *Pérou*, *Manco Capac*,

[1] *Strabo*, Liv. II.

[2] Les Irlandais et les Massagètes, suiv. *Strabon*, Liv. IV. — Les Scythes, suiv. *Eusèbe, Préparat. évangél.* Liv. I, Chap. 4; et autres Peuples de l'ancien Continent.

au *Mexique*, les prédécesseurs du malheureux *Montézuma*, étoient parvenus à réunir un grand nombre de Hordes errantes, à les fixer dans des villes, à leur donner un Culte, à leur faire reconnoître et aimer l'empire des lois. Bientôt on eût vu les fiers Chichimèques, les terribles Otomies, retirés depuis si long-temps dans les antres des montagnes que le *Mexique* a pour bornes, où le produit de la chasse et quelques racines sauvages, dérobées aux fentes des rochers, soutiennent leur existence, hommes féroces que n'ont pu soumettre les armes européennes, parce que les Conquérans à qui l'usage en est réservé ne peuvent pénétrer jusqu'à leurs repaires, on les eût vus successivement descendre de leurs montagnes inaccessibles à tous autres; et, attirés par l'appât des commodités et des douceurs de la vie dont jouissoient les hommes de la plaine, se dépouiller insensiblement de leur férocité, et, indomptables par la force, mais vaincus par l'exemple, adopter enfin les mœurs et les usages du grand Peuple dans lequel ils seroient venus s'incorporer et se confondre. L'Empire du *Pérou*, fondé, comme celui du *Mexique*, depuis environ deux siècles comptés à l'époque de la Découverte, et constitué sur des principes peu différens, en suivant la pente naturelle et le cours des fleuves, eût poussé des branches vers l'Orient : et, de proche en proche,

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

la civilisation eût atteint ces farouches Brasiliens, ces anthropophages si redoutés des Européens, ces hommes jaloux de leur indépendance, dont la plus grande partie a su se soustraire, et sans doute pour toujours, au joug de fer que des Étrangers, en s'emparant de leur Terre, avoient osé leur présenter. Ainsi, un troisième Empire se fût élevé entre les grands fleuves du *Marañon* et de *la Plata :* et, dans le même temps que l'Empire du *Pérou*, en se prolongeant par le Nord-Est jusqu'à la mer des *Antilles*, eût communiqué avec ces Iles fertiles que quelque grande convulsion du Globe paroît avoir détachées du Continent, celui du *Mexique* eût versé le superflu de sa population sur les pays situés au Nord et à l'Est de son territoire, et, en remontant le *Mississipi*, eût pu se prolonger et s'étendre jusqu'aux grands lacs et au fleuve du *Canada.* On peut présumer, par analogie avec ce qui s'est passé dans l'Ancien Monde, que les habitans peu nombreux des Contrées Boréales et Australes auroient successivement reflué dans les Zones tempérées et vers les lisières de la Zone torride; et que, si ceux qui se trouvent disséminés sur la grande Terre de l'*Amérique* du *Nord*, et aux extrémités de la *Terre Magellanique*, n'eussent pas abandonné leurs Terres natales, pour se porter vers les frontières du *Mexique*, d'une part, et de l'autre, sur

celles du *Brésil* et du *Pérou*, ils eussent continué de végéter sur le sol qui les nourrit, comme ces petites Nations qui, dans l'Ancien Continent, occupent les parties de *l'Asie* et de *l'Europe* situées dans le voisinage du Cercle polaire Arctique, les Tschukschis, les Samoyèdes, les Lapons.

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Mais l'arrivée des Européens a arrêté la Nature dans sa marche, et a condamné l'*Amérique* à vieillir dans une longue enfance. La raison et l'humanité se révoltent également et à la fois, quand on se rappelle que, par notre fait, un grand nombre de Nations de ce malheureux Continent ont disparu de dessus la surface de la Terre qu'elles devoient partager avec nous ; et que les conquérans qui dévastèrent le Nouveau Monde, n'ont pas tenté un effort pour cicatriser, s'il est possible, la grande plaie qu'ils ont faite au Genre humain ; pour introduire chez les Peuples qui ont survécu à la destruction des autres, un régime social qui, en les rappelant à la dignité de l'Homme, les ramenât à l'amour de la vie, et au desir de conserver et de multiplier leur Espèce. On s'étonne que l'idée de la mort n'inspire au Péruvien aborigène aucun sentiment de crainte ! Il est esclave ; et mourir n'est pour l'Esclave que se débarrasser de l'insupportable fardeau de sa malheureuse existence.

Mais l'Européen, en détruisant les hommes du

1791. Septembre. Amérique. Vues generales. Nouveau Monde, par quoi a-t-il cru pouvoir combler ce vide immense ? En général, par quelques rebuts des Sociétés d'*Europe*, habiles à détruire, impuissans à créer; des aventuriers que, pour la plupart, leur Patrie avoit rejetés de son sein, comme des immondices dont la fermentation peut corrompre l'air, et qui portent avec elles les germes de la contagion. Si vous combinez avec ces élémens impurs quelques milliers d'hommes noirs achetés sur les sables d'*Afrique*, qui, apportant sur un sol étranger l'horreur du travail qui leur est naturelle, y adoptent tous les vices qu'enfante l'esclavage, et ne cherchent point à s'y reproduire, vous aurez l'espèce de population qui a remplacé une foible partie de la population primitive que la faux des Européens a moissonnée sur l'une et sur l'autre *Amérique*. Ce n'est pas avec de nouveaux principes de destruction que cette moitié de la Terre pourra jamais réparer ses pertes, qu'elle pourra se régénérer : et les Maîtres du Nouveau Monde sont trop forts contre le foible Américain, pour que jamais il puisse, par lui-même, briser le joug qui l'opprime, jamais franchir le mur d'airain qui, ne pouvant être renversé par des efforts impuissans et bientôt funestes, s'opposera constamment et invinciblement au progrès de la civilisation.

Si jamais il s'opère une révolution en faveur de

l'*Amérique*, ce ne sera que par des Européens devenus Américains ; eux seuls pourront lui rendre le poids que, par l'étendue de son territoire, par ses fleuves navigables, les plus grands de la Terre, par la variété de ses productions indigènes, par ses métaux précieux, ses diamans, ses perles, funestes présens de la Nature qui causèrent tous ses malheurs, elle devoit avoir dans la balance politique du Globe, comme elle l'a dans la balance physique. Eh! qui peut prévoir et calculer quelles seront dans les siècles à venir les destinées de ce vaste et riche Continent entre les mains des hommes d'*Europe*, entreprenans et insatiables d'or et de gloire, qui, en s'y naturalisant, y naturaliseront avec eux leurs arts et leur industrie!

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

Mais, en attendant que l'*Amérique* ait pris le rang que la Nature lui avoit marqué ; en attendant qu'un jour peut-être le Nouveau Monde, après avoir été long-temps opprimé par l'Ancien, vienne à l'opprimer à son tour ; la Côte du *Nord-Ouest*, échappée, jusqu'à présent, aux orages qui ont bouleversé l'intérieur du Continent et ses Côtes Septentrionales de l'*Est*, nous ouvre une voie à faire un peu de bien, pour compenser en partie, s'il se peut, tout le mal que nous avons opéré. Ignorée, durant trois siècles, à côté d'une terre qui vit ses enfans détruits par le fer des

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

Étrangers venus de l'Orient, ou réduits en esclavage et succombant dans les mines sous le poids du travail, cette Côte privilégiée a dû son indépendance à son obscurité. Sa situation à la limite Occidentale de l'*Amérique* du *Nord*, l'âpreté de son climat, l'heureuse privation des métaux dont l'Européen a soif, le caractère de ses habitans, ombrageux et braves, le genre de ses productions, qui ne sont que les produits de la chasse et de la pêche, tout semble aujourd'hui devoir lui assurer le maintien de sa liberté, et la défendre contre l'ambition des Conquérans. Mais, sans attenter à un bien dont elle doit être si jalouse, ne pourrions-nous pas nous présenter aux Peuplades qui l'habitent, le Caducée et l'Olive à la main ! introduire parmi elles le goût et la pratique des Arts utiles ! leur enseigner l'emploi de nos instrumens de labourage ! naturaliser sur un sol qui n'attend que la culture pour rendre utile sa fécondité, les productions qui enrichissent d'autres parties de la Terre situées sous les mêmes latitudes ! établir dans ces contrées ouvertes à la civilisation, au lieu de la misère et des vices qui s'opposent aux progrès des Nations à demi civilisées, les vrais principes de l'ordre social, et un système raisonné de Morale et de Religion ! acquitter, enfin, envers l'Humanité, la dette des Peuples qui ont devancé les autres dans la civilisation, et

ajouter, pour ainsi dire, de nouveaux Peuples au Genre humain ! Eh ! pourquoi l'*Europe* ne feroit-elle pas pour une portion de l'*Amérique* ce que l'*Égypte* fit pour la *Grèce* [1] ! La distance et les dangers, qui jamais ne parurent des obstacles lorsque des Terres éloignées offrirent de l'or à la cupidité, en présenteroient-ils d'insurmontables, quand il s'agit de servir l'Humanité, aujourd'hui sur-tout que l'Art nautique perfectionné a rapproché, et, pour ainsi dire, identifié toutes les parties du Globe ! Que la Morale, mise une fois en pratique, rapproche donc aussi tous les hommes, tous les enfans de la même mère : et, si aux projets de la bienfaisance ont peut associer

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues générales.

---

[1] « S'il faut s'en rapporter aux Traditions anciennes, les premiers habitans de la *Grèce* n'avoient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles.

» Les premiers Législateurs des Grecs encore sauvages furent des Égyptiens qui venoient d'aborder sur les côtes de l'*Argolide*. Ils y cherchoient un asile ; ils y fondèrent un Empire : et ce fut, sans doute, un beau spectacle de voir des Peuples agrestes et cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le Monde, découvrir sous leurs pas une Terre inconnue, et la rendre fertile, se répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, et parvenir enfin à couler dans l'innocence des jours purs et sereins. » (*Voyage du jeune Anacharsis*, Introduct. pages 1 et 2, Tom. I de l'Édit. *in*-4.°)

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

les calculs de l'intérêt, croyons que l'accroissement de notre commerce et de notre navigation nous dédommagera de nos avances et paiera nos sacrifices.

Mais si ce vœu ne peut être rempli ; si la Philantropie n'est qu'un vain mot ; il n'est aucun espoir que les habitans de ces Terres qui se prolongent sur une lisière d'environ six cents lieues, et dont la population éparse ne peut être évaluée à plus de quinze ou vingt mille individus, voient jamais se réunir leurs Hordes trop éparpillées, que la difficulté de subsister tient éloignées les unes des autres, et parmi lesquelles le besoin de vivre, et peut-être des causes de rivalité qui nous sont inconnues, allument encore le flambeau de la discorde et provoquent des guerres extérieures et intestines. Mais du moins, si nous ne voulons pas faire à ces Peuples tout le bien qui seroit en notre pouvoir, épargnons-leur le mal pour lequel nous avons tant de moyens ; ne cherchons point à troubler le calme de leurs retraites : et si des communications commerciales sont maintenues avec eux, donnons-leur l'exemple de la loyauté ; occupons-nous de leur rendre profitable un trafic qui peut, par une conduite bien calculée de notre part, et sur-tout avec de la modération et de la mesure, nous procurer de grands avantages.

Il est temps de perdre de vue la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* sur laquelle peut-être je me suis trop long-temps arrêté : abandonnons-la pour rejoindre le capitaine *Marchand;* et, en suivant sa route à travers le *Grand-Océan*, hâtons-nous avec lui d'aborder à l'Ancien Continent. Quand on a promené péniblement sa pensée sur l'immense solitude de cette longue Côte, une des limites du Nouveau Monde, et qu'en rassemblant les traits épars qu'elle offre à la méditation, on a vu que des Peuplades, des troupeaux d'hommes, jetés çà et là, disputent leur terrain aux animaux des forêts; que chacun de leurs besoins ne peut être satisfait que par une victoire sur ces redoutables rivaux, ou par une conquête sur la mer; que, si leurs yeux se lèvent vers le ciel, à leurs regards se présentent des nuages amoncelés qui portent les frimas; que sous leurs pieds est une terre de glace; qu'autour d'eux s'élèvent des montagnes inaccessibles dont une neige perpétuelle enveloppe les sommets où elle se confond avec les nuées; qu'enfin l'existence pour eux n'est supportable que parce qu'heureusement ils ignorent de quels bienfaits la Nature, marâtre à leur égard, a comblé une partie de l'Espèce humaine; on est pressé de reporter son imagination vers ces heureuses contrées où, sous un beau ciel, de nombreux troupeaux offrent à l'Homme une dépouille sans cesse renaissante

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

qu'il n'est pas obligé de conquérir, et des animaux dociles qu'il associe à ses travaux ; où de vastes plaines étalent au loin ces épis courbés sous leur poids, dont le grain nourricier assure la subsistance de l'année; où de riches coteaux exposent au soleil qui les mûrit, ces grappes dont le jus fermenté ranime les sens affoiblis et relève les forces abattues; où, enfin, le travail de quelques-uns suffit à la nourriture de tous. Heureux les Hommes que le Dispensateur universel du Bien et du Mal a placés sur ces terres de bénédiction [1] ! trop heureux si, appréciant les biens qu'il plut à sa bonté de faire entrer dans leur partage, reconnoissans et modérés, ils savoient se contenter et jouir ! et si, agités par l'insatiable avidité, aveuglés par l'ambition encore plus insatiable, animés par la vengeance, excités par la haine, et appelant contre eux-mêmes la discorde, la guerre et la mort, ils ne convertissoient pas en des champs de carnage et de désolation, ces terres qui furent abandonnées au

[1] *O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint*
.... quibus ipsa ....
Fundit humo facilem victum justissima tellus !
Virg. *Georg.* Lib. II.

Heureux.... s'il connoît son bonheur !
Fidelle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Delille.

au travail de leurs bras pour entretenir leur fugitive existence! Pourquoi faut-il que le Sage, condamné à être le témoin de leurs fureurs homicides, s'il n'en est pas la victime, ait eu si souvent, dans le cours des siècles, à regretter que sa destinée ne l'eût pas plutôt jeté au milieu de quelqu'une de ces Peuplades qui, n'ayant à se défendre que contre les Ours, trouvent dans ces redoutables voisins, des ennemis moins dangereux, moins féroces que les Hommes!

1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

CHAPITRE VII.

NAVIGATION de la Côte Nord-Ouest *de l'*Amérique *aux îles* Sandwich. — *On s'y pourvoit de rafraîchissemens sans y mouiller.* — *La hauteur perpendiculaire de quelques-unes des montagnes de ces îles déterminée par approximation.* — *Recherches sur la question : A qui appartient la première découverte de ces îles !* — *Des îles* Sandwich *à* Macao, *en passant par l'Archipel de* Mari-Anne. — *Séjour à* Macao. — *L'introduction des Fourrures à la* Chine, *par les Ports du Midi, venoit d'être prohibée.* — *Considérations générales sur l'état actuel du commerce des Pelleteries, et sur ce qu'on en peut attendre pour l'avenir.*

1791. Septembre. LA TRAVERSÉE de la Côte d'*Amérique* aux îles *Sandwich* est sans intérêt comme sans variété : le capitaine *Marchand* et le capitaine *Chanal* s'occupèrent assidument de connoître par de fréquentes observations des distances de la lune au soleil, et par l'observation journalière de la hauteur méridienne de ce dernier astre, quels étoient les progrès graduels du Vaisseau en longitude et en latitude ; et ils s'assurèrent, par cette suite

d'Observations, de faire une route plus directe 1791.
et d'attérir avec précision sur les îles qu'on se Septembre.
proposoit de reconnoître. Ils ne négligèrent pas non plus, dans cette traversée, ainsi que dans toutes celles qui l'avoient précédée, de déterminer la déclinaison de l'Aiguille aimantée, aussi souvent que le temps le permit, soit par la méthode des azimuts, soit par celle des amplitudes ortives ou occases. Les résultats de leurs diverses Observations se trouvent dans les *Notes* qui accompagnent cette Relation, et dans le *Journal de Route*, qui présente les Données du calcul[1].

Je me bornerai à rapporter deux remarques qui pourroient faire présumer l'existence de quelques îles qui n'ont point encore été aperçues, ou plutôt retrouvées.

Dans la nuit du 14 au 15, on avoit pris à la 14.
main un petit oiseau *de terre*, rendu de fatigue, 15.
qui s'étoit posé sur une vergue. La latitude du Vaisseau, à cette époque, étoit de 40 degrés un quart, et sa longitude, en la corrigeant par les Observations faites cinq jours après, devoit être d'environ 133 degrés trois quarts. Les Terres connues les plus voisines, celles qui gisent dans le

[1] *Voyez* les Notes XLV à LI, et le *Journal de Route* aux dates des Observations dont les Notes présentent le calcul et les résultats.

S 2

1791. Septembre. 15. Sud du Cap *Mendocino*, étoient distantes du Vaisseau d'environ cent vingt lieues dans l'Est. Cette distance de cent vingt lieues est bien considérable pour un petit oiseau de terre, à moins qu'il ne fût de l'espèce de ceux qui, comme on le rapporte des hirondelles, quoique appartenant à la terre, savent se reposer sur les eaux, quand la longueur du trajet excède la force de leurs ailes. Au reste, il ne seroit point étonnant que, dans des parages peu fréquentés jusqu'à présent, il existât quelques petites îles qui, n'étant point placées à portée des Routes qu'ont suivies les Navigateurs connus de ces derniers temps, n'en eussent point été aperçues, et donnassent retraite à ces petits oiseaux qui, étant granivores, ou vivant d'insectes terrestres, ne pourroient subsister sur les eaux, et sont obligés d'aller chercher leur nourriture sur la terre. Il se pourroit aussi que les Espagnols, dans leurs courses anciennes, eussent découvert quelques îles dans ces parages qu'ils ont dû connoître avant les autres Nations; mais il est probable que nous n'aurons connoissance qu'il en existe, et que nous ne saurons où elles sont placées, que lorsque le hasard aura conduit à les retrouver quelques Navigateurs d'une Nation plus communicative que celle qui fit les premières Découvertes.

La suite de la Navigation du *Solide* nous fournit une seconde remarque du même genre.

Le 18 Septembre, dans l'après-midi, le Vaisseau étoit parvenu à 32 degrés et demi de latitude Nord, et environ 139 degrés de longitude Occidentale : cette position rapportée aux deux Terres les plus voisines, le plaçoit à trois cent soixante-dix lieues des îles *Sandwich*, et trois cent trente lieues de la *Nouvelle-Albion* de *Drake*. 1791. Septembre. 18.

C'est à cette distance des Terres connues, que l'on vit un petit oiseau de terre, de l'espèce du Serin de *Canarie*, se poser sur une des vergues du Bâtiment. On ne pouvoit pas supposer qu'un oiseau si petit eût pu venir même de la Terre connue la plus proche, c'est-à-dire, qu'il eût pu faire, tout d'une traite, un trajet de trois cent trente lieues marines : on présuma donc que, dans la partie du Nord-Est et Nord-Est quart Est, d'où le vent souffloit, il existe quelque île, encore inconnue aux Navigateurs modernes, à laquelle le petit oiseau appartenoit.

J'ai cherché si quelque Navigateur ancien ne nous indiqueroit pas, dans ce parage, quelque île solitaire qui n'eût pas encore été retrouvée : je vois sur la Carte du Galion de *Manille*, dressée sur les Mémoires particuliers des Espagnols, de laquelle le commodore *Anson* se saisit, en 1743, quand il s'empara de ce Vaisseau, et que depuis il a publiée dans la Relation de son Voyage autour du Monde ; je vois, dis-je, une petite île sous le

1791. Septembre. 18. nom de *Isla de los Paxaros* [île *des Oiseaux*], située vers 26 degrés et demi de latitude Nord, et 22 degrés et demi à l'Ouest de *San-Joseph* de la *Californie*, ou environ 134 degrés et demi à l'Occident de *Paris*[1]. Cette position est moins Nord de 6 degrés, et de 4 degrés et demi moins Ouest, que celle du Vaisseau qui, par conséquent, se trouvoit à 143 lieues dans le Nord-Ouest quart Nord de ce point. Un petit oiseau n'eût pu soutenir son vol vers le Nord-Ouest, dans un si grand trajet, avec le vent du Nord-Est : ce qui doit faire conclure que, si l'île de *los Paxaros* existe, comme on peut le croire, et que le petit oiseau en fût venu, cette île n'est pas bien placée sur la Carte du Galion.

La Carte générale du troisième Voyage du capitaine *Cook* la place, à 26 degrés et demi de latitude, comme le Galion, et à 137 degrés un tiers de longitude, j'ignore sur quelle autorité. Cette position la rapprocheroit de celle du *Solide*, qui n'en seroit plus qu'à 123 lieues et demie de distance dans le Nord 13 ou 14 degrés Ouest[2].

[1] Suivant les Observations de l'Abbé *Chappe*, en 1769, *San-Joseph* est à 112° 2′ 30″ à l'Ouest de *Paris*. (*Voyage en Californie*, *Paris*, *Jombert*, 1772, in-4.° page 85 à 88.)

[2] En conservant à l'île de *los Paxaros* la latitude que lui donne la Carte du Galion, des combinaisons géographiques m'avoient conduit à la placer à 139 degrés 2 tiers de longitude,

Le trajet paroîtra, sans doute, encore trop long 1791.
pour un Serin de *Canarie*, sur-tout quand il n'est Septembre.
pas porté par un vent favorable qui soutient son 18.
vol, et qu'au contraire il a à lutter contre une forte résistance.

Tout ce qu'il est permis de conclure de cette discussion, c'est qu'il est très-probable que les Espagnols ont anciennement vu une île dans un parage qui n'est pas fort éloigné du point qu'occupoit le *Solide* le 18 Septembre après midi; et que cette île a dû se faire remarquer par la multiplicité de ses oiseaux, puisque le Navigateur qui la découvrit lui imposa le nom de *Isla de los Paxaros*: mais, à présent, quelle est la position de cette île? C'est un problème que je dois laisser à résoudre aux Navigateurs qui, par la suite, pourront fréquenter ces parages: je ne pouvois que leur indiquer la possibilité d'une Découverte. Il faut cependant se rappeler ici le conte de la *Dent d'or*: ne se pourroit-il pas absolument que ce petit oiseau dont l'apparition fait disserter le Géographe, fût tout simplement un Serin qui auroit appartenu à un Vaisseau passant, d'où il se seroit échappé!

---

sur les cartes qui furent dressées en 1785, et jointes aux Instructions données à *la Pérouse* pour le diriger dans sa Navigation autour du Monde. Si l'on donne cette position à l'île, le *Solide* s'en trouvoit éloigné, le 18 Septembre, de 115 lieues dans le Nord 5 degrés Ouest.

1791. Octobre. Le 21, on commença à voir des Paille-en-queues et des Quebrantahuessos.

3. Le 3 Octobre, à deux heures et demie de l'après-midi, la longitude du Vaisseau, conclue par un milieu entre deux suites d'observations de distances, étoit de 155 degrés 17 minutes et demie; et la latitude, observée à midi, et rapportée à l'époque des observations de longitude, étoit de 19 degrés 13 minutes et demie Nord : suivant cette position, la Pointe de l'Est d'*o-Whyhee*[1], la plus considérable et la plus orientale des îles *Sandwich*, devoit rester à l'Ouest quart Nord-Ouest, à 36 lieues de distance; et l'on pouvoit se promettre d'en avoir la vue le lendemain dans la matinée.

On navigua pendant la nuit avec les précautions qu'exige la recherche d'une Terre, sans accorder au résultat des observations astronomiques, un degré de précision au-dessus de celui que comporte la méthode employée pour déterminer la longitude, et en donnant quelque chose pour l'incertitude qui reste toujours sur l'Estime de la portion de chemin qu'on est obligé de faire entrer dans le calcul, depuis la dernière Observation jusqu'à la vue de la terre.

4. On découvrit l'île *o-Whyhee*, le lendemain 4 à

[1] Prononciation française, *o-Oûhaïhî*.

dix heures du matin, comme l'on s'y attendoit: elle fut relevée entre l'Ouest quart Nord-Ouest et le Nord-Ouest quart Ouest; et l'on fit force de voiles sur cette direction. 1791. Octobre. 4.

À quatre heures de l'après-midi, le Vaisseau se trouvoit exactement sur le Méridien de la Pointe la plus orientale de l'île, laquelle, suivant les Observations faites sur la *Resolution* et la *Discovery*, dans le troisième Voyage du capitaine *Cook* [1], est située à 157 degrés 10 minutes un quart à l'Occident de *Paris*: la longitude du Vaisseau, déduite des Observations de la veille, étoit de 157 degrés 1 minute: ainsi, l'erreur à l'attérage n'étoit que de 9 minutes ou un peu moins de trois lieues; et il est à observer que ces 9 minutes d'erreur peuvent appartenir à la portion de chemin qu'on a été réduit à estimer, depuis l'observation de longitude du 3 à midi, jusqu'au Relèvement de la Pointe orientale de l'île *o-Whyhee* [2].

Quant à la longitude estimée à l'époque de l'attérage, telle qu'on la conclut du calcul des Routes depuis le Point de Départ du *Solide* à la

[1] *The Original astron. Observ. made in the course of a Voyage to the Northern pacific Ocean*, &c. *By* W. Bayly. *London*, 1782, *in*-4.° page 350.

[2] *Voyez* Note LI.

1791. Octobre. 4. hauteur de *Berkley-Sound*, elle étoit en erreur de 1 degré 32 minutes trois quarts, ou vingt-neuf lieues *en avant :* mais cette erreur eût été plus grande de 36 minutes, ou onze lieues un tiers, si la somme des erreurs *en arrière* n'eût compensé une partie de la somme des erreurs faites dans le sens contraire [1].

5. Dans la matinée du 5, l'île *o-Whyhee*, dégagée des nuages qui, la veille, en couvroient une partie, se montroit à découvert : on voyoit distinctement *Mowna-Roa* et *Mowna-Kaa* [les monts *Roa* et *Kaa*], deux montagnes des plus remarquables, situées dans l'intérieur de l'île, la première et la plus haute, vers la partie du Sud, la seconde, vers la partie du Nord-Est ; mais on n'aperçut de la neige sur aucun des points les plus élevés qui se présentoient à la vue. Cette remarque ne s'accorde pas avec ce que dit le lieutenant *King*, dans le troisième Voyage de *Cook* [2], que les sommets de ces montagnes *sont toujours couverts de neige :* il paroît qu'il a eu tort de conclure leur état habituel et constant, de celui où il les a vus dans le mois de Mars, c'est-à-dire, au commencement du Printemps ; il est certain que les Français qui ne les ont vus qu'au commencement

[1] *Voyez* Note L I.

[2] Vol. III, page 103 de l'Original.

de l'Automne, n'ont aperçu de la neige nulle part. 1791.
Mais, sans doute, à 19 degrés de latitude Nord, Octobre.
les soleils d'été doivent produire un changement, 5.
dans l'intervalle du mois de Mars au mois d'Octobre.

Quand le *Solide* reconnut distinctement les montagnes dégagées des nuages, il se trouvoit à cinq lieues de distance de la Côte du Sud-Est. Dans cette position, *Mowna-Roa* se fait particulièrement remarquer, parce que son sommet qui s'étend sur une ligne Est et Ouest, forme un plateau alongé, une table de réfectoire; et de ce sommet aplati, ses flancs se prolongent par une pente douce jusqu'à la rencontre du rivage.

A onze heures, on doubla l'île *o-Whyhee* par le Sud.

Vers midi, on diminua de voiles pour attendre une pirogue qui se dirigeoit sur le Vaisseau: trois Insulaires la montoient; mais ils n'avoient que du poisson qui fut payé, à leur satisfaction, avec un clou.

Les îles *Sandwich* sont trop connues par les Voyages de *Cook*, de *Portlock*, de *Dixon*, de *Meares*, de *Douglas*, et des autres Navigateurs anglais qui les ont fréquentées; et le Journal de *la Pérouse* ajoutera trop de détails à ceux que déjà nous possédons, pour que je croie utile de m'étendre sur ce qui concerne leur sol et leurs habitans:

1791. Octobre. 5. l'île *o-Whyhee*, en particulier, a acquis une déplorable célébrité; elle porte une tache de sang que les siècles n'effaceront pas [1].

Ces îles peuvent être considérées comme un grand *Caravanserai*, placé sur la route des Vaisseaux qui traversent le *Grand-Océan* entre les parties de l'*Asie* et de l'*Amérique* situées au Nord de la Ligne. Plusieurs des Navigateurs qui les ont reconnues dans ces dernières années, se sont procuré à la voile, par l'entremise des pirogues, et sans aborder, les rafraîchissemens, et même l'eau et le bois, dont ils vouloient s'approvisionner. Le danger que courut, il y a quelques années, un Capitaine anglais qui faillit y perdre, par une trahison combinée, son Équipage et son Bâtiment, doit rendre circonspects ceux qui voudroient s'y présenter avec des forces qui ne seroient pas suffisantes pour imposer aux Naturels ou repousser une attaque. On ne peut qu'inviter les Européens qui fréquentent le *Grand-Océan*, à ne pas toucher à ces îles, et à recevoir des pirogues, les provisions que les Insulaires seront toujours empressés de leur apporter à bord. La santé des Équipages a d'ailleurs tout à perdre, s'ils mettent pied à terre; et les Naturels n'ont rien à gagner, pour la conservation de leur race, d'une communication

[1] On sait que c'est dans cette île que *Cook* fut massacré.

trop immédiate avec les Marins des Nations policées. 1791. Octobre.

Le capitaine *Marchand* prit le sage parti de faire tous ses achats sous voile, et se borna même à traiter avec la seule île *o-Whyhee* qui suffit à ses besoins. Il en tira des Cochons, des Volailles en petite quantité (elles étoient rares et chères), des Cocos, des Bananes, des Patates, des Ignames, des Cannes à sucre, et les autres fruits et productions naturels à ces îles. Ce dut être une surprise agréable, de voir qu'avec les productions indigènes, se trouvoient mêlés des Citrouilles et des Melons d'eau, sortes de fruits qui, n'appartenant point au sol des *Sandwich*, doivent provenir de graines semées par les Anglais ou par *la Pérouse.* Plus sages, moins imprévoyans que les habitans des îles situées au Sud de la Ligne, ceux des îles du Nord ont senti de quelle utilité il seroit pour eux de multiplier ce nouveau moyen de subsistance : et les Européens, en faisant aux *Sandwich* cet utile présent, ont servi, par un acte de bienfaisance, leur intérêt propre dans l'avenir. 5.

On remarqua que les pirogues qui venoient d'*o-Whyhee* pour trafiquer avec le Vaisseau, ne manquoient jamais d'amener des femmes confondues avec les Cochons, et offertes, concurremment avec l'Animal immonde, dans les rafraîchissemens

1791. Octobre. 5. que les Naturels proposoient aux Étrangers : l'Équipage du *Solide* fut assez prudent pour s'en tenir aux comestibles.

Le chirurgien *Roblet* observe que les Cochons lui ont paru être de deux Espèces : la plus nombreuse et la plus petite est celle que le capitaine *Cook* et son Continuateur ont décrite, la seule sans doute qu'ils ayent connue : l'autre, moins commune, est d'une grande taille; et l'Observateur français est porté à croire que c'est la première Espèce améliorée par le mélange de quelques Cochons d'*Europe*. Sans vouloir précisément combattre cette opinion, je dirai seulement qu'il me semble peu probable que les Européens ayent jamais songé à déposer des Cochons sur des îles où ils les ont trouvés si multipliés, et où ils ne sont parvenus qu'après de longues navigations qui, sans doute, ne leur avoient pas permis de faire des économies sur leurs provisions. Le même Observateur cherche à détruire une opinion que les Voyageurs anglais paroissent avoir établie, celle que les Cochons des *Sandwich* ne peuvent pas vivre à bord des Vaisseaux, et que pour ne les pas perdre, il faut se hâter de les tuer et de les saler [1] : il rapporte, à ce sujet, que, sur

[1] Le Lieutenant *King* a fait connoître dans le plus grand détail la méthode particulière que le capitaine *Cook* a le

cinquante de ces animaux qui furent gardés vivans à bord du *Solide*, aucun ne refusa de prendre de la nourriture : et ceux qu'on ne tua qu'après plusieurs jours de navigation, n'avoient nullement dépéri, et paroissoient tout aussi bien portans que lorsqu'ils avoient été embarqués. 1791. Octobre. 5.

Le fer est presque le seul effet que les Naturels ayent voulu accepter en échange de leurs denrées. Ils attachent beaucoup de valeur aux grands clous : mais il est difficile de peindre les transports de leur joie, lorsque, à la place de trois ou quatre clous, on leur donnoit, pour le prix d'un de leurs Cochons les plus gros, un grand fer à rabot : il faut qu'ils connoissent déjà à combien d'usages cet outil peut être employé.

La passion de ces Peuples pour le fer date de loin ; car il paroît qu'à la première visite qu'ils reçurent des Européens, en 1778, ils

---

premier mise en usage pour parvenir à saler la chair de Porc dans les pays situés entre les Tropiques, où la putréfaction se manifeste si promptement, qu'on tenteroit vainement de faire des salaisons en n'y employant que les procédés ordinaires. Le capitaine *Portlock* et le capitaine *Meares* ont également expliqué les méthodes qu'ils ont pratiquées eux-mêmes avec succès : elles diffèrent peu de celle du capitaine *Cook*. (Voy. *Cook's 3.d Voyages*; Vol. III, pages 11 et 12. — *Portlock's Voyage*, page 88 à 90. — *Meares's Voyages*, page 277.)

1791. Octobre. 5. connoissoient déjà l'utilité de ce métal; et ils témoignèrent le plus vif empressement d'en acquérir. On pourroit en conjecturer que le hasard de la navigation, le naufrage de quelque Vaisseau venant de l'*Amérique* et échoué sur leurs îles, leur donna plus anciennement la connoissance du fer; et qu'ayant éprouvé, par l'usage, la supériorité de ce métal sur les pierres dures, les fragmens de coquilles, les os d'animaux, &c. pour faire des outils et des armes, il est devenu la marchandise d'*Europe* qui a dû le plus exciter leurs desirs. Le chirurgien *Roblet* a cependant remarqué que, parmi un assez grand nombre d'insulaires qui sont venus trafiquer avec le *Solide*, et avec lesquels on a communiqué dans leurs pirogues, on n'a vu entre les mains d'aucun, aucune arme, aucun ustensile qui fût de fer. Il seroit curieux de savoir à quel usage et comment ils emploient ces grands clous, ces morceaux de fer en barre ou laminé qu'ils recherchent si avidement. Il n'est pas probable qu'ils ayent déjà trouvé la manière de les façonner: et quoique les premiers Vaisseaux anglais qui les visitèrent ayent pu leur donner quelque idée du travail de la forge, il y a loin de cette simple notion à l'emploi des moyens; on n'est pas Forgeron pour avoir vu forger. Si l'on continuoit à n'apercevoir, par la suite, aucune arme, aucun ustensile de fer entre les mains

des

des Naturels qui viennent à bord, seroit-ce une conjecture trop hasardée, de supposer que les Chefs ou *Earees* de chaque île, qui paroissent exercer la plus grande autorité, s'attachent, soit par politique, soit par un effet de leur cupidité, à retirer tout le fer des mains des Insulaires, et à en former, pour ainsi dire, des trésors ; comme on voit les princes de l'*Asie* enfouir les métaux précieux que le commerce avec les Européens procure annuellement à leur pays ! 1791. Octobre. 5.

AVANT que de quitter les îles *Sandwich*, je me permettrai une digression sur l'époque de leur découverte par les Européens. Ceux qui n'ont lu que la Relation du troisième Voyage de *Cook*, doivent croire que cette Découverte appartient incontestablement à ce célèbre Navigateur ; mais on peut prouver qu'elle appartient plus anciennement aux Espagnols, comme plusieurs autres Découvertes dans le *Grand-Océan*, que l'ignorance ou la politique avoient laissé perdre, et que l'intérêt et l'activité des Navigateurs de notre temps ont su leur faire retrouver.

Je ne ferai pas valoir comme un des titres des Espagnols à la première découverte des *Sandwich*, qu'en 1568, *Mendaña* découvrit, à la latitude Nord de 19 degrés un tiers, et à 150 degrés à l'Occident du méridien de *Paris*, suivant

1791. Octobre. 5. les Cartes espagnoles, une île *San-Francisco* [1], située sur le parallèle de ces îles; on m'objecteroit avec raison l'obscurité des anciennes Relations; d'ailleurs, la connoissance d'une île par la même latitude que le Groupe des *Sandwich*, ne prouve pas la connoissance du Groupe même; et on pourroit seulement en conclure que, sur le parallèle de ces îles, plus à l'Est ou plus à l'Ouest, il existe d'autres îles.

Mais j'examine la Carte espagnole du *Galion de Manille* [2]; j'y vois, sur le parallèle des *Sandwich*, à environ 18 degrés dans l'Est de l'île *San-Francisco* de *Mendaña*, un Groupe composé de quatre îles principales, et de quelques autres de moindre étendue: la plus méridionale est aussi la plus grande: le milieu de cette île est situé à environ 19 degrés un tiers de latitude; elle est nommée *la Mesa*: dans le Nord-Ouest de celle-ci, se voient deux îles assez considérables, groupées avec quatre autres beaucoup plus petites; les six ensemble sont désignées sur la Carte par le mot collectif de *los Monjes* [3] [les Moines]:

[1] *Hechos de D. Garcia de Mendoça*, &c. *Por el D.r Suares de Figueroa*, page 235. — *Herrera, Descrip. de las Indias Occid.*, chap. 27. — *Lopes Vaz* et autres.

[2] *Voyez* les deux Groupes tracés sur un même Plan et une même Échelle, *pl. XI*.

[3] On lit sur la copie de cette Carte, publiée par le

du milieu de *la Mesa* au milieu du Groupe, on compte environ quarante lieues. 1791. Octobre.

Examinons à présent le Groupe Oriental des *Sandwich :* car on sait que ces îles forment deux Groupes distincts, celui de l'*Ouest* qui fut reconnu par *Cook*, en Janvier 1778, dans sa traversée des îles de *la Société* à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et celui de l'*Est* dont il n'eut connoissance qu'à son retour de la Côte, au mois de Novembre suivant. 5.

Le Groupe Oriental est composé, comme celui de *la Mesa* des Espagnols, de quatre îles principales et de quelques autres de moindre étendue : l'île la plus méridionale, *o-Whyhee*, est aussi la plus grande : la partie la plus remarquable de cette île, la haute montagne de *Roa*, est située, comme le milieu de *la Mesa*, à environ 19 degrés un tiers de latitude : dans le Nord-Ouest d'*o-Whyhee*, comme dans le Nord-Ouest de *la Mesa*, se trouvent deux îles assez considérables, groupées avec trois autres îles plus petites ; seulement, les petites îles ne sont ici qu'au nombre de trois, et l'on en compte quatre dans le Groupe espagnol : du milieu

commodore *Anson*, *los Mojos*, au lieu de *los Monjes ;* c'est une faute : D. *Tomas Lopez*, sur sa *Mapa de America*, 1772, écrit *los Monjes ;* et l'on sait que cette dénomination de *los Monjes* [les Moines] n'est pas rare sur les Cartes espagnoles pour désigner plusieurs petites îles rassemblées en groupe.

1791. Octobre. 5. d'*o-Whyhee* au milieu de son Groupe, comme du milieu de *la Mesa* au milieu du sien, on compte quarante lieues : enfin l'un et l'autre Groupe occupe également de deux à trois degrés en latitude, et plus de trois degrés en longitude.

Ainsi, l'on voit que, pour décrire le Groupe Oriental des îles *Sandwich*, je n'ai eu qu'à répéter ce que j'avois dit en décrivant le Groupe de *la Mesa* : même latitude, même gisement des îles entre elles, même nombre, même disposition, même étendue totale ; il n'est pas possible de réunir plus de caractères d'Identité.

A ces preuves géographiques, et sans doute suffisantes, j'en ajouterai une autre qui n'est pas sans force, mais que cependant j'aurois présentée comme une probabilité plutôt que comme une preuve, si elle n'étoit appuyée des premières.

J'observe d'abord que l'île principale du Groupe des Espagnols se nomme *la Mesa*, en français *la Table*. J'observe, en second lieu, que ce nom de *la Table* est un nom appellatif que les Navigateurs ont coutume d'employer pour désigner une montagne dont le sommet est aplati : tout le monde connoît la montagne de *la Table* du cap de *Bonne-Espérance* ; sur la côte d'*Espagne*, dans la Méditerranée, on trouve *la Table de Roland*, &c. Ainsi l'on ne peut pas douter que les Espagnols n'ayent été décidés à imposer à

leur île le nom de *la Mesa*, parce qu'elle s'est fait remarquer par quelque grande montagne terminée par un plateau, par une *Table.* Mais l'île *o-Whyhee* qui répond, dans un Groupe, à l'île de *la Mesa* dans l'autre, est également remarquable, comme on l'a vu, par une grande montagne dont le sommet aplati figure une *Table* longue; les Naturels la nomment *Mowna-Roa*, du nom générique *Mowna*, montagne; et du mot *Roa*, étendu, d'une grande étendue. Cette similitude des deux montagnes, en une particularité, en une figure qui ne se rencontre pas très-fréquemment, ne peut-elle pas être admise comme une nouvelle preuve de l'Identité des deux Groupes ? 1791. Octobre. 5.

Je ne croirai pas qu'on veuille regarder la Carte du Galion comme n'étant pas authentique, et ne méritant aucun égard; car on sait que cette Carte n'étoit confiée qu'au Capitaine du Navire; c'est sur cette Carte, qu'avec son Pilote il régloit sa route : et, sans doute, l'on ne supposera pas que les Espagnols y plaçassent des îles imaginaires, sur-tout quand on voit ces îles désignées par des noms *significatifs* : ceux qui connoissent la jalouse inquiétude du Gouvernement d'*Espagne* pour ses Possessions d'*Amérique*, et pour ses Découvertes anciennes dans le *Grand-Océan*, seront bien plutôt tentés de croire qu'il n'a jamais permis qu'on

1791. Octobre. 5. indiquât sur les Cartes toutes les Terres dont ses Navigateurs ont eu connoissance. Ces Terres y seroient mal placées, sans doute, sur-tout en longitude; mais du moins on sauroit qu'elles existent : et des Navigateurs plus habiles parviendroient, quelque jour, à les retrouver et à nous les faire connoître.

On opposera aux preuves que j'ai données de l'Identité des *Sandwich* et du Groupe de *la Mesa :*

1.° Que *Cook* n'a vu aucune île, à vingt-cinq lieues dans le Nord-Est d'*o-Whyhee*, qui puisse nous représenter *la Desgraciada*, île située sur la Carte du Galion, à cette distance et à ce gisement, à l'égard de *la Mesa ;*

2.° Que *Cook* a reconnu dans l'Ouest-Nord-Ouest, et à 25 lieues de distance de l'île la plus Ouest du Groupe Oriental des *Sandwich*, un second Groupe, composé de deux îles et deux îlettes; et que la Carte espagnole n'indique pas ce Groupe.

Je réponds à la première objection que, si *la Desgraciada* n'a pas été aperçue par le capitaine *Cook*, ce n'est pas une preuve qu'elle n'existe pas. Lorsque ce Navigateur, en venant du Sud, a rencontré le Groupe Occidental de ses *Sandwich*, il n'a même pas aperçu celui de l'Est; encore moins a-t-il pu voir une île située à vingt-cinq lieues dans le Nord-Est de celui-ci : et lorsque, dix mois après,

en revenant du Nord, il est venu chercher le Groupe qu'il avoit visité l'année précédente, il a rencontré celui de l'Est vers le milieu de son étendue du Nord-Ouest au Sud-Est ; il a ensuite contourné de très-près l'île *o-Whyhee :* et il n'est pas bien étonnant qu'il n'ait pas vu une île qui, à en juger par le nom qui lui a été imposé par les Espagnols, *la Desgraciada*, l'île *disgraciée* de la Nature, l'île *malheureuse*, peut être une terre de peu d'apparence, et même une île basse. Jetez les yeux sur le Planisphère qu'*Arowsmith* a publié en 1794, et sur lequel sont tracées les Routes de tous les Navigateurs dans le voisinage des îles *Sandwich ;* vous n'en verrez aucune qui ne passe trop loin de *la Desgraciada* pour que cette île pût être aperçue des Vaisseaux qui ont fait ces Routes. Mais j'ajouterai qu'il n'est pas prouvé que *la Desgraciada* ait été découverte par le même Navigateur qui découvrit *la Mesa ;* et celui qui a rencontré la première, n'a pas pu la placer d'après sa différence de méridien à l'égard d'un Groupe qu'il ne voyoit pas, que peut-être même il ne connoissoit pas, mais à la longitude absolue qu'il lui assignoit d'après le calcul de sa Route, depuis qu'il avoit quitté la côte d'*Amérique ;* et la Carte du Galion a dû la placer d'après cette longitude absolue : or, dans ce cas, il se pourroit bien qu'il y eût une grande erreur sur la longitude de *la Desgraciada*, et que

1791. Octobre. 5.

1791. Octobre. 5. cette île que l'on voit, sur la Carte du Galion, ne différer en longitude, à l'égard de *la Mesa*, que d'un degré vers l'Est, en différât, sur le Globe, de plusieurs degrés dans le même sens, peut-être même dans le sens contraire. On en peut dire autant d'une île *Ulva* que la Carte du Galion marque sur le parallèle de 23 degrés Nord, à un demi degré à l'Est du méridien de *la Desgraciada*. C'est un principe qu'on doit admettre, que, lorsque deux îles n'ont pas été découvertes par le même Navigateur, et dans le même Voyage, en passant de l'une à l'autre, on ne peut compter que sur la latitude assignée à chaque île, c'est-à-dire, y compter à un demi degré près; mais que, dans ce cas, leur longitude absolue est si incertaine, qu'on ne peut se dispenser, si l'on veut les retrouver, de s'établir sur leur parallèle respectif, deux ou trois cents lieues en arrière du point où la Carte fixe leur position, et de naviguer ensuite sur ce parallèle jusqu'à ce que l'on parvienne à rencontrer l'île [1].

Je réponds à la seconde objection : que les

[1] Il ne s'agit ici que des Découvertes des Navigateurs anciens qui déterminoient les longitudes à-peu-près au hasard; car les modernes peuvent employer, pour fixer les positions des Terres qu'ils découvrent, des moyens qui donnent à ceux qui sauront en employer de semblables, l'assurance de retrouver avec facilité les Points où ils veulent aborder.

Espagnols qui ont vu le Groupe de la *Mesa*, l'Oriental des *Sandwich*, ont bien pu ne pas voir les deux îles et les deux îlettes qui forment le Groupe Occidental ; par la même raison que *Cook* (ce qui pourroit paroître plus extraordinaire) lorsqu'il vit pour la première fois le Groupe Occidental, n'aperçut point le Groupe de l'Est, quoique quelques-unes des îles qui le composent puissent être vues de quarante et cinquante lieues de distance ; par la même raison encore, que ce Navigateur n'a pas vu, à trente lieues dans le Nord-Ouest de son Groupe Occidental, les îles *Bird* et *Montague* [1] que, postérieurement à son dernier Voyage, des Navigateurs anglais ont découvertes : et si, comme on peut le présumer, les îles *Sandwich* ne sont que les sommets d'une chaîne de montagnes subaquées, il se pourroit que cette chaîne se prolongeât encore dans le Nord-Ouest, et formât d'autres îles au-delà de celles que les derniers Navigateurs ont reconnues.

1791. Octobre. 5.

Il me semble donc que les objections qui, pour faire disparoître, ou du moins affoiblir l'idée de l'Identité du Groupe Oriental des *Sandwich* et de celui que la Carte du Galion place à la même

---

[1] On les voit marquées sur la *Carte générale du Globe*, et sur le Planisphère d'*Arowsmith*, publiés la première en 1790, le second en 1794.

1791. Octobre. 5. latitude, en même nombre d'îles, occupant le même espace et disposé de la même manière, s'appuieroient sur ce que, d'une part, le capitaine *Cook* n'a pas aperçu *la Desgraciada*, sur ce que, de l'autre, les Espagnols n'avoient pas eu connoissance du Groupe Occidental des *Sandwich*, il me semble, dis-je, que ces objections sont établies sur des raisonnemens qui ne tiennent pas devant la discussion.

Peut-être on m'objectera, pour dernière ressource, que les deux Groupes diffèrent trop en longitude, pour qu'on puisse les prendre pour un seul et même Groupe ; et, en effet, *o-Whyhee*, prise à son milieu, est, d'après les Observations des Anglais, à 158 degrés à l'Occident de *Paris* ; et *la Mesa*, sur la Carte du Galion, est à 24 degrés à l'Ouest du méridien de *San-Joseph* de la *Californie* [1], et, par conséquent, à 136 degrés à l'Occident de celui de *Paris*. Mais cette différence de 22 degrés n'est rien moins qu'une preuve contre l'Identité des deux Groupes. Qui ne sait pas que, lorsqu'il s'agit de Découvertes anciennes dans le *Grand-Océan*, on ne regarde qu'à la latitude qui ne peut être affectée d'une très-grande

[1] La longitude de *San-Joseph* est, suivant les Observations de l'abbé *Chappe*, à 112° 2' 30" à l'Occident du méridien de *Paris*. (Voyez *Voyage en Californie*, pages 85 à 88.)

erreur ; à l'ensemble et à la disposition générale des deux Groupes que l'on compare ; au nombre, aux distances et aux gisemens respectifs des îles qui les composent ; enfin à une réunion de particularités remarquables, qui ne doit pas se retrouver la même dans deux Groupes différens ! Les fameuses îles de *Salomon*, découvertes par *Mendaña* en 1567, retrouvées en partie par *Bougainville*, en 1768, en plus grande partie encore par *Survillle*, en 1769 [1], visitées deux fois, en dernier lieu, par *Dentrecasteaux* [2], et dont à présent la position

1791. Octobre. 5.

[1] Voyez les *Découvertes des Français dans le Sud-Est de la Nouvelle Guinée.* Paris, Imprimerie Royale, *in-4.°* 1790, pages 85 — 100 — 199 à 231.

[2] La *France* n'a pu, jusqu'à présent, recueillir les fruits du Voyage que *Dentrecasteaux* entreprit pour aller à la recherche des frégates de *la Pérouse* : mais cette récolte est encore entière ; et, sans doute, ceux entre les mains de qui elle est restée, sentiront combien il importe pour l'utilité des Sciences en général, pour celle de la Navigation et de la Géographie en particulier, que les Découvertes qu'il a faites dans le cours d'une longue Expédition, et tout le travail de ses Collaborateurs, ne soient pas perdus pour la Nation qui en supporta les frais, et pour l'Europe qui doit en partager le bénéfice.

Dentrecasteaux, déjà fatigué par de longs services sans interruption, portoit avec lui le germe, peut-être indestructible, de cette funeste maladie à laquelle échappent difficilement ceux dont les grands voyages de mer, répétés coup sur coup et sans un repos nécessaire, ont de loin affoibli le tempérament : il ne put résister aux nouvelles attaques dont une

1791. Octobre. 5. géographique est irrévocablement fixée, ont occupé, pendant plus de deux siècles, sur les diverses Cartes hydrographiques, des positions en longitude dont les extrêmes différoient de mille lieues marines, ou environ cinquante degrés. La *Tierra austral del Espiritu santo* de *Quiros*, vue et reconnue pour la première fois en 1606, par le Navigateur espagnol de ce nom, et retrouvée en 1769, par *Bougainville*, a demeuré long-temps liée à la *Nouvelle-Hollande* dont on présumoit qu'elle devoit faire partie :

navigation de deux ans sous la Zone torride, et toujours à la voile, augmenta nécessairement la violence. Il succomba, et emporta avec lui les regrets sincères de tous ceux sur qui s'étendoit son autorité qu'il sut toujours maintenir sans jamais en faire sentir le poids. Ses vertus le rendoient cher à ses amis, et respectable à tous ceux qui le connurent, comme ses talens, son courage, et son expérience dans le métier de la Mer et dans les détails de l'Administration, le rendirent utile à sa Patrie. L'excès de son zèle abrégea ses jours; mais, avant que de terminer une carrière qu'il avoit remplie si honorablement, il eut du moins la satisfaction d'avoir amené l'Expédition périlleuse dont il s'étoit chargé, au point que ce qui restoit à faire, rentroit dans le sentier d'une Navigation ordinaire.

On ne désapprouvera pas, sans doute, que l'Amitié ait jeté, en passant, quelques fleurs sur la tombe d'un homme dont la mémoire réclame de ses Compatriotes et des Navigateurs de tous les pays, un tribut de reconnoissance qu'ils seront empressés de lui payer, aussitôt que, les circonstances ayant permis de faire sortir ses travaux de l'oubli, l'Europe sera instruite de ce qu'il a fait, et connoîtra ce qu'il a mérité.

aujourd'hui, elle s'est retirée à cinq cents lieues dans l'Est de cette grande Terre. Lorsqu'un Groupe nouvellement découvert présente plusieurs caractères incontestables d'Identité avec un autre que nous savons avoir été vu anciennement, gardons-nous de dire que ce n'est pas le même Groupe, par la seule raison qu'on l'a trouvé à une longitude différente de celle que le premier *Découvreur* n'avoit indiquée que d'après la distance erronée où il supposoit être du Continent de l'*Amérique* d'où il avoit été expédié. Et tel a été le sort d'une partie des Découvertes isolées des Espagnols : Aventuriers audacieux, hardis à tenter la fortune et les hasards, heureux dans leur course, ignorans à la tracer, contens, enfin, d'avoir découvert la moitié du Globe, ils ont laissé aux autres le soin de retrouver ce qu'eux-mêmes sembloient avoir oublié. 1791. Octobre. 5.

En ôtant au capitaine *Cook* le stérile honneur de la première Découverte des îles *Sandwich*, je ne lui ôte rien de la gloire qu'il a si justement acquise ; je dirai même que c'est ajouter, s'il est possible, à son mérite ; car le mérite consiste à trouver ce que l'on cherche, à avoir combiné les moyens qui pouvoient conduire à la découverte ; et découvrir ce que l'on ne cherchoit pas, est le mérite du hasard, que raisonnablement on ne doit pas faire partager au Navigateur que le hasard a

1791. Octobre. 5. favorisé ; c'est un mérite d'emprunt ; et le capitaine *Cook*, si riche de son propre fond, ne doit rien emprunter, comme il ne peut rien avoir à envier aux Aventuriers à qui nous devions avant lui la connoissance informe du Globe. Si les Découvertes immortalisent ceux qui les ont faites, elles immortalisent aussi ceux qui les ont perfectionnées.

Le lieutenant *Roberts*, qui a dressé la Carte générale du troisième Voyage du Navigateur anglais, sur laquelle sont tracées ses trois Navigations autour du Monde et vers l'un et l'autre Pôle, a conservé le Groupe de *la Mesa* de la Carte du Galion, et l'a placé, pris à son milieu, à 19 degrés dans l'Est d'*o-Whyhee* et sur le parallèle de cette île : il sembleroit qu'en conservant ainsi le Groupe des Espagnols, il ait voulu que nul n'osât contester aux Anglais la première Découverte des îles *Sandwich*. Mais *Arrowsmith*, et sur sa Carte générale de 1790, et sur son Planisphère de 1794, sacrifiant, sans doute, l'amour-propre national à l'évidence, a fait justice de ce double emploi. Dès 1786, *la Pérouse* qui, dans la vue de s'assurer s'il existoit des îles dans l'Est des *Sandwich*, s'étoit assujetti à parcourir, sur leur parallèle, trois cents lieues de l'Est à l'Ouest, n'a aperçu, sur tout cet espace, aucun Groupe, aucune île détachée, ni vu aucun indice de terre ; et à l'aspect de l'île *o-Whyhee*, et de sa montagne en *table*,

il ne douta pas que ce ne fût *la Mesa* des Espagnols. 1791. Octobre.

Mais en effaçant le Groupe auquel appartient *la Mesa*, et qui devient le Groupe Oriental des *Sandwich*, *Arrowsmith* a fait disparoître aussi l'île de *Roca-partida*, située, sur la Carte du Galion, à environ cent quarante lieues dans l'Est-Sud-Est de *la Mesa*, et sur un parallèle moins septentrional de trois degrés et demi : il a seulement laissé subsister *la Nublada*, dont le nom indique une Terre haute, sur laquelle s'arrêtent les nuées; et on la voit marquée à cent lieues dans l'Est et sur le parallèle de *Roca-partida*. Cette dernière île fut découverte, en 1542, par le Pilote castillan *Juan Gaetano*, dans le premier Voyage que les Espagnols ayent tenté, des Côtes occidentales de la *Nouvelle-Espagne* au grand Archipel d'*Asie*. Avant que d'être parvenu à *Roca-partida*, *Gaetano* avoit découvert, sur le même parallèle, et à deux cents lieues dans l'Est, suivant son Estime, une autre île qu'il avoit nommée *San-Tomas*[1]. Cette île, située dans l'Est de *Roca-partida*, et qui ne porte point de nom sur la Carte du Galion, pourroit être celle que des Cartes modernes désignent par celui de *la Nublada*. On n'est pas fondé à croire que *la*

[1] Voyez *Ramusio. Delle Navigationi e Viaggi*, &c. *Venetia*, *Giunti*. 1563. Tom. I, fol. 375 *verso*.

1791. Octobre. 5. *Nublada*, ou *San-Tomas* de *Gaetano*, et l'île de *Roca-partida*, ne soient qu'une seule et même île, puisque le Navigateur espagnol les a découvertes successivement, et de suite, dans le même Voyage, en faisant route de l'Est à l'Ouest, et leur a imposé des noms différens.

Jusqu'à présent, ni *Roca-Partida* ni *San-Tomas*, ou *la Nublada*, n'ont été retrouvées; mais ne nous pressons pas de les effacer de dessus nos Cartes: n'oublions pas que les îles de *Salomon* en avoient disparu, depuis que quelques Géographes, en s'appuyant de l'opinion du savant *Alexander Dalrymple*, avoient supposé que ces îles devoient être la partie orientale de la *Nouvelle-Guinée*: et aujourd'hui, l'Archipel des îles de *Salomon* occupe sa place particulière sur le Globe, sur une étendue de deux cents lieues, à quarante lieues dans le Sud-Est de cette *Nouvelle-Guinée* avec laquelle on vouloit le confondre [1]. Laissons subsister toutes les îles que les Espagnols nous ont indiquées sur leurs Cartes ou dans leurs Relations, jusqu'à ce que nous ayons bien constaté leur Identité avec d'autres; conservons-les, ne fût-ce que comme des *Balises* qui

[1] Voyez les *Déc. des Français dans le Sud-Est de la Nouvelle Guinée*. Pages 4 à 19 — 85 à 154 — 201 à 231. Le Voyage de *Dentrecasteaux* a confirmé ce qui y avoit été dit de ces îles.

qui appellent l'attention du Navigateur, et l'invitent à faire des recherches. 1791. Octobre.

Je terminerai cette digression, peut-être longue, mais qui cependant n'est pas sans utilité, en observant que l'exactitude chronologique, la vérité de l'histoire et la justice exigent également qu'en plaçant les îles *Sandwich* sur la Carte du Globe, elles n'y soient plus portées avec l'indication erronée d'*îles découvertes par le capitaine Cook.* On pourroit écrire au-dessus de cet Archipel : *Iles Sandwich, reconnues et nommées par le capitaine Cook en 1778 ; anciennement découvertes par les Navigateurs espagnols* : ce seroit énoncer ce qui appartient aux Modernes, en rendant aux Anciens ce qu'ils ont droit de réclamer. 5.

Je reviens au Journal du capitaine *Marchand.* 7.

Il prit son point de départ de l'île *o-Whyhee*, le 7 Octobre dans l'après-midi, et se mit en route pour la *Chine.*

O-Whyhee et *Mowee*, les deux îles les plus orientales du Groupe de l'Est des *Sandwich*, se font remarquer, l'une et l'autre, par des montagnes de la plus grande hauteur. Pour évaluer, par approximation, l'élévation de leurs sommets au-dessus du niveau de la mer, je ferai usage des plus grandes distances auxquelles le *Solide* a aperçu ces montagnes, distances calculées sur le chemin

1791. Octobre. que le Vaisseau avoit parcouru à vue des Terres, et rectifiées par l'observation de la latitude.

9. On lit dans le Journal du capitaine *Chanal*, que, le 9, à six heures du matin, on releva, en même temps, la montagne de l'île *Mowee* au Nord-Est 2 ou 3 degrés Est, et celle de *Mowna-Roa* de l'île *o-Whyhee*, à l'Est quart Nord-Est 2 ou 3 degrés Est: on estimoit qu'alors on étôit à trente-six lieues de distance de l'une et de l'autre. A cinq heures et demie du soir, on apercevoit encore très-distinctement dans l'Est 2 degrés et demi Nord le sommet de *Mowna-Roa*, quoique l'on fût à quarante-six lieues d'éloignement de la Côte occidentale de l'île, et, conséquemment, à environ cinquante lieues du sommet de la montagne.

Si, avec cette distance de cinquante lieues, et en ayant égard à la dépression de l'horizon et à l'effet de la réfraction terrestre, on veut chercher par le calcul, quelle doit être l'élévation du sommet de *Mowna-Roa* pour être aperçu de cinquante lieues, on trouvera qu'elle est de 2598 toises, et l'on en conclura qu'après le *Chimboraço* du *Pérou* dont la hauteur est de 3220 toises, *Mowna-Roa* est la montagne la plus haute du Globe; car *Pichincha*, qui occupoit la seconde place, n'a que 2434 toises; le *Mont-Blanc* qui occupoit la troisième, 2391; et le Pic

de *Teyde* ou de *Ténérife*, qui occupoit la quatrième, 1905 toises seulement, d'après les opérations trigonométriques et barométriques et les calculs de *Borda* [1]. *Mowna-Roa* est donc plus élevée que le Pic de *Teyde*, de 694 toises; et ce résultat sembleroit confirmer celui que le lieutenant *King* a donné dans le troisième Volume du dernier Voyage de *Cook* [2]: il dit qu'en adoptant la mesure du Pic de *Ténérife* par *Borda*, *Mowna-Roa* paroît être plus élevée que cette Montagne, de 3680 pieds d'*Angleterre*, ou 3453 pieds de *France*, qui donnent 575 toises et demie, ce qui ne diffère, en moins, que de 19 toises et demie, de la hauteur que j'ai conclue d'après les Données que nous fournit le Journal du capitaine *Chanal*. 1791. Octobre. 9.

Mais *King* est parvenu à son résultat par une méthode différente de celle que j'ai employée pour arriver au mien; il a pris pour base de son calcul, d'après le principe adopté par *la Condamine* pour mesurer les hauteurs des *Andes* ou *Cordilleras*, l'élévation de la ligne à laquelle la neige se maintient toute l'année sur les hautes montagnes entre les Tropiques. Cette méthode n'étoit pas applicable aux montagnes des îles *Sandwich*,

[1] *Voyez* Note II.

[2] Pages 103 et 104 de l'Original.

1791. Octobre. 9. puisqu'on a vu qu'au mois d'Octobre, il n'existoit de neige sur aucune partie de ces îles. Je regarde donc que c'est par un effet du hasard que le résultat de *King* et le mien sont d'accord, à une légère différence près. J'observe que *King*, en suivant toujours le principe qu'il a adopté, ajoute que la hauteur de *Mowna-Roa* doit être beaucoup plus grande que celle qu'il lui assigne; parce que, dit-il, à latitude égale, l'air chaud de la mer doit porter la ligne de neige sur les îles, à une plus grande hauteur que sur les continens où l'atmosphère est refroidie de toutes parts par la présence continuelle d'une immense étendue de neige. Le principe est vrai, et l'application en seroit juste, si elle avoit pour objet des îles où la neige tiendroit toute l'année; mais elle ne peut être admise pour celles où la neige ne résiste pas aux soleils d'été [1].

[1] En n'adoptant pas la conséquence que le lieutenant *King*, a tirée du principe sur lequel il s'appuie pour décider que la hauteur de *Mowna-Roa* doit être beaucoup plus grande que celle qu'il détermine et qui est, à une légère différence près, la même que celle que j'ai conclue de la distance à laquelle le *Solide* en a distingué très-clairement le sommet aplati, je suis loin de prononcer que la hauteur de la montagne n'excède pas les 2598 toises que le calcul m'a données; car le capitaine *Chanal* m'a rapporté verbalement que, le 10, au lever du soleil, plusieurs personnes du Vaisseau étoient convaincues qu'elles apercevoient encore la Table de *Mowna-Roa* au ras

Le même Observateur évalue, d'après sa méthode, la hauteur de *Mowna-Kaa* (la montagne septentrionale de l'île *o-Whyhee*) à un demi-mille ou 475 toises; et il ajoute que cette évaluation doit être trop foible, par la même raison qu'il a donnée pour supposer trop petite l'estimation qu'il a faite de la hauteur de *Mowna-Roa*. Le Journal du capitaine *Chanal* ne nous offre aucune Donnée pour déterminer l'élévation de *Mowna-Kaa*; mais le chirurgien *Roblet* pense que l'estimation que le lieutenant *King* suppose trop foible, est au contraire fort exagérée.

1791. Octobre. 9.

Pour trouver la hauteur de la montagne de *Mowee*, la seconde île du Groupe Oriental, on calculera d'après la distance de trente-six lieues, estimée à vue, à laquelle elle fut aperçue le 9 au matin; et l'on trouvera que son sommet est élevé de 1346 toises: cette hauteur est entre celle du mont *Saint-Gothard*, 1431, et celle de

---

de l'horizon; et à cette époque, d'après le chemin qui avoit été fait pendant la nuit, le *Solide* devoit en être éloigné de 53 lieues au moins; ce qui donneroit à la montagne plus de 2700 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Le capitaine *Chanal* n'avoit pas cru devoir porter cette observation sur son Journal, parce qu'il n'avoit pas pu voir par ses propres yeux; mais il m'a dit que, dans d'autres circonstances, il avoit reconnu que plusieurs personnes de l'Équipage avoient une vue qui portoit beaucoup plus loin que la sienne.

1791. Octobre. l'hospice du *Grand-Saint-Bernard,* 1241 toises.

10. L'île *Atooi,* la plus occidentale du Groupe de l'Ouest, est aussi très-élevée ; car, le 10, à midi, on la relevoit au Nord-Nord-Ouest, 3 ou 4 degrés Nord ; et d'après la latitude du Vaisseau observée au même instant, et comparée à la latitude connue de l'île, la distance du Vaisseau à *Atooi* devoit être de 34 lieues : la hauteur de la montagne est donc de 1216 toises.

On avoit éprouvé, dans l'intervalle de midi du 9 à midi du 10, l'effet d'un Courant violent qui avoit porté de 29 minutes, ou dix lieues moins un tiers dans le Nord, ainsi que l'on en fut assuré en comparant la différence des latitudes observées le 9 et le 10 avec la différence conclue du calcul des Routes pendant les mêmes vingt-quatre heures. On avoit gouverné constamment à l'Ouest-Nord-Ouest 3 degrés un tiers Nord du Monde ; le vent avoit soufflé très-foiblement et inégalement du Sud pendant les cinq premières heures ; la nuit, on avoit eu du calme ; et depuis deux heures du matin jusqu'à midi du 10, le vent s'étoit tenu dans la partie du Nord-Est, très-foible et inégal ; le sillage avoit été très-lent : on peut donc croire que, comme le Vaisseau se trouvoit par le travers de tous les canaux qui séparent et les deux Groupes, et les îles qui les

composent, le Courant rapide que, sans doute, ces canaux déterminent, avoit agi avec toute sa vîtesse et toute sa force contre le corps flottant dont la route croisoit sa direction; et en le faisant dériver dans le Nord par le flanc, quoique la route apparente de sa proue fût l'Ouest-Nord-Ouest, il l'avoit emporté de dix lieues en vingt-quatre heures dans la première direction. 1791. Octobre. 10.

Le 11, au point du jour, on n'apercevoit plus aucune Terre. 11.

LA TRAVERSÉE du *Grand-Océan* avec des vents réglés et peu variables, ne présente qu'une suite monotone de remarques relatives à la direction des Courans, et à leur influence sur la Route du Vaisseau : j'ai dû les rejeter dans les *Notes ;* et j'invite le Lecteur marin à les consulter [1].

Le projet du capitaine *Marchand* avoit été d'abord de se diriger entre le vingtième et le vingt-unième parallèle Nord, et de suivre cette direction jusqu'à la *Chine.* Cette Route peu fréquentée, et qui permettoit l'espoir de quelque Découverte, est, sans doute, la plus directe, et peut, au premier coup d'œil, se présenter comme la plus courte; mais il craignit avec raison (et les calmes

[1] Notes LII à LV.

1791. Octobre. 11. qu'il venoit d'éprouver fortifioient cette crainte) de ne trouver que des vents mous et incertains, s'il persistoit à se maintenir sur la lisière des vents alizés : il se détermina donc à pénétrer plus avant dans la région qu'ils occupent, et il s'entretint entre le treizième et le quatorzième degré de
Novembre. 2. latitude Nord, en forçant de voiles, jusqu'à ce que, le 2 Novembre, il fut parvenu à 148 degrés 14 minutes de longitude orientale du méridien de *Paris* [1]. Il reprit alors du Nord, et remonta jusqu'aux environs du quinzième parallèle, qui est celui de *Tinian*, une des îles qui composent l'Archipel de *Mari-Anne*, dont il se proposoit de prendre connoissance, pour le traverser entre cette île et celle de *Saypan*.

Cette longitude de 148 degrés 14 minutes pour le 2, étoit le résultat moyen de quatre suites de distances de la lune au soleil, observées à deux heures et demie de l'après-midi, par le capitaine *Marchand* et le capitaine *Chanal*, et rapportées à l'instant de midi.

En tenant compte du progrès estimé vers l'Ouest
3. dans l'intervalle du 2 au 3, on conclut qu'à midi du dernier jour, le Vaisseau étoit parvenu à 146 degrés 7 minutes à l'Orient de *Paris*; en même

[1] *Voyez* Note LVI, et le *Journal de Route* à la date du 2 Novembre.

temps qu'il se trouvoit par 15 degrés 6 minutes de latitude Nord. 1791. Novembre.

Les Observations du capitaine *Wallis* sur le *Dolphin*, en 1767, placent l'île *Tinian* à 143 degrés 35 minutes trois quarts [1]; ainsi, à midi, le *Solide* ne devoit plus être qu'à 2 degrés 31 minutes un quart à l'Orient de cette île; et au coucher du soleil, on estimoit qu'on n'en étoit plus qu'à 36 lieues de distance. 3.

On régla la voilure de la nuit de manière à découvrir l'île le lendemain, et d'assez bonne heure pour qu'on pût espérer de traverser l'Archipel pendant le jour: mais on eut toute la nuit un temps orageux, de la pluie et des rafales.

Ce ne fut qu'à 3 heures de l'après-midi que l'on eut connoissance de l'île: et en estimant à vue sa distance, on la jugea parfaitement conforme au résultat des Observations qu'on avoit faites les jours précédens.

A 5 heures $\frac{3}{4}$ le résultat moyen de deux suites de distances de la Lune au Soleil, combiné avec celui de quatre autres suites observées le 2, donna 143 degrés 38 minutes pour la longitude Orientale du Vaisseau; ce qui place l'extrémité orientale

---

[1] Voyez *Astron. Observ. made in the Voyage for making Discoveries in the Southern Hemisphere. By W. Wales. London*, 1788, *in-4.°*, *Introduction*, page x.

1791. Novembre. 3. de *Tinian*, d'après le Relèvement qui s'en fit au même instant et sa distance estimée, à 143 degrés 33 minutes; on a vu que les Observations de *Wallis* la plaçoient à 143 degrés 35 minutes trois quarts : ainsi les Observations du *Dolphin* et celles du *Solide* s'accordent dans leurs résultats, et cet accord peut être regardé comme la preuve d'une justesse suffisante dans cette Détermination [1].

Le capitaine *Thomas Gilbert* place *Tinian* à 146 degrés à l'Est de *Greenwich* ou 143 degrés 39 minutes trois quarts à l'Est de *Paris* [2]; mais il n'indique pas sur quelles Observations il a fondé la position qu'il lui assigne : *Dixon* ne lui donne que 143 degrés 10 minutes [3].

Quant à la latitude de *Tinian*, le capitaine *Marchand* n'a pas été à portée de l'observer immédiatement; mais *Gilbert* a conclu de ses Observations, que le milieu de l'île est situé à 15 degrés. Le capitaine *Wallis* établit le point de la Rade où il étoit mouillé, et qui est moins Nord que le milieu de l'île, à 14 degrés 55 minutes,

---

[1] *Voyez* Note LVII.

[2] *Voyage from New South Woles to Canton, in the year* 1788. *By Th. Gilbert Commander of the Charlotte. London*, 1789, in-4.°, page 63.

[3] *Dixon's Voyage*, page 284.

et l'Aiguade qui est peu distante de la Pointe du Sud-Ouest, à 14 degrés 59 minutes [1]. *Dixon* place l'île, en général, à 15 degrés [2]. Toutes ces positions sont d'accord entre elles. 1791. Novembre. 3.

Il n'en est pas de même de la latitude que le commodore *Anson* avoit assignée à cette île: il la place à 15 degrés 8 minutes [3]: mais quoique, à l'époque où l'Observation fut faite, l'Octant de *Hadley* fût en usage depuis dix ans dans la Marine anglaise, et que sans doute il ait été employé sur le Vaisseau d'*Anson* ; je ne pense pas qu'on doive avoir aucun égard à cette Détermination ; et l'on peut fixer le milieu de *Tinian* à 15 degrés de latitude Nord. Cette différence entre les latitudes déterminées par *Anson*, et celles qu'ont observées les derniers Navigateurs, se retrouve à-peu-près la même à l'égard de *Saypan*. Le Journal du Commodore place cette île, sans autre indication que son nom, à 15 degrés 22 minutes : on est fondé à croire que cette latitude s'applique au *Pic*, la partie la plus remarquable de l'île, et, dans ce cas, elle différeroit de 9 minutes de celle qu'ont

[1] *Hawkesworth's Compilation*, Tome I.er, page 500.

[2] *Dixon's Voyage*, page 284.

[3] *A Voyage round the World in the years* 1740—41—42—43 et 44. *By George Anson. Compiled by Richard Walter. The* 12.th *Edit. London*, in-4.° 1767, page 308.

1791. Novembre. donnée les Observations du *Solide*, d'après lesquelles cette montagne doit être située à 15 degrés
3. 13 minutes : mais si la première Détermination s'appliquoit à la Pointe septentrionale de *Saypan*, elle ne différeroit que de 2 ou 3 minutes du résultat des dernières Observations qui, comme on le verra, placent cette Pointe à 15 degrés 19 ou 20 minutes.

Le *Solide* se trouvoit, à six heures du soir, à l'ouvert du Passage par lequel on peut traverser l'Archipel entre cette île et celle de *Tinian*; mais il n'eût pas été prudent de s'y engager au moment où le jour étoit près de finir, et le capitaine *Marchand* se décida à courir au large pendant la nuit. Il eut à s'applaudir du parti qu'il avoit pris; car il essuya des grains fréquens et de fortes rafales qui eussent pû lui causer de l'embarras et de l'inquiétude, si le Vaisseau se fût trouvé engagé entre des Terres, et obligé d'y varier sa route selon les changemens du vent.

5. Le 5, à la première pointe du jour, on revint sur la terre.

A six heures trois quarts, le Passage entre les îles restoit à l'Ouest-Sud-Ouest 6 degrés Ouest, à une distance d'environ six lieues : et quoique le Vaisseau forçât de voiles; il éprouvoit une dérive dans le Nord si considérable, qu'on n'espéra pas de pouvoir franchir le Passage avec le vent qui souffloit

de la partie du Sud-Sud-Est et Sud quart Sud-Est. 1791.
A sept heures et demie, on arriva au Nord-Ouest Novembre.
quart Ouest pour passer au Nord de *Saypan.* 5.
On rangea la côte Nord-Est de cette île à la distance d'environ deux lieues. A huit heures trois quarts, sa Pointe du Nord-Est, qui est l'extrémité la plus septentrionale, restoit à l'Ouest 2 degrés Sud, à deux lieues de distance; on n'apercevoit aucune Terre dans le Nord. Avant dix heures, on découvrit, sur le côté occidental de l'île, un îlot qu'on releva au Sud-Ouest 6 degrés Ouest par la Pointe du Nord de *Saypan*. A midi, cette Pointe fut relevée au Sud-Est quart Sud 1 degré Sud, et à une distance d'environ quatre lieues; l'extrémité occidentale de l'île, au Sud quart Sud-Est 1 ou 2 degrés Sud; et l'îlot, au Sud quart Sud-Est 6 degrés Sud.

La latitude observée au même instant étoit de 15 degrés 30 minutes; et l'on en conclut celle de la Pointe septentrionale de *Saypan*, de 15 degrés 19 ou 20 minutes. Le Pic de cette île est situé, à très-peu-près, à 15 degrés 13 minutes de latitude, et à environ 143 degrés 30 minutes de longitude Orientale.

En comparant la latitude observée à midi avec celle qui résultoit du calcul des Routes pendant les vingt-quatre heures précédentes, on reconnut que, dans cet intervalle de temps, les Courans

1791. Novembre. avoient porté de 17 minutes, ou cinq lieues deux tiers, dans le Nord [1].

5. Les Vaisseaux qui traversent l'Archipel de *Mari-Anne* ont coutume de passer entre *Saypan* et *Tinian*, ou au Sud de cette dernière île : ces deux Passages sont les plus fréquentés, parce qu'ils sont les mieux connus. Les circonstances, comme on l'a vu, ont forcé le *Solide* à passer au Nord de *Saypan;* et le capitaine *Chanal* pense, d'après les remarques qu'il a été à portée de faire, que, dans tous les cas, ce dernier Passage mériteroit d'être préféré aux deux autres, lorsqu'on n'a pas le projet de toucher à *Tinian.* On n'a vu aucune île, aucun danger, au Nord de la partie septentrionale de *Saypan :* les Cartes indiquent, à la vérité, sous le nom de *Farellon,* un Bas-fond ou Écueil, situé à 16 degrés de latitude, sur le méridien même de l'île ; mais elles le portent à douze lieues de distance de sa Pointe septentrionale. La côte du Nord-Est et la Pointe du Nord présentent quelques Brisans ; mais ils ne s'étendent pas à un mille au large, et se font apercevoir : on peut doubler l'île par le Nord et en ranger la côte avec sûreté, en laissant entre la terre et le Vaisseau une ou deux lieues de distance.

L'île de *Saypan*, inhabitée comme celle de

---

[1] *Voyez* le *Journal de Route* à la date du 5 Novembre.

Tinian, ne semble pas, autant qu'on en a pu juger 1791.
en côtoyant sa partie du Nord, offrir les mêmes Novembre.
rafraîchissemens aux Vaisseaux qui y aborderoient : 5.
seulement, parmi les arbres dont sa côte du Nord-Est est couverte, on distingue une grande quantité de Cocotiers.

Le commodore *Anson* qui nous a donné une Vue de la Côte du Nord-Ouest de l'île, dit qu'elle ne présente pas un aspect moins agréable que celle de *Tinian*.

Le commodore *Byron* fit visiter l'île de *Saypan* en 1765 ; et c'est la seule description un peu détaillée que nous en ayons : la Nation qui la possède, sans l'occuper, n'est pas dans l'usage de décrire ses Possessions. Suivant lui [1], *Saypan* est beaucoup plus grande que *Tinian*, et l'aspect, à raison de l'élévation de ses terres, en est plus agréable : mais ce sentiment est particulier à *Byron* ; et les Voyageurs s'accordent, en général, à donner la prééminence à *Tinian* sur *Saypan*, sous le rapport de l'étendue et sous celui de la beauté : les Espagnols l'ont surnommée *Buena-Vista* par excellence. Le Bâtiment que *Byron* avoit détaché pour reconnoître et visiter *Saypan*, pendant que lui-même étoit à l'ancre devant *Tinian*, mouilla au vent de la première île, par dix brasses d'eau,

[1] *Hawkesworth's Compilation*, Vol. I, page 121.

1791. Novembre. 5. mauvais fond de sable et de corail. On aborda à une très-belle plage de sable qui se développe sur une longueur de six ou sept milles. En se promenant dans les bois, on découvrit plusieurs grands arbres qui parurent très-propres à être employés en mâtures. Les Cochons sauvages et les Guanacos[1] s'y montrèrent en grand nombre; mais on ne vit aucune trace de bêtes à cornes et aucune espèce d'oiseaux. La plage n'offroit aucune source; mais on aperçut dans le milieu de l'île, une grande pièce d'eau dont on n'approcha pas. Des écailles d'huîtres perlières amoncelées par tas sur le rivage, et plusieurs autres indices,

[1] *Guanaco* ou *Huanacus* est l'animal sauvage qui prend le nom de *Llama* (prononcez les deux *Ll* comme dans *veille*), quand il est dans l'état de domesticité. Ce quadrupède est originaire des hautes montagnes de l'*Amérique méridionale.*, et très-commun au *Pérou* où il remplit les mêmes fonctions que le Cheval de charge en *Europe*, et le Chameau en *Afrique*. La chair des jeunes Guanacos est bonne à manger. On est étonné que cet animal se trouve sur l'île de *Saypan*: il n'est certainement pas indigène; et il faut croire que les Espagnols l'y auront transporté du *Pérou*, pour essayer de le multiplier. Jusqu'à présent, *Byron* est le seul qui en ait vu dans les *Mari-Anne*; du moins nul autre Voyageur n'en fait mention: il n'en est parlé dans aucune description de l'île de *Tinian*; mais si les Espagnols ont voulu tenter de le naturaliser aux *Mari-Anne*, ils ont dû préférer de faire un essai sur *Saypan* dont les terres, plus élevées que celles de *Tinian*, doivent mieux convenir aux Guanacos.

indices, donnèrent l'assurance que l'île avoit été visitée peu de temps auparavant ; et l'on jugea que les Espagnols, dans certaine saison de l'année, viennent y faire la pêche des perles. On vit aussi plusieurs de ces piliers carrés, de forme pyramidale, dont on trouve la description et le dessin dans le Journal du commodore *Anson*. 1791. Novembre. 5.

Le capitaine *Portlock* qui nous a donné une Vue de *Saypan*, dit que, quoiqu'il l'ait côtoyée à la distance d'un demi-mille, il n'y a aperçu aucun animal d'aucune espèce [1].

A la vue des îles de *Tinian* et *Saypan*, et surtout à l'aspect de la première, le capitaine *Marchand* eût pu être tenté d'y aborder ; la saison étoit favorable pour cette relâche ; et il pouvoit espérer de s'y procurer quelques-uns des rafraîchissemens qu'une longue navigation sous la Zone Torride fait desirer si ardemment à des hommes abattus par l'excès d'une chaleur constante, et depuis long-temps condamnés à des privations. Mais ces privations et les fatigues de la mer n'avoient point altéré la bonne santé dont son Équipage avoit joui pendant tout le Voyage ; et l'intérêt de l'Expédition et des Armateurs exigeoit qu'il sût sacrifier quelques jouissances passagères à l'avantage inappréciable de primer, s'il étoit

[1] *Portlock's Voyage*, page 317.

1791. possible, dans les Marchés de la *Chine*, les Navires
Novembre. des autres Nations qui, comme le *Solide*, devoient
5. y apporter les Pelleteries de la Côte occidentale de l'*Amérique du Nord*. L'Équipage ne murmura point d'une décision dont les motifs lui étoient connus; il s'abstint même de manifester des regrets, pour ne pas ajouter à ceux que son Chef éprouvoit pour les autres beaucoup plus que pour lui-même.

Tandis que le *Solide* poursuit sans relâche sa route vers le Continent de l'*Asie*, arrêtons un moment nos regards sur l'île de *Tinian*, sans nous livrer à l'inspection particulière des autres îles dont est composé le long Archipel de *los Ladrones* [des Larrons] auquel elle appartient, et qui forme une chaîne de deux cents lieues sous le cent quarante-quatrième Méridien à l'Orient de *Paris*, entre le onzième et le vingt-unième Parallèle *Nord*.

MAGELLAN qui découvrit cet Archipel en 1521, lui imposa le nom de *Islas de los Ladrones*, parce que les habitans de ces îles, qui n'avoient nulle idée du droit exclusif de la propriété, s'approprioient fraternellement à son bord tout ce qui leur tomboit sous la main : mais, à ce titre, ce nom pourroit être générique et commun à toutes les îles du *Grand-Océan*. Les îles *des Larrons*

reçurent dans la suite le nom d'îles *de las Velas* 1791.
pour le grand nombre des embarcations à voile Novembre.
qui venoient de ces îles au-devant des Vaisseaux 5.
lorsqu'ils se présentoient pour y aborder. Enfin, vers le milieu du dix-septième siècle, elles changèrent leur nouveau nom pour celui de *Mari-Anne*, en l'honneur de *Marie-Anne d'Autriche*, femme de *Philippe IV*.

En 1564, et, selon quelques Historiens, en 1565, *Andreas-Miguel Lopes Legaspi* prit possession de ces îles au nom de la couronne d'*Espagne*; mais il y fit peu de séjour, parce qu'il n'y trouva ni les commodités qu'il pouvoit desirer pour un Établissement, ni les richesses qui pouvoient satisfaire la cupidité. Il employa plus utilement les forces qu'il commandoit à la conquête des îles *las Philipinas*, nommées Archipel de *San-Lazaro*[1] par *Magellan* qui les découvrit en continuant sa route vers l'Est après avoir traversé son Archipel de *los Ladrones*. On sait que c'est dans l'une de ces îles que *Magellan*, Portugais d'origine[2], alors

[1] Ce nom leur fut donné parce que *Magellan* en fit la découverte et y aborda le Samedi qui précède le Dimanche de *la Passion*, jour que les Espagnols fêtent en l'honneur de *Saint-Lazare*.

[2] Le véritable nom de ce célèbre Navigateur portugais, employé au service de l'*Espagne* quand il fit la découverte du Détroit qui porte son nom, est *Fernando de Magalhaens*.

1791. Novembre. 5. employé au service de l'*Espagne*, perdit la vie, en voulant favoriser, par le secours de ses armes, les projets de conquête du Souverain d'une des îles, en guerre avec le Souverain d'une île voisine, qui l'un et l'autre un jour devoient passer, eux et leur pays, sous la domination d'un autre Souverain qui, de six mille lieues de distance, et sans s'en mêler, sauroit ajouter leurs îles à ses vastes Domaines. L'importance des *Philippines* avoit demandé qu'on s'occupât de s'en emparer avant que de songer aux *Mari-Anne* : les Espagnols, après avoir terminé la conquête des premières, y formèrent divers Établissemens, et particulièrement celui de *Manille* dans l'île de *Luçon*, avec lesquels la *Nouvelle-Espagne*, soumise par les armes, ou plutôt par le génie de *Cortès*, quarante-cinq ans auparavant, ouvrit et entretint des communications habituelles.

Les îles de *los Ladrones* restèrent oubliées (et il eût été à souhaiter pour leurs habitans qu'elles l'eussent été toujours !) jusqu'à ce que le zèle d'un célèbre Jésuite, *Santivorès*, intéressa la dévotion de la reine *Marie-Anne d'Autriche*, régente pendant

dont les Espagnols qui auroient voulu le naturaliser Espagnol, ont fait *Hernando Magalhanès*, et dont les Français qui veulent toujours traduire et travestissent souvent les noms propres, sont parvenus à faire *Magellan*.

la minorité de son fils *Charles II*, et l'excita à faire porter l'Évangile dans ces îles que *Magellan* avoit su faire entrer dans le lot de l'*Espagne*, en découvrant une Route nouvelle qui éludoit cette ridicule *Ligne de Démarcation*, par laquelle un Pape prétendoit couper la Terre en deux, pour partager entre deux Souverains de l'*Europe* la possession exclusive de tous les pays nouveaux qui seroient découverts dans les deux Mondes. 1791. Novembre. 5.

Les Espagnols se présentèrent aux îles de *Mari-Anne*, en 1668, la Croix d'une main et l'Épée de l'autre, et avec ces deux armes qui se prêtoient un mutuel secours, leur prétendu droit à la possession de ces îles ne pouvoit manquer d'être reconnu. Ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de *Guahan* ou *Guaham* (et *Guam* par corruption), la principale de ces îles et la plus méridionale de l'Archipel [1]; et graduellement ils subjuguèrent toutes les autres.

Nous ne connoissions les îles de *Mari-Anne* que par les Historiens espagnols [2]; et c'étoit les

[1] Cet Archipel est composé de neuf îles principales : *Guahan*, la plus considérable et la plus méridionale, est située à 13° de latitude, à sa pointe du Sud ; mais au Sud de cette île, gisent encore plusieurs îlots et rochers dont le dernier descend plus bas que le onzième parallèle Nord.

[2] *Ant. de Herrera.* Decad. 3. Lib. 7. y seg. *Argensola. Conquista de las islas Malucas.* Lib. I. — *Gonzales de Oviedo,*

1791. Novembre. 5. connoître bien imparfaitement : quelques-unes ne perdoient rien à n'être pas mieux connues ; mais celle de *Tinian* méritoit de l'être avec détail, parce que les usurpateurs de l'Archipel ne s'y étant pas établis, et cette île étant recommandable par sa fertilité, elle pouvoit offrir des ressources précieuses aux Vaisseaux qui traversent le *Grand-Océan* entre les Tropiques, de l'Orient à l'Occident.

Nous devons à *Richard Walter*, chapelain du commodore *Anson* dans son Voyage autour du Monde, la première Relation qui ait mérité l'attention des Navigateurs [1]. Le Commodore cherchant un asile pour son Vaisseau, qu'on pouvoit appeler un hôpital flottant, aborda à *Tinian*, le 21 Octobre 1742, et mouilla dans une Baie ouverte, située à sa Pointe du Sud-Ouest : il y pourvut sans peine, sans dépense, et abondamment, à tous les besoins du *Centurion* : son Équipage s'y rétablit promptement de ses fatigues : la maladie qui, la veille encore de son arrivée, dévoroit plus de vingt hommes par jour, cessa, comme par miracle; et, en moins d'une semaine,

---

Hist nat. de las Indias. — *Gomara. Hist. gen. de las Indias.* — *Ultimo Viage al Estrecho de Magalhaues*, &c. page 205 et *alibi.*

[1] *A Voyage round the World in the years* 1740 — 1744. *Book* III, Chap. II.

les plus malades furent rétablis au point de pouvoir marcher sans aide. 1791. Novembre.

Il étoit naturel de célébrer une île à laquelle un si grand nombre de Marins avoient dû la vie, de vanter la qualité des animaux, la richesse des productions, la variété des sites, la beauté des promenades, la salubrité de l'air, tout ce qui avoit opéré une espèce de résurrection : aussi l'Historien d'*Anson* nous a-t-il peint *Tinian* comme le jardin d'*Éden* réalisé. Mais si l'on peut soupçonner que la reconnoissance s'est permis d'exagérer un peu l'excellence de cette terre de promission, du moins ne peut-on pas douter que l'Historien oculaire n'ait rapporté avec exactitude des faits sur lesquels, si sa narration n'eût pas été fidelle, cinq cents témoins, aussi oculaires, auroient pu le contredire : et le rapprochement de ce que fut *Tinian* au temps d'*Anson*, et de ce qu'elle est aujourd'hui, présente un de ces contrastes étonnans que le Philosophe ne peut voir avec indifférence, et sans remonter de l'effet à la cause. 5.

Le commodore *Anson*, qui donne à cette île douze milles de long sur six de largeur, la trouva déserte à l'époque où il y aborda (1742) ; mais une culture soignée, des plantations régulières, la multitude et la variété des arbres à fruit, des monumens encore sur pied et disposés dans un ordre symétrique, le travail de l'Homme se

1791. Novembre. 5. montrant par-tout pour aider ou embellir la Nature, tout annonçoit qu'à une époque qui devoit n'être pas ancienne, une population nombreuse avoit couvert une Terre qui présentoit à l'Espèce humaine tant de moyens de subsister, tant de facilité pour s'y multiplier. *Tinian*, en effet, dans un temps plus heureux, avoit été très-peuplée, relativement à son étendue : et l'on voudroit, pour l'honneur de ses nouveaux Maîtres, se refuser à croire au motif qui a décidé sa ruine entière. *Anson* apprit d'un Sergent espagnol et de quelques Indiens, qu'il avoit faits prisonniers sur un *Pros* [1] dont il s'étoit emparé en abordant à terre, que, cinquante ans auparavant, l'île de

---

[1] Le *Pros*, que les Européens appellent aussi *Pros-volant*, est un petit Bâtiment de mer allant à la voile, remarquable par son étonnante légèreté, et par la prodigieuse vîtesse de sa marche, que celle d'aucun autre Bâtiment ne peut égaler, et qu'on assure être souvent de vingt milles à l'heure. L'ingénieuse construction du *Pros* doit donner une grande idée de l'intelligence et de l'industrie des anciens habitans des îles de *Mari-Anne*, qui en sont les inventeurs. On trouve, à la vérité dans plusieurs des îles du Grand Archipel d'*Asie* et sur des parties du Continent, quelques Bâtimens qui ont un peu de ressemblance avec le *Pros ;* mais on n'en connoît aucun qui puisse lui être comparé, pour la simplicité de sa fabrique, la vîtesse de son sillage, la célérité de sa manœuvre, et la prestesse de ses évolutions : et l'on peut dire, avec raison, que le *Pros* est le *Prototype* qui a servi pour les autres

Tinian comptoit plus de trente mille habitans ; et qu'alors, une maladie épidémique ayant enlevé la plus grande partie des Naturels des *Mari-Anne*, la politique barbare des usurpateurs reversa sur l'île de *Guahan* où ils étoient établis, tous les Indiens que l'épidémie avoit épargnés sur *Tinian* : elle arracha impitoyablement d'une Terre jonchée des ossemens de leurs pères, de leurs frères, de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs amis, des infortunés qui avoient eu la douleur de survivre à leurs familles éteintes ; elle les condamna à arroser de leurs sueurs une Terre étrangère. Mais la cupidité fut trompée dans ses calculs ; et ces déplorables restes de *Tinian*, les yeux sans cesse fixés sur leur Terre natale, moururent dans le désespoir. Étoit-il donc réservé à une Nation d'*Europe*, à une Nation civilisée, d'être le fléau des deux Mondes ! Dans le Nouveau, elle extermine l'Espèce humaine, pour arracher des métaux, l'objet de tous ses vœux, que la Nature avoit sagement enfouis ! et dans les parties de l'Ancien que leur éloignement n'a pu dérober à

1791. Novembre. 5.

Bâtimens des Mers d'*Asie*, qui ne sont que la copie imparfaite du plus parfait modèle. On trouve dans le Journal d'*Anson* (*Book* III, Chap. V), avec la description très-détaillée du *Pros* des îles de *Mari-Anne*, tous les Plans assujettis à une Échelle commune, qui peuvent en faire connoître les dimensions, la structure et le grément.

1791. son joug, elle dégrade l'Humanité, au point de
Novembre. promener les hommes de domaine en domaine,
5. comme le Fermier fait parquer son bétail sur les terres qu'il veut engraisser !

Le désespoir des habitans de *Tinian* paroîtra naturel à tout homme qui aime sa patrie : et quelle patrie que *Tinian*, si, en effet, *Richard Walter* nous a fait de cette île une peinture fidelle ! C'est lui-même qui va parler : je ne veux pas affoiblir sa description ; je me réserve seulement la liberté d'extraire, d'abréger, sans m'assujettir à une traduction toujours littérale ; mais je ne me permettrai aucun changement qui puisse altérer la ressemblance.

« Le terrain de l'île de *Tinian* [1] est par-tout d'une bonne qualité ; il est sec, et le mélange d'un peu de sable modère l'excès de sa fécondité : l'herbe des prés est plus fine, la pelouse des bois est plus douce, que celles qu'on trouve communément dans les climats chauds. Le sol, à partir du rivage, s'élève graduellement jusque vers le milieu de l'île ; mais la pente en est souvent interrompue par des vallées d'une descente facile qui coupent irrégulièrement tout le pays : une succession non interrompue de coteaux et de plaines, où s'entremêlent les masses de bois et les plateaux de

[1] *Anson's Voyage*, *Book* III, Chap. II.

verdure, diversifie agréablement toute la surface 1791.
de l'île. Ces bois sont composés de grands arbres Novembre.
dont les uns étendent au loin leur ombre hospitalière, 5.
et d'autres laissent courber leurs rameaux sous le poids de leurs fruits : à côté des bois, les plaines étalent un tapis de verdure, dans lequel un trèfle très-fin se confond avec l'émail varié des fleurs dont les émanations parfument l'air. Les arbres qui terminent les plaines les enferment dans une ceinture parfaitement uniforme ; et la disposition en est si régulière, qu'elle paroît être l'ouvrage de l'Art. Les massifs, dont ces arbres sont la lisière, présentent des routes ouvertes et bien percées ; leurs tiges, qui s'élèvent majestueusement, ne sont nulle part entremêlées de broussailles, d'arbustes sauvages ou de plantes parasites ; et le gazon des plaines se prolonge et se divise pour former la pelouse qui s'étend à une grande distance dans la sombre profondeur des bois. Ce mélange alternatif de bois et de gazons, de vallons et de coteaux, et leurs différentes intersections, qui produisent des compartimens variés par leur figure et leur étendue, procurent dans toutes les parties de l'île les sites les plus pittoresques et les plus agréables.

» Mais les charmes de *Tinian* ne sont pas bornés à la beauté du paysage : les animaux qui sont aujourd'hui les vrais propriétaires et les seuls

1791. Novembre. 5. maîtres de l'île, excepté dans les mois de l'année où les Espagnols viennent troubler leur solitude pour approvisionner *Guahan*, ces animaux, dis-je, animent la scène et l'embellissent. Souvent on voit des milliers de Bœufs paître ensemble dans une vaste prairie, et offrir un spectacle d'autant plus remarquable, que tous ces Bœufs sont d'un blanc de lait, et n'ont sur tout le corps d'autres taches que celles que font sur leurs têtes leurs oreilles noires ou brunes : et, quoique l'île n'ait plus d'habitans, la vue de ces troupeaux nombreux, le chant et les cris répétés des volailles, également multipliées, qui courent et s'éparpillent dans les bois, tout réveille dans le spectateur l'idée d'un pays habité ; on croit être au milieu des fermes et des hameaux.

» Nous estimâmes, continue *Walter*, que le nombre des bœufs répandus sur l'île peut s'élever à dix mille [1] : ils n'étoient nullement farouches et

[1] Ce nombre est bien considérable pour une île qui, suivant la Relation, n'a pas plus de quatre lieues de longueur sur deux lieues de large; car, en supposant, ce qui n'est pas, qu'elle eût la figure d'un parallélogramme (et c'est celle de la plus grande surface), sa superficie ne seroit encore que de huit lieues carrées ; mais sa figure est celle d'une ellipse très-alongée, et qui se réduit presque à rien aux deux extrémités de son gand axe : et si l'on défalque de sa surface, celle des deux grandes pièces d'eau qui occupent le milieu de l'île, et les parties les plus élevées des coteaux boisés, sur lesquelles il n'est pas probable que les

se laissoient approcher. Nous fîmes d'abord usage de nos fusils pour en tuer quelques-uns ; mais, dans la suite, le besoin d'économiser notre poudre, nous fit employer un procédé qui n'est pas dispendieux : nos matelots les attrapoient à la course. La chair de cet animal est délicieuse au goût ; et nous la trouvâmes d'une digestion plus facile que celle d'aucun autre animal de la même espèce dont nous eussions jamais mangé.* Les Volailles aussi sont excellentes ; et nous les prenions de même à la course : elles sont si lourdes que, d'une seule traite, elles ne pouvoient s'éloigner de plus de cinquante pas ; et elles étoient si fatiguées après ce premier vol, qu'il étoit rare qu'elles pussent s'enlever de terre une seconde fois : si elles gagnoient les bois, nous les y poursuivions ; et les arbres sont si espacés sur un terrain uni et dégagé de broussailles, que rien ne pouvoit s'opposer à notre course : elles étoient bientôt attrapées. L'Équipage en avoit à discrétion, et beaucoup plus qu'il n'en pouvoit consommer.

1791. Novembre. 5.

» L'île nourrit encore une grande quantité de

* troupeaux allassent paître, on peut réduire la surface du terrain sur lequel le bétail trouvoit sa pâture, à quatre lieues carrées au plus : *chaque lieue* auroit donc nourri *deux mille cinq cents bœufs !* N'y auroit-il pas aussi quelque chose à ôter des *trente mille habitans* que les Espagnols supposoient dans cette île avant sa dépopulation !

1791. Porcs sauvages qui nous fournissoient d'excellens
Novembre. mets ; mais ils sont extrêmement féroces, et nous
5. étions obligés de les tuer à coups de fusil. Nous employâmes aussi contre eux des chiens dressés pour la chasse de ces animaux, que le Détachement espagnol qui fut fait prisonnier au moment de la descente, avoit amenés dans l'île pour approvisionner *Guahan:* mais, quoique ces chiens fussent d'une forte race, et pleins d'ardeur, ce n'étoit qu'avec peine qu'ils parvenoient à réduire l'animal qui se défendoit avec furie; et plus d'une fois, la victoire coûta la vie au vainqueur.

» La place que nous occupions et où nous avions établi notre hôpital, convenoit infiniment à notre situation, non-seulement parce que nous pouvions nous y procurer sans peine les viandes fraîches, nécessaires pour nos malades et pour les gens en santé, mais encore parce que l'abondance des fruits et des plantes salutaires nous offroit le remède le plus puissant contre le scorbut qui, depuis si long-temps, faisoit tant de ravage parmi nous. Le Cocotier nous donnoit avec profusion sa noix et son chou; nous avions le choix entre la Goyave, le Limon, l'Orange douce et amère, et une espèce de fruit que les Indiens nomment *Rhymay* [le Rima] et que nous appellions *Fruit-à-pain*, parce qu'il nous tenoit lieu de ce premier

aliment des Européens[1]. D'autres remèdes pour le scorbut se rencontroient par-tout sous nos pas : la terre produit spontanément le Melon d'eau, la Dent-de-lion, la Menthe, le Pourpier rampant, le Cochléaria et l'Oseille ; et nous dévorions ces fruits et ces herbes avec cette avidité que la Nature excite dans le Scorbutique pour les végétaux qui doivent lui procurer un prompt soulagement. 1791. Novembre. 5.

» Nous n'eûmes pas à nous louer également des productions de la mer : ceux de nos gens qui mangèrent du Poisson à notre arrivée, s'en trouvèrent incommodés, et l'usage en fut interdit : mais cette privation fut peu sensible ; car, outre les Bœufs, les Porcs sauvages et la Volaille qui auroient suffi, et fort au-delà, à tous nos besoins pendant les deux mois de notre séjour à *Tinian*, deux grands lacs d'eau douce, situés au milieu de l'île, nous fournissoient une quantité innombrable de Canards, de Sarcelles, de Corlieux et de Pluviers sifflans.

---

[1] Au temps où *Walter* écrivoit, l'Arbre à pain et son fruit étoient peu connus; mais les Voyageurs de ces derniers temps l'ont si bien décrit, que je me dispense de traduire la description que l'Historien d'*Anson* en a donnée. il se pourroit cependant qu'en lisant cette description, un Naturaliste aperçût quelque différence entre l'Arbre à pain de *Tinian*, et celui qui est une production commune à toutes les îles du *Grand-Océan* situées entre les Tropiques,

1791. Novembre. 5. » On ne trouve aucun ruisseau dans l'île ; mais, pour l'usage de la vie, des puits et des sources vives qu'on rencontre à chaque pas très-près de la surface de la terre, et dont l'eau est d'une excellente qualité, et les deux lacs qui occupent le centre de l'île, et dont les bords sont aussi unis, aussi réguliers, que si l'on eût voulu en faire des bassins de décoration, suppléent par-tout à l'eau courante. On peut cependant dire que, si des ruisseaux serpentans traversoient ces belles prairies où paissent de nombreux troupeaux à robe blanche, le paysage acquerroit plus de mouvement, les sites plus de variété, et la terre cette fraîcheur qui embellit toutes ses productions.

» C'est sans doute au défaut d'eau courante, à l'étendue des grandes pièces d'eau stagnante, à la multiplicité des Puits, qu'il faut attribuer la prodigieuse multitude de Cousins, de Moucherons et de Tiques qui sont une espèce de fléau : ce dernier insecte s'attache principalement au Bétail ; mais souvent il attaque l'Homme ; et, si l'on n'est pas prompt à l'arracher aussitôt qu'il se fait sentir, sa tête est bientôt cachée sous l'épiderme, et cause une douloureuse inflammation. Les Mille-pieds et les Scorpions ne sont pas rares dans l'île; mais on n'a pas eu lieu de se convaincre que leur piqûre soit venimeuse.

» Un avantage inappréciable fait oublier cette

incommodité que *Tinian* partage avec toutes les îles des climats chauds ; cet avantage est la salubrité de l'air, entretenue par des vents frais qui soufflent sans intermittence, et par des pluies qui, quoique rares et peu abondantes, suffisent pour modérer la chaleur : l'air y est si sain, qu'en peu de jours il rend la santé aux malades désespérés, donne à tous un appétit dévorant, et à l'estomac la faculté d'y satisfaire sans en être incommodé ». 1791. Novembre. 5.

Telle étoit l'île de *Tinian* lorsque le commodore *Anson* la quitta vers la fin du mois d'Octobre 1742. Le seul reproche qu'alors on pût lui faire, c'étoit de ne présenter aucun Port, aucune Rade où les Vaisseaux pussent mouiller en sûreté ; et il semble que la Nature qui avoit tout donné à la Terre de cette île favorisée, ait voulu tout refuser à la Mer qui baigne ses côtes ; car on a vu que le poisson n'en est pas bon, et l'ancrage n'en est pas meilleur. Le *Centurion* eut deux fois ses câbles coupés par les coraux tranchans dont le fond est semé ; deux fois il fut rejeté en mer ; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il put regagner son Mouillage, à la très-grande satisfaction de la partie de ses Officiers et de son Équipage, qu'un appareillage précipité et nécessaire l'avoit forcé d'abandonner à terre.

Je ne me suis point arrêté à décrire ces monumens anciens qu'on trouva dans l'île, ces

1791. Novembre. 5. doubles rangées symétriques de piliers carrés, de forme pyramidale, portant cinq pieds à la base et douze ou treize pieds sur la hauteur, surmontés chacun d'un demi-globe massif, dont le diamètre fait face en haut, et qui offre de loin l'apparence d'une grande jatte : on peut en lire la description et en voir le dessin dans la Relation de *Richard Walter*[1]. Suivant le rapport des prisonniers espagnols, ces piliers ont dû appartenir à des monastères indiens, et cette particularité suffiroit seule pour attester l'ancienne population de l'île : dans tous les pays d'*Asie*, les Moines s'établissent là où de nombreux habitans peuvent alimenter leur oisiveté ; et il faut qu'ils ayent été bien multipliés à *Tinian*, car il n'est aucune partie de l'île sur laquelle *Anson* n'ait rencontré quelqu'une de ces décorations en piliers pyramidaux. Et comment des hommes livrés à la contemplation, n'auroient-ils pas afflué sur une Terre où la Nature riche et belle offre une verdure éternelle, des sites

[1] Les piliers et les demi-globes qui les surmontoient, étoient formés d'un composé de pierre et de sable, recouvert de plâtre : et comme les Voyageurs qui ont visité *Tinian* 22 ans après le Voyage d'*Anson*, n'en font aucune mention, on doit croire que, dans cet intervalle, le temps les a réduits en poussière. Cependant, lorsqu'en 1765, *Byron* fit visiter l'île de *Saypan*, on y trouva des piliers semblables à ceux de *Tinian*, et qui étoient encore sur pied.

pittoresques et variés, des arbres chargés de fleurs et de fruits, des prés émaillés de fleurs odorantes, des bois dont l'ombre religieuse invite à la méditation et semble commander le silence, une Terre, enfin, où la beauté du climat et la salubrité de l'air écartent les maladies et reculent le terme fatal où tout va se confondre ! 1791. Novembre. 5.

C'est avec regret que nous allons quitter la *Tinian* d'*Anson* pour porter nos regards sur la *Tinian* dont les Navigateurs de ces derniers temps nous ont fait le tableau. Sans doute, les uns et les autres ont peint ce qu'ils ont vu : et il nous faut cette assurance pour croire que, quatre lustres à peine écoulés, tout a changé de face.

Le commodore *Byron* relâcha à *Tinian* le 31 Juillet 1765 [1], et mouilla dans la même Rade, située près de la Pointe du Sud-Ouest, que le commodore *Anson* avoit occupée vingt-un ans et demi auparavant. Impatient de jouir de ces sites ravissans, de ces vastes prairies émaillées de fleurs où des troupeaux de bœufs d'une blancheur éclatante paissent en liberté ; empressés de respirer avec un air pur, ce parfum délicieux qu'exhalent les productions odorantes de la terre ; le Commodore et quelques-uns de ses officiers, aussitôt qu'ils eurent le pied sur l'île, coururent pour

[1] Voyez *Hawkesworth's Compilation*. Vol. I, 115.

1791. Novembre. 5. traverser les premiers bois qui s'offroient devant eux, persuadés que, lorsqu'ils les auroient franchis, *Tinian* se montreroit avec tous ses charmes : mais ces bois étoient si fourrés, si embarrassés par des broussailles, que la vue ne pouvoit s'étendre à dix pieds devant soi, et que, dans la crainte de se perdre, et pour demeurer ralliés, ils étoient obligés de s'appeler sans cesse les uns les autres. Ce ne fut pas sans des peines infinies, et sans avoir mis en lambeaux leurs chaussures et le peu de vêtemens que l'excès de la chaleur leur avoit permis de garder, qu'enfin ils parvinrent à la lisière extérieure du bois. Mais quelle fut leur surprise lorsque, l'imagination encore remplie de la séduisante description de *Richard Walter*, à leurs regards s'offrirent des landes entièrement couvertes de roseaux et de buissons stériles, dont, en plusieurs endroits, la hauteur excédoit celle d'un homme, par-tout la moitié de cette hauteur, et à travers lesquels leurs jambes continuellement embarrassées dans les ronces, ne pouvoient faire un pas sans en être déchirées ! dans cette marche aussi pénible que douloureuse, des nuées de mouches obscurcissoient l'air ; et, si quelqu'un vouloit parler, des milliers de ces insectes remplissoient sa bouche, et plusieurs pénétroient jusque dans sa gorge. Harassés, sans être découragés, ils parcoururent trois ou quatre milles à travers les

obstacles et les épines que la Nature sauvage opposoit à leur marche : enfin, au terme de leur course, ils aperçurent un Taureau, et l'animal fut tué d'un coup de fusil. 1791. Novembre. 5.

Des recherches moins pénibles suffirent dans la suite pour découvrir les arbres qui donnent la noix de Coco, le Fruit-à-pain, la Goyave, l'Orange amère et la Papaye [1], et l'on s'en pourvut abondamment; mais on fit d'inutiles perquisitions pour découvrir le Melon d'eau, le Cochléaria, l'Oseille et les autres plantes dont on pouvoit attendre des effets salutaires contre le Scorbut.

On envoya des Détachemens dans l'île pour reconnoître les endroits où le bétail se retiroit : on parvint à découvrir quelques-unes de ses retraites, mais à une grande distance de la place où l'on avoit dressé des tentes; et les animaux étoient si farouches, qu'il étoit impossible de les approcher d'assez près pour que la balle pût les atteindre. Si, après trois jours et trois nuits de course et de fatigues, on étoit assez heureux pour découvrir, lasser et tuer un Bœuf, il falloit,

[1] Il paroît que l'Orange douce ne se trouvoit plus dans l'île, au temps de *Byron*, car il n'en parle pas; mais il y trouve la Papaye dont la Relation d'*Anson* ne fait pas mention : les Espagnols y auroient-ils transporté le Papayer ?

1791. Novembre. 5. pour le faire parvenir jusqu'aux tentes, traîner son corps l'espace de sept ou huit milles à travers des bois obstrués par des broussailles, et des landes jonchées de ronces : bientôt les mouches s'en emparoient ; tout son corps en étôit couvert ; et l'odeur fétide qu'il exhaloit forçoit de l'abandonner sur le chemin.

On éprouva plus de facilité à se procurer des animaux du genre des Volatiles : on trouva les bois peuplés d'oiseaux de différentes espèces, et l'on en tuoit aisément ; mais le goût en étoit désagréable ; et la chaleur étoit si grande, qu'une heure après qu'ils étoient morts, la putréfaction s'en emparoit.

Les Cochons sauvages furent l'unique ressource des Équipages en viande fraîche : leur poids étoit rarement au-dessous de deux cents livres. On croit bien que, depuis la visite d'*Anson*, ces animaux n'avoient rien perdu de leur férocité : on parvenoit cependant, sans beaucoup de peine, à en tuer quelques-uns ; et l'on en prit un plus grand nombre dans des piéges.

Le commodore *Byron* interpréta mal ce que *Richard Walter* avoit dit du poisson de la Rade ; il supposa que les gens du *Centurion* n'en avoient été incommodés que parce qu'ils en avoient mangé avec excès, et il n'en interdit pas l'usage aux siens : mais il apprit bientôt, par sa propre

expérience, que tout le poisson de la côte de *Tinian* a une qualité très-nuisible ; tous ceux qui se permirent d'en manger en furent malades au point d'être en danger de perdre la vie. 1791. Novembre. 5.

On trouva dans l'île le Cotonnier et l'Indigotier ; ils y sont même très-communs, et l'on est étonné qu'il n'en ait pas été fait mention dans la Relation de *Walter :* mais il se peut que ces productions ne soient pas indigènes ; que des graines, semées par les Espagnols, y ayent prospéré, et que ces végétaux se soient multipliés.

Byron voulut faire usage du puits qui avoit servi d'Aiguade au *Centurion :* il assure que, dans aucun pays du Monde, il n'en avoit rencontré un qui fût aussi mauvais ; l'eau en étoit saumâtre, et les vers y fourmilloient. Nulle part cependant, plus qu'à *Tinian* dans le mois d'Août, on ne pouvoit desirer de l'eau et de la bonne eau : les pluies abondantes et continuelles n'étoient qu'un foible supplément à ce que la Terre refuse dans cette saison, pendant laquelle une chaleur suffoquante rend le besoin d'eau si pressant.

Le commodore *Byron* est convaincu que le climat de cette île est excessivement mal-sain, du moins à l'époque où il y aborda. Plusieurs individus des deux Bâtimens qu'il commandoit (le *Dolphin* et la *Tamar*) y guérirent, à la vérité, du scorbut ; mais un plus grand nombre y

1791. Novembre. moururent de la fièvre qui s'empara d'eux pendant leur séjour à terre.

5. A l'excès de la chaleur, à l'insalubrité de l'air, à la disette d'eau et de plantes anti-scorbutiques, se joignoit un fléau dont il étoit impossible de se garantir, et que le bois de chauffage que l'on avoit embarqué rendit commun aux Vaisseaux et à la Terre : on étoit poursuivi, jusque dans son lit, par les Mille-pieds et les Scorpions, par de grosses Fourmis noires dont la piqûre n'étoit pas moins dangereuse que celle des premiers, et par une multitude d'autres insectes, inconnus et venimeux, dont la morsure causoit des douleurs aiguës.

Byron éprouva, comme *Anson*, le danger de la Rade : la mer y fut si violente, elle étoit poussée avec tant d'impétuosité vers la côte, par un vent de la partie de l'Ouest, qu'il fut une fois forcé de remettre en mer, et ne put reprendre le Mouillage qu'après un intervalle de huit jours.

Tel est l'état dans lequel s'offrit l'île de *Tinian* au commodore *Byron*, durant le séjour qu'il y fit en 1765, depuis le 31 Juillet jusqu'au premier Octobre.

Le capitaine *Wallis* qui la visita dans le mois de Septembre 1767 [1], n'en fait pas une peinture

[1] *Hawkesworth's Compilation*, Vol. I. *Wallis's Voyage*, Cap. XI.

plus flatteuse, ni plus propre à nous retracer les charmes de la *Tinian* du commodore *Anson*. Il dit cependant qu'il se procura, mais avec beaucoup de peine, quelques Bœufs, entre autres un jeune Taureau qui pesoit quatre cents livres, des Porcs sauvages, des Volailles, des Papayes, des Fruits-à-pain, des Limons, des Oranges, et tous les rafraîchissemens dont il est fait mention dans la Relation de *Walter;* mais que la viande ne pouvoit se garder un jour entier; que les Cocotiers ne se trouvoient plus que dans l'intérieur du pays, à trois milles de distance du rivage; que des Détachemens de chasseurs, envoyés successivement pour approvisionner le Vaisseau, avoient été obligés de parcourir un espace de dix ou douze milles à travers des broussailles épaisses, des ronces et d'autres arbustes stériles, enlacés les uns dans les autres; que les animaux étoient si sauvages qu'ils fuyoient à la première vue, et qu'il étoit impossible de les approcher. Le bétail ne se montroit plus que dans la partie septentrionale de l'île; mais les chasseurs, après y être parvenus, se trouvoient si excédés de fatigue, qu'ils n'avoient plus la force de poursuivre les animaux; encore moins, s'ils en eussent tué, auroient-ils pu les traîner jusqu'au rivage. Ce que *Wallis* obtint de plus approprié aux besoins de son Équipage, ce fut une ample provision de Limons.

1791. Novembre. 5.

1791. Novembre. 5. Le capitaine *Portlock*, qui traversa le 4 Octobre 1787, l'Archipel de *Mari-Anne* entre *Tinian* et *Saypan*, dit que, dans les plaines de la première, il aperçut de grands troupeaux d'animaux blancs qu'il supposa être les Bœufs de cette couleur que le Journal d'*Anson* rapporte y être si communs [1] : mais il ne reconnut l'île que de loin et ne put pas juger de son état actuel.

Le capitaine *Gilbert*, commandant le Navire la *Charlotte*, passa au Mouillage de *Tinian*, les premiers jours du mois d'Août 1788 [2] : il eût bien voulu y trouver le Paradis terrestre dont on voit le tableau dans le Voyage d'*Anson ;* il n'y trouva que la Terre sauvage dont *Byron* nous a fait la peinture hideuse : il fut assailli de Mouches qui permettoient à peine qu'on respirât ; car on ne pouvoit parler sans risquer d'en avaler un grand nombre. Il s'y procura des Noix de Coco, des Choux palmistes, quelques Cochons sauvages et des Volailles : mais ce ne fut qu'en se portant à une grande distance du rivage, qu'il aperçut quelques troupeaux de ces Bœufs blancs, si multipliés dans l'île au temps du commodore *Anson ;* et il fut impossible de joindre un seul de ces animaux

---

[1] *Portlock's Voyage*, page 317.

[2] *Voyage from new South-Wales to Canton, in the year* 1788. *By Th. Gilbert*, &c. *London.* 1789. *In*-4.° pages 59 — 68.

ou de l'approcher d'assez près pour le tirer : 1791.
seulement quelques Veaux qui ne pouvoient suivre Novembre.
les troupeaux dans leur fuite, dédommagèrent les 5.
chasseurs de la fatigue qu'ils avoient éprouvée en poursuivant inutilement les pères. Le puits où le *Centurion* avoit fait aiguade étoit à sec ; et *Gilbert* ne vit aucune de ces sources d'excellente eau que le Commodore rencontroit à chaque pas. Mais, comme lui, il éprouva combien la Rade est dangereuse : la *Charlotte*, et le *Scarborough* qui y mouilloit auprès d'elle, furent forcés, dans un coup de vent, de couper leurs câbles et de gagner la haute mer [1].

---

[1] Je renvoie le Lecteur à la Relation du Voyage d'*Anson* et à celle de *Byron* (*Hawkesworth's Compilation*, Vol. I, p. 117) pour tout ce qui concerne la Rade et le Mouillage. Je me bornerai à dire que le fond est d'un gros sable parsemé de roches de Corail ; que ce sable ne procure pas à l'ancre une tenue sûre, et que les câbles sont continuellement en danger d'être coupés par la rencontre des Coraux. *Byron* dit que dans la saison où il y mouilla (du 1.er Août au 1.er Octobre), cette Rade est une des plus dangereuses que jamais il ait connues : il prit le parti de ne point affourcher, et de tenir sur une seule ancre avec des *flottes* sur le câble qui, par ce moyen, faisant toujours force, et ne rampant jamais sur le fond, ne risquoit pas d'y être coupé.

Suivant *Anson*, la Rade n'est dangereuse que pendant quatre mois et demi de l'année, de la mi-Juin à la mi-Octobre ; c'est la saison de la mousson de l'Ouest : et aussi long-temps qu'elle règne, les vents qui, vers les temps de la nouvelle et

1791. Novembre. 5. J'observe que, parmi les grands arbres que *Gilbert* vit à *Tinian*, il aperçut un très-grand nombre d'arbres à coton, et qu'ils étoient en pleine floraison : nous avons vu qu'en 1765, *Byron* y avoit déjà trouvé le Cotonnier, et de plus l'Indigotier. On ne peut pas douter que cette île n'eût été d'un grand rapport, et qu'il n'eût été facile d'y naturaliser les productions utiles des deux *Indes*, si le droit de conquête l'eût soumise à d'autres maîtres qu'à des Espagnols : mais ceux-ci, hors d'état de cultiver par eux-mêmes toutes les parties de la Terre dont ils se sont déclarés les propriétaires, ont trop souvent,

---

de la pleine Lune, varient au point de faire le tour de l'horizon, soufflent avec tant de violence, qu'il seroit téméraire de confier le salut du Vaisseau aux plus forts câbles, sur un fond aussi mauvais que celui de la Rade.

Suivant le rapport de *Byron*, un autre inconvénient se joint à celui de la mauvaise qualité du fond : nulle part, dit-il, il n'a éprouvé d'aussi violens roulis que ceux que lui occasionnoit une lame d'Ouest qui le força d'appareiller pour se soustraire au danger d'être jeté sur les ressifs, si l'ancre dérapoit, qu'elle chassât, ou que le câble vînt à rompre.

En résumant ce qui est rapporté dans les différens Journaux, on voit :

Que, dans les premiers jours d'Août, la lame d'Ouest força *Byron* d'appareiller ; et qu'il ne put reprendre le Mouillage qu'au bout de huit jours :

Que, le 8 Août, la *Charlotte* et le *Scarborough* furent

par une politique aussi inhumaine que contraire à leurs vrais intérêts, détruit ou dispersé les véritables propriétaires, les cultivateurs aborigènes, qui seuls peuvent suppléer à l'insuffisance des Conquérans. 1791. Novembre. 5.

Le capitaine *Sever*, commandant le Navire la *Lady Penrhin*, toucha à *Tinian* dans le mois de Septembre 1788 [1]. Il confirme tout ce que le commodore *Byrön* et le capitaine *Wallis* ont rapporté de la situation actuelle de cette île : mais, quoiqu'il y abordât à la même époque de l'année où ce dernier y avoit relâché, il trouva la saison très-peu avancée; la plupart des fruits n'étoient point encore parvenus à leur point de maturité. Il

forcés de couper leurs câbles et de gagner le large :

Que, le 22 Septembre, *Anson* rompit deux câbles et fut repoussé en mer, en traînant avec lui une troisième ancre qu'il avoit mouillée sur l'extrémité du Banc ; et qu'il ne put regagner la Rade que le 11 Octobre :

Que, le 14 Octobre, un nouveau coup de vent le fit chasser sur ses ancres; qu'il dérada, et ne put revenir au Mouillage qu'après cinq jours.

Mais *Anson* assure que, dans les huit autres mois de l'année, c'est-à-dire, de la mi-Octobre jusqu'à la mi-Juin, il fait un temps égal et constant; et que, pourvu que l'on ait soin de bien fourrer les câbles, ou de les faire flotter, on n'a point à craindre qu'ils soient endommagés; enfin, durant ces huit mois, la Rade du Sud-Ouest de *Tinian* présente, dit-il, toute la sûreté qu'on peut desirer.

[1] Voyez *The Voyage of Governor Phillip, to Botany Bay*, &c. *London*. 1789. In-4.°, page 245.

1791. Novembre. se procura deux Bœufs, un Porc sauvage et une douzaine de Poules.

5.

QUAND on a lu les deux descriptions de *Tinian*, qui, l'une et l'autre sans doute méritent également notre confiance, par l'opinion fondée de la véracité des Voyageurs qui les ont écrites, on ne peut se défendre d'être frappé d'étonnement, en examinant les ravages que le Temps, dont la main n'est pas toujours lente, a pu faire dans un intervalle qui n'égale pas le quart d'un siècle. Voyez *Tinian* en 1742, partagée entre des plaines riantes et des coteaux couronnés de bois dont les grands arbres espacés, alignés, et dégagés d'arbustes stériles et encombrans, laissent à l'air une circulation libre qui lui permet de se purifier dans son cours ; voyez-la parée de tous les dons de la Création, que le coloris du Peintre a, si vous voulez, embellis, mais dont il a rendu les traits ; et revenez à *Tinian* en 1765 : vous verrez les joncs desséchés, les tristes bruyères et les ronces piquantes, occuper dans ses plaines, devenues des landes, les places que couvroient le trèfle verdoyant, les herbes salutaires, les plantes utiles et les fleurs odorantes: cherchez sur ces plateaux les troupeaux nombreux qui en étoient l'ornement et la richesse, et auxquels une terre fécondée prodiguoit une pâture toujours renaissante ;

aujourd'hui, une bourre hideuse, hérissée, impraticable, les repousse et leur refuse la subsistance: tentez de pénétrer dans ces bois ; des broussailles épaisses, des herbes dures et épineuses vous en défendent l'entrée ; des lianes parasites [1], enlacées et entremêlées, tendent leurs filets d'un arbre à l'autre, et interceptent les communications ; un terrain sur lequel le duvet de la pelouse émaillée se prolongeoit jusque dans la profondeur des massifs, n'est plus que l'asile impur des Mille-pieds, des Scorpions, et de tous les insectes venimeux qui vivent et composent leurs poisons dans les décombres de la végétation : il ne reste

1791. Novembre. 5.

[1] « Les *Lianes* montent, en serpentant, comme le Lierre, autour des arbres qu'elles rencontrent ; et l'on en voit qui, après être parvenues aux branches les plus hautes, jettent des filets qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y reprennent racine, et s'élèvent de nouveau, montant et descendant alternativement. D'autres filamens portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, s'attachent souvent aux arbres voisins, et forment ou une forêt impénétrable, ou une confusion de cordages pendant en tout sens, qui offrent aux yeux le même aspect que les manœuvres d'un Vaisseau. Il y a des *Lianes* aussi grosses que le bras ; quelques-unes, à force de serrer l'arbre qu'elles embrassent, finissent par l'étouffer. Il arrive quelquefois que l'arbre sèche sur pied, se pourrit et se détruit entièrement, et qu'il ne reste que les spires de la *Liane*, qui forment une espèce de colonne torse, isolée et à jour, que l'art auroit bien de la peine à imiter ». (*Dict. d'Hist. nat.* au mot *Liane.*)

1791. plus de l'ancienne *Tinian* aucun des agrémens qui
Novembre. lui faisoient pardonner l'importunité de ses Moucherons, la qualité nuisible de ses Poissons, les
5. dangers de sa Rade : et le quart d'un siècle a suffi pour opérer tous ces changemens !

Ce contraste de deux tableaux si différens l'un de l'autre, qu'en les comparant, on a de la peine à se persuader que les Voyageurs ayent voulu peindre la même île, ce contraste, dis-je, nous ramène à l'observation qu'a déposée dans son immortel Ouvrage, le Philosophe sublime dont le génie hardi, traversant la nuit des temps et planant sur l'espace pour assister à la Création, eût deviné la Nature, si la Nature eût voulu l'être, et qui nous a du moins tracé la route qu'elle auroit pu suivre, si ce n'est pas, en effet, la route qu'elle a suivie.

« L'Homme, nous dit-il [1], maître du domaine de la Terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et, de tout temps, il partage l'empire avec la Nature. Cependant, il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède ; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés : s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout rentre sous la main de la Nature ; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'Homme, et ne

[1] Buffon, *Hist. nat.*, I.re *Vue de la Nature.*

lui

lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute, ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux ». 1791. Novembre. 5.

Cette digression nous a fait perdre le *Solide* de vue; il est temps de le rejoindre pour suivre sa route jusqu'à *Macao.*

Après avoir traversé l'Archipel de *Mari-Anne*, le capitaine *Marchand* se dirigea entre l'Ouest-Nord-Ouest et l'Ouest quart Nord-Ouest, pour aller prendre connoissance de la Pointe Méridionale de l'île *Formosa.*

Les Observations de longitude faites le 16 Novembre dans la matinée, plaçoient le Vaisseau, à midi de ce jour, à 122 degrés 6 minutes à l'Orient de *Paris;* et sa latitude observée étoit de 21 degrés 34 minutes Nord. Cette position donnoit l'espérance que, le jour suivant, on auroit la vue de la Terre. Elle se montra, en effet, le lendemain à sept heures et demie du matin; et l'on reconnut les îles de *Botel Tabago-Xima*[1], situées à environ cinq lieues de distance de la Pointe Sud de *Formosa*, et sur le même parallèle: la grande île est une Terre élevée qui peut être aperçue, par 16. 17.

[1] Suivant *Alex. Dalrymple;* et selon d'autres, *Botol* ou *Bottel*, *Tabaco-Xima*, ou *Tabago-Xima;* et *Tabaco-sima*, suivant *d'Anville.*

1791. Novembre. 17. un temps clair, de dix-huit ou vingt lieues. A neuf heures et demie, on releva la plus grande de ces îles de l'Ouest demi-rumb Nord à l'Ouest quart Nord-Ouest, et la petite île à l'Ouest demi-rumb Sud, à environ douze lieues de distance.

A cinq heures de l'après-midi, au moment où on relevoit les extrémités orientales des deux îles *Botel*, l'une par l'autre, au Nord quart Nord-Ouest, on aperçut dans l'Ouest quart Nord-Ouest la Pointe Méridionale de l'île *Formosa.* Cette partie de l'île présente une Terre d'une hauteur remarquable, qui se fait apercevoir à un éloignement de vingt et même vingt-deux lieues.

18. Le 18, à midi, on avoit laissé cette Pointe à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord, à environ quatre lieues et demie de distance, et l'on faisoit route pour *Macao.*

Le capitaine *Chanal*, d'après les Observations du capitaine *Marchand* et les siennes propres, combinées avec divers Relèvemens faits à vue des Terres, a cherché à fixer les positions géographiques, absolues et relatives, des îles *Botel*, de la Pointe Méridionale de *Formosa*, et de l'Écueil de *Vele-Rete*, Écueil très-dangereux, placé sur la route des Vaisseaux qui viennent du *Grand-Océan* par le Nord des îles *Bashee.* Comme les positions données par le capitaine *Chanal* ne s'accordent pas toutes avec celles qui ont été employées par

Alexander Darlymple, dans sa *Carte de la Mer de Chine*, publiée en 1771 ; par *la Pérouse*, dans le Journal de son Voyage et dans sa Carte ; par *George Robertson*, dans sa gande *Carte de la Mer de Chine*, qui parut en 1791, et dans la *Table des Positions*, qui fait partie du Mémoire qui accompagne sa Carte et lui sert de fondement ; j'ai cru devoir rapporter les unes et les autres, afin que les Navigateurs qui auront occasion de faire des Observations à vue des mêmes Points, puissent plus facilement vérifier les diverses positions, et décider quelles sont celles qui méritent la préférence. 1791. Novembre. 18.

Suivant les Observations et les Relèvemens faits sur le *Solide* à vue des Terres :

La grande île *Botel Tabago-Xima*, à sa Pointe du Sud-Est, est située à 22 degrés 3 minutes de latitude Nord, et 119 degrés 34 minutes de longitude Orientale[1]. Cette île est assez élevée pour

	Lat.	Long.
[1] Sur la Carte de *Dalrymple*, à 8° 15' de *Macao*, qui est située (Note LX) à 111° 15'	22° 06' ½ ..	119° 30'
Suivant les Observations de *la Pérouse*.	21. 57....	119. 32.
Suivant *Chanal*, milieu de l'île 22° 04' et 119° 33'; et en ôtant 1 min. de la latitude, et ajoutant 1 min. à la longitude, pour les rapporter à la Pointe Sud-Est de l'île........................	22. 03...	119. 34.
Suivant *G. Robertson*, dans sa Table des Positions........................	22. 06...	119. 21¼.

1791. Novembre. 18. être aperçue, par un temps clair, de quinze lieues de distance : elle peut avoir quatre ou cinq lieues de circuit. Les feux qu'on y vit briller pendant la nuit ne laissèrent pas douter qu'elle ne soit habitée, au moins temporairement, par des pêcheurs, si toutefois elle n'a pas d'habitans à domicile fixe.

Mais, pour ne pas laisser flotter l'opinion des Marins à cet égard, je crois pouvoir me permettre d'anticiper ici sur la publication du Voyage de *la Pérouse*, pour ajouter que l'île est habitée, qu'elle paroît même bien peuplée, puisque *la Pérouse*, en l'approchant de très-près, a distingué trois villages sur un espace d'une lieue.

La petite île du même nom gît au Sud quart Sud-Est de la grande [1] : sa latitude est de 21 degrés 57 minutes, et sa longitude de 119 degrés 36 minutes [2]. Elle est un peu moins élevée que la grande île, mais cependant assez pour être vue de dix ou douze lieues.

---

[1] Sur le parallèle du milieu de la grande île, suivant la Carte de *Dalrymple*; et sur le parallèle de sa Pointe du Sud-Est, suivant celle de *la Pérouse*.

	Lat.	Long.
[2] Suivant la Carte de *Dalrymple*, à 8° 22′ à l'Est de *Macao*..............	22° 07′	119° 27′
Suivant *la Pérouse*, par sa différence de Méridien à l'égard de la grande île, prise sur sa Carte, 5 min. plus Est.........	21. 57	119. 37.
Suivant *Chanal* (ci-dessus)..........	21. 57	119. 36.

Le passage entre ces deux îles peut avoir quatre ou cinq milles de largeur : le Canal et les deux bords ont paru également sains. 1791. Novembre. 18.

La Pointe Sud-Ouest de l'île *Formosa* peut être placée à 21 degrés 54 minutes de latitude, d'après celle du Vaisseau observée le 18 à midi, de 21 degrés 48 minutes, et d'après le Relèvement qui plaçoit cette Pointe 6 minutes plus au Nord que le Vaisseau : sa longitude est d'environ 118 degrés 40 minutes [1].

L'Écueil de *Vele-Rete* gît dans le Sud 4 ou 5 degrés Ouest de la pointe Méridionale de *Formosa*, vers 21 degrés 45 minutes de latitude, et 118 degrés 39 minutes de longitude [2]. Ces

---

[1]

	Lat.	Long.
Suivant la Carte de *Dalrymple*, 7° 19′ plus Est que *Macao*................	22° 02′ $\frac{1}{2}$	118° 34′
Suivant celle de *la Pérouse*, 5 minutes plus N. et 52 min. moins Est que la Pointe S. E. de la *Grande Botel*.......	22. 02...	118. 40.
Suivant *Chanal* (ci-dessus).......	21. 54...	118. 40.
Mémoire de *Robertson* (dans sa Table des Positions)...................	22. 06...	118. 49 $\frac{1}{4}$.

[2]

	Lat.	Long.
Suivant la Carte de *Dalrymple*, 7° 21′ $\frac{1}{2}$ plus Est que *Macao*...........	21° 48′...	118° 36′ $\frac{1}{2}$.
Suivant celle de *la Pérouse*, 3 minutes moins N. et 40 minutes moins E. que la Pointe S. E. de la *Grande Botel*........	21. 49...	118. 52.
Suivant *Chanal* (ci-dessus).......	21. 45...	118. 39.
Suivant *Robertson*................	21. 45...	118. 47 $\frac{1}{4}$.

1791. Novembre. 18. rochers sont à fleur d'eau, et ne peuvent pas être aperçus de plus de deux lieues de distance. On doit ranger la Pointe de l'île *Formosa* qui est saine, de plus près que l'Écueil dont il est prudent de se défier [1].

J'ARRÊTE au 18 Novembre, à la vue de

---

[1] *G. Robertson* rapporte dans son *Memoir of a Chart of the China Sea*, pag. 48, l'Extrait du Journal du Capitaine du *Royal Captain*, qui présente quelques détails sur l'Écueil de *Vele-Rete* :

« Le 23 Octobre 1762, je relevai, à midi, *Vele-Rete* à l'Ouest quart de Nord-Ouest, il étoit plus Nord que le Vaisseau de 2 lieues et demie : et comme, au même instant, la latitude observée du Vaisseau étoit de 21° 38′ Nord ; j'en conclus celle de l'Écueil, de 21° 45′.

» *Vele-Rete* montre au-dessus de l'eau plusieurs sommets pointus, et il est environné de Brisans qui se portent à un ou 2 milles de distance des pointes ou sommités apparentes, et sur lesquels la mer qui les rencontre dans les oscillations des Marées, bondit à une grande hauteur. On estime la distance de *Vele-Rete* à la Pointe Méridionale de *Formosa*, de 5 ou 6 lieues. Cet Écueil a peu d'étendue, et ne doit pas être aperçu, par un temps clair, de plus de 3 ou 4 lieues de distance. (On a vu que le capitaine *Chanal* réduit à 2 lieues la distance d'où l'on peut l'apercevoir.)

» Lorsque l'Écueil vous reste au Nord-Ouest quart de Nord, l'eau paroît décolorée ; mais après qu'on a couru une demi-heure, elle reprend la couleur ordinaire de la Mer ».

Puisque *Vele-Rete* est par 21° 45′ de latitude, à-peu-près au Sud de la Pointe Méridionale de *Formosa*, et que cette Pointe est à environ 22 deg. ; la largeur du passage entre l'île et l'Écueil, doit être de 15 milles ou 5 lieues.

la Pointe Sud-Ouest de l'île *Formosa*, le calcul de la Navigation du *Solide*, des îles *Sandwich* à *Macao*. 1791. Novembre. 18.

En rapportant la longitude de cette Pointe à celle de la Pointe Sud-Est de la grande *Botel Tabago-Xima*, qui est déterminée par les Observations de *la Pérouse*, on trouve que la première doit être de 118 degrés 40 minutes; et d'après le Relèvement fait à midi du 18, le Vaisseau étoit, par rapport à la Pointe Sud-Ouest de *Formosa*, 12 minutes un tiers moins à l'Est que la Pointe : sa longitude devoit donc être de 118 degrés 27 minutes deux tiers.

Mais le 16, à midi, la longitude du *Solide*, conclue des Observations, étoit de 122 degrés 6 minutes; et, du 16 au 18, le progrès estimé vers l'Ouest avoit été de 3 degrés 34 minutes : ainsi sa longitude du 18 étoit de 118 degrés 32 minutes. On voit qu'elle ne diffère de la véritable que de 4 minutes, ou environ une lieue un quart [1] : et la différence eût pu être plus considérable, sans qu'on eût eu à l'imputer aux Observations du 16, puisqu'on étoit obligé d'employer les calculs de l'Estime pour les quarante-huit heures écoulées entre le 16 et le 18.

Si, à présent, nous voulons trouver l'erreur

[1] *Voyez* la Note LVIII.

1791. Novembre. 18. de l'Estime sur la totalité de la traversée, il suffit que nous comparions la différence des Méridiens indiquée par le calcul des Routes entre le point de Départ du 7 Octobre et le point d'Arrivée du 18 Novembre, avec la vraie différence conclue des Observations qui ont fixé la position de ces deux points extrêmes.

La vraie différence des Méridiens est de 83 degrés 3 minutes [1]; la différence donnée par le calcul des Routes, est de 76 degrés 44 minutes [2]. La seconde est donc plus petite que la première, de 6 degrés 19 minutes, qui répondent, sur le Parallèle du point de l'Arrivée, à un peu plus de cent dix-sept lieues.

Si l'on divise cette somme des erreurs partielles de l'Estime, par le nombre des jours de la traversée, c'est-à-dire, par 41 trois quarts; on aura pour l'erreur moyenne en vingt-quatre heures,

---

[1] Longitude du Départ à vue d'*o-Wyhee*, le 7 Octobre, 158° 29' *Occidentale*. — Longitude de l'Arrivée à vue de la Pointe Sud-Ouest de l'île *Formosa*, le 18 Novembre (ci-dessus) 118° 28' *Orientale*. — Différence des Méridiens, 83° 3'. (Voyez *le Journal de Route* au 7 Octobre et au 18 Novembre, et la Note LVIII.)

[2] Longitude du Départ 158° 29' *Occidentale*. — Longitude de l'Arrivée, estimée, 124° 47' *Orientale*. — Différence des Méridiens, estimée, 76° 44'. (Voyez *le Journal de Route* et la Note LVIII.)

8 milles 4 dixièmes : et la quantité de cette erreur confirme une remarque qu'on a lieu de faire en lisant les Journaux des Navigateurs, c'est qu'en traversant le *Grand-Océan* entre les Tropiques, le mouvement général des eaux, d'Orient en Occident, emporte les Vaisseaux dans l'Ouest par un mouvement non apparent qu'on évalue à huit ou neuf milles ou environ trois lieues par jour. Mais ce mouvement qui échappe aux Méthodes incertaines du Pilote, ne peut échapper aux Observations de l'Astronome. 1791. Novembre. 18.

En QUITTANT la vue de l'île *Formosa*, le *Solide* fit route pour *Macao*.

On découvroit la Terre le 20, à six heures et demie du matin ; elle restoit dans le Nord-Ouest ; mais la brume ne permettoit pas encore d'en faire la Reconnoissance : on fit route pour s'en approcher. Le brouillard ne s'étant pas éclairci, on fut forcé de se tenir bord sur bord pendant la nuit. 20.

Le lendemain, à sept heures et demie du matin, on reconnut *Pedra-Branca* [la Pierre-Blanche] à l'Ouest quart Sud-Ouest 3 degrés Sud : on gouverna pour passer au Sud de ce rocher ; et à neuf heures et demie, on le releva au Nord à deux milles de distance. *Pedra-Branca* est un petit rocher blanc, élevé et escarpé, situé à dix-huit lieues 21.

1791. Novembre. 21. dans l'Est-Nord-Est de la *Grande-Lema*, l'île la plus orientale et la plus considérable du Groupe qui porte ce nom [1] et précède dans l'Est les îles nombreuses qui forment les rades de *Macao* et l'embouchure de la rivière de *Canton*. Le rocher de *Pedra-Branca* peut être aperçu de quatre ou cinq lieues de distance.

La mer étoit couverte de bateaux de pêche. On tira un coup de canon pour demander un Pilote-pratique de la Côte; et il ne tarda pas à se présenter un Chinois officieux, mais on ne peut pas dire désintéressé. Le temps étant assez mauvais, il ne craignit pas de mettre ses services à un trop haut prix; il demanda 70 piastres fortes (385 *livres* tournois), et exigeoit que la somme lui fût comptée d'avance : comme il n'entendoit ni le français, ni

---

[1] Suivant *George Robertson* (page 23 de son *Memoir of a Chart of the China Sea*), la latitude de *Pedra-Branca*, conclue d'une bonne Observation, est de 22° 20′ 00″; et sa longitude rapportée à celle de *Macao*, de 115° 08′ 00″, Est de *Greenwich*, ou 115° 14′ 00″, si l'on place *Macao*, comme je l'ai fait (Note LX), à 113° 35′ 15″. *Robertson* ajoute que le milieu entre neuf suites d'Observations de distances, faites par le capitaine *W. Fraser*, et prises, les unes à l'Orient, les autres à l'Occident de l'Astre auquel le mouvement de la Lune étoit rapporté, donne 115° 04′ 00″. Si l'on veut prendre un milieu entre ces deux Déterminations, on aura 115° 09′ 00″ à l'Est de *Greenwich*, ou 112° 48′ 45″ à l'Est de *Paris* : *Robertson* a adopté 115° 08′ 00″, Méridien de *Greenwich*.

l'anglais, ni le portugais, et que l'on n'avoit ni 1791.
le moyen ni le temps de débattre le prix, on Novembre.
paya; et l'on mit le *Solide* sous sa conduite, 21.
avec la confiance que l'aveugle a dans son conducteur.

Les vents souffloient du Nord-Nord-Est au Nord; et, d'après l'indication du Pilote, on porta au plus près pour serrer la côte.

A une heure et demie de l'après-midi, on releva *Pedra-Branca* à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord, à environ quatre lieues de distance; et, peu de temps après, on la perdit de vue. Le capitaine *Marchand* régloit sa route sur la *Carte d'une partie des côtes de la Chine*, &c., publiée par *Alexander Dalrymple*, dont on trouve la copie dans le *Neptune Oriental* de *d'Après*, 2.e édit. N.° 53.

Le temps étoit couvert et brumeux : à cinq heures et demie du soir, le Pilote proposa de mouiller pour la nuit; et on laissa tomber l'ancre par dix-huit brasses, fond de vase molle : la petite île *Single* au Nord-Est demi-rumb Est et l'île *Toñeang* au Nord-Est quart de Nord, à deux ou trois lieues de distance de ces îles; la *Grande-Lema* au Sud-Ouest.

On remit à la voile le 22 matin, avec un vent 22.
frais du Nord-Nord-Est, et l'on se dirigea à l'Ouest-Sud-Ouest, pour ranger la Côte Méridionale de l'île *Poo-Toy*, et passer au Nord de

1791. la *Grande-Lema.* On avoit parcouru dix-huit milles
Novembre. à l'Ouest-Sud-Ouest demi-rumb Sud ; l'île *Ling-*
22. *Ting* restoit à l'Ouest quart de Sud-Ouest, et l'île *Poo-Toy* du Nord-Nord-Ouest au Nord-Nord-Est, à un demi-mille de distance, lorsqu'on serra le vent pour gouverner sur le Pic de *Lan-Tao*, et passer au vent de *Ling-Ting.* Mais le vent se rangea au Nord-Nord-Ouest, grand frais : et comme on ne pouvoit plus doubler cette dernière île par le Nord, le Pilote fit arriver pour en passer au Sud.

Le capitaine *Chanal* fait remarquer qu'au Nord de *Ling-Ting*, on voit deux Écueils à fleur d'eau qui ne sont pas marqués sur la Carte de *Dalrymple :* la distance du plus septentrional de ces Écueils à l'île est d'un peu plus d'un mille.

A midi et demi, le *Solide* se trouvoit au Sud de *Ling-Ting ;* on serroit le vent au plus près ; on laissoit à bâbord sous le vent les îles *Sa-Moan* et celles de *Tsow ;* et l'on gouvernoit sur l'île *Chi-Chow* pour la doubler par le Sud : le vent souffloit du Nord, grand frais.

On voit tout près des *Sa-Moan* et des *Tsow*, quelques petits îlots qui ne sont pas marqués sur la Carte ; mais ils ne sont pas dangereux.

Cependant le vent continuoit de refuser de plus en plus : et, quoique le Vaisseau portât toute la voilure que la circonstance permettoit,

on n'espéroit pas qu'il pût doubler quelques 1791.
Écueils, situés dans le Nord des îles *Chook-Chow*, Novembre:
que la Carte n'a pas indiqués. On se décida 22.
à mouiller sous l'île *Chi-Chow*, où on laissa tomber l'ancre, à trois heures un quart, par treize brasses, fond de vase : le Pic de cette île au Nord-Nord-Est demi-rumb Est, à un mille de sa Côte Sud-Ouest; la plus Orientale des *Chook-Chow* au Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud; le Pic de l'île *Lan-Tao* au Nord quart de Nord-Est.

Chi-Chow est composée de deux petites îles qui se touchent, quoique, sur la Carte, ces deux îles soient figurées comme une seule.

Le vent souffloit avec trop de violence du Nord au Nord-Nord-Est, pour que, le 23, on 23.
pût se remettre en route : on passa cette journée à l'ancre, et l'on fut retenu jusqu'au 25 matin, par une contrariété alternative de vent ou de marée.

La latitude du Mouillage fut observée le 24, 24.
à midi, de 22 degrés 3 minutes 30 secondes Nord : ce qui place la côte Méridionale de l'île à 22 degrés 4 ou 5 minutes [1]. On eut haute mer

---

[1] J'observe que, sur la Carte n.° 53 de *d'Après*, et sur celle de *Dalrymple* dont elle est la copie, la latitude de la Côte Méridionale de l'île *Chi-Chow* est de 22° et environ *13 minutes*, c'est-à-dire de 8 ou 9 minutes plus Nord que ne la donne l'Observation du *Solide ;* mais sur ces mêmes Cartes, *Macao* est placé à 22° 18', c'est-à-dire 5 minutes et demie trop Nord.

1791. à onze heures du matin, à deux jours de distance
Novembre. de la nouvelle lune : le Flot portoit à l'Ouest-
24. Nord-Ouest, et le Jusant à l'Est.

25. Le temps permit enfin d'appareiller le 25, à six heures du matin : le vent étoit modéré, et le commencement du Flot favorisoit la route : on fit un petit bord à l'Est; et en revirant, le Vaisseau porta sur la Rade de *Macao.*

On rangea l'île de *Laf-sam-mee* qu'on doubla par le Sud; de là, on gouverna sur celle de *Chuc-Taan* que l'on dépassa, en la laissant à tribord à une très-petite distance : au moment où elle restoit au Nord, on relevoit *Laf-sam-mee* à l'Est-Nord-Est, et *Potoe* (*Tailow-Chow* sur la Carte anglaise) à l'Ouest-Sud-Ouest. Avec le vent qui s'étoit rangé au Nord bon frais, on passa entre les petites îles *Tai-Lock* et *Sy-Lock* : le Canal qu'elles laissent entre elles est étroit, et le milieu en est embarrassé par un petit rocher qui découvre ; mais le Pilote donna par signes l'assurance qu'il n'existe aucun danger sous l'eau, et qu'on peut accoster avec sûreté l'une et l'autre île et le rocher du milieu. On passa, en effet, très-près de *Sy-Lock;* on vit, à l'Est de cette île, un petit îlot de roche près duquel on trouva cinq brasses d'eau ; et c'est la moindre profondeur que l'on ait eue entre les îles : près de *Sy-Lock,* on avoit huit brasses.

Après qu'on eut dépassé les îles, on continua de serrer le vent pour gagner le Mouillage de *Macao* sur lequel on se dirigeoit; on fut obligé de courir un bord dans l'Est; et à onze heures et demie, on laissa tomber l'ancre par cinq brasses et demie d'eau, sur un fond de vase molle. 1791. Novembre. 25.

On avoit la ville de *Macao* à l'Ouest-Nord-Ouest demi-rumb Ouest, à deux lieues de distance; la Pointe orientale ou le Pic du Sud de l'île de *Montanha* [Montagne] au Sud-Ouest quart Sud; l'île *Ling-Ting* au Nord-Nord-Est demi-rumb Est; et le Pic de *Lan-Tao* à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord. Dans cette position, la latitude qu'on observa ce même jour à midi, étoit de 22 degrés 11 minutes Nord.

Les ancres chassèrent dans ce premier Mouillage avec un vent du Nord au Nord-Nord-Est, frais. Deux jours après, on en prit un autre plus au Nord, sur six brasses, même fond que celui du premier. On eut alors la ville de *Macao* à l'Ouest 8 degrés Sud, à deux lieues de distance. 27. 28.

Comme le *Solide* avoit fait le tour du Globe en prenant sa route par l'Occident, il avoit perdu un jour lorsqu'il arriva à *Macao*, et l'on fut obligé de changer la supputation du temps : le lendemain de l'arrivée, au lieu de compter Samedi 26 Novembre, comme on devoit le faire en suivant le calcul du Vaisseau depuis son départ de *Marseille*,

1791. on retrancha ce jour du Calendrier, et l'on compta
Novembre. Dimanche 27.
28.

Les nouvelles qu'on apprit à *Macao* déconcertèrent toutes les spéculations que les Armateurs du *Solide* avoient en vue dans l'Expédition de leur Navire aux Côtes *Nord-Ouest* de l'*Amérique* : et le manque d'un premier succès devoit influer sur toutes les opérations ultérieures qui dépendoient de la vente qui auroit été faite à la *Chine*. On apprit, en arrivant, que le Gouvernement chinois venoit de prohiber, sous des peines sévères, toute introduction de Fourrures dans les Ports du Midi de l'Empire, et particulièrement celle des peaux de Loutre. On attribuoit assez généralement la rigueur de cette défense à quelque condition stipulée en faveur des Russes, dans un nouveau Traité de commerce entre l'Empereur de la *Chine* et l'Impératrice de *Russie*, traité qu'avoient dû nécessiter les différens qui étoient survenus en dernier lieu entre ces deux Puissances, et qu'on savoit avoir été terminés à la satisfaction de l'une et de l'autre; mais quelques personnes qui croyoient être plus clairvoyantes ou mieux instruites, pensoient qu'on ne devoit imputer la défense qu'à l'avarice et à la cupidité des Mandarins. Quelle qu'en fût la cause, la prohibition subsistoit dans toute sa force, et il paroissoit

paroissoit même impossible de l'éluder. Déjà un Navire espagnol, venu de *Manille* avec trois cents peaux de Loutre, avoit été forcé, par l'impossibilité qu'il éprouvoit à traiter avec les Marchands chinois, de déposer sa cargaison dans un magasin sur lequel le Sénat, soi-disant Portugais, mais n'agissant qu'à la voix ou par l'impulsion d'un Mandarin, fut obligé de faire apposer les scellés : un Navire anglais, pareillement chargé de Fourrures, avoit tenté, en remontant à *Wham-Poa* (ou *Wam-Pu*), de tromper la vigilance des douanes ; mais n'ayant pu se procurer le débit d'une seule Peau, il prenoit le parti de porter sa cargaison entière en *Angleterre :* un Brig portugais et un autre Bâtiment anglais étoient attendus de la Côte d'*Amérique* avec des cargaisons du même genre, et l'on supposoit qu'un Navire français qui devoit avoir été expédié du Port de *l'Orient* depuis que le *Solide* étoit parti de *France,* pouvoit avoir eu la même destination, et arriver à *Macao* dans la saison prochaine. Cette réunion de circonstances défavorables laissoit peu d'espoir de traiter avec avantage, dans le cas même où la prohibition viendroit à être levée pendant le séjour du *Solide* à *Macao ;* car la grande concurrence des vendeurs devoit nécessairement faire descendre les Fourrures à des prix tels que la vente donneroit une perte plutôt qu'un bénéfice.

1791.
Novembre.
28.

1791. Novembre. 28. Le capitaine *Marchand* attendit cependant, pour s'arrêter à un parti, qu'il eût reçu une réponse des Correspondans de la Maison *Baux*, établis à *Canton [Quang-tcheou-fou]*, auxquels il avoit écrit pour se procurer des informations plus précises ; mais cette réponse confirma tout ce qu'il avoit appris à *Macao :* impossibilité de vendre à *Canton* la cargaison de Fourrures, pour raison de la prohibition ; inutilité de remonter à *Wham-Poa*, où le Navire, quoique n'étant pas d'un port considérable, seroit taxé à des droits dont la somme ne s'élèveroit pas à moins de six mille piastres [1]. L'énormité de cette taxe avoit pour cause le défaut d'activité du commerce étranger : on comptoit à peine, cette année, dans le Port de *Canton*, la moitié du nombre des Navires qui y étoient venus trafiquer l'année précédente ; et le Mandarin douanier, obligé de verser chaque année, dans le trésor de l'Empire, une somme égale, quel qu'ait été le produit des douanes, trouve un moyen simple de mettre ce produit en équilibre avec son obligation, et même, on peut le croire, de le rendre de beaucoup excédant ; il double ou triple, à sa volonté, et suivant les circonstances, les droits à percevoir sur les Navires

[1] 33000 livres tournois : la Piastre y est comptée pour 5 livres 10.

qui abordent à *Canton*. Le Gouvernement chinois, quelques éloges qu'ayent donnés plusieurs Écrivains à la sagesse de son administration, semble ignorer encore que l'augmentation des droits n'opère pas l'accroissement du produit ; et que, le plus souvent, un effet tout contraire doit en être le résultat.

1791. Novembre. 28.

D'après les avis certains que le capitaine *Marchand* venoit de recevoir, il renonça à toute idée de vente, même en employant la voie de la contrebande, la seule qui restât ouverte, et il se décida à partir au plutôt pour se rendre à l'île de *France* où, suivant les Instructions de ses Armateurs, il lui seroit remis des Fonds pour une opération ultérieure.

Les Correspondans de la Maison *Baux* avoient joint à leur réponse une note des prix auxquels s'étoient vendues les Fourrures de l'année précédente : on y voyoit que celui des peaux de Loutre de la première qualité ne s'étoit pas élevé à plus de quinze piastres. En comparant ces prix avec ceux des années antérieures, que nous connoissons par le détail qu'en a donné le Rédacteur du Journal de *Dixon* [1], on aperçoit un décroissement considérable dans le bénéfice que les Européens se promettoient de cette nouvelle

[1] *Dixon's Voyage*, page 316 et suiv.

1791. Novembre. 28. branche de commerce : en 1786, le capitaine *Hanna* avoit vendu les mêmes Peaux à raison de soixante piastres ; en 1788, elles étoient descendues à cinquante ; mais, en 1787, le capitaine *Meares* les fit remonter à soixante-dix, et quelques-unes même jusqu'à quatre-vingt-onze ; en 1788, celles des capitaines *Portlock* et *Dixon* éprouvèrent un décroissement considérable : les marchés de la *Chine* se trouvoient déjà abondamment approvisionnés, et l'on ressentit l'effet inévitable d'une trop grande affluence : les Peaux exportées en dernier lieu excédant de beaucoup la proportion des besoins prévus, les nouvelles et les anciennes se déprécioient réciproquement.

Mais le goût des Chinois pour les Fourrures est si décidé, si général, et cette Nation tient si fort à ses habitudes, qu'on peut présumer que, si la prohibition n'est pas bientôt levée, l'activité des vendeurs et l'empressement des acheteurs, secondés par la cupidité du Mandarin, sauront éluder la loi, ainsi qu'il est arrivé pour l'introduction de l'Opium ; et les voies s'ouvrant alors à la contrebande, les prix s'élèveront ou baisseront alternativement, en raison des difficultés plus ou moins grandes que ce trafic illicite pourra rencontrer.

LE CAPITAINE *Marchand* eut de fréquentes

occasions, pendant son séjour à *Macao*, d'é- 1791. Novembre. 28.
prouver les injustices et les vexations du Gouvernement chinois, dont il n'est aucun Voyageur qui ne se plaigne avec force, pour peu qu'il ait séjourné dans le seul Port de la *Chine* dont l'abord soit libre aux Étrangers. Obligés, pour l'achat de leurs provisions qu'il n'est pas permis de se procurer par soi-même, de s'adresser à un *Comprador* [acheteur ou commissionnaire chinois], ils payent toutes les denrées au double de leur valeur. Le Gouvernement portugais de *Macao* est dans un avilissement qui ne peut être comparé qu'à l'insolence, à l'avidité et à la friponnerie du Mandarin. C'est là qu'on voit les Vainqueurs de l'*Inde*, les successeurs du grand *Dalboquerque*, dans la dépendance et, pour ainsi dire, sous la férule d'un Douanier chinois qui, sous le titre de *Hoppo*, exerce une sorte de souveraineté despotique; à chaque instant, fait baiser aux anciens dominateurs de l'*Asie*, la verge de fer qui les opprime; et semble venger cette partie du Monde, de la tyrannie des premiers Européens que l'Océan jeta sur ses Côtes.

Je croirois superflu d'entrer dans aucun détail sur le Gouvernement, les Mœurs, les Usages, les Arts des Chinois: il n'est pas un Voyageur, pas un Missionnaire, qui n'en ait rempli des volumes; et vraisemblablement, il n'en est aucun qui n'en

1791. Novembre. 28. ait dit ou trop de bien ou trop de mal. On en prendroit une opinion sans doute trop défavorable, si l'on vouloit juger l'Empire et ses deux cents millions d'habitans, sur le rapport des Navigateurs qui tous, depuis le commodore *Anson*, ont renchéri les uns sur les autres pour peindre par de nouveaux traits, et toujours plus hideux, la mauvaise foi du Gouvernement chinois, laquelle, suivant leurs rapports, ne peut être égalée que par celle des particuliers à qui, dit l'Historien philosophe des deux *Indes*, il ne reste pas même cette pudeur commune à tous les fripons, qui veulent bien l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise [1]. Mais les Navigateurs veulent absolument que nous jugions de la *Chine* entière, par la ville de *Canton*, la seule qu'ils puissent entrevoir, et dans laquelle il ne leur est permis de pénétrer qu'avec des formalités qui rendroient nuls les talens de l'Observateur le plus clair-voyant, et le plus exercé à juger sur un coup d'œil rapide, les hommes et les choses. En lisant ce qu'ils disent de la *Chine*, on se rappelle, malgré soi, ce trait si connu d'un Voyageur qui, ayant eu, dans une hôtellerie, une altercation avec la maîtresse du logis, qui étoit rousse et acariâtre, nota sur son

[1] Raynal, *Hist. philosophique et politique des Établissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes.*

Album, que toutes les femmes du pays étoient acariâtres et rousses. Eh ! comment l'*Europe* pourra-t-elle jamais fixer son opinion sur un Empire immense, également fermé aux Étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, et aux Indigènes qui n'ont pas celle d'en sortir ! Peut-être, pour parvenir à s'en former une idée qui approchât de la vérité, faudroit-il attendre, comme le dit *Raynal*, qu'il fût permis à des hommes désintéressés, judicieux, et profondément versés dans l'Écriture et dans la Langue, de faire un long séjour à la cour de *Pékin*, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, et de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions [1]. L'énumération de tout ce qu'il faudroit pour nous faire connoître la *Chine*, conduit tout naturellement à prononcer que nous ne la connoîtrons jamais autrement que l'on ne connoissoit l'intérieur d'un couvent, pour avoir été admis quelquefois au parloir. 1791. Novembre. 28.

PENDANT le séjour du *Solide* dans la Rade de *Macao*, trois Vaisseaux de la Compagnie anglaise y passèrent sans s'y arrêter, et continuèrent leur route pour se rendre en *Europe*. Le capitaine *Marchand* profita de cette occasion pour écrire à

[1] *Ibid.*

1791. Novembre. 28. ses Armateurs, et leur adresser la Carte particulière des *îles de la Révolution* qu'il avoit découvertes, le 22 Juin 1791, dans le Nord-Ouest du Groupe de *las Marquesas de Mendoça*. On est assuré que cette Carte parvint en *France*, et que la Maison *Baux* en fit hommage à l'Assemblée nationale plus de quatre mois et demi avant le retour du *Solide;* car, le 19 Avril 1792, la Carte fut présentée à cette Assemblée, qui en décréta la mention honorable au procès-verbal de ce jour[1].

Vers le même temps, arriva sur la Rade un Brig américain dont un Officier vint prier le

---

[1] Le capitaine *Chanal* s'est procuré des Archives de la République, l'Extrait de ce Procès-verbal que je transcris tel qu'il me l'a remis en Original.

« ARCHIVES DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE. *Extrait du* » *Procès-verbal de l'Assemblée Nationale, du 17 Avril 1792,* » *l'An 4.e de la Liberté.*

» Un Membre présente à l'Assemblée une Carte de plusieurs » îles nouvellement découvertes dans les Mers de l'Inde par » le Sieur *Marchand*, de Marseille, commandant du Navire » le *Solide*, expédié par MM. J. et D. *Baux*, Armateurs pour » la Mer du Sud; il demande que mention honorable soit » faite de cette offre. La proposition est décrétée.

» *Collationné et trouvé conforme à l'Original déposé aux Archives* » *de la République française, par moi Garde des Archives; en* » *foi de quoi j'ai signé et fait apposer le sceau desdites Archives.* » *A Paris, le cinq Ventôse, l'an cinq de la République française,* » *une et indivisible* ».

Signé à l'Original, CAMUS.

capitaine *Marchand* de permettre que le chirurgien du *Solide* se transportât à bord de ce Bâtiment, pour donner ses conseils au Capitaine qui étoit malade. Le capitaine *Chanal* reçut ordre de s'y rendre avec le chirurgien *Roblet*, pour offrir au Capitaine américain tous les services qui pouvoient dépendre du Capitaine français. Il eut occasion de connoître l'objet et le succès du Voyage de ce Bâtiment.

1791. Novembre. 28.

Il étoit parti depuis quinze mois de la *Nouvelle-Angleterre*. Au commencement de Mai 1791, il avoit relâché dans la Baie de *la Madre de Dios* de l'île *Santa-Christina* des *Mendoça ;* mais ses canots n'avoient point été envoyés à terre, et il avoit reçu à son bord l'eau et le bois que les Naturels y avoient apportés dans leurs pirogues. En quittant cette Baie, et faisant route dans le Nord-Ouest, il avoit découvert un Groupe de *neuf* îles auxquelles il avoit imposé des noms; mais il ne s'y étoit point arrêté, et n'avoit même pas détaché une chaloupe pour les reconnoître de près et les visiter : il s'étoit contenté d'en avoir la vue, et n'avoit pas cru devoir se déranger de sa route pour en prendre une connoissance plus particulière.

D'après la latitude que le Capitaine américain donnoit aux îles qu'il avoit vues; d'après leurs positions relatives entre elles et à l'égard des *Mendoça*, le capitaine *Chanal* ne put pas douter que

1791. Novembre. 28. les îles de *la Révolution* que le capitaine *Marchand* avoit découvertes dans le mois de Juin de la même année, ne fussent les mêmes que celles que le Brig américain avoit aperçues dans le mois de Mai; ou que du moins les îles de *la Révolution* ne fissent partie de ces dernières; car, dit le capitaine *Chanal*, le capitaine *Marchand* n'a compté que *quatre* îles principales, tandis que le Capitaine américain en comptoit *neuf* dans le Groupe qu'il a découvert.

Je ne puis adopter dans son entier l'opinion du capitaine *Chanal:* je suis persuadé, comme il l'est, que le Groupe de l'Américain est le même que celui du Capitaine français; mais je pense qu'on a mal compris le Capitaine du Brig, et que, lorsqu'il a dit que son Groupe est composé de *neuf* îles, il a entendu que le Groupe des *Mendoça*, dont jusqu'à présent on n'avoit reconnu que *cinq* îles, *la Madalena*, *San-Pedro*, *Santa-Christina*, *la Dominica* et *Hood*, est composé de *neuf*, par l'addition des *quatre* îles nouvelles qu'il a découvertes dans le Nord-Ouest des premières *Mendoça;* et voici sur quoi je fonde mon opinion:

Si l'on jette les yeux sur le grand Planisphère que le Géographe anglais *Arrowsmith* a publié en 1794, on voit dans le Nord-Ouest des îles de *Mendoça*[1], un nouveau Groupe situé par rapport

[1] *Voyez* la Planche IV, N.os 1 et 2.

à ces îles, comme l'est, à leur égard, le Groupe de *la Révolution :* l'un et l'autre occupe environ un degré trois quarts en latitude; l'un et l'autre est composé de quatre îles principales et de quelques îlots ou rochers : et si l'on ne lisoit pas des noms anglais à la place des noms français, on pourroit croire qu'*Arrowsmith* a eu connoissance du Groupe des îles de *la Révolution*, découvertes par le capitaine *Marchand*, et qu'il l'a rapporté sur son Planisphère, d'après quelque Plan où ces îles n'étoient pas régulièrement placées, mais seulement jetées par aperçu. En comparant le Groupe figuré par le Géographe anglais, avec celui dont le capitaine *Chanal* a levé la Carte, et en prolongeant des yeux, dans cette comparaison, l'un et l'autre Groupe, du Sud-Est au Nord-Ouest, on voit que la petite île *Riou* de l'Anglais est la petite île *Plate* du Français; que l'île *Trevennen* du premier est l'île *Marchand* du second; que l'île *Sir Henry Martin*, la plus grande du Groupe d'*Arrowsmith*, est l'île *Baux*, la plus grande du Groupe de *Marchand;* que les deux rochers *Hergest's Rocks*, sont les rochers *les Deux-Frères ;* et qu'enfin, les deux îles les plus septentrionales, qui gisent Nord-Est et Sud-Ouest, l'une à l'égard de l'autre, sous le seul nom de *Robert's Islands* [les îles de *Robert*], sont celles de *Masse* et de *Chanal*, qui ont entre elles le même gisement que les

1791. Novembre. 28.

1791. Septembre. 28. premières, et dont la distance est la même sur les deux Cartes. Il me paroît donc prouvé que si, comme on doit le croire, le nouveau Groupe qui se voit sur le Planisphère d'*Arrowsmith*, au Nord-Ouest de *las Marquesas de Mendoça*, est celui qu'a découvert le Capitaine américain, ce Groupe est composé d'un nombre d'îles égal à celui des îles de *la Révolution ;* et que, si ce Capitaine a dit que celui qu'il a vu est composé de *neuf* îles, il a entendu parler de l'Archipel entier des *Mendoça*, dont les îles nouvelles (que nous comptons pour *cinq* [1]) ne sont qu'une partie intégrante, laquelle, jointe aux *cinq* îles anciennes, découvertes par *Mendaña*, et retrouvées par le capitaine *Cook*, forment en effet cet Archipel composé de *dix* îles, que l'Hydrographe des îles du *Grand-Océan*, l'insulaire *Tupia*, avoit tracées sur sa Carte (tom. I.er, pag. 266), avant qu'aucun Navigateur moderne eût pris connoissance de la portion de cet Archipel anciennement découvert par *Mendaña*.

L'Échelle du Planisphère d'*Arrowsmith* est trop

---

[1] Il paroît que le Capitaine américain n'a compté pour des îles, ni ses *Herget's Rocks* (les *Deux-Frères* du Français), ni sa petite île *Rion* (l'île *Plate* de *Marchand*); et le nouveau Groupe se trouve ainsi réduit, selon lui, à *quatre* îles (les quatre îles principales de *Marchand*), qui, avec les *cinq* de *Mendaña*, composent son Groupe entier de *neuf* îles que nous portons à *dix*, en comptant l'île *Plate* pour une.

petite pour qu'on puisse y prendre, avec quelque précision, la latitude de chacune des nouvelles îles en particulier, ainsi que leurs différences relatives de méridien, et les comparer ensuite avec celles que lui assignent les Observations et les Relèvemens faits par les capitaines *Marchand* et *Chanal*; mais, en reconnoissant qu'il se trouve des différences assez considérables sur les latitudes, sur les longitudes, et, par conséquent, sur les distances et les gisemens respectifs, ces différences ne détruisent pas les preuves de l'identité des Groupes: car on sait que le Capitaine américain n'a, pour ainsi dire, qu'entrevu le sien, en passant, et n'a pu, tout au plus, qu'en donner un aperçu; tandis que le capitaine *Marchand*, par des Observations et des Relèvemens multipliés, a constaté, d'une part, les latitudes et les gisemens relatifs des îles qui composent le Groupe de *la Révolution*, de l'autre, leur position à l'égard du Groupe des *Mendoça*; et que le capitaine *Chanal* en a dressé une Carte dont son Journal a fait connoître les fondemens [1].

1791. Novembre. 28.

[1] Pour faciliter la comparaison des îles du capitaine *Marchand* avec celles du capitaine Américain, j'ai transporté sur une grande Échelle, la portion du Planisphère d'*Arrowsmith*, qui représente ces dernières îles dans le Nord-Ouest du Groupe des *Mendoça*; mais, en agrandissant l'Echelle, on n'ajoute rien à l'exactitude de l'Original; on en rend seulement

1791. Novembre. 28. Le capitaine *Marchand* ne peut pas prétendre, sans doute, à l'honneur de la priorité; mais il n'en a pas moins, comme le Capitaine américain qui l'a devancé, l'honneur de la Découverte; car il ne pouvoit pas savoir, au mois de Juin 1791, pendant qu'il naviguoit dans le *Grand-Océan*, qu'un mois auparavant, un autre Navigateur, en faisant la même route que lui, avoit fait la même Découverte. On doit cependant accorder au Capitaine français un mérite de plus, celui de nous avoir fait connoître les Naturels des nouvelles îles, et d'avoir fixé les positions géographiques de ce Groupe avec une exactitude qui suffit à la sûreté de la Navigation.

Je ne dois pas omettre que le Capitaine américain rapporta au capitaine *Chanal* que, pendant qu'il navigua à vue des nouvelles îles, il aperçut constamment, dans la partie de sous le vent, une apparence de terre dont la forme, la distance et la position n'avoient pas varié tout le temps qu'il fut par le travers des îles. Cette remarque, conforme, en tous points, à celle qui fut faite sur le *Solide*, dans le même parage et

les défauts plus sensibles. On voit au bas de la Carte IV, partie N.° 2, une copie, de grandeur naturelle, de la portion empruntée de la Mappemonde d'*Arrowsmith* : la partie N.° 1, est la Carte du capitaine *Chanal*, comprenant les îles de *Mendoça* et celles de *la Révolution*.

la même situation, semble donner à peu-près la certitude que, sous le vent du nouveau Groupe, il existe d'autres Terres encore inconnues [1]. 1791. Novembre. 28.

LE CAPITAINE *Chanal* recueillit, dans sa conversation avec le Capitaine du Brig américain, quelques autres particularités de son Voyage qui ne paroîtront pas étrangères à celui du capitaine *Marchand*.

Ce Bâtiment avoit traité les quinze cents Fourrures qu'il apportoit à *Canton*, en partie sur la côte d'*Amérique*, au Sud des îles de *Queen-Charlotte*, en partie le long de la côte Occidentale de ces îles; mais il n'avoit pas remonté plus au Nord que *Cloak-Bay*, et n'avoit employé que quarante jours à faire sa Traite. Son Voyage ne présente aucune Découverte dans cette partie.

Dans la relâche qu'à son retour de l'*Amérique*, il avoit faite à *Atooi*, la plus Septentrionale et la plus grande du Groupe Occidental des *Sandwich*, il avoit reçu à son bord deux Matelots qui, deux ans auparavant, avoient été enlevés d'un Brig anglais par les Naturels de l'île, et qui furent obligés d'employer la ruse pour parvenir à s'échapper. Ces deux hommes rapportoient qu'ils avoient éte bien traités; mais ils attestoient

[1] *Voyez* tome I.er pages 250, 263, 270.

1791. Novembre. 28. s'être assurés par leurs propres yeux, que ces Insulaires sont anthropophages, et mangent leurs prisonniers. Je ne sais quel degré de confiance on doit accorder au témoignage de ces deux Matelots; mais on voit, d'un autre côté, que le capitaine *Cook*, le lieutenant *King*, le chirurgien *Anderson*, et plusieurs des Officiers de la *Resolution* et de la *Discovery*, qui s'étoient particulièrement occupés de rechercher si les Naturels des îles *Sandwich* devoient être accusés d'anthropophagie, n'ont jamais pu se procurer la certitude du fait; et s'ils n'ont pas voulu prononcer la négative, du moins ne laissent-ils pas douter qu'ils n'inclinassent fortement à repousser cette horrible accusation [1]. Je laisse à juger si le témoignage de deux Matelots, quelque positif qu'il paroisse, suffit pour décider une question que des Observateurs aussi intelligens qu'éclairés, et singulièrement occupés des recherches qui pouvoient fixer leur opinion sur ce point, ne sont pas parvenus à éclaircir. Ces Matelots ont-ils bien vu ! ont-ils rapporté fidellement ce qu'ils ont vu ! n'ont-ils pas voulu se faire une sorte de mérite, n'ont-ils pas cru se donner une espèce de considération et d'importance, en s'annonçant comme des hommes qui avoient échappé à la dent

[1] *Cook's 3.d Voyage*, Vol. III, page 132 et suiv.

des

des Anthropophages! Ils ont bien pu d'ailleurs 1791.
être trompés par des apparences : car on sait que Novembre.
la coutume des Naturels des *Sandwich* est de dé- 28.
pecer les corps de leurs ennemis morts, dont ils ont pu s'emparer, d'en brûler les chairs, et d'en conserver les ossemens comme des trophées qui doivent perpétuer le souvenir de leurs exploits. C'est ainsi qu'ils en usèrent pour le corps de l'infortuné *Cook.* Lorsque les capitaines *Clerke* et *Gore*, le lieutenant *King*, et les autres compagnons de ce Héros Navigateur, réclamèrent les restes de leur *Hector*, et eurent obtenu qu'on les leur rendît, ces restes leur furent remis enveloppés dans une très-belle étoffe neuve, et couverts d'un manteau semé de plumes noires et blanches. On trouva dans le paquet les mains entières, la tête dépouillée de la chair, la chevelure détachée du crâne et tenant aux oreilles, les os des deux bras auxquels pendoit la peau de l'avant bras, les os des jambes et des cuisses tenant ensemble, mais sans pieds : le tout paroissoit avoir éprouvé l'action du feu, à l'exception des mains, qui avoient été tailladées et les entailles remplies de sel, sans doute pour les conserver plus long-temps dans leur forme naturelle. Les Anglais réclamèrent aussi les corps des Soldats de marine qui avoient été tués ; mais les Naturels expliquèrent que la populace s'en étoit partagé les membres, et qu'il étoit impossible

1791. Novembre. 28. de les rassembler : ils ajoutèrent qu'ils rapporteroient ce qui manquoit encore des ossemens du Capitaine, parce que ceux-ci avoient dû tomber dans le lot du principal Chef de l'île, et dans ceux des *Earees* particuliers [1]. Dans tout le cours de cette triste négociation, les Anglais ne recueillirent aucun indice qui pût leur faire soupçonner que leurs malheureux compagnons eussent servi de pâture à leurs bourreaux : on reconnoît seulement, dans l'empressement des Chefs à posséder quelque portion d'un être qui leur avoit semblé surnaturel, qu'ils croyoient invincible, peut-être même invulnérable, et qui étoit tombé sous le poignard que lui-même avoit forgé, on reconnoît, dis-je, ce désir naturel à des Insulaires belliqueux et à demi-sauvages, de posséder un monument de leur victoire, un témoin de leur valeur. Peut-être aussi la superstition se confond-elle avec ce sentiment d'orgueil ; peut-être, après avoir déifié le capitaine *Cook* de son vivant, vouloient-ils, en se partageant sa dépouille mortelle, en conserver les restes comme des espèces de talismans, ou les exposer, comme des reliques, à la vénération du Peuple. Quoi qu'il en soit, rien ne prouve, rien n'indique que les Naturels des *Sandwich* soient anthropophages ; et l'on ne seroit

[1] *Cook's 3.d Voyage.* Vol. III, page 79 et suiv.

pas fondé à conclure qu'ils le sont, parce qu'ils sacrifient des hommes dans de certaines cérémonies: les Taïtiens aussi en sacrifient, et cependant ils ne sont pas anthropophages : et les habitans de la *Nouvelle-Zélande*, qui, sans doute, sont moins superstitieux et plus cruels, mangent les hommes et n'en sacrifient pas. Les Naturels des îles *Sandwich* ont des Prêtres, ils ont donc des superstitions; et les sacrifices humains ont été en usage chez tous les Peuples que la superstition a dominés; insensés, ils s'imaginoient que le sang qu'ils faisoient couler devoit appaiser la Divinité irritée, ou obtenir de sa puissance une protection signalée et l'assurance de la victoire, s'ils marchoient au combat : mais l'Histoire, qui nous a transmis le récit de ces horribles holocaustes, ne nous dit pas que les Peuples qui sacrifioient des hommes, portassent leur fureur aveugle jusqu'à dévorer leurs semblables; une de ces horreurs n'est pas inséparable de l'autre.

1791. Novembre. 28.

Si cependant il étoit vrai que les habitans des *Sandwich* fussent anthropophages; espérons que leurs fréquentes communications avec les Européens (qui, sous d'autres rapports, peuvent leur être si funestes), en adoucissant leurs mœurs encore féroces, parviendroient à les faire renoncer à leurs exécrables festins. Le capitaine *Cook* qui avoit été témoin, dans l'île de *Taïti*, d'un

1791. Novembre. 28. sacrifice humain, se flattoit que l'horreur qu'il avoit inspirée aux Taïtiens, pour ces cérémonies homicides, en aboliroit à jamais l'usage : seroit-il donc plus difficile de persuader aux premiers que, s'il répugne à la Nature de sacrifier un homme, il lui répugne plus encore de se repaître de sa chair ! Ah ! sans doute, la gloire le plus à ambitionner, les fruits les plus doux que dussent se promettre les Européens de leurs grandes Navigations, seroient, qu'en visitant toutes les parties de la Terre habitée, par-tout ils pussent rappeler le Sauvage à la dignité de l'Homme, et détruire, sur toute la surface du Globe, les abominables restes de l'Anthropophagie ! En faveur d'un si grand bienfait, le Philosophe pourroit oublier quelques-uns des outrages que les Européens, en découvrant le Monde, ont faits à l'Humanité.

Le capitaine du Brig américain, pendant son séjour aux *Sandwich*, avoit reçu à son bord quatre Naturels de ces îles qui s'étoient offerts pour le suivre; mais il paroît qu'ils n'avoient pas tardé à se dégoûter d'un genre de vie si différent de celui d'un Insulaire du *Grand-Océan.* Un d'eux qui étoit venu à bord du *Solide* quand le Vaisseau s'arrêta par le travers de l'île *o-W'hyhee* pour s'y procurer des rafraîchissemens, reconnut à *Macao* le chirurgien *Roblet*, et le pria avec instance, et à plusieurs reprises, de l'emmener avec lui à

bord du Vaisseau français : on ne pouvoit se prêter à cette demande ; et il ne savoit pas que ce n'eût été pour lui que changer de prison. Un Insulaire des *Sandwich* doit s'accoutumer difficilement, ou plutôt ne s'accoutumeroit jamais à la dépendance et à un travail obligé : la curiosité peut bien le porter à s'employer au service des Européens qui sont pour lui des hommes nouveaux, et doivent lui paroître extraordinaires et supérieurs, quand il compare leur industrie à la sienne ; mais s'il est parvenu à un certain âge, s'il a déjà su apprécier la liberté, la vie du Matelot n'est pas faite pour lui ; bientôt il regrettera son île, ses bois, sa hutte ; et aussitôt qu'il le pourra, il retournera vers les siens, *revertet ad suos.*

1791. Novembre. 28.

Le capitaine *Chanal* fut informé par le Capitaine américain, que le Navire à trois mâts, aperçu du *Solide* devant *Berkley-Sound*, et qu'on avoit soupçonné être une des Frégates que le Gouvernement espagnol, sous l'apparence d'un Voyage de Découvertes, avoit expédiées pour surveiller la conduite et les opérations des Anglais, étoit un Vaisseau des *États-Unis*, et devoit hiverner à la Côte : un officier de ce Navire et quelques hommes de son Équipage avoient été victimes de la fureur des Sauvages, dans un Port situé au Sud de *Nootka-Sound.* Il apprit aussi que

1791. Novembre. 28. le Brig qu'on avoit aperçu dans l'Est du Canal de *Cox*, étoit américain, et qu'il avoit laissé sur la Côte, un autre Brig et une Goilette de la même Nation. Ces trois derniers Bâtimens devoient venir cette année à la *Chine*, et se proposoient de retourner à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*; ils y avoient laissé un Boat qui devoit, pendant l'hiver, s'occuper de rassembler, pour l'année suivante, la quantité de Peaux nécessaire pour former les Cargaisons. La Goilette, en se rendant à la Côte, avoit relâché à l'île *o-Whyhee*: les Naturels avoient tué deux hommes de l'Équipage; et le Bâtiment avoit été forcé de couper ses câbles et de mettre à la voile, dans la crainte que les Insulaires, trop forts en nombre, et devenus trop entreprenans, ne parvinssent à s'en emparer.

Ces diverses informations font suffisamment connoître que les Américains des *États-Unis*, dont la navigation et le commerce acquièrent chaque jour une nouvelle extension, ont saisi avec ardeur, et sans être rebutés de la distance, le nouvel aliment que les Pelleteries de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* offroient à leurs spéculations, à leur industrie, à leur besoin de s'enrichir pour payer la dette publique : ils sont devenus pour les Nations de l'*Europe*, des concurrens redoutables; et leur activité ne le cède point à

celle des Anglais. On sait aussi que les Espagnols, 1791.
sous le nom de leur Compagnie des *Philippines*, Novembre.
cherchent à rivaliser les uns et les autres ; et il 28.
n'est pas jusqu'aux Portugais de *Macao* qui, tirés de leur langueur léthargique par l'appât séduisant des énormes bénéfices qu'ont donnés les premières opérations, n'ayent essayé de se traîner dans la nouvelle carrière qui venoit de s'ouvrir à la cupidité. Ainsi, l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Amérique* du *Nord-Est*, par un mouvement simultanée, ont dirigé leurs Vaisseaux vers les Côtes du *Nord-Ouest* du Nouveau Monde, et ont multiplié à l'envi, sans principes comme sans mesure, des spéculations hasardées.

Mais le commerce des Fourrures a des limites fixées par la Nature et par la Raison : les spéculations doivent être combinées, d'une part, sur la population d'une Terre peu favorable à la multiplication des hommes, et sur le temps nécessaire à la reproduction des animaux auxquels ils font la guerre, et dont le Commerce attend les dépouilles; d'autre part, sur la consommation annuelle que peuvent faire de ces Fourrures, lorsque l'introduction en est libre, les Peuples de cet Empire d'*Asie* où vient aboutir le produit total de la traite d'*Amérique*.

Avant que les Navigations de notre temps nous eussent fait connoître la partie de la Côte du *Nord-*

1791. Novembre. 28. *Ouest,* comprise entre le cinquantième et le soixantième Parallèle Nord, la *Russie* avoit déjà créé ce commerce ; et il sembloit devoir être pour elle une espèce de propriété exclusive que sa position géographique pouvoit lui garantir. Les Anglais portoient à *Saint-Pétersbourg,* comme ils les y portent encore aujourd'hui, leurs Pelleteries du *Canada* et de la Baie de *Hudson :* de là, prenant la voie de l'intérieur, en partie par terre, en partie par les lacs et les rivières, et augmentées sur la route, par l'addition des Fourrures que fournit la *Sibérie,* et par celles que la Navigation des Russes leur a procurées, depuis qu'ils ont découvert l'Archipel des *Curiles,* celui des *Aleutiennes* et le Continent de l'*Amérique* au-dessus du soixantième Parallèle, toutes ces Pelleteries réunies parvenoient, après un trajet de plusieurs mois, à la ville frontière de *Kiatchta* [1], le Marché des *Russes;* et les échanges étoient ouverts avec *Maïmatschin* [2],

---

[1] *Kiatchta* est situé un peu au Nord du *cinquantième* Parallèle ; et c'est une faute d'impression qui le place à *trente-cinq* degrés de latitude, dans l'estimable Ouvrage de *W. Coxe*, *Account of the Russian Discoveries*, &c. *London*, 1780. *In*-4.° page 212.

[2] La Ville frontière de la *Chine*, dit *W. Coxe*, page 214 de l'Ouvrage cité dans la Note précédente, est nommée par les Chinois et les Tatars Moungales, *Maïmatschin*, qui signifie *Place forte de Commerce.* Mais les Chinois ont un autre Entrepôt, celui de *Zuruchaïtu*, situé de même à la frontière de la *Sibérie*,

la Ville, ou le Marché des Chinois, qui n'est séparée de la première que par le ruisseau de *Kiatchta*. De *Maïmatschin* les Fourrures parvenoient à *Pékin*, et de là se distribuoient dans tout l'Empire. Il est aisé de concevoir que la nouvelle introduction des Pelleteries par la voie de mer et les Ports du Midi de la *Chine*, en appelant les Anglais, les Américains, les Français, les Espagnols et les Portugais au partage de ce commerce, en les faisant entrer en concurrence et en rivalité avec les Russes, doit faire descendre les marchandises qui en sont l'objet, à des prix qui ne présenteront plus un bénéfice suffisant pour exciter et entretenir l'activité des nouvelles spéculations. 1791. Novembre. 28.

On peut donc prévoir que les Nations maritimes se porteront un préjudice mutuel, par un trop grand concours dans les Marchés de la *Chine*, en même temps qu'elles se nuiront réciproquement dans les achats, par une trop grande affluence à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*. Sans doute, elles ont déjà senti que, si elles veulent se conserver cette précieuse branche de commerce, et

---

sur la branche occidentale de l'*Argoon*, 12 degrés deux tiers plus à l'Est, et environ un degré moins Nord que *Kiatchta*. *Zuruchaitu* fait très-peu de commerce : toutes les grandes opérations se sont concentrées à *Kiatchta*, l'Établissement commun aux Russes et aux Chinois. (*Ibid.* page 244.)

1791. Novembre. 28. empêcher que bientôt elle ne se dessèche entre leurs mains, il n'en faut pas exiger plus de fruit qu'elle n'en peut donner sans s'épuiser. Qu'elles se hâtent donc, s'il en est temps encore, qu'elles se hâtent de ralentir et de régulariser leurs opérations jusqu'à présent désordonnées, pour en régler l'étendue sur la quantité de Fourrures qu'il est possible d'extraire annuellement sans en tarir la source, et sur la mesure présumable des débouchés qui peuvent être ouverts au produit général de la Traite. L'intérêt du Commerce et celui des Sciences se trouvent ici confondus ; et nous devons desirer qu'une conduite peu raisonnée et des espérances trompées, ne forcent jamais les Européens à interrompre cette suite intéressante de Navigations dans le *Grand-Océan,* lesquelles, en multipliant, dans toutes les directions, les courses de nos Vaisseaux, doivent indubitablement, et dans peu d'années, perfectionner la Description des parties du Globe peu connues, et procurer un nouvel accroissement à la masse de nos connoissances.

CHAPITRE VIII.

DÉPART de Macao. —*Traversée de la* Mer de Chine. —*Rectification de la Carte de cette Mer.* —*On passe par le Détroit de* Gaspar *entre les îles de* Banca *et de* Billiton. —*Nouveau Plan des deux Détroits qui se présentent entre ces îles.* —*Préférence à donner à ces Détroits sur celui de* Banca. —*Navigation depuis le Détroit de* Gaspar *jusqu'à l'île de* France. —*Relâche et séjour au Port du* Nord-Ouest *de cette dernière île.*

LE SOLIDE fit voile de la rade de *Macao* 1791.
pour l'île de *France*, le 6 Décembre, à dix heures Décembre.
et demie du soir, et dirigea sa route pour re- 6.
connoître, à la sonde, le Banc de *Macclesfield*, ou Banc *des Anglais*, situé vers 15 degrés trois quarts de latitude Nord, dans le milieu de la *Mer de Chine.*

On en eut connoissance le 8 dans la matinée, 8.
à soixante-cinq brasses, fond de coquillages brisés, mêlés de petits graviers noirs et blancs. Deux heures avant qu'on eût eu ce brassiage, une ligne de quatre-vingts brasses n'étoit pas parvenue à donner le fond.

Assuré de la position du Vaisseau par cette

1791. Décembre. 8. Sonde, qu'on ne pouvoit douter appartenir à une des limites du Banc, on se dirigea au Sud-Ouest pour prendre connoissance des *Pulo-Sapata*, petites îles situées vers le dixième parallèle Nord, à environ quarante-deux lieues de distance de la Pointe Sud-Est du Royaume de *Camboja*.

11. Le 11, peu de temps après midi, la mer qui, jusqu'alors, avoit été agitée, s'abattit tout-à-coup; et ce ne fut pas sans une grande surprise que, à quatre heures quarante minutes de l'après-midi, on aperçut à l'Ouest quart Sud-Ouest, à environ cinq lieues de distance estimée à vue, une île dans une position où, par la route que le Vaisseau avoit tenue, on ne devoit pas en rencontrer.

D'après la latitude qui avoit été observée à midi, de 11 degrés 14 minutes, et le chemin qu'on avoit parcouru depuis cet instant, la Terre qu'on avoit à vue ne pouvoit être que les îles nommées *the Brothers* [*les Frères*], situées sur la Carte de la *Mer de Chine* par *Alexander Dalrymple*, à onze lieues de distance au Nord quart Nord-Ouest 3 degrés Ouest de l'île la plus orientale des *Pulo-Sapata*.

Quoique la Terre que l'on apercevoit ne pût être que *les Frères*, il restoit cependant quelque incertitude à cet égard, parce qu'en supposant que ce fussent *les Frères*, on auroit dû avoir passé si près des îles les plus méridionales de celles

qui composent le *Paracels*, qu'il eût été impossible 1791.
qu'on ne les eût pas vues: et cependant on n'en Décembre.
avoit aperçu aucune. En consultant la Table des 11.
Positions géographiques insérée dans la *Connoissance des Temps*, qui donne la longitude de *Pulo-Sapata* telle qu'elle a été déterminée par Observation dans le troisième Voyage de *Cook*, le capitaine *Marchand* crut reconnoître que cette île est placée sur la Carte de *Dalrymple*, environ 1 degré trop à l'Ouest: et comme *les Frères* ont dû y être établis d'après leur gisement et leur distance à l'égard des *Pulo-Sapata*, il jugeoit que l'erreur de leur position doit être la même que celle de la position de ces dernières îles. Depuis le moment où l'on avoit aperçu *les Frères*, on gouverna au Sud-Ouest et Sud-Ouest quart Sud; et à six heures, on les releva de l'Ouest 26 degrés Nord, à l'Ouest 45 degrés Nord. On fit route alors pour prendre connoissance de la plus grande des *Pulo-Sapata*; et vers minuit, à l'aide du clair de lune, on la découvrit au Sud-Ouest quart Ouest. Cette île est petite et stérile, mais élevée; et sa forme qui est celle d'un *soulier*, comme son nom l'indique [1], ne permet pas de la méconnoître et de la confondre avec une autre île [2]: par un

[1] *Zapato* et *Çapato*, Soulier, en espagnol et en portugais.

[2] *G. Robertson* dit que « lorsque *Pulo-Sapata* vous reste au

1791. Décembre. 11. temps clair, elle peut être aperçue de dix ou onze lieues de dessus le pont d'un Navire marchand. On gouverna pour la contourner à une distance convenable, et à minuit trois quarts, elle restoit directement à l'Ouest, à quatre ou cinq milles de distance.

Cette remarque du capitaine *Chanal* m'a paru mériter d'être examinée avec attention, parce qu'elle indique deux corrections à faire : l'une, à la *Carte de la Mer de Chine* par *Alexander Dalrymple*, dont on trouve la copie dans la seconde Édition du *Neptune Oriental* de *d'Après de Mannevilette*, et sur laquelle tous les Navigateurs français règlent leur route dans la Mer de *Chine* : l'autre, à la *Carte générale du Globe*, par le lieutenant *Roberts*, laquelle accompagne la Relation du troisième Voyage du capitaine *Cook*. L'erreur de la Carte de *Dalrymple* porte sur la longitude de *Pulo-Sapata*, et par contre-coup sur celle des *Frères*, et provient de ce que, sur cette Carte, la différence de Méridien entre *Pulo-Sapata* et *Macao* est trop grande de 50 minutes de degré[1]. L'erreur de la Carte du troisième Voyage de

Nord, son aspect est extrêmement curieux ; elle se présente comme si elle vouloit tomber sur la droite : de ce point de vue, ses deux côtés paroissent très-distans du centre de l'île ». (Voyez *Memoir of a Char of the China Sea*, &c. *London*, 1791. *In*-4.° gr. pap., page 15.)

[1] Note LX.

Cook consiste en ce qu'elle place *les Frères* au Nord environ *40 degrés Est* des *Pulo-Sapata;* tandis que, par la route que le *Solide* a suivie, en passant des premières îles aux secondes, *les Frères* doivent être situés dans le Nord environ *22 degrés Ouest* des *Pulo-Sapata*, à peu-près à la position où on les voit sur la Carte de *Dalrymple*[1]. Je renvoie aux *Notes* qui se trouvent à la suite de cette relation, pour le détail des combinaisons, des calculs et des opérations de Trigonométrie, par lesquels j'ai cherché à déterminer la quantité de chaque erreur. L'excellent Mémoire que *G. Robertson* a publié, en 1791, à l'appui de sa belle *Carte de la Mer de Chine*, m'a été fort utile pour la première des corrections à faire : et si mes résultats diffèrent quelquefois des siens, je ne lui suis pas moins redevable d'un grand nombre de Données que ses recherches m'ont fournies, mais qui ne m'ont pas toujours conduit aux mêmes conséquences qu'il a cru pouvoir en tirer. La discussion dans laquelle m'a engagé la combinaison de ces diverses Données, m'a mis sur la voie pour traiter de la position de quelques Points de la *Mer de Chine*, qu'il étoit important de fixer avec la précision nécessaire pour diminuer les périls de la navigation, dans une Mer où les

1791. Décembre. 11.

[1] Note LXI.

1791. Décembre. Courans qui maîtrisent les Vaisseaux, laissent une grande incertitude sur leur direction et leur vîtesse,
11. et où les îlots, les Bancs et les Dangers de toute espèce se présentent à chaque instant.

12. Le capitaine *Marchand* prit son point de départ de *Pulo-Sapata*, qu'il supposa devoir être placée à la latitude et à la longitude qui ont été conclues des Observations du troisième Voyage de *Cook ;* et il dirigea sa route dans le Sud-Ouest, pour prendre connoissance de *Pulo-Timon.*

Il en eut la première vue dans le Sud-Sud-Ouest, le 15, à six heures du matin, au moment où la sonde indiquoit trente-huit brasses d'eau, fond de vase dure ; et à huit heures on releva *Pulo-Timon* au Sud-Sud-Ouest, et *Pulo-Pissang* au Sud demi-rumb Ouest. Cette dernière île est la plus grande d'un Groupe situé près de la côte de *Malaie*, entre les parallèles de 2 degrés et 3 degrés Nord, et composé des îles ou *Pulo*, *Varela*, *Aor*, *Timon Pissang* et *Tingi : Pissang* est une Terre élevée qui peut être aperçue de vingt ou vingt-une lieues de distance.

Les nuages ne permirent pas d'observer la hauteur méridienne du Soleil ; mais, à deux heures trois quarts, on apercevoit *Pulo-Aor* (ou *Pulo-Laor*, suivant *d'Anville*[1]) à quatre lieues et demie

[1] Et selon les Naturels de l'île, *Pulo-Wawoor.*

de

de distance, et on releva cette île au Sud-Sud- 1791.
Ouest. La partie Orientale de ce petit Groupe Décembre.
présente des Terres très-hautes, formant deux 15.
mondrains qui gisent l'un à l'égard de l'autre Sud-Est et Nord-Ouest, dont celui de l'Est est le plus élevé. Sa position géographique a été déterminée par les Observations du troisième Voyage de *Cook*, qui fixent sa latitude à 2 degrés 42 minutes Nord, et sa longitude à l'Orient de *Paris*, à 102 degrés 19 minutes trois quarts [1] : en y rapportant par le Relèvement la position du Vaisseau, on trouve que sa latitude devoit être de 2 degrés 56 minutes, et sa longitude de 102 degrés 26 minutes ; mais le calcul des Routes depuis le dernier Relèvement de *Pulo-Sapata*, le 11 à minuit trois quarts, donnoit 3 degrés 17 minutes de latitude et 103 degrés 19 minutes de longitude : et l'on en conclut que, dans l'intervalle du 11 au 15, les Courans avoient porté le

---

[1] Lat. { Suiv. *King*.. 2° 40′ 00″ Nord / Suiv. *Bayly*. 2 44 00 } Milieu 2° 42′ 00″

A l'Orient de *Paris*

Long. { Suiv. *King*.. 102 16 45 / Suiv. *Bayly*. 102 22 45 } Milieu 102 19 45

Voyez *Orig. Astr. Obs. made in a Voyage to the Northern Pacific Ocean*, &c. page 351.

Voyez aussi la Note LX.

1791. Vaisseau de 21 minutes dans le Sud, et de 53
Décembre. dans l'Ouest.

15. Je dois prévenir les Navigateurs français que la position de *Pulo-Aor*, sur la Carte N.° 49 du *Neptune Oriental* de *d'Après* (seconde Édition) n'est pas conforme aux résultats des Observations du troisième Voyage de *Cook :* si on les admet, la latitude qui n'est sur cette Carte que de 2 degrés et demi, doit être augmentée d'environ 12 minutes; et sur la Carte générale N.° 9 de ce Recueil, où la latitude est la même que sur la Carte particulière N.° 49, la longitude qui n'est que de 102 degrés, doit être portée à 102 degrés un tiers [1].

On s'éloigna de *Pulo-Aor :* et quand on l'eut

[1] En faisant cette critique des deux Cartes de *d'Après* que j'ai désignées, je ne dois pas laisser ignorer que *George Robertson*, comme l'Hydrographe français, emploie sur sa grande Carte de la *Mer de Chine*, la latitude de 2° 30', et qu'elle est la même sur la Carte d'*Alexander Dalrymple*. Assurément *Robertson* connoissoit les Observations du Voyage de *Cook*, qui sont antérieures de beaucoup à la publication de sa Carte, mais postérieures à celle de la Carte de *Dalrymple*, et cependant il n'en a pas employé le résultat : il ne s'est pas expliqué sur le motif qui a pu le décider à n'en pas faire usage ; et, sans parler des Observations du Voyage de *Cook*, il dit seulement (page 19 de son *Memoir*) que la latitude de *Pulo-Aor* (ou *Pulo-Auro*, ainsi qu'il l'écrit) est entre 2° 29' et 2° 30'. (*Voyez* la Note LX.)

doublée, on gouverna au Sud-Sud-Est pour passer au large des *Doggers-Banks* [les Bancs des Chiens] qu'on dit être dangereux, et dont la position est encore incertaine [1]. 1791. Décembre. 15.

Le 17, vers neuf heures du matin, on aperçut la terre dans le Sud-Sud-Ouest. On supposoit, d'après l'Estime du chemin fait par le Vaisseau, que ce devoit être une petite île sans nom que la Carte N.° 49 2.d de *d'Après* place à une lieue 17.

---

[1] Je traduis ce que *G. Robertson* dit des *Doggers-Banks*, dans le Mémoire qu'il a publié en 1791, à l'appui de sa Carte de la *Mer de Chine*, page 51.

« Les *Doggers-Banks* existent certainement, et sont des Écueils très-dangereux. Ils sont placés sur ma Carte d'après les Données suivantes qui s'accordent entre elles. J'ai adopté la distance que M. *d'Après* a établie entre ces Dangers et *Pulo-Panjang* (F.lle N.° 49 2.d du *Nept. Orient.* 2.e Édit.); et en admettant la longitude que j'ai assignée à cette île, je place les *Doggers-Banks* à 0° 40′ de latitude Nord, et 105° 26′ à l'Est de *Greenwich* (ou 103° 05′ 45″ à l'Est de *Paris*). Cette position est confirmée par le rapport du vaisseau *le Gange*, qui eut la vue de ces Dangers, et les place à 0° 37′ Nord, et 105° 29′ à l'Est de *Greenwich* (ou 103° 08′ 45″ à l'Est de *Paris*). Je n'ai aucun doute que ces Déterminations n'approchent beaucoup des véritables ».

J'observe que *G. Robertson* (page 50 de son Mémoire) a rapporté par un Chronomètre la longitude de *Pulo-Panjang* à celle qu'il a donnée à *Pulo-Aor* : et comme celle-ci, d'après mes combinaisons, est plus orientale de 2 minutes que celle qu'a adoptée *Robertson*, celle des *Doggers-Banks* devroit être également augmentée de 2 minutes. (*Voyez* la Note LX.)

1791. Décembre. 17. et demie dans l'Est de la Pointe Orientale de l'île *Lingen:* on fit route dans le Sud-Sud-Est pour doubler la petite île; mais bientôt les grains et la pluie la dérobèrent à la vue. A 10 heures 3 quarts, la sonde annonça 20 brasses d'eau, fond de sable et vase.

En rapportant, par le calcul des Routes, la position du Vaisseau à celle de *Pulo-Aor*, placée d'après les Observations du Voyage de *Cook*, on trouvoit qu'à midi, on étoit à 4 minutes au Nord de la Ligne équinoxiale, et à 103 degrés 12 minutes de longitude Orientale.

A trois heures de l'après-midi, on aperçut de nouveau la terre dans l'Ouest demi-rumb Sud, et l'on jugea que c'étoit la même qui avoit été vue le matin. Les vents étoient foibles de la partie de l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest, temps couvert : et comme on se proposoit de passer par le détroit de *Banca*, on serra le vent pour aller reconnoître *Pulo-Taya*. Mais avant six heures du soir, on aperçut une Terre étendue du Sud au Sud-Sud-Ouest. On se décida aussitôt à mouiller pour attendre le jour, et on laissa tomber l'ancre par 19 brasses fond de vase et sable.

18. Le lendemain, à six heures du matin, on reconnut que la Terre qu'on voyoit sous le vent étoit la côte septentrionale de l'île de *Banca*, qui s'étendoit du Sud quelques degrés Est au Sud-Sud-Ouest, à la distance de sept lieues. On

continuoit d'apercevoir la même île qu'on avoit 1791.
vue la veille, et on la relevoit au Nord-Ouest Décembre.
2 degrés Ouest; mais près de celle-ci, et dans le 18.
Nord-Ouest quart Ouest, on en voyoit une seconde de forme plate, et plus grande que la première : on estimoit que la distance du Vaisseau à ces deux îles pouvoit être de cinq ou six lieues.

D'après ces Relèvemens, on ne put pas douter que les Courans n'eussent porté d'une quantité très-considérable dans le *Sud-Est* : et cet effet n'est pas d'accord avec ce qu'on lit dans les Instructions de *d'Après* qui dit que, dans ce parage, les Courans portent avec force dans le *Sud-Ouest*. Il est bien prouvé que le Vaisseau avoit été porté dans le *Sud* et dans l'*Est*; car la Pointe de *Banca* qu'on relevoit dans le Sud quelques degrés Est, étoit certainement la Pointe *Pesant*, la plus septentrionale de l'île, ainsi que bientôt on eut occasion de le vérifier; et il est évident [illegible]s deux îles qui restoient au vent, et que [illegible] veille, on avoit prises pour la petite île située à l'Est de la Pointe orientale de l'île *Lingen*, parce que, d'après l'Estime, on supposoit le Vaisseau beaucoup plus au Nord qu'il n'y étoit en effet, il est, dis-je, évident que ces îles étoient les îles *Rigaudière*. Le capitaine *Chanal* observe que, d'après leur position sur la Carte du *Neptune Oriental* (seconde Édition, N.° 49 [2d] du Supplément),

1791. Décembre. 18. et d'après celle du Vaisseau, on auroit dû voir en même temps *Pulo-Toty*, que cependant on n'a point aperçue ; ce qui pourroit faire supposer que cette dernière île n'est pas bien placée sur la Carte à l'égard des îles *Rigaudière*, et qu'elle doit en être beaucoup plus voisine : il est même présumable que, des deux îles qu'on avoit à vue, l'une étoit *Pulo-Toty*, et l'autre la plus haute des *Rigaudière*, si, en effet, celles-ci sont doubles ; car, quoique *d'Après* ait marqué deux îles sur sa Carte, la dénomination qu'il leur donne de l'*île Rigaudière*, sembleroit n'indiquer qu'une seule île : peut-être aussi la seconde n'est-elle qu'un petit îlot qui ne peut être aperçu de loin. Quoi qu'il en soit, des deux îles que le *Solide* apercevoit, en même temps qu'il voyoit la côte septentrionale de *Banca*, l'une gît au Nord quart Nord-Ouest, et l'autre au Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord de la Pointe *Pesant*, à environ treize lieues de distance de cette Pointe [1].

---

[1] Les remarques faites par le capitaine *Chanal*, qui naviguoit sur la Carte de *d'Après*, et ne pouvoit connoître celle que *George Robertson* n'a publiée qu'en 1791, font juger que la Carte française est défectueuse dans cette partie ; et l'on se confirme dans cette opinion si l'on jette les yeux sur la Carte anglaise qui est dressée d'après les diverses Observations des Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales qui font le commerce de *Chine*. On voit sur celle-ci deux îles ; la

On leva l'ancre à sept heures et demie du matin, et on louvoya pour s'élever dans le vent qui souffloit du Nord-Ouest quart Nord, avec l'espérance d'atteindre l'entrée septentrionale du 1791. Décembre. 18.

---

première, sous le nom de *Pulo-Toty*, à l'Est, la seconde, à l'Ouest, sous le nom de *Docan*, l'une et l'autre situées à 14 lieues de distance de l'extrémité orientale de la Pointe *Pesant* de *Banca*. Les gisemens diffèrent, comme on le voit, d'environ un rumb, de ceux qui ont été pris à bord du *Solide*, et la distance est la même, à une lieue près: mais la Pointe *Pesant* n'est pas un point mathématique; et, selon la partie qu'on en a relevée, si elle est plus à l'Est ou plus à l'Ouest, le gisement des îles qu'on y rapporte a dû éprouver un changement: la distance doit en être moins affectée; aussi celle qu'on a estimée du bord du *Solide*, et celle que donne la Carte de *Robertson*, ne diffèrent-elles entre elles que d'une lieue. Sur la Carte de *d'Après*, *Pulo-Toty* est seule, à 14 lieues de distance, au Nord quart de Nord-Ouest de la partie orientale de la Pointe *Pesant*; et rien n'y indique l'île *Docan* que la Carte anglaise place à 3 lieues dans l'Ouest-Sud-Ouest de *Toty*: mais dans le Nord et dans le Nord quart de Nord-Est de celle-ci, à 6 et à 7 lieues de distance, *d'Après* place deux autres îles, *Rigaudière* et *Saint-Pierre*, qui ne se trouvent point sur la Carte de *Robertson*; et ces deux îles sont placées, l'une à l'égard de l'autre, sur la Carte française, au gisement et à la distance que la Carte anglaise a donnés à *Toty* et *Docan*. On est bien fondé à croire, si l'on en juge par les noms donnés aux îles *Rigaudière* et *Saint-Pierre*, que leur position a été fixée d'après la Route de quelque Vaisseau français qui avoit une erreur d'Estime; et que *Pulo-Toty* y a été placée d'après le Journal d'un autre Vaisseau. La Carte de *Robertson* me paroît mériter la préférence sur celle de *d'Après*, parce qu'elle présente deux Routes,

1791. Décembre. 18. Détroit de *Banca*. Pendant la matinée, la sonde donna dix-neuf et dix-huit brasses d'eau, fond de sable et vase.

On conclut de l'observation de la hauteur

---

indiquées par deux suites de Sondes, qui passent à 2 lieues de *Pulo-Toty*, et se prolongent, la première, dans le Nord-Nord-Ouest, en contournant la partie orientale de *Toty*, et la seconde, dans le Nord quart de Nord-Ouest : de la première, on a pu voir en même temps *Toty* et *Docan* ; et la Route ne passe qu'à 5 lieues de la Pointe *Pesant*.

En continuant de comparer dans cette partie les deux Cartes, on remarque que *Robertson* place une île, *Porto-Bello*, à 22 lieues dans l'Est demi-rumb Nord de *Pulo-Toty* ; et *d'Après* n'en marque point.

Si l'on porte les yeux plus loin dans l'Ouest-Nord-Ouest de *Toty* ; on voit que, sur la Carte française, *Pulo-Taya* gît dans le Sud quart de Sud-Ouest 3 ou 4 degrés Ouest, et à 10 lieues de distance, de la Pointe orientale de l'île de *Lingen* ; et que, sur la Carte anglaise, le gisement est le Sud, et la distance 8 lieues seulement. Cette dernière Carte présente une Route qui a dû passer à vue des deux Points ; et qui, sans doute, a servi à fixer leur position relative.

Comme *Pulo-Toty* et *Pulo-Taya* sont des Points de Reconnoissance pour les Vaisseaux qui, pour sortir de la Mer de *Chine*, viennent chercher ou le Détroit de *Banca*, ou celui d'*Entre Banca et Billiton* : j'ai pensé qu'il étoit très-utile de faire connoître aux Navigateurs français qui ne sont pas pourvus de la Carte de *Robertson*, les différences qui se font remarquer entre cette Carte et celle de *d'Après*, dont ils font usage : ce sera à eux de vérifier, quand ils s'en trouveront à portée, laquelle des deux Cartes dans cette partie mérite d'être préférée à l'autre.

méridienne du soleil, qu'à midi, la latitude du Vaisseau étoit de 1 degré 15 minutes Sud ; et sa longitude fixée d'après le Relèvement des terres, étoit de 103 degrés 18 minutes. 1791. Décembre. 18.

Si l'on eût rapporté le Calcul des Routes à la position de *Pulo-Aor*, on n'eût eu que 0 degré 20 minutes de latitude Sud, et 102 degrés 57 minutes de longitude : en comparant cette seconde position du Vaisseau à la première, on voit que, dans l'intervalle de deux jours et demi, les Courans l'avoient porté de près d'un degré dans le Sud, et de plus d'un tiers de degré dans l'Est.

Comme on s'aperçut, à trois heures et demie de l'après-midi, que les Courans étoient contraires à la route, on se décida à mouiller à trois lieues de distance de la côte septentrionale de *Banca*, par seize brasses d'eau, fond de sable, gravier et coquilles. La latitude du Mouillage, rapportée par l'Estime du chemin à celle de midi, étoit de 1 degré 23 minutes Sud, et sa longitude de 103 degrés 27 minutes.

Pendant la nuit, le vent souffla du Nord-Ouest au Nord, frais, accompagné de grains. La vîtesse du Courant fut évaluée à un mille par heure.

La partie de la Côte de *Banca* que l'on avoit parcourue, est d'une hauteur moyenne ; mais,

1791. Decembre. 18. vers la Pointe *Pesant*, la plus septentrionale de l'île, on distingue quelques mondrains plus élevés que le reste du terrain.

19. On appareilla le 19 dans la matinée, et l'on fut une seconde fois obligé de mouiller : on faisoit d'inutiles efforts pour s'élever à la hauteur de l'entrée du Détroit de *Banca;* on éprouvoit des Courans assez forts dont les uns portoient à l'Est-Nord-Est, d'autres à l'Est, d'autres à l'Est-Sud-Est. On cassa un câble dans ce second Mouillage où le Vaisseau fut tourmenté par de violens mouvemens de tangage, et l'on fut obligé d'abandonner l'ancre.

Persuadé qu'on s'obstineroit vainement à lutter contre ces contrariétés, on renonça à sortir par le Détroit de *Banca*, et l'on se décida à déboucher par un autre Détroit, situé plus à l'Est, entre l'île de *Banca* et celle de *Billiton.*

CE DÉTROIT, peu fréquenté par les Français, est connu sous les noms de *Gaspar*, de *Billiton*, de *Cléments.* Le capitaine *Marchand* ne possédoit que le Plan de ce Détroit qui se trouve sur la Feuille N.° 48 de notre *Neptune Oriental*, sous le titre de *Petit Plan du Détroit à l'Est de Banca, par lequel a passé un Vaisseau espagnol, commandé par le sieur Gaspar* (sans date); mais *d'Après*, en publiant ce Plan, paroissoit douter

de son exactitude; et il prévient, dans ses Instructions, qu'il seroit imprudent de s'engager dans ce Détroit, avant qu'il soit mieux connu. Depuis le temps de cette publication, plusieurs Vaisseaux français et anglais, au lieu de passer par le Détroit de *Banca*, ont pris leur route, pour sortir de la mer de *Chine* ou pour y entrer, par le Détroit d'*Entre Banca et Billiton*. Ce Détroit est partagé en deux Bras par une île à laquelle sa position a fait donner le nom d'île *du Milieu* : la *Passe* de l'*Ouest* est proprement le Détroit de *Gaspar*, parce que c'est celui par lequel avoit passé le Navigateur espagnol qui nous en a donné le premier Plan : la *Passe* de l'*Est*, qui offre plusieurs Canaux praticables entre de petites îles, est appelée Détroit de *Clements*, parce qu'un Capitaine anglais de ce nom, conduisant une flotte, est le premier Navigateur connu qui, en 1781, ait tenté de sortir de la Mer de *Chine* par ce Passage. Une Carte du Détroit d'*Entre Banca et Billiton* fut levée en 1784 et 1785, par *Dordelin*, lieutenant de la Marine de *France*, qui passa par ce Détroit, tant en allant à la *Chine* qu'à son retour. Cette Carte manuscrite qui appartient au Dépôt général des Cartes, Plans et Journaux de la Marine, n'a point été publiée dans son temps, parce que *Dordelin*, trop sévère pour son travail, et craignant de compromettre

1791. Décembre. 19.

1791. Décembre. 19. la sûreté des Vaisseaux qui voudroient diriger leur Route sur sa Carte, jugea qu'elle ne devoit être rendue publique que lorsqu'une vérification ultérieure l'auroit mis à portée de la perfectionner : cette Carte, quoique n'étant pas parfaite dans toutes ses parties, étoit supérieure de beaucoup au Plan défectueux du Navigateur espagnol, sur la foi duquel *Dordelin* n'avoit pas craint de tenter le Passage par le Sud, au contraire de *Gaspar* qui l'avoit trouvé en venant du Nord. Depuis lors, *Alexander Dalrymple*, d'une part, et de l'autre, *George Robertson*, ont publié divers Plans et Cartes de ce Détroit, levés en différens temps par des Navigateurs anglais; et *Dalrymple* a fait imprimer dans son précieux Recueil de *Mémoires* nautiques sur les *Mers d'Asie*, les Journaux des Capitaines de sa Nation auxquels nous sommes redevables des Plans et des Cartes que nous possédons.

Mais ces Plans et ces Cartes sont peu connus en *France ;* et le capitaine *Marchand*, réduit, comme je l'ai dit, au Plan informe de *Gaspar*, pour diriger sa Route dans un Détroit contre lequel les Navigateurs français devoient être prévenus, n'hésita cependant pas à s'y engager, et saisit avec empressement l'occasion de justifier ou de détruire les inquiétudes que les Instructions de *d'Après* devoient donner sur la sûreté d'un Passage

qui, de son temps, n'étoit, pour ainsi dire, que soupçonné : le succès a prouvé que ces inquiétudes n'étoient pas fondées. 1791. Décembre. 19.

Comme l'on doit présumer que le Détroit d'*Entre Banca et Billiton*, aujourd'hui bien connu par les épreuves répétées des Navigateurs anglais et français, sera désormais préféré pour ses avantages, et dans tous les cas, au long et dangereux Détroit de *Banca;* j'ai pensé que ce seroit rendre service à notre Marine militaire et commerçante, que de tracer avec détail la Route que le *Solide* a suivie en passant par le Détroit de *Gaspar;* de rapporter les Observations de latitude qui ont été faites dans le Passage, et d'indiquer les principaux Relèvemens qui ont été pris des points où, pour étaler les Marées, le Vaisseau a été forcé de mettre à l'ancre. Ces détails seront saisis plus facilement, si le Lecteur veut les suivre avec la Carte sous les yeux [1].

LE SOLIDE appareilla le 20, à 7 heures et demie du soir, du second Mouillage qu'il avoit été obligé de faire à vue de la côte septentrionale de *Banca;* et l'on n'eut qu'à s'applaudir de l'avoir quitté; car on s'aperçut, quand l'ancre fut rendue à bord, qu'un cordon du câble s'étoit cassé à 20.

[1] *Voyez* les Cartes N.os XII et XIII.

1791. Décembre. 20. l'étalingure; et l'on jugea que, si le Vaisseau eût resté plus long-temps exposé à la violence des tangages qu'il avoit éprouvés pendant la nuit, la rupture inévitable du câble eût entraîné la perte d'une seconde ancre.

21. Le 21, à 6 heures trois quarts du soir, on mouilla dans le Nord-Ouest de l'entrée du Détroit de *Gaspar*, sur 14 brasses, fond de vase, gravier et coquilles brisées, après avoir passé entre quatre Brisans situés au Nord-Ouest et Nord quart Nord-Ouest de la Pointe *Est* de la côte orientale de l'île de *Banca;* le plus éloigné est distant de cette Pointe de 15 lieues, et le plus proche, de 12. La Pointe *Brisée* de la même île, située entre la Pointe *Pesant* et la Pointe *Est*, fut relevée du Mouillage, à l'Ouest-Sud-Ouest, à 4 ou 5 lieues de distance.

22. On fut sous voiles, le 22, à 7 heures 50 minutes du matin, et l'on gouverna au Sud-Sud-Est demi-rumb Est : la sonde donna constamment 14 brasses d'eau, et un fond de sable et gravier mêlé de coquillages brisés.

A 9 heures 40 minutes, une petite île environnée de Brisans, située plus au large que trois autres îlots, gisant tous ensemble sur une ligne, dans l'Est et Est quart Sud-Est de la Pointe *Brisée*, fut relevée à l'Ouest-Sud-Ouest.

Depuis cet instant, on gouverna au Sud-Est

quart de Sud; et la sonde indiqua 13 et 14 brasses, même qualité de fond que celui qu'on avoit eu le matin. 1791. Décembre. 22.

A onze heures, on aperçut du haut des mâts l'île *Gaspar* qui est située à-peu-près sur le même Méridien que l'île du *Milieu*, et à huit ou neuf lieues au Nord de sa Pointe septentrionale : elle restoit à l'Est 6 degrés Sud. Un quart d'heure après, les extrémités d'une Montagne remarquable sur l'île *Banca*, servant de Reconnoissance pour sa Pointe de l'*Est* qui gît dans l'Est 9 ou 10 degrés Nord et à environ sept lieues de distance de cette Montagne, furent relevées du Sud 13 degrés Ouest au Sud 42 degrés Ouest.

A midi, la Pointe *Est* de *Banca* restoit au Sud 43 degrés Est, et le milieu de l'île *Gaspar* directement à l'Est : dans cette position, on observa la latitude qui fut trouvée de 2 degrés 21 minutes; et en tenant compte de l'action des Courans, on évalua que la longitude du Vaisseau pouvoit être de 104 degrés 12 minutes; ce qui porteroit celle de l'île *Gaspar*, dont on estimoit la distance de vingt-huit ou vingt-neuf milles, à 104 degrés 40 minutes.

On gouverna à l'Est-Sud-Est demi-rumb Est : la sonde continua d'indiquer douze, quatorze, seize brasses d'eau jusqu'à une heure après-midi qu'elle donna vingt brasses, fond de sable et

1791. Décembre. 22. gravier : on commençoit à apercevoir le premier des îlots de *Rocher-Navire* situé entre la Pointe *Est* de *Banca* et l'île *Gaspar*.

A deux heures trois quarts ; un second îlot de *Rocher-Navire*, l'îlot méridional, fut relevé, par la Pointe Sud de l'île *Gaspar*, à l'Est 23 degrés Nord : on distinguoit une chaîne de Brisans entre ce second îlot et le premier. On découvroit en même temps, un petit îlot au Sud de la Pointe *Est* de *Banca*.

On gouverna au Sud-Est demi-rumb Sud jusqu'à trois heures : depuis une heure et demie, on avoit navigué sur vingt et vingt-une brasses d'eau, même qualité de fond que dans les Sondes précédentes.

A trois heures, la Pointe *Est* de *Banca* restoit au Sud 53 degrés Ouest ; l'île *Gaspar* au Nord 53 degrés Est ; et le premier îlot entre cette île et la Pointe *Est* de la grande île, au Nord 39 degrés Est.

On se dirigea alors au Sud quart de Sud-Est pour s'avancer vers la presqu'île de *Sel* [1] qui,

[1] Plusieurs Cartes ou Plans ont désigné comme une île la Terre qui porte sur le Plan de *Gaspar* la dénomination d'île de *Sel* : il est aujourd'hui reconnu que ce n'est qu'une presqu'île, liée à l'île de *Banca* par un terrain assez bas pour n'être pas toujours aperçu de la distance à laquelle le ressif qui termine cette Terre à l'Est, exige que les Vaisseaux s'en écartent.

avec

avec la Pointe du Sud-Ouest de l'île du *Milieu*, forme la partie la plus resserrée de la *Passe de l'Ouest*. Jusqu'à quatre heures, la sonde indiqua vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre brasses d'eau. On découvrit alors la presqu'île de *Sel* et les îles qui sont situées dans la partie Orientale du Détroit. La Pointe *Est* de *Banca* restoit au Nord 71 degrés Ouest; l'extrémité *Nord-Est* de la presqu'île de *Sel*, au Sud 32 degrés Ouest. 1791. Décembre. 22.

On s'aperçut que les Courans portoient à l'Est de la Route; et pour en balancer l'effet, et se rapprocher davantage de la presqu'île de *Sel*, en donnant dans le Passage, on gouverna au Sud quart Sud-Ouest. A quatre heures un quart, la sonde annonça que le brassiage diminuoit; on n'avoit plus que dix-huit et dix-sept brasses; mais il se maintint à cette profondeur, et le fond étoit toujours de gravier et coquillages.

Comme les Courans portoient rapidement dans le Sud-Sud-Est; à cinq heures, on gouverna au Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud: les Sondes furent de dix-sept brasses, même qualité de fond, jusqu'à six heures qu'on releva la Pointe *Est* de *Banca* au Nord 23 degrés et demi Ouest; l'île *Gaspar*, au Nord 17 degrés Est; la plus orientale des petites îles situées au Nord de la presqu'île de *Sel*, au Sud 81 degrés Ouest; la Pointe *Nord-Est* de la presqu'île, au Sud 77 degrés et demi

1791. Ouest ; et sa Pointe *Sud-Est*, au Sud 15 degrés
Décembre. Ouest.

22. Le *Solide* commençoit alors à s'engager dans la Passe entre l'île du *Milieu* et la presqu'île de *Sel* : on gouverna au Sud demi-rumb Est, à petite voilure, jusqu'à six heures quarante minutes, qu'on mouilla sur dix-sept brasses d'eau, fond de sable et beau gravier, mêlé de coquilles brisées.

23. Durant la nuit, les vents varièrent du Nord-Ouest à l'Ouest-Nord-Ouest, temps couvert. Jusqu'à deux heures du matin, les Courans portèrent au Sud-Sud-Est et ensuite au Sud : leur vîtesse étoit d'un mille et demi ou deux milles à l'heure.

Du Mouillage, on releva le Mondrain qui s'élève sur la Pointe *Est* de *Banca*, au Nord 21 degrés Ouest ; l'île *Gaspar*, au Nord 13 degrés et demi Est ; la presqu'île de *Sel*, du Sud 22 degrés Ouest, à l'Ouest 1 degré Sud ; l'extrémité Sud-Ouest de l'île du *Milieu*, au Sud 84 degrés Est ; et quatre petites îles qu'on apercevoit dans le Sud-Est et Sud-Sud-Est de cette dernière île, du Sud 76 degrés, au Sud 56 degrés Est.

Le *Solide* fut sous voile à six heures trois quarts du matin, et gouverna au Sud demi-rumb Est ; mais, peu de temps après, il arriva au Sud-Est quart Sud, et se mit ensuite à la Route du Sud-Sud-Est demi-rumb Sud. On distinguoit sur la côte orientale de la presqu'île de *Sel*, des Brisans

qui paroissent s'étendre à un mille au large, et se prolongent jusqu'à la Pointe Sud de cette presqu'île. Le Brassiage fut en augmentant de dix-sept à vingt brasses, fond de sable et gravier. 1791. Décembre. 23.

A sept heures vingt-deux minutes, on releva toutes les Terres qui se trouvoient à vue pour en rapporter les Relèvemens sur le Plan. L'extrémité *Sud-Est* de la presqu'île de *Sel* restoit alors au Sud 54 degrés Ouest. On se dirigea au Sud, et les Sondes augmentèrent de vingt à vingt-quatre brasses, même qualité de fond. On apercevoit de plus en plus la partie méridionale de l'île de *Banca ;* on étoit près d'être débouqué. On traversa des lits de Courans que, de loin, on auroit pu prendre pour des chaînes de Brisans.

A huit heures vingt minutes, l'île du *Milieu* restoit du Nord 11 degrés et demi Est, au Nord 32 degrés Est ; le milieu de la plus orientale des îles situées au Nord de la presqu'île de *Sel,* par la Pointe *Nord-Est* de celle-ci, au Nord 34 degrés et demi Ouest.

De ce point, on gouverna au Sud demi-rumb Ouest : les Sondes diminuèrent graduellement de vingt-quatre à vingt brasses, même qualité de fond.

A neuf heures sept minutes, les îlots, au nombre de sept, qui gisent dans le Sud-Est et Sud-Est quart Est de l'île du *Milieu,* étoient en partie

1791. Décembre. 23. couverts les uns par les autres sur la direction du Nord 43 degrés Est ; et la Pointe *Sud-Est* de la presqu'île de *Sel* restoit au Nord 53 degrés et demi Ouest.

Jusqu'à neuf heures trois quarts, on gouverna au Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud, et les Sondes furent régulières de vingt à dix-sept brasses. A cette époque, les extrémités de la côte Orientale de la presqu'île de *Sel* furent relevées du Nord 13 degrés et demi au Nord 44 degrés et demi Ouest.

Le *Solide* étoit alors débouqué, et l'on serra le vent en forçant de voiles l'amure à tribord.

A dix heures et demie, on tomba tout-à-coup de dix-sept brasses à neuf, fond de sable et gravier : cette diminution subite dans la profondeur de l'eau obligea de naviguer avec précaution : on tint constamment la sonde à la mer ; elle indiquoit le même brassiage, variant seulement de huit brasses à neuf jusqu'à onze heures et demie, et de dix brasses à onze jusqu'à midi.

A cette dernière époque, on n'apercevoit plus d'autres Terres que celles du Sud de l'île de *Banca*, qui s'étendoient du Nord Ouest demi-rumb Ouest au Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord. L'Observation de la hauteur méridienne du Soleil donna 3 degrés 30 minutes de latitude Sud ; et en tenant compte de l'effet des Courans qui, d'après le

résultat de l'Estime comparé avec celui de l'Observation, avoient porté le Vaisseau de 25 minutes dans le Sud, en vingt-quatre heures, et qu'on évaluoit l'avoir aussi porté de 11 minutes dans l'Est, on conclut que la longitude devoit être de 104 degrés 28 minutes. 1791. Décembre. 23.

LE DÉTAIL de la Navigation du capitaine *Marchand* dans le Détroit de *Gaspar*, telle que je viens de la rapporter, pour ainsi dire, heure par heure, seroit une Instruction suffisante sur laquelle les Navires qui voudront sortir de la Mer de *Chine* par ce Passage, pourroient diriger leur route avec sûreté ; mais, pour rendre plus utiles encore les remarques qui ont été faites sur le *Solide*, le capitaine *Chanal*, associant ses connoissances nautiques au talent et au zèle de l'ingénieur *le Brun* qui s'étoit embarqué sur le Vaisseau, pour passer de *Macao* à l'île de *France*, a levé soigneusement le Plan du Détroit de *Gaspar*; il l'a assujetti, d'une part, à la latitude qui fut observée, le 22, sur le *Parallèle* de l'île *Gaspar*, la principale Reconnoissance des deux Passages pour les Navires qui viennent du Nord, et celle qu'on observa le 23 à la sortie du Détroit, le Vaisseau étant dégagé de toute terre; et de l'autre, aux Relèvemens multipliés qui ont été faits dans les différentes positions, à la voile ou à l'ancre: il a rapporté

1791. Décembre. 23. exactement sur le Plan, toutes les Sondes qui ont été prises sur la route, depuis la Pointe la plus septentrionale de l'île *Banca* jusqu'au Parallèle de sa Côte méridionale ; et chaque Sonde a été placée au point de cette Route que les Relèvemens ont déterminé [1].

Le capitaine *Chanal* n'a pas pu étendre son travail au-delà du Passage de *Gaspar ;* et pour compléter sa Carte, il avoit copié de celle de *d'Après,* le Passage de l'*Est* entre l'île du *Milieu* et l'île *Billiton ;* mais il avoit eu soin de prévenir qu'il étoit bien loin de garantir l'exactitude de cette partie d'emprunt ; et cet avis étoit d'autant mieux placé que la partie Orientale de la Carte publiée par *d'Après* sans garantie, est défectueuse dans tous les points, et que la partie Occidentale n'est guère plus exacte : assurément il y auroit moins de danger pour un Vaisseau, à tenter le passage sur la simple inspection des Terres, et avec les précautions que l'on emploie dans un Voyage de Découvertes, qu'à se fier à un Plan tel que celui de *Gaspar*, qui ne pourroit qu'induire en erreur.

---

[1] J'ai jugé qu'il étoit inutile de transcrire tous les Relèvemens qui ont été faits sur le *Solide* depuis la vue de la Pointe Nord de *Banca* jusqu'après sa sortie du Détroit ; je n'ai rapporté que ceux qui m'ont paru utiles pour fixer les positions relatives des principaux points.

J'ai pensé que la Carte qui a été levée sur le *Solide* deviendroit plus utile encore, si, pour la compléter, on faisoit usage du travail des Anglais qui nous ont donné plusieurs Routes dans le Passage de l'Ouest, et d'autres dans celui de l'Est, tracées sur des Plans authentiques dont quelques-uns ont été publiés par *Alexander Dalrymple* dans sa précieuse Collection, et d'autres par *George Robertson.* J'ai combiné ensemble six Plans différens, dont deux appartiennent aux Français, et quatre aux Anglais; et je crois pouvoir avancer que la Carte générale que je présente doit avoir toute l'exactitude que comportent les connoissances que nous avons acquises, jusqu'à ce jour, sur les deux Passages ou Détroits qui s'offrent aux Vaisseaux de tous rangs entre l'île de *Banca* et celle de *Billiton :* je renvoie aux *Notes* pour l'examen et l'analyse des matériaux que j'ai mis en œuvre dans la construction de cette nouvelle Carte [1]. C'est avec peine que je me suis vu dans

1791. Décembre. 23.

[1] *Voyez* la Note LXII. Cette Note ne contient pas une simple Analyse géographique et la discussion des matériaux qui ont été employés dans la construction de la *Carte générale* du *Détroit d'Entre Banca et Billiton*, comprenant celui de *Gaspar* et celui de *Clements*, avec les différens Passages que l'un et l'autre présentent; elle contient aussi, et une description détaillée des deux Détroits, et des Instructions nautiques sur la Navigation des deux Passes. J'ai mis à contribution les

1791. Décembre. 23. l'obligation de critiquer quelques-uns des Plans que les Anglais nous ont donnés ; mais, en n'adoptant pas toujours leurs opinions et leurs Plans, on n'est pas dispensé de reconnoître, tout en les combattant, que leurs Navigations hardies sur toutes les Mers, et leurs travaux multipliés sur toutes les Côtes, leur ont acquis, dès long-temps, des droits incontestables à la reconnoissance de tous les Navigateurs : et si la critique est sévère quand il s'agit d'examiner leurs productions, c'est qu'on doit craindre que leur autorité

Journaux de plusieurs Navigateurs anglais qui n'ont pas été traduits dans notre langue, et que nos Navigateurs ne connoissent même pas de noms : leurs Observations sont précieuses, et méritoient d'être recueillies; j'y ai joint celles de nos capitaines *Dordelin* et *Chanal;* et j'ai formé du tout un Ouvrage suivi dont le fond ne m'appartient pas, dont je n'ai fait qu'ordonner les parties pour les lier ensemble, en comparant les rapports des divers Navigateurs, les renforçant l'un par l'autre quand ils sont d'accord, et les opposant l'un à l'autre quand ils se trouvent en contradiction. Cet Ouvrage peut tenir lieu aux Marins français d'un grand nombre de Journaux étrangers qui ne leur offriroient de plus que des répétitions sans utilité. J'aurai rempli mon objet si, en leur présentant les Détroits d'*Entre Banca et Billiton* comme préférables à celui de *Banca*, tant pour les Vaisseaux qui reviennent de la *Chine*, que pour ceux qui y vont, je leur ai fourni les connoissances nécessaires pour y naviguer avec sûreté, en dirigeant leur Route d'après celles des Navigateurs expérimentés qui leur ont ouvert la voie.

trop imposante n'accrédite trop facilement des erreurs. 1791. Décembre.

J'ai déjà dit que *d'Après*, en publiant le Plan du Passage de *Gaspar*, tel qu'il lui avoit été communiqué, jugea qu'il étoit prudent de détourner les Vaisseaux de s'engager entre les îles de *Banca* et *Billiton ;* et il crut devoir leur conseiller de continuer à prendre leur route par le Détroit de *Banca ;* mais l'expérience du *Solide*, et antérieurement celle du *Triton*, de *la Provence* et du *Sagittaire* sous le commandement de *Dordelin*, celle des Vaisseaux anglais, le *Macklesfield*, le *Sulivan*, le *Hawk*, le *Ponsborne*, le *Warren-Hastings*, l'*Atlas*, le *Carnatic*, le *Van-Sittart* et sa Flotte sous les ordres de *John Clements*, &c., doivent dissiper à jamais les craintes qu'entretenoit, et avec raison, l'autorité imposante d'un savant Navigateur, à qui une longue pratique des Mers d'*Asie*, et de grands travaux exécutés avec succès pour en perfectionner l'hydrographie et en faciliter la navigation, avoient acquis le droit de parler en maître et de se faire écouter. Sans doute, son opinion eût changé, et il se fût empressé de réformer sa décision, s'il eût connu des Routes qui n'ont été faites que postérieurement à son ouvrage et à sa mort : il eût jugé qu'un Passage en ligne droite et très-court comme celui de *Gaspar*, dans lequel, par-tout, si le vent n'est 23.

1791. Décembre. 23. pas favorable à la route, ou si l'on veut passer la nuit à l'ancre, on peut mouiller avec un bon brassiage et sur un bon fond, mérite toute préférence sur un Passage long et tortueux, tel que celui de *Banca*, dont, en venant de la *Chine*, il est difficile d'atteindre l'entrée avec les vents nécessaires pour s'y engager; dans lequel les différentes directions des Terres exigent des vents différens pour passer d'une branche dans l'autre; et qui présente, à sa sortie, des Écueils et des Bas-fonds qui embarrassent la Navigation et en multiplient les dangers.

Le Passage de *Cléments*, le plus Oriental des deux Détroits qui se trouvent compris entre les îles de *Banca* et de *Billiton*, offre, sous plusieurs rapports, les mêmes avantages que celui de *Gaspar*, par lequel le capitaine *Marchand* a passé; mais les Vaisseaux qui viendront de l'Ouest, à l'égard des Détroits, préféreront celui-ci; et ceux qui viendront de l'Est le préféreront aussi, si le vent le leur permet; car celui de *Cléments*, dans le plus étroit du Passage, est semé d'îlots, de Bancs, d'Écueils, qui, à la vérité, sont, pour la plupart, apparens, et près desquels on trouve un bon fond propre à l'ancrage, mais qui cependant peuvent occasionner quelque inquiétude, quelque embarras dans un Passage resserré où l'action des Courans est communément très-vive,

et où l'on doit éprouver des variations subites dans leur direction, à mesure qu'on se présente à l'ouvert des nombreux Canaux que forment entre eux les Bancs et les îlots, et suivant l'heure et la direction des Marées. Mais le Passage de *Cléments*, tout embarrassé qu'il est, paroît être fréquenté par les Anglais; et c'est une forte raison de croire que la navigation n'en est pas dangereuse, puisqu'ils ont le choix entre les deux Passages. Je suis cependant persuadé que le Navigateur qui n'aura pratiqué ni l'un ni l'autre, donnera, à l'inspection de la Carte, la préférence à celui de *Gaspar :* mais, à coup sûr, il préférera ou l'un ou l'autre au Détroit de *Banca*, si, en venant de la *Chine*, il veut être rendu plus promptement et plus sûrement au Détroit de *la Sonde ;* ou si, en venant d'*Europe*, et après avoir passé ce dernier Détroit, il veut se rendre avec plus de célérité à la Côte de la *Chine* où son commerce l'appelle.

1791. Décembre. 23.

C'EST vers le Détroit de *la Sonde* que, le 23 après-midi, le capitaine *Marchand*, après avoir doublé au Sud toutes les Terres qui forment ceux de *Gaspar* et de *Cléments*, et voulant prendre connoissance de l'île de *Sumatra*, à la hauteur des petites îles *les Deux-Sœurs*, dirigea sa route, en cinglant au plus près du vent qui souffloit de la

1791. partie du Nord-Ouest. Pendant toute la journée, les
Décembre. Sondes furent constamment de 19 brasses, d'abord
23. fond de sable gris fin, ensuite sable vaseux; et elles augmentèrent jusqu'à 12 brasses. On fit plusieurs Mouillages dans cette traversée, lorsque, le calme survenant, on craignoit que les Courans n'écartassent le Vaisseau de sa route.

25. Le 25, à midi et demi, ont eut la vue de la Côte de *Sumatra*, à la distance de six ou sept lieues. La latitude, observée à midi, avoit été de 4 degrés 25 minutes Sud; et en la comparant avec celle de l'Estime, on reconnut que, depuis le midi de la veille, les Courans avoient porté de 17 minutes, ou près de six lieues dans le Sud. On estimoit que la longitude rapportée à celle de la Pointe *Pesant* du Nord de *Banca*, étoit, au moment où l'on aperçut *Sumatra*, de 103 degrés 44 minutes, et la latitude, de 4 degrés 26 minutes; le Vaisseau étoit alors sur douze brasses d'eau.

26. On passa la nuit à l'ancre jusqu'à six heures et demie du matin du lendemain. Une demi-heure après qu'on eut remis à la voile, on reconnut les îles *les Deux-Sœurs* [1] sur lesquelles on s'étoit proposé d'attérir, et on les releva dans le Sud-Ouest à deux ou trois lieues de distance.

---

[1] Ce sont les mêmes îles qui sont nommées sur les Cartes anglaises, *the Brothers*, les Frères.

On conclut de la latitude de 5 degrés 4 minutes observée à midi, et du Relèvement que l'on fit au même moment, que *les Sœurs*, dont la plus méridionale restoit au Sud-Ouest, à une lieue de distance, sont situées à 5 degrés 6 minutes de latitude : la longitude du Vaisseau étoit alors de 103 degrés 36 minutes. Le milieu de ces deux îles est placé sur la Carte N.° 47 du *Neptune Oriental* de *d'Après*, à 5 degrés de latitude ; et leur distance de la Côte de *Sumatra*, qui est de sept lieues sur cette Carte, paroît être trop considérable ; on estime qu'elle pourroit être réduite à cinq. 1791. Décembre. 26.

De la vue des *Deux-Sœurs* jusqu'à celle de la Pointe *Saint-Nicolas* de l'île de *Java*, à l'entrée du Détroit de *la Sonde*, les calmes et les vents contraires obligèrent le *Solide* de faire plusieurs mouillages : ce ne fut que le 31, après midi, qu'il parvint à l'entrée du Détroit ; mais le vent ne permettant pas de doubler le rocher situé dans le milieu du Passage entre l'île du *Milieu* et la Pointe *Toca*, ou Pointe aux *Cochons*, de l'île *Sumatra*, il laissa tomber l'ancre devant *Pulo-Remow*, ou l'île *Longue*, à un quart de lieue de terre, par trente brasses, fond de gravier et coquillages. Dans cette position, l'île du *Milieu* fut relevée du Sud-Est au Sud-Sud-Est 4 degrés Sud ; le Pic de l'île *Cracatoa*, au Sud-Ouest demi-rumb Ouest ; la 31.

1792. Janvier. *Grande Toque* à l'Est-Sud-Est ; et le rocher du *Milieu* du Passage, au Sud demi-rumb Ouest.

1. Le 1.er Janvier 1792, à sept heures et demie du matin, le Vaisseau fit voile pour l'île de *France.*

La contrariété des vents ne permit pas pendant quelques jours qu'il s'éloignât des environs du
4. Détroit ; enfin, le 4 après midi, le capitaine *Marchand* prit son Point de Départ de l'île *du Prince*, située au Nord de la Pointe Occidentale de *Java*, à la sortie du Détroit, et, d'après les Observations astronomiques, à 6 degrés 36 minutes un quart de latitude Sud, et 102 degrés 55 minutes de longitude Orientale [1].

11. Le 11, à quatre heures et demie après midi, la latitude du Vaisseau rapportée par l'Estime à celle qui avoit été conclue de l'Observation de ce même jour à midi, étoit de 11 degrés 37 minutes un tiers ; et sa longitude rapportée par le calcul des Routes à celle de l'île *du Prince*, de 95 degrés 14 minutes un quart.

A cet instant on aperçoit une Terre basse dans le Sud-Sud-Est, à six lieues de distance.

D'après ce Relèvement, la Terre à vue devoit être située à 11 degrés 54 minutes de latitude, et 95 degrés 21 minutes un quart de longitude :

[1] *Connoissance des Temps*, An VIII de l'Ere française.

on jugea que ce ne pouvoit être que la plus grande des îles des *Cocos*, ce groupe de petites îles jetées à environ cent soixante-cinq lieues de distance au Sud-Ouest de la Pointe *Flat*, la plus méridionale de l'île de *Sumatra;* mais, en même temps, on conclut qu'il y avoit erreur dans la distance estimée à vue, du Vaisseau à ces îles [1], et erreur dans l'Estime des Routes depuis qu'on avoit quitté l'île du *Prince;* car, suivant des Observations astronomiques, la grande île des *Cocos* est située à 12 degrés 11 minutes de latitude, et 94 degrés 3 minutes de longitude [2]. L'erreur

1792. Janvier. 11.

[1] On pourroit aussi supposer qu'il y avoit erreur dans la latitude observée sur le Vaisseau; mais il est plus probable qu'on avoit mal estimé à vue la distance où l'on se trouvoit de ces petites îles, erreur qui est très-commune.

[2] Cette longitude est celle qui se trouve dans la *Connoissance des Temps* de l'An VIII de l'Ère française (1800 de l'Ère vulgaire) et années antérieures: elle y est indiquée comme déduite d'Observations lunaires faites à la mer; et elle est présentée comme la position du *milieu de la plus grande des îles.*

G. Robertson nous donne sur les îles des *Cocos*, un détail qui mérite d'être rapporté: il est gravé en Anglais au bas de sa Carte de la *Mer de Chine.*

Note pour les Vaisseaux qui prennent leur Point de Départ de Java-Head (la partie la plus occidentale de l'île de *Java*).

« La vraie situation des îles *Kelling*, îles des *Cocos*, a été déterminée en rapportant leur longitude à celle de *Java-Head*, par un excellent Chronomètre d'*Arnold*, et après un intervalle

1792. Janvier. 11. de près de 17 minutes sur la latitude que le Relèvement rapporté à celle du Vaisseau, supposoit à l'île des *Cocos*, prouve que la distance estimée du Navire à cette île n'étoit pas assez grande; et la différence de 1 degré 18 minutes un quart, sur la longitude, prouvoit que, depuis l'île du *Prince*, dont la longitude est également déterminée par Observation, l'Estime du chemin fait par le Vaisseau, dans l'espace de sept jours, étoit en erreur de toute cette quantité dont il avoit été porté dans l'Ouest par le mouvement des eaux,

---

de temps très-court pour le trajet d'un point à l'autre. Cette première Détermination a été confirmée par trois suites d'Observations lunaires, faites à l'Est et à l'Ouest de l'astre auquel le mouvement de la Lune avoit été rapporté.

« L'île la plus septentrionale est une petite île solitaire, située à 11° 50′ de latitude Sud, et à 8° 01′ à l'Ouest de *Java-Head*, ou 97° 08′ à l'Est de *Greenwich* (94° 47′ 45″ Est de *Paris*); et elle gît directement au Nord de l'île la plus occidentale du groupe dont elle est éloignée de 14 milles. Entre ces deux îles est un beau Passage par lequel j'ai passé sur le vaisseau *le Général Coote*, capitaine *Baldwin*.

» Le Groupe, situé dans le Sud, est composé d'îles basses; elles sont rangées circulairement, entre le Parallèle de 12° 04′ et celui de 12° 23′. L'extrémité orientale du Groupe est à 7° 50′ à l'Ouest de *Java-Head*, ou 97° 19′ Est de *Greenwich* (94° 58′ 45″ Est de *Paris*); et son extrémité occidentale est, comme il a été dit, sous le Méridien de l'île solitaire du Nord, c'est-à-dire, à 97° 08′ de *Greenwich* (94° 47′ 45″ de *Paris*).

» En prolongeant de près la partie septentrionale du Groupe sans

sans que les méthodes ordinaires du Pilotage eussent pu fournir aucun moyen d'en évaluer l'effet. 1792. Janvier. 11.

De l'île des *Cocos*, le *Solide* dirigea sa route à l'Ouest-Sud-Ouest pour venir se mettre sur le Parallèle de l'île *Rodrigue*, d'où l'on vouloit prendre un dernier Point de Départ avant que d'aller chercher l'île de *France*.

Le 16, un peu avant neuf heures du matin, par la latitude Sud de 15 degrés 47 minutes un quart, le milieu entre les résultats de plusieurs observations 16.

---

d'îles, nous n'avons vu aucun Danger qui en soit détaché : la côte est écore, et l'on trouve grand fond tout près de la terre ; elle présente un beau rivage qui a l'apparence de sable, mais que je crois être de corail blanc.

» Un Ressif part de l'extrémité Nord-Ouest de ces îles, et porte à un petit quart de mille au large : elles peuvent être aperçues, par un temps clair, de 5 lieues de distance, de dessus le pont d'un Vaisseau marchand ».

Signé *G. R.* [*George Robertson.*]

Robertson, dans sa Table des Positions (page 122 de son Mémoire), donne la longitude de *Java-Head* de 105° 09′ Est de *Greenwich* ; elle n'est que de 105° 05′ d'après les Observations faites dans le 3.e Voyage de *Cook* (page 351 des *Orig. Astron. Observ.*, &c.) : si l'on adopte cette dernière Détermination, les longitudes des îles des *Cocos* doivent être diminuées de 4 minutes.

N. B. Il y a une faute d'impression dans le Recueil d'*Observations* que je viens de citer. On y lit : *Java, the most* Easterly *Point, in the Straits of Sunda* ; lisez *the most* Westerly *Point*, &c.

1792. Janvier. 16. de distance de la lune au soleil, donna pour la longitude du Vaisseau, 85 degrés 15 minutes; celle qu'on déduisoit, pour le même instant, du calcul des Routes depuis le départ de l'île du *Prince*, étoit de 86 degrés 45 minutes : ainsi, dans l'espace de douze jours, la somme des erreurs de l'Estime étoit d'un degré et demi, dont le Vaisseau étoit plus avancé dans l'Ouest qu'on ne le supposoit. Et comme, lorsqu'on eut la vue de l'île des *Cocos*, le 11, l'erreur dans le même sens n'étoit que de 1 degré 18 minutes, on pourroit en induire que, du 11 au 16, l'erreur avoit augmenté de 12 minutes; mais cette induction supposeroit qu'on accorde au résultat des observations de distances une exactitude assez grande pour qu'on puisse les employer avec sûreté à corriger les petites erreurs. Ce qu'on peut seulement conclure, c'est que, depuis le 4, que le Vaisseau prit son Point de Départ de l'île du *Prince*, jusqu'au 16, jour des dernières observations de distances, il a été constamment porté dans l'Ouest par l'effet des Courans; et que la quantité de ce progrès inaperçu a été d'environ 1 degré et demi dans l'intervalle de douze jours, ou d'environ huit milles par vingt-quatre heures.

19. Le 19, à huit heures du matin, par 18 degrés 37 minutes un tiers de latitude Sud, le résultat moyen de quatre suites d'observations de distances

fixoit la longitude du Vaisseau à 77 degrés 59 minutes ; celle qu'indiquoit le calcul des Routes, rapporté à l'Observation du 16, étoit de 78 degrés 17 minutes : ainsi l'erreur dans l'intervalle avoit été de 18 minutes, ou six milles par vingt-quatre heures, du même côté que les précédentes. 1792. Janvier. 19.

D'autres observations de distances, faites le 27 à 11 heures du matin, par 19 degrés 40 minutes de latitude, donnèrent 62 degrés 29 minutes de longitude ; celle que l'on concluoit de l'Estime, rapportée à l'Observation du 19, étoit de 63 degrés 21 minutes : l'erreur de l'Estime avoit donc été, dans l'espace de huit jours, de 52 minutes, ou six milles et demi par vingt-quatre heures, et toujours dans le même sens ; les Courans avoient porté constamment dans l'Ouest, ou en avant de l'Estime. 27.

D'après le résultat des Observations de ce jour, on estimoit, à six heures du soir, qu'on ne devoit plus être éloigné de l'île *Rodrigue* que de dix-sept à dix-huit lieues, lorsqu'on aperçut cette île à toute vue, c'est-à-dire, à treize ou quatorze lieues de distance : ainsi l'erreur de la position calculée, à l'égard de la position vraie, n'étoit pas de plus de trois ou quatre lieues sur une traversée de plus de huit cents ; mais elle eût été d'environ cinquante-sept lieues *en arrière*, c'est-à-dire, qu'on eût rencontré l'île *Rodrigue* cinquante-sept

1792. Janvier. 27. lieues plutôt que l'on n'y comptoit, si l'on n'eût employé, pour régler la route, que les méthodes arbitraires et incertaines de l'Estime : car, en résumant les différences partielles, conclues, à diverses époques, entre les résultats de l'Estime et ceux des Observations, on trouve que le Vaisseau avoit été porté de 2 degrés 40 minutes, ou environ cent cinquante milles en avant du calcul des Routes, et de cent soixante en y ajoutant la petite erreur reconnue à l'attérage.

Il en résulteroit donc que le progrès inaperçu du Vaisseau vers l'Ouest, avoit été (terme moyen) de sept milles un tiers par vingt-quatre heures. On peut l'attribuer à l'effet des Courans qui auroient eu une direction constante ; mais ne pourroit-on pas aussi le regarder comme l'effet du mouvement général des eaux d'Orient en Occident, qu'on évalue assez communément, dans une Mer libre, entre les Tropiques, à une vîtesse de huit ou neuf milles par chaque révolution diurne de la Terre !

J'ai cru devoir ne pas renvoyer dans les *Notes* le résultat des Observations qui ont été faites dans les traversées de *Macao* à l'île du *Prince* [Détroit de *la Sonde*], et du Détroit à l'île *Rodrigue :* on sait que les Courans jouent un grand rôle dans les Mers de l'*Inde :* leur direction qui varie suivant les saisons, quelquefois dans la même saison,

exige toute l'attention du Navigateur, parce que 1792.
leur action influe considérablement sur la Route Janvier.
du Vaisseau, et peut donner lieu à de funestes 27.
erreurs. En présentant aux Marins ces traversées avec détail, j'ai voulu les mettre à portée d'apprécier eux-mêmes l'utilité des Observations de longitude pour la sûreté de la Navigation et le perfectionnement de l'Hydrographie ; l'exemple se trouve ici à côté du précepte : et s'ils s'obstinent à rejeter l'évidence, s'ils repoussent la lumière, je n'aurai pas du moins à me reprocher de ne l'avoir pas fait briller à leurs yeux.

Le capitaine *Marchand*, après avoir reconnu 30.
l'île *Rodrigue*, dirigea sa route vers l'île de *France ;* et le 30 Janvier, le *Solide* mouilla dans le principal Port de [illegible] situé à la côte du *Nord-Ouest.*

La traversée, depuis l'île du *Prince*, avoit été de vingt-six jours, et la vitesse moyenne du Vaisseau, de trente-cinq lieues un tiers par vingt-quatre heures.

LE VAISSEAU tenoit la mer depuis treize mois Février,
et demi ; et à l'exception de trente jours passés Mars
dans les Relâches de *la Praya*, de *la Madre de* et partie
Dios, de *Tchinkitâné* et de *Macao*, il avoit été d'Avril.
constamment sous voiles. La santé de l'Équipage ne paroissoit point altérée par les fatigues de cette longue navigation ; mais, pour retourner au Port

1792. Février, Mars et partie d'Avril.

d'*Europe* d'où le Navire avoit été expédié, il lui restoit à faire trois ou quatre mille lieues, ce qui pouvoit donner une traversée de quatre mois : le repos nécessaire pour prévenir les maladies, les réparations à faire au Vaisseau, la confection et le renouvellement des vivres, l'achat, le chargement et l'arrimage des marchandises, enfin tous les préparatifs d'un grand Voyage exigèrent que le capitaine *Marchand* consumât deux mois et demi dans sa relâche à l'île de *France*.

CHAPITRE IX & dernier.

DÉPART de l'île de France. — *Le* Solide *touche à l'île* Bourbon, *aujourd'hui l'île de* la Réunion, *pour y charger du Café.* — *Navigation de cette île à celle de* Sainte-Hélène. — *Relâche à cette dernière île.* — *Instructions pour mouiller sur sa rade.* — *Ressources qu'offre cette île.* — *Diverses Considérations sur* Sainte-Hélène. — *Avantages de sa position et de celle de* Gibraltar, *pour la Nation qui occupe ces deux Rochers.* — *Navigation de* Sainte-Hélène *au Détroit de* Gibraltar. — *Le* Solide *fait son retour à* Toulon. — *Sur la durée des Voyages autour du Monde, et les moyens qui pourroient l'accourcir.* — *Éloges dus aux Armateurs du Navire, au Capitaine et à l'État-Major.* — *Utilité des Méthodes nouvelles pour déterminer à la Mer la position du Vaisseau.*

CE FUT le 18 Avril que le *Solide* appareilla du Port du *Nord-Ouest* de l'île de *France* pour faire son retour en *Europe*, en passant par l'île de *Bourbon*, aujourd'hui l'île de *la Réunion*, où il devoit prendre un chargement de café. 1792. Avril. 18.

1792. Il laissa tomber l'ancre le 20, au mouillage de
Avril. *Saint-Denis;* et le 21 au soir, il avoit remis à la
20. voile et dirigeoit sa route pour aller à la recon-
21. noissance de la Côte d'*Afrique* et doubler le Cap de *Bonne-Espérance.*

Cette Traversée, comme celle qui l'a précédée, présente, sur l'effet des Courans et les erreurs de Route, plusieurs observations qui, malgré le peu d'intérêt que ces sortes de détails peuvent offrir au plus grand nombre des Lecteurs, m'ont paru mériter, pour l'instruction des Marins et le perfectionnement de la Navigation, d'être rapportées avec quelque développement, en me réservant d'étendre dans les *Notes*, celles de ces observations qui en paroîtront susceptibles.

28. Le 28, la longitude du Vaisseau conclue des observations de distances, et rapportée à midi, étoit, par un milieu entre quatre suites, de 42 degrés 44 minutes; celle que donnoit le calcul des Routes, en le rapportant à la position géographique de l'île de *la Réunion* déterminée par des Observations astronomiques [1], étoit de 44 degrés 51 minutes : ainsi, dans l'espace de sept jours, le Vaisseau avoit été porté dans l'Ouest, ou *en avant* de son chemin apparent, de 2 degrés

[1] Longitude de *Saint-Denis*, 53° 10′ 0″ Orient. *Connaissance des Temps*, an VIII.

7 minutes ou trente-huit lieues et demie [1]. 1792.

Les erreurs journalières dans le sens de la latitude, constatées par l'Observation, avoient été également remarquables : du 24 au 25, le Vaisseau avoit été porté de 34 minutes, ou onze lieues deux tiers, dans le Sud; et les deux derniers jours, il avoit été porté de 9 et de 12 minutes dans le Nord. Avril. 28.

Les Observations du lendemain 29, rapportées pareillement à midi, firent connoître que, dans les dernières vingt-quatre heures, le chemin apparent du Vaisseau vers l'Ouest, avoit encore été augmenté par l'effet des Courans, de 24 minutes ou environ six lieues; et l'Observation de latitude indiquoit qu'il avoit été emporté dans le Nord, de 7 minutes ou deux lieues un tiers [2]. 29.

Il le fut de 13 minutes vers le Nord, du 29 au 30; de 3 minutes, vers le même côté, du 30 Avril au 1.er Mai; et de 11 minutes du 1.er au 2; mais du 2 au 3, il fut porté de 33 minutes ou onze lieues vers le Sud. 30.

Le temps ne permit pas, pendant quelques jours, de faire des observations de longitude; et le 8 de Mai, à trois heures de l'après-midi, on Mai. 8.

---

[1] *Voyez* la Note LXIII.

[2] *Voyez* la Note LXIV.

1792. Mai. 8. eut la première vue de la Côte d'*Afrique* aux environs de la *Terre de Natal*, à la hauteur de la Baie de *Lagoa* : on ne devoit pas s'attendre à la voir sitôt.

Le Relèvement des Terres, dont la position en longitude, assujettie à celle du Cap de *Bonne-Espérance*, ne peut pas être défectueuse, fit con-
9. noître, le 9, à midi, que, depuis les Observations du 29, dans l'espace de dix jours, le Navire avoit encore été emporté de 1 degré dans l'Ouest, en avant de son chemin apparent vers ce côté [1].

Voilà donc, dans l'espace de dix-neuf jours, depuis le départ de l'île de *la Réunion* jusqu'à l'attérage sur la Côte d'*Afrique*, une somme d'erreurs en longitude, de plus de trois degrés et demi, ou de plus de soixante lieues, dont on se fût estimé distant de la Côte lorsqu'on en eut la vue, si les Observations faites depuis le départ n'eussent corrigé 2 degrés et demi de cette erreur, et ne l'eussent réduite à celle de 1 degré qui avoit eu lieu dans l'intervalle du dernier jour d'Observation à celui de l'attérage.

Les erreurs sur la latitude furent considérables dans les derniers jours : du 2 au 3, de 33 minutes ou trente-trois milles; du 4 au 5, de seize;

---

[1] *Voyez* la Note LXV.

du 5 au 6, de trois; du 6 au 7, de quatre; du 7 au 9, de quarante. La somme de ces erreurs, en sept jours, est de 1 degré 40 minutes, ou cent milles, dont le Vaisseau avoit été porté dans le Sud par-delà la quantité que le calcul des Routes indiquoit; c'est à raison de quatorze milles deux tiers par vingt-quatre heures : mais les différences vers ce côté ne peuvent étonner. Le Vaisseau avoit navigué, dans cet espace de temps, à l'ouvert du Canal de *Mozambique ;* et la direction de ce Canal, à-peu-près Nord-Nord-Est et Sud Sud-Ouest, doit déterminer celle d'un grand Courant dont l'effet se propage au loin, et emporte les Vaisseaux dans le Sud, en déclinant vers l'Ouest, suivant la direction du Canal.

1792. Mai. 9.

Le 9, à midi, la latitude observée étoit de 33 degrés 33 minutes; et, d'après le Relèvement des Terres, la longitude devoit être de 25 degrés 57 minutes.

A deux heures, le changement des eaux annonçoit qu'on trouveroit fond en sondant : à trois heures un quart, on eut soixante-quinze brasses, fond de gravier et coquillages pourris.

La côte s'étendoit, dans ce moment, du Nord-Est quart Nord 2 degrés Nord, à l'Ouest 4 degrés Nord; et la distance pouvoit être de cinq lieues.

Une tempête affreuse éclata dans la nuit du 9, et dura jusqu'au matin du 12. La violence du

1792. Mai. 9. vent, qui varia de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Ouest, jointe à l'extrême agitation d'une mer démontée, eût exposé aux plus grands dangers un Vaisseau qui n'eût pas eu les excellentes qualités du *Solide*. On faisoit route alors pour doubler le cap de *Bonne-Espérance;* et il sembloit que les élémens conjurés voulussent, en quelque sorte, justifier l'ancien nom de *Cap des Tourmentes* que les Navigateurs portugais, qui les premiers tentèrent de le doubler, avoient imposé à ce fameux Promontoire. On étoit à l'époque où commence l'Hivernage du *Cap;* et l'on sait que les Hollandais ne souffroient pas que leurs Vaisseaux restassent dans la Baie de *la Table* au-delà du 15 de Mai : tous les bâtimens étoient tenus de se rendre, à cette époque, à *False-Baie* où ils sont pleinement à l'abri des vents de Nord-Ouest qui soufflent avec violence, souvent avec fureur, pendant toute la durée de l'Hivernage. Le *Solide* tint constamment à la cape pendant la tempête. Le capitaine *Chanal* observe, à cette occasion, que, lorsqu'un Navire réunit la force à d'autres qualités, tenir à la cape lui paroît préférable au parti de courir vent arrière, ou *devant le vent [before the wind]*, suivant l'expression des Marins anglais; il estime que la cape rend la situation du Navire moins critique : au lieu qu'en fuyant en apparence le danger, en courant devant

le vent et la mer, on n'en est pas moins exposé aux 1792.
ravages du premier, et l'on court le risque d'être Mai.
submergé par les vagues qui se pressent et se 9.
précipitent sur la poupe du Vaisseau.

Le temps qui s'éclaircit le 12 au matin, laissa 12.
apercevoir la terre dans le Nord, et elle étoit assez élevée : on jugea que c'étoit le Cap des *Montagnes*, situé à cent lieues dans l'Est quart Nord-Est du Cap des *Aiguilles*.

Le calme, qui avoit succédé à la tempête, permit aussi, vers neuf heures un quart, de faire des observations de distances dont le résultat moyen, rapporté à midi, donna 21 degrés 49 minutes de longitude, et confirma une grande erreur dans l'Estime, erreur que la vue des Terres avoit déjà indiquée : suivant le calcul des Routes, rapporté au résultat des observations du 8, la longitude du Vaisseau devoit être de 24 degrés 48 minutes; ainsi, dans le court espace de quatre jours, l'erreur *en arrière* étoit de 2 degrés 59 minutes, ou quarante-neuf lieues, dont le Navire avoit été porté dans l'Ouest par-delà ce que l'Estime avoit supposé.

Si nous résumons toutes les erreurs dans le même sens depuis le départ de l'île de *la Réunion*, le 21 Avril au soir, nous trouverons que la somme de ces erreurs, dans l'espace de vingt jours et demi, a été de 6 degrés et demi, ou environ cent douze

1792. Mai. 12. lieues [1]. Quand on réfléchit que la Navigation *par Estime* est encore sujette, à la fin du dix-huitième siècle, à des mécomptes semblables; on cesse d'être étonné que les positions géographiques données, après des Traversées de plusieurs mois, par les premiers Navigateurs du *Grand-Océan*, aux îles dont ils ont fait la découverte, ayent été quelquefois en erreur de cinq ou six cents lieues. Mais ne devons-nous pas, en même temps, par le mouvement d'une juste reconnoissance, rendre un hommage bien mérité aux Sciences et aux Arts qui, en nous soustrayant à l'empire de l'arbitraire, nous ont fourni des moyens assurés pour nous mettre à l'abri des redoutables effets d'une incertitude à laquelle le Marin le plus habile opposoit vainement ses lumières et sa longue expérience.

Les erreurs sur la latitude n'avoient pas été moins remarquables, dans ces derniers jours, que celles de la longitude : les Observations firent connoître que, du 9 au 11, le Vaisseau avoit été porté dans le Sud, de 1 degré 11 minutes; et du 11 au 12, de 32 minutes; ainsi, dans l'espace de trois jours, la somme des Erreurs dans ce sens

---

[1] On peut s'en assurer en faisant la somme des Erreurs *en arrière*, du 21 Avril au 12 Mai. (*Voyez* à la suite des *Notes*, le *Tableau de l'effet des Courans.*)

fut de 1 degré 43 minutes, ou 34 lieues un tiers. 1792. Mai.

Si l'on combine ensemble l'erreur de la longitude, qui a été de 49 lieues dans ces derniers jours, avec celle de la latitude, 34 lieues un tiers; on trouvera que, dans l'espace de trois jours, le Vaisseau, détourné de sa route apparente par le mouvement des eaux, a été emporté de soixante lieues dans l'Ouest 35 degrés Sud: c'est à raison de vingt lieues marines par vingt-quatre heures, ou plus d'une lieue commune par heure [1]; tandis qu'au contraire, par la suite naturelle de la direction et de la violence du vent qui souffloit de la partie de l'Ouest, variant vers le Nord, le Vaisseau, étant à la cape, eût dû être porté vers l'Est-Sud-Est et le Sud-Est. On est donc fondé à conclure que, sans la résistance que la direction du vent et des vagues avoit dû opposer à l'action du Courant, l'effet de celui-ci eût été plus grand encore; et c'est, sans doute, à la lutte de ces forces opposées, qu'il faut attribuer l'excessive agitation de la mer pendant le coup de vent. On peut présenter, à l'appui de cette conjecture, ce que le capitaine *Chanal* rapporte dans son Journal: qu'à son retour de l'*Inde* en 1789, sur le Vaisseau toscan *il Gran Duca di Toscana*, il éprouva dans le 12.

[1] *Voyez* la Note LXVI.

1792. Mai. 12. même parage, un effet du même Courant, beaucoup plus considérable encore que celui de vingt lieues par jour, puisque, dans l'espace de vingt-une heures, le Vaisseau fut emporté de trente-cinq lieues dans le Sud-Ouest 3 degrés Sud. Le Courant ne se fit plus sentir quand on eut dépassé le Cap *Talhado*, situé dans l'Ouest-Sud-Ouest de *Mossel-Bay* [la Baie des Moules]. Le Vaisseau toscan avoit navigué à la même distance de terre, douze, quinze et vingt lieues, à laquelle le capitaine *Marchand* s'étoit maintenu.

13. On fut assuré par l'observation de la hauteur méridienne du soleil, le 13 à midi, que l'effet du Courant qui, en sortant du Canal de *Mozambique*, doit porter dans le Sud, n'avoit plus agi sur le Vaisseau, depuis que, plus avancé dans l'Ouest, il s'étoit trouvé abrité par les Terres méridionales d'*Afrique;* car, en comparant la latitude observée avec celle que l'on avoit conclue de l'Estime, on reconnut que le Vaisseau, bien loin d'avoir été emporté dans le Sud, l'avoit été, au contraire, de 17 minutes, ou cinq lieues deux tiers, dans le Nord : ce qu'on pouvoit attribuer à une forte houle du Sud-Ouest qui avoit dû porter vers ce côté. Des observations de distances faites à dix heures cinquante minutes du matin de ce même jour avoient également prouvé que, dans

dans l'intervalle du 12 au 13, les Courans avoient cessé de porter dans l'Ouest [1]. 1792. Mai.

Dans la nuit du 13 au 14, le *Solide* rompit sa grande vergue, pendant que l'on carguoit les huniers, dans un grain qui n'étoit pas assez fort pour causer cet accident : on supposa qu'elle avoit éprouvé un effort pendant le coup de vent; elle fut promptement remplacée par une vergue de rechange. 14.

Par plusieurs Observations faites le 15 et le 16, on conclut qu'à midi du second jour, on étoit à 17 degrés 47 minutes de longitude, et à 35 degrés 44 minutes de latitude. Depuis les Observations du 12 et du 13, les différences entre la longitude observée et celle de l'Estime, avoient été assez petites pour qu'on pût croire qu'au moins une partie, ou peut-être la totalité de ces différences, appartenoit à la petite erreur dont on ne peut être assuré de se garantir dans l'Observation, ou à l'erreur dont peuvent se trouver encore affectées les Tables astronomiques que l'on emploie pour le calcul des Longitudes déduites des distances de la lune au soleil. 15. 16.

On est donc fondé à penser que, dans l'intervalle du 12 au 16, les différences entre les résultats de l'Estime et ceux de l'Observation n'ont point eu

[1] *Voyez* la Note LXVII.

1792. Mai. pour cause l'effet des Courans qui avoient maîtrisé le Vaisseau dans les jours précédens [1].

16. Le capitaine *Marchand*, assuré par les Observations du 16, qu'à midi de ce jour, il étoit sous le méridien du Cap des *Aiguilles*, et à quinze lieues de distance dans le Sud de ce Cap, se dirigea dans le Nord-Ouest, pour aller reconnoître l'île de *Sainte-Hélène* où il se proposoit de passer vingt-quatre heures, afin de procurer quelques rafraîchissemens à son Équipage; et il s'occupa dans le trajet, de concert avec le capitaine *Chanal*, d'assurer la route du Vaisseau par l'usage des Observations astronomiques qui, dans le cours du Voyage, l'avoient constamment garanti des incertitudes et des erreurs de l'Estime.

25. Les Observations du 25 Mai indiquèrent 4 degrés 42 minutes de longitude Orientale, et prouvèrent que, dans l'espace des neuf derniers jours, le Navire avoit été porté dans l'Ouest de 1 degré 6 minutes par-delà le résultat du calcul des Routes [2].

28. Celles du 28 firent connoître que l'erreur du même côté, avoit été, en trois jours, de 1 degré 9 minutes [3].

29. Le 29, à midi, la longitude du Vaisseau,

[1] *Voyez* les Notes LXVIII et LXIX.

[2] *Voyez* la Note LXX.

[3] *Voyez* la Note LXXI.

rapportée par l'Estime de vingt-quatre heures à celle qui avoit été déduite, pour le midi de la veille, des Observations faites ce même jour, étoit de 0 degré 15 minutes à l'Occident de *Paris*, et la latitude observée, au même instant, de 20 degrés 52 minutes Sud. On en conclut qu'à dix heures et demie du matin, du 29, le *Solide* s'étoit trouvé sous le premier Méridien de la *France*, sous lequel il avoit déjà passé dans la *Méditerranée*, après son départ de *Marseille*, le 19 Décembre 1790 : ainsi, dans l'espace de dix-sept mois et dix jours, ou seulement treize mois et demi, en défalquant le temps passé à l'ancre dans les différens Mouillages, et la durée du séjour à l'île de *France*, le Vaisseau avoit fait le *tour du Monde*, dans le sens de la révolution diurne du Soleil, ou, pour s'exprimer plus correctement, en sens inverse de la révolution diurne de la Terre : et si, dès son arrivée à *Macao*, le capitaine *Marchand* n'eût pas ajouté un jour à la supputation du Temps, il eût fallu l'ajouter ici, pour se retrouver d'accord avec la date et le Calendrier du Méridien de *Paris*.

1792. Mai. 29.

Les observations de longitude du 29 prouvèrent que, dans les dernières vingt-quatre heures, les Courans avoient agi foiblement pour augmenter le progrès calculé du Vaisseau vers l'Ouest [1] ; et

[1] *Voyez* la Note LXXII.

1792. Mai. 30. celles du 30 sembloient même indiquer un progrès plus petit de 1 minute vers ce côté, qu'on ne devoit le conclure du calcul des Routes [1].

Mais si le mouvement des Eaux n'avoit plus agi dans le sens de la longitude, leur action occasionnoit des erreurs considérables dans le sens de la latitude : les Observations firent connoître
Juin. 3. que, dans l'intervalle de quatre jours, du 30 Mai au 3 Juin, les Courans avoient emporté le Vaisseau de 43 minutes, ou 43 milles, dans le Sud [2].

Une demi-heure avant midi de ce dernier jour, on avoit eu la première vue de l'île *Sainte-Hélène*, à l'Ouest quart Sud-Ouest, à environ douze lieues de distance ; et c'est à cette distance et à ce gisement que l'île devoit rester à l'égard du Vaisseau, d'après le calcul des Routes rapporté à la longitude qui avoit été déterminée le 30 Mai par des observations de distances de la lune au soleil. Cette position vérifiée donnoit l'assurance que, le lendemain dans la matinée, on pourroit jeter l'ancre dans la Rade de *James-Town*, située vers le milieu de la côte du Nord-Ouest de l'île.

4. Le 4, à neuf heures du matin, la Pointe du *Sugar-Loaf* [le Pain de sucre] fut relevée à l'Ouest-Sud-Ouest, et l'extrémité de la terre la

[1] *Voyez* la Note LXXIII.

[2] *Voyez* la Note LXXIV.

plus orientale à vue restoit directement au Sud. 1792.
Après avoir mis les canots à la mer, et doublé la Juin.
Pointe du Nord, on cingla vers la Rade sous les 4.
huniers, à l'aide d'une légère brise du Sud-Est à l'Est-Sud-Est; et à dix heures et demie, le *Solide* laissa tomber l'ancre devant la Ville de *James-Town*, par treize brasses, fond de sable gris, fin: *Sugar-Loaf* restant à l'Est 31 degrés trois quarts Nord; *Munden's Point* [la Pointe *Munden*], au Sud 20 degrés et demi Est; et le Pavillon du Gouvernement, au Sud 9 degrés un quart Est.

Le capitaine *Marchand* trouva au Mouillage deux Vaisseaux de la Compagnie anglaise des *Indes Orientales;* et, peu d'heures après son arrivée, un Navire qu'il avoit rencontré à la mer, vint aussi mouiller sur la Rade.

Je ne terminerai pas ce qui concerne la Navigation du *Solide*, depuis l'île de *la Réunion* jusqu'à *Sainte-Hélène*, sans faire connoître, à-la-fois, avec quelle justesse il attérit sur cette dernière île, et à quelle dangereuse erreur il eût été exposé, s'il n'eût rectifié le calcul des Routes par des Observations astronomiques.

Les dernières Observations pour la longitude avoient été faites le 30 de Mai; et c'est de ce point fixe que l'on partit pour régler l'attérage. En appliquant à la longitude déterminée par ces Observations, le progrès estimé dans l'Ouest

1792. Juin. 4. depuis cette époque, progrès qu'on avoit lieu de croire suffisamment exact, parce que, dans les derniers temps, les Courans avoient cessé d'agir sur le Vaisseau dans le sens de la longitude, on trouve que la longitude du Vaisseau, à la vue de *James-Town*, est d'accord, *à la Minute*, avec celle qui a été fixée pour cette Ville par *Nevil Maskeline*, astronome royal de *Greenwich*. Cette extrême précision est, sans doute, un effet du hasard, puisqu'on a été obligé d'employer le calcul des Routes pour les cinq derniers jours de la traversée, et que ce calcul pouvoit être affecté de quelque erreur : mais voyons quelle longitude on eût supposée au Vaisseau si, à partir seulement de la vue de la Côte d'*Afrique*, le 9 de Mai, on eût été condamné à se diriger par l'Estime.

On eût compté, le 4 Juin, qu'on étoit arrivé à 3 degrés de longitude Occidentale, lorsqu'on étoit déjà parvenu à 8 degrés 4 minutes : l'erreur *en arrière* eût donc été, *après vingt-cinq jours* seulement, de 5 degrés 4 minutes, qui, sur le parallèle de *Sainte-Hélène*, répondent à plus de *quatre-vingt-dix-sept lieues* : mais si, comme cela étoit possible, comme souvent cela est arrivé, on n'eût pas pris connoissance de la Côte d'*Afrique*, et que l'on fût venu d'une seule traite, de l'île de *la Réunion* à *Sainte-Hélène*, l'erreur *en arrière*, *après quarante-trois jours*, durée d'une traversée très-ordinaire, eût été

de 8 degrés 35 minutes, ou de plus de *cent soixante-sept lieues* [1]. 1792. Juin.

Pour faire sentir quelle suite funeste pouvoit avoir une erreur *en arrière* de plus de cinq degrés, qui restoit encore, lors de l'attérage sur *Sainte-Hélène*, malgré la correction de 3 degrés et demi, faite, vingt-cinq jours auparavant, à la vue de la Côte d'*Afrique*, il suffira de faire observer que, dans la persuasion où l'on eût dû être que le Vaisseau étoit encore éloigné de *Sainte-Hélène* de près de *cent lieues* dans l'Est, il étoit possible que si, en venant chercher cette petite île, on ne se fût pas entretenu exactement sur son Parallèle, on ne l'eût pas aperçue pendant la nuit, et que, dans l'obscurité, on ne l'eût dépassée sans qu'on s'en doutât: et il étoit d'autant plus à craindre de ne pouvoir pas se maintenir sur un Parallèle donné, que, dans les derniers temps de la traversée, le Vaisseau a été emporté constamment dans le Sud, et quelquefois d'une quantité considérable dans l'intervalle de vingt-quatre heures. On sait d'ailleurs que, sur le parallèle de *Sainte-Hélène*, les vents soufflent constamment des Rumbs qui dépendent de l'Est; et l'on sait aussi qu'il n'y a plus de possibilité de remonter au vent de l'île, si une fois on a dépassé son Méridien: j'ajouterai que 4.

[1] *Voyez* la Note LXXIV.

1792. Juin. 4. cette fixité des vents présente ici un danger de plus ; car si, par la suite d'une erreur sur la Longitude, on venoit à être affalé pendant la nuit sur la Côte du Vent de l'île, cette Côte de fer n'offre d'autre perspective que celle d'un naufrage, sans aucun espoir de salut ni pour le Vaisseau ni pour les hommes.

COMME la Rade de l'île *Sainte-Hélène* est peu fréquentée par les Français, à qui cependant il peut être important de la connoître, et qu'elle est si familière aux Anglais, que, dans les Relations de leurs Voyages, ils se dispensent d'entrer dans aucun détail sur ce qui concerne le Mouillage; j'ai pensé qu'il seroit utile de conserver les remarques que le capitaine *Chanal* a été à portée de faire, tant sur les précautions à prendre, que sur la route à tenir, par un Vaisseau qui se propose de mouiller sur cette Rade.

L'île *Sainte-Hélène* est assez élevée pour être aperçue, par un temps clair, à la distance de vingt lieues. Elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de rochers escarpés, séparés par des vallons étroits et profonds. Le Mouillage, ainsi qu'il a été dit, est situé sur la partie de côte qui fait face au Nord-Ouest : et comme l'île est placée dans la région des vents alizés, il faut toujours attérir au Nord de cette partie, et gouverner sur la Pointe la plus

septentrionale de cette côte, sur *Sugar-Loaf :* cette Pointe doit être rangée de très-près ; on n'a à redouter aucun danger dans ses environs ; la côte par-tout y est écore et saine. On voit, sur la Pointe de *Sugar-Loaf*, un petit Fort portant cette inscription, qui est un avertissement aux Vaisseaux qui viennent chercher la Rade : *Send the ship-boat a shore* [Envoyez le canot à terre] [1]. De ce Point, on pourra expédier le canot pour aller annoncer au Gouverneur de l'île l'arrivée du Vaisseau. Le capitaine *Chanal* rapporte qu'il lui a été dit que, si l'on négligeoit de se conformer à ce qui est prescrit à cet égard, on s'exposeroit à ce que du Fort il fût tiré sur le Bâtiment : le capitaine *Marchand* ne put remplir cette formalité qu'après qu'il fut mouillé sur la Rade ; et cependant le Fort ne tira pas.

1792. Juin. 4.

Après qu'on a passé le *Sugar-Loaf*, on continue sa route avec peu de voiles, jusqu'à ce que l'on soit rendu au Mouillage.

De cette première Pointe, on aperçoit les Vaisseaux qui peuvent se trouver dans la Rade, et l'on se dirige sur eux : s'il ne s'y en trouvoit pas, ce qui est très-rare, on gouverneroit pour passer à peu de distance de la Pointe *Münden*, sur

---

[1] On m'a dit que cet avertissement y est écrit en trois langues, en anglais, en français et en portugais.

1792. Juin. 4. laquelle est bâti un petit Fort qui la fait reconnoître. Il est nécessaire de ranger la terre de près, si l'on ne veut pas être forcé de louvoyer pour attraper le Mouillage : on n'a à craindre que les rafales qui partent des deux vallées situées entre *Sugar-Loaf* et *Munden's Point* : on doit donc porter peu de voiles et veiller les drisses. Chacune de ces vallées est défendue par une batterie de canons.

La vallée *James*, dans laquelle est située la Ville de *James-Town*, se présente immédiatement après la Pointe de *Munden.* Dès qu'on commence à découvrir le Pavillon du Gouvernement, on peut laisser tomber l'ancre ; on aura depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau, selon qu'on aura mouillé plus près ou plus loin de la terre : mais si l'on mouille sur dix brasses, en laissant le Pavillon du Gouvernement au Sud-Est 6 ou 7 degrés Sud, on sera plus à portée de l'Embarcadère et de l'Aiguade.

Il suffit d'affourcher avec une ancre à jet qui doit être portée dans le Nord-Ouest du Compas. Les brises du large, du Sud-Ouest au Nord-Ouest, y sont très-rares : et si elles viennent à souffler, elles sont toujours très-foibles ; seulement, dans ce cas, on éprouve une grosse houle qui cause un violent ressac à terre.

Il ne sera pas, sans doute, inutile pour les

Navigateurs français, d'ajouter à ces Instructions purement nautiques divers détails importans à connoître, qui ne se trouvent ni dans les Descriptions que nous ont données de l'île *Sainte-Hélène* le capitaine *Cook*[1] et *George Forster*[2], ni dans les Journaux plus anciens de *William Dampier*[3], à qui les Nations maritimes sont redevables des premières Relations de Voyages dans lesquelles il soit possible de puiser des renseignemens exacts. 1792. Juin. 4.

La Ville de *James-Town* est bâtie dans le fond d'une vallée étroite et dominée par deux collines. Une Batterie qui occupe toute la largeur de cette vallée, en défend l'approche, et protége le Mouillage. Quelques Redoutes, du côté de la mer, et des Forts élevés sur le penchant des collines adjacentes, ajoutent à la défense de la Place et à la protection de la Rade. Une garnison de cinq cents hommes est entretenue pour la garde et le service de ces divers Ouvrages, et pour la police de l'île. Le débarquement paroît impraticable sous les feux de la Batterie de face, des Redoutes latérales et

---

[1] *Hawkesworth's Compilation.* I.er Voyage de *Cook,* Tome III, page 794 à 798. — *Cook's 2.d Voyage*, Tome II, page 270.

[2] *George Forster. A Voyage round the World*, &c. Tome II, page 557 à 570.

[3] *W. Dampier. A Voyage round the World*, &c. Tome I.er, page 544 à 548, Édition de *Knaptón*, 1699, in-8.°

1792. Juin. 4. des Forts dominans. L'ennemi qui voudroit attaquer *Sainte-Hélène*, n'a pour lui que de tenter le bombardement, sous la protection de ses Vaisseaux de ligne. L'entreprise seroit au moins hasardeuse, sinon téméraire ; et la destruction de la Ville n'entraîneroit pas la reddition de l'île ; car il est douteux que la descente pût s'effectuer avant que d'avoir réduit les Forts qui commandent la Vallée : et la situation dominante de ces Forts est telle qu'ils ont peu à redouter l'effet de l'artillerie des Vaisseaux qui ne pourroient les canonner que de loin, et de bas en haut ; tandis que les Forts tireroient sur les Vaisseaux de haut en bas, et feroient usage avec un avantage décisif, du boulet rouge et de la bombe. Les autres points de la côte du Nord-Ouest, non plus que ceux des côtes du Vent et de sous le Vent de l'île, ne présentent aucune facilité pour un débarquement ; et sur ceux qui paroissent moins inabordables, des Batteries ou des Redoutes bien situées et dominant le terrain, ajoutent encore aux difficultés, peut-être insurmontables, que la Nature semble s'être plue à multiplier sur tout le contour de l'île.

Il a été construit, depuis quelques années, aussi près qu'il étoit possible de l'Embarcadère, une nouvelle fontaine au moyen de laquelle un Navire complète son eau avec toute la facilité et la célérité qu'on peut desirer pour la plus prompte expédition.

Les barriques se débarquent et se rembarquent très-facilement avec le secours d'une grue sous laquelle la chaloupe accoste le quai sans danger. On peut même, à défaut de chaloupe, former une drome ou un train de barriques, et le remorquer de bord à terre, et de terre à bord, avec la plus petite embarcation.

1792. Juin. 4.

Chaque Navire paye pour le droit d'ancrage, cinq livres sterling, ou vingt piastres, s'il remplit au-dessus de vingt pièces d'eau; trois livres, ou douze piastres, s'il ne lui en faut que cette quantité ou au-dessous. Les Vaisseaux étrangers ne sont pas taxés à un prix plus haut que celui qui est exigé des Vaisseaux mêmes de la Compagnie anglaise des Indes Orientales.

Cette Compagnie a, dans l'île *Sainte-Hélène* dont elle est propriétaire, des magasins approvisionnés de tous les agrès, apparaux, voiles et mâtures de rechange, dont un Navire peut avoir besoin après une longue navigation, ou à la suite d'un coup de vent qui lui auroit causé des avaries. *James-Town* est un magasin de Marine, au milieu de l'*Océan atlantique méridional,* ouvert indistinctement aux Nationaux et aux Étrangers. La Compagnie, en livrant les effets qu'elle tient en réserve pour les besoins des Navigateurs, leur fait supporter un accroissement, à son profit, de cinquante pour cent sur les prix d'*Europe.* Mais un Vaisseau qui

1792. Juin. 4. seroit dans le cas de caréner ou de se remâter, ne trouveroit pas de possibilité à faire ces grandes réparations à *Sainte-Hélène:* seulement il pourroit s'y procurer des mâts de hune.

Les ressources que cette île présente aux Navigateurs ne sont pas bornées aux approvisionnemens de Marine : les soins de la Compagnie ont également pourvu aux moyens de leur ménager des secours en Subsistances. Une sécheresse sans exemple qui, en 1790 et 1791, répandit la désolation dans l'île, a détruit, pour un temps, une partie de ces ressources ; mais, quand on connoît l'activité laborieuse des Colons qui cultivent ce Rocher, et que l'on calcule l'intérêt de la Compagnie, on se persuade que cette plaie ne sera pas long-temps à être cicatrisée, et peut-être elle l'est déjà. Le capitaine *Chanal* qui, en 1789, avoit relâché à *Sainte-Hélène,* nous dit que, à cette époque, on y comptoit trois mille têtes de Bœufs, une grande quantité de Moutons, de Cabris et de Volailles ; qu'on y trouvoit en abondance, des légumes de toute espèce et de la meilleure qualité ; que la Pomme de terre y étoit des plus communes, et le Cresson multiplié à tel point qu'il s'y vendoit au sac. L'île étoit en état de fournir annuellement aux Vaisseaux en relâche cinq ou six cents Bœufs. Le recensement s'en faisoit au mois de Janvier de chaque année ; on

pouvoit en livrer cinq ou six à chaque Bâtiment ; 1792.
et le nombre en étoit porté jusqu'à dix et douze Juin.
pour les Navires qui avoient des malades, ou des 4.
besoins extraordinaires. Mais, afin de prévenir tout abus, et de maintenir une balance égale, les Capitaines étoient tenus d'adresser leur demande au Gouverneur ; et celui-ci régloit le nombre des Bœufs qui devoient être délivrés à chaque Vaisseau.

Tel étoit l'état de cette Colonie avant 1790 ; mais les deux années de sécheresse, et le défaut de fourrages et de grains qui en fut la suite, avoient fait périr un tiers des Bœufs, et détruit la plus grande partie du menu Bétail et des Volailles.

En 1792, on n'accordoit encore qu'un seul Bœuf au plus extrême besoin : et quoique le Gouverneur, M. *Brooke*, eût montré au capitaine *Marchand* les meilleures dispositions à satisfaire à ses demandes ; qu'il lui eût fait les offres les plus obligeantes et les plus sincères, et l'eût comblé de prévenances ; on ne put obtenir que six Moutons, peu de Pommes de terre, quelques sacs d'herbages, et pas une seule Poule.

Il n'y a point de Bazar ou Marché public ; on est obligé de s'adresser à quelque habitant pour se procurer toutes les provisions dont on a besoin, à l'exception des Bœufs : mais les prix de toutes les denrées sont fixés par un Règlement;

1792. Juin. et le Gouverneur tient sévèrement la main à ce que les Étrangers ne soient ni trompés ni rançonnés [1].

---

[1] Le Journal du capitaine *Chanal* nous donne les prix des comestibles au mois de Juillet 1789 ; il n'est pas inutile d'en conserver la note, parce qu'on doit espérer qu'après que quelques années d'abondance auront réparé les pertes de l'île, les denrées pourront redescendre au taux auquel on les obtenoit avant les années de sécheresse.

Un Bœuf, pesé en vie, coûtoit 4 deniers et demi *sterling* la livre anglaise ; ce qui revenoit à 9 sous tournois.

Idem, pesé par quartiers, 6 deniers *sterling* la livre, ou 12 sous tournois.

Un Cabri, petit et maigre, une piastre et demie.

Un mouton, 2 piastres et demie.

Les Volailles, grosses et petites, 18 chelins (*shilling*, ou 12 sous d'*Angleterre*) ou 3 piastres 3 cinquièmes la douzaine.

Le Cresson et les Herbages, une piastre le sac.

Les Pommes de terre, 2 piastres le quintal anglais de 105 livres de *France*.

Lorsque le capitaine *Chanal* étoit à *Sainte-Hélène*, en 1789, il sut que, depuis le mois de Janvier jusqu'à celui de Juillet de cette année, quatre-vingts Navires de toutes Nations avoient relâché dans la Rade, et neuf s'y trouvoient mouillés en même temps : tous avoient été approvisionnés suivant leurs besoins ; et cependant les derniers arrivans trouvèrent à se pourvoir de tout : les Volailles seulement commençoient à devenir rares ; mais on put encore s'en procurer la quantité nécessaire à chacun des Navires. Lorsqu'il y revint en 1792, les pertes qu'avoient éprouvées les habitans, et la rareté des denrées se réunissoient pour faire hausser les prix de celles que l'île pouvoit encore fournir ; et tout fut payé au double du taux de 1789 : un Mouton, 4 piastres un cinquième ; un quintal de Pommes de terre, 2 piastres et demie, &c.

JE

JE N'ENTREPRENDRAI pas de faire une description détaillée de l'île *Sainte-Hélène*, déjà connue par les Journaux des Navigateurs anglais : *George Forster* s'est particulièrement attaché à décrire la nature et les productions du sol ; et *Thomas Raynal*[1] a réuni dans un seul tableau les principaux traits éparpillés dans divers Ouvrages que j'ai cités[2]. Je ne veux que présenter l'île sous des points de vue généraux, et faire ressortir quelques faits, quelques particularités, dont les uns appartiennent à l'Histoire, d'autres à la Physique générale, d'autres à la Politique.

1792. Juin. 4.

Dom *Joao da Nova Galego*, Amiral portugais, fit la découverte de *Sainte-Hélène* le 21 Mai 1502, jour de la Sainte du nom. Les Hollandais qui, dans la suite, vainquirent les vainqueurs de l'*Inde*, s'emparèrent du petit Établissement que ceux-ci avoient formé dans l'île, où déjà ils avoient transporté des Chèvres, des Cochons et divers volatiles, qui commençoient à s'y multiplier. *Sainte-Hélène* offroit un lieu de relâche, une Rade sûre aux Vaisseaux qui revenoient de l'*Asie* ou de la côte orientale d'*Afrique ;* mais les Hollandais crurent devoir l'abandonner après qu'en

[1] *Hist. philosoph. des deux Indes*, Tome II, page 207 à 209. Édit. *in-8.°* de *Pellet*, Genève, 1780.

[2] Ci-devant page 459, Notes 1, 2 et 3.

1792. Juin. 4. 1650, le chirurgien *Van-Riebeck* eut fait adopter à leur Compagnie des Indes Orientales le plan d'un Établissement tout autrement important, celui du Cap de *Bonne-Espérance*, position que les Portugais avoient négligée, parce qu'ils n'en sentirent pas l'avantage ; que depuis, l'*Angleterre* a toujours enviée à la *Hollande ;* dont enfin elle est parvenue à s'emparer par surprise, et que les Nations commerçantes doivent desirer de voir bientôt rentrer sous la domination de la Compagnie marchande qui, à l'extrémité méridionale de l'*Afrique*, fonda une Colonie européenne, et une des Villes les plus considérables de cette partie du Monde.

Les Anglais se saisirent avec empressement de l'île *Sainte-Hélène* que les Hollandais abandonnoient ; mais ceux-ci ne purent voir sans jalousie, ni sans inquiétude, leurs rivaux de commerce occuper un Poste dont ils connoissoient l'utilité : ils cherchèrent à le leur enlever, uniquement pour qu'ils ne le possédassent pas ; et, en 1672, ils y réussirent.

Mais bientôt, le même motif qui engageoit les Hollandais à vouloir en priver les Anglais, engagea ceux-ci à faire un effort pour s'en ressaisir. Le capitaine *Monday* fut chargé de l'Expédition. Il débarqua dans une petite Anse où il paroît que les Hollandais n'avoient pas jugé que le-

débarquement fût praticable, car ils avoient négligé d'y ménager des défenses : et avant que les assiégés se doutassent que la descente étoit effectuée, déjà les Anglais étoient parvenus au sommet des collines qui dominent la Ville ; et, de ces hauteurs, ils foudroyoient le petit Fort qui ne tarda pas à capituler et à se rendre. 1792. Juin. 4.

Depuis cette époque, la possession de l'Angleterre n'a point été troublée.

L'île *Sainte-Hélène* est située à trois cent trente lieues du Cap *Nègro* [1] de l'Ancien Continent, et à six cents lieues du Cap *Sant-Agostinho* [2] du Nouveau. Elle paroît n'être que le sommet calciné d'une grande Montagne isolée, dont la partie qui se montre au-dessus de l'eau doit avoir, suivant les dimensions que lui assigne le Journal du premier Voyage de *Cook*, douze lieues de longueur, sur six de largeur [3] ; et rien n'annonce qu'elle ait

---

[1] Côte occidentale d'*Afrique*, à environ 16 degrés de latitude Sud.

[2] Côte du *Brésil*, à environ 8 degrés 2 tiers de latitude Sud.

[3] Je suis bien loin de garantir ces dimensions ; je les rapporte par respect pour le nom de *Cook*, telles qu'on les trouve dans la Compilation d'*Hawkesworth*, 1.er Voyage de *Cook*, Tome III, page 795 de l'Original ; elles diffèrent beaucoup de celles que diverses Cartes ont données à cette île.

S'il y a erreur, comme je le pense, il n'est rien moins que prouvé que l'erreur appartienne à *Cook* dont l'exactitude

1792. Juin. 4. appartenu à une chaîne de hautes terres qui auroit été engloutie sous les eaux ; car, à une très-petite distance aux environs de l'île, la sonde déjà cesse d'avoir le fond : et quoique, depuis trois cents ans, la partie de l'*Océan Atlantique* où elle est située, ait été sillonnée et croisée dans toutes les directions, par les Vaisseaux de toutes les Nations qui fréquentent cette Mer, on n'a rencontré aucune autre île, sur une circonférence de deux cent trente lieues de rayon dont *Sainte-Hélène* seroit le centre, c'est-à-dire sur un espace

est connue ; mais on ne peut pas avoir la même confiance dans le Compilateur qu'on trouve souvent en faute.

Ce qui pourroit porter à croire que les dimensions qu'on lit dans le Journal de *Cook* sont très-exagérées, c'est qu'il y est dit que M. *Banks* profita du temps que l'*Endeavour* passa sur la Rade de *James-Town*, pour *faire le tour de l'île et en visiter les endroits les plus remarquables.* J'observe que le Vaisseau avoit mouillé le 1.er Mai à midi, et qu'il avoit remis à la voile le 4 à une heure après midi : en supposant que M. *Banks* ait employé dans sa course, les trois jours entiers, et que, pendant ces 72 heures, il n'ait pris aucun repos ; ce temps paroîtra encore insuffisant pour faire le tour de la *Sainte-Hélène* du Journal de *Cook* et en visiter les endroits remarquables : car une île qui est supposée avoir *douze* lieues de longueur sur *six* de large, et dont la forme diffère peu de celle d'un carré long, doit avoir environ *trente-six lieues de tour*, sans compter les sinuosités qui doivent encore l'alonger.

George Forster (Tome II, page 570 de son Journal) ne

de près de quatorze cents lieues de circuit. 1792.

On peut remarquer qu'au *Sud* de la Ligne équinoxiale, dans l'*Océan atlantique*, toutes les îles sont *solitaires*, éparses, et placées à de trop grandes distances les unes des autres, pour qu'on puisse supposer qu'elles appartiennent à une même chaîne; tandis qu'au *Nord* de la Ligne, dans ce même Océan, les îles sont rassemblées en *Groupes* connus sous les noms d'îles du *Cap-Vert*, îles *Canaries* et îles *Açores*. Le contraire se voit dans le *Grand-Océan* à l'Occident de l'*Amérique;* c'est au

Juin. 4.

---

lui donne que *huit milles* de long et environ *vingt milles* de circuit : ces dimensions sont si éloignées d'être d'accord avec celles que le Journal du capitaine *Cook* lui assigne, que je serois presque tenté de supposer que M. *Forster*, qui est allemand, a entendu parler de *milles d'Allemagne* de 15 au degré; les *huit milles* de longueur répondroient, dans ce cas, à *dix lieues deux tiers* de *France* et d'*Angleterre*, de 20 au degré : et les *vingt milles* de circuit, à *vingt-six lieues deux tiers*. Si l'on vouloit que M. *Forster* se fût exprimé en *milles marins* de 60 au degré, la longueur de l'île ne seroit que de *deux lieues deux tiers* : c'est celle que les Cartes des Hollandais qui, anciennement, ont possédé *Sainte-Hélène*, ainsi que quelques Cartes françaises et étrangères, lui ont donnée; mais je crois cette longueur trop petite.

Dampier (*a Voyage round the World*, Vol. I, page 544) dit seulement que *Sainte-Hélène* a *neuf* ou *dix lieues* de longueur : ce Navigateur s'exprime toujours en *lieues marines* de 20 au degré : cette dimension se rapprocheroit de celle que le Journal de *Cook* lui a donnée.

1792. *Sud* de l'Équateur que sont situés tous ces *Archipels* d'îles basses et d'îles hautes, dont les Navigations modernes nous ont fait connoître la situation; et au *Nord* de la Ligne, à l'exception de l'Archipel des *Sandwich*, toutes les îles sont *solitaires*, et jetées à de grandes distances les unes des autres : ce n'est qu'aux îles de *Mari-Anne*, situées à deux cents lieues dans l'Est des *Philippines*, partie septentrionale du grand Archipel d'*Asie*, que les îles commencent à former une chaîne, ou à se grouper. A quelle cause physique doit être attribuée cette différence entre la disposition des îles de l'*Océan atlantique* qui sépare l'*Europe* et l'*Afrique* de l'*Amérique*, et celle des îles du *Grand-Océan* qui sépare cette dernière de l'*Asie !* Pourquoi, d'une part, les îles éparses, et de l'autre, les îles groupées, se trouvent-elles en opposition, dans les deux Océans, à l'égard de l'Équateur, quoique situées à-peu-près sur les mêmes Parallèles, et sous cette même Zone brûlante, renfermée entre les deux Tropiques, la région des vents alizés sur toute la circonférence du Globe? Pourquoi, avec des circonstances qui sont les mêmes, les masses semblables ne se correspondent-elles pas, si, dans l'un et dans l'autre Hémisphère, leur formation est l'effet d'une même cause ! Si, comme on pourroit le présumer, quelque grande convulsion de la Nature, en abymant

Juin.

4.

des terres sous les eaux, en a découvert d'autres, 1792.
et n'a conservé des premières, que quelques som- Juin.
mités, quelques jalons, qui indiquent la direction 4.
des chaînes de leurs montagnes; il faut donc supposer que, dans la partie de l'*Océan atlantique* située au Sud de l'Équateur, et dans la partie du *Grand-Océan* située au Nord de ce même cercle, d'immenses Vallées occupoient les espaces où se voient aujourd'hui éparses ces petites Iles qui, dans les temps anciens, durent être des Montagnes élevées, et isolées sur ces vastes terrains; tandis que, dans les parties respectivement opposées de l'une et de l'autre Mer, des Terres hautes dont l'élévation se prolongeoit sur de longs espaces, ont formé, par les sommités de leurs grandes montagnes, les grandes Iles que nous voyons réunies en Groupes. Voudra-t-on supposer que les masses en opposition dans les deux Océans, séparées entre elles par la moitié de la circonférence de la Terre, et placées à des distances à-peu-près égales, au Sud d'une part, et de l'autre au Nord de l'Équateur, sont nécessaires pour la pondération du Globe? Mais la nécessité de cet équilibre a disparu, depuis que la Navigation, poussée par *Cook* au-delà du soixante-onzième Parallèle au Sud, a démontré aux plus obstinés défenseurs de ce système, que le prétendu *Continent austral* qu'on supposoit nécessaire pour balancer les

1792. Juin. 4. grandes Terres situées sous le Cercle polaire Arctique et au-delà, n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques Physiciens qui, du fond de leur cabinet, veulent soumettre à leurs petites Hypothèses, le grand Système de la Nature et l'universalité de ses moyens. A chaque pas que nous faisons sur ce Globe terraquée, bouleversé tour-à-tour, et peut-être à-la-fois, par le feu et par les eaux, il semble qu'au lieu d'éclaircir la Théorie de sa formation, au lieu d'acquérir quelque connoissance certaine sur son état primitif, nous voyions au contraire l'obscurité s'épaissir : et la nuit des temps qui enveloppe le berceau du Monde, nous laisse à peine entrevoir l'image du Chaos, d'où l'a tiré cette Puissance universelle qui a placé l'immensité entre son action et la limite des conceptions humaines ; cette cause éternelle, immuable, qui n'a agi qu'une fois pour toujours ; principe unique, moteur invisible, dont, sans doute, il n'est pas donné à l'Homme de connoître les ressorts, et dont il doit se contenter d'admirer les effets, sans prétendre à les expliquer.

Je reviens à *Sainte-Hélène* que la digression à laquelle je me suis livré, nous a fait perdre de vue.

Quoique solitaire au milieu de l'*Océan atlantique méridional*, l'île *Sainte-Hélène* s'annonce pour

devoir son origine à la même cause à laquelle on attribue la formation des îles qui composent les Groupes situés au Nord de l'Équateur : elle présente par-tout un tableau de ruines : tout y indique l'action d'un feu souterrain, d'une éruption, d'un tremblement de terre qui en a bouleversé la surface et décomposé l'ensemble. Quoique séparés par de larges vallées, les coteaux opposés offrent un même aspect, laissent voir les mêmes couches placées aux mêmes hauteurs, ont la même direction; et les pierres, sur-tout celles qui se trouvent dans les fonds, sont calcinées et à-peu-près réduites en cendres. Le Navigateur qui attérit sur la partie du Vent de l'île, n'aperçoit d'abord qu'un amas de rochers brisés, séparés par des précipices dont l'œil ne peut mesurer la profondeur. Le capitaine *Cook* dit qu'en faisant voile le long de la côte, et serrant de très-près les énormes piles de rochers qui la bordent, ces masses sembloient comme suspendues sur le Vaisseau; et que l'idée terrible de la possibilité de leur chute, lui inspiroit une sorte d'effroi dont à peine il pouvoit se défendre [1]; et sans doute, l'on ne croira pas que le capitaine *Cook* s'épouvantât aisément.

1792. Juin. 4.

[1] *Hawkesworth's Compilation.* Voyage de *Cook*, Tome III, page 796.

1792. Juin. 4. En continuant de prolonger la côte qui fait face au Nord-Ouest, on découvre enfin une vallée creuse, *Chappel Valley*, qui ressemble à une large tranchée dont l'ouverture est tournée vers la mer, et qui va, en se rétrécissant, se terminer en un angle aigu dans l'intérieur de l'île. Le terrain de la vallée présente quelque apparence de verdure ; mais ses talus, ou plutôt ses remparts inclinés, sont aussi stériles, aussi nus que les rochers dont la côte est hérissée. Ce n'est qu'après avoir franchi les premières collines, qu'on trouve de la verdure dans les vallées, et que des portions de terre cultivée annoncent que le sol propre à la végétation attend seulement pour donner des subsistances à l'Homme, que son travail ait rendu productifs par la culture, les intervalles labourables que laissent entre eux les rochers arides qui se partagent la surface de l'île.

Les divers avantages qu'offre *Sainte-Hélène*, tant par sa position et la facilité de sa défense, que par les produits de son sol qui suffisent aujourd'hui à sa petite population, et suffiroient bientôt à une plus grande, n'ont point échappé aux spéculations des Phéniciens modernes : c'est dans *Chappel Valley*, dans ce fossé angulaire, qu'une Compagnie de Marchands à laquelle le Gouvernement britannique abandonna la propriété de l'île, a bâti une ville sous le nom de *James-Town* ;

c'est sur les ruines d'un ancien Monde qu'elle a fondé une Colonie toute anglaise dont la population présente deux mille individus [1], en comprenant dans ce nombre, environ cinq cents soldats dont est composée la garnison de l'île, et six cents esclaves, employés aux différens travaux. Si la Colonie ne s'est pas élevée au degré de prospérité auquel elle pourroit prétendre, c'est sur la Compagnie souveraine seule que le reproche doit porter : en se réservant pour elle-même, ou pour ses Employés, les plus grandes portions du terrain productif, qu'elle laisse en pâturages pour l'éducation des bestiaux destinés à approvisionner ses Vaisseaux à leur passage, elle a limité, par ces réserves, le progrès de l'industrie qui eût employé ces mêmes terrains à la culture du blé, de la vigne, des légumes, des racines nutritives. L'activité des Colons tire le parti le plus avantageux du peu de terre qu'il est permis à leurs bras de mettre en valeur : et comme le seul trafic qui soit toléré par le monopole de la Compagnie, est la vente des fruits, des herbages, et des autres rafraîchissemens propres aux Vaisseaux, les habitans

1792. Juin. 4.

---

[1] On lit dans la Traduction française du 2.d Voyage de *Cook* (Edition *in*-4.°, Tome IV, page 171) *vingt mille* habitans : c'est une faute d'impression ; l'Original porte *two thousand*, deux mille.

1792. Juin. 4. ont dû s'adonner aux seuls genres de culture qui peuvent leur assurer quelque bénéfice. Aussi toutes les terres libres sont-elles soigneusement cultivées; et si les récoltes de l'île ne sont pas proportionnées à la fertilité du sol et à la température du climat, elles le sont du moins à la portion de surface productive que l'avarice consentit à laisser à l'industrie; car, *tout cède*, a dit *Virgile* par l'organe de son Traducteur, souvent son égal,

Tout cède aux longs travaux et sur-tout aux besoins [1].

C'est ainsi que le Maltais infatigable étend laborieusement sur le rocher qu'il habite, une couche de terre végétale qu'il apporta de *Sicile;* et, un sol que la Nature sembloit avoir comdamné à une éternelle stérilité, il parvient à le convertir en un jardin des *Hespérides.*

Deux Rochers ont mérité par leur situation sur le Globe, de fixer l'attention, d'exciter la jalousie des Nations commerçantes : le premier, que je viens de décrire, jeté au milieu de l'*Océan atlantique* entre la Ligne Équinoxiale et le Tropique du Sud ; le second, placé pour commander le

---

[1] *Delille*, Trad. *des Géorgiques*, Liv. I.

Labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.

Détroit qui sépare deux Parties de l'Ancien Monde, et lié par une langue de terre au Continent de l'*Europe*, qu'il termine au Midi. Dans l'un et dans l'autre, les travaux de l'Art ont surpassé l'ouvrage de la Nature ; dans celui-là, pour fertiliser quelques portions de terre ; dans celui-ci, pour convertir un promontoire isolé en une Forteresse inexpugnable contre laquelle, assez récemment encore, sont venues se briser les armes combinées de deux grandes Puissances. Ces deux Postes importans sont occupés par la même Nation : l'un, en offrant à ses riches flottes de l'*Asie*, vers le milieu de leur navigation, un Port de relâche et des rafraîchissemens, facilite l'immense commerce qu'elle fait avec cette partie de la Terre ; l'autre, en lui livrant la porte de la *Méditerranée*, la met en position d'ouvrir ou de fermer, selon ses intérêts, les sources du commerce du Levant aux Nations qui n'ont pas des possessions sur cette Mer ; d'entraver à son gré les opérations de ses concurrens, et de s'opposer, en cas de guerre, à la réunion des escadres ennemies qui pourroient s'être rassemblées, en partie dans les Ports du Levant, en partie dans ceux du Ponant : en même temps que, par les forces maritimes auxquelles il donne retraite, il présente une masse imposante, toujours prête à réprimer l'activité inquiète et à contenir les armemens subits des Puissances Barbaresques qui, ne

1792. Juin. 4.

1792. Juin. 4. faisant par elles-mêmes aucun commerce, et ne pouvant s'enrichir que par la Piraterie, sont ingénieuses à créer des prétextes pour déclarer la guerre aux Peuples dont le commerce appelle les Vaisseaux dans la *Méditerranée* [1].

Les Rochers de *Sainte-Hélène* et de *Gibraltar* perdroient toute leur importance, si, comme dans les temps passés, le premier étoit possédé par les Bataves, et si le second se rattachoit au Royaume d'*Espagne* dont le démembra une surprise préparée par une trahison. Mais quel poids ils acquièrent dans la balance politique de l'*Europe*, lorsqu'ils se trouvent réunis sous le pouvoir de la Nation la plus entreprenante, d'une Nation gouvernée par des principes opposés à la prospérité de toutes les

[1] Quelques Puissances du Nord, pour entretenir la paix avec les États Barbaresques, et s'épargner les frais des escortes à donner à leurs Navires dans le cas de guerre, se sont décidées, depuis long-temps, à payer aux Régences de la Côte d'*Afrique* et au Roi de *Maroc*, un subside, ou plutôt un Tribut annuel, qui est toujours la clause fondamentale de tout traité de paix et d'amitié avec ces États; c'est ce qu'on peut appeler *faire la part du feu*. Quelque humiliant que doive paroître ce sacrifice, on ne sauroit qu'approuver la conduite des Nations qui ont cru devoir s'y soumettre : en effet, dans la guerre avec les Pirates, un Peuple commerçant n'a rien à gagner et tout à perdre; on est forcé d'acheter leur amitié pour ne pas accroître leur insolence par des triomphes, et leur puissance par le butin.

autres ; pour qui, ni les convenances mutuelles, ni le droit des gens, ni le respect de la propriété, ne sont des empêchemens à l'empiétement et à l'invasion ; et qui, par force, par ruse, ou par corruption, tente de s'établir par-tout où quelque bénéfice aperçu appelle ses spéculations commerciales ! Ne l'a-t-on pas vue parvenir à consolider, par des Traités, les Établissemens qu'elle avoit usurpés sur la Côte des *Mosquites* et dans la Baie de *Campèche ;* et, sous le prétexte vain de la nécessité dont est pour ses Manufactures, la coupe des bois qui croissent sur ces parties du Nouveau Continent, masquer l'objet véritable de ses demandes, la conservation, dans le centre des Possessions espagnoles, de ces entrepôts de contrebande, qui lui assurent à-la-fois l'introduction de ses marchandises, et la sortie par la même voie d'une partie du riche produit des mines du *Mexique* et du *Potosi !* Ne l'a-t-on pas vue prête à courir les hasards d'une guerre, pour conserver la possession contestée, ou plutôt pour ne pas faire la restitution de ces îles stériles, situées à la hauteur des *Terres Magellaniques,* dont elle espéroit se faire un entrepôt de commerce dans les Mers australes, et un point d'appui et de relâche, quand elle voudroit porter la guerre sur les côtes Occidentales de l'*Amérique !* Et lorsque l'*Europe* à peine étoit instruite que, dans la Province de *Sonora,* à

1792. Juin. 4.

1792. Juin. 4. *Cineguilla*, à *Cinalo*, et dans d'autres contrées qui s'étendent au Nord de la *Californie*, les Espagnols venoient de découvrir de nouvelles mines qui surpassent en richesses toutes celles qui, jusqu'à présent, ont été découvertes dans le Nouveau Monde, déjà cette même Nation avoit dirigé ses Vaisseaux vers les Côtes qui avoisinent ces pays; déjà un Établissement, qui s'annonçoit pour n'avoir d'autre objet que la Traite temporaire des Pelleteries, s'élevoit sur ces Terres à peine connues, et menaçoit l'*Espagne* d'un commerce de contrebande, d'autant plus difficile à réprimer, qu'une plus grande distance devoit dérober plus aisément à la vigilance du Vice-roi du *Mexique* et de ses Lieutenans, ces opérations clandestines que ne manquent jamais de favoriser les surveillans subalternes qu'il est si facile de corrompre en les intéressant au succès de la fraude. L'*Espagne* est parvenue à déconcerter ce nouveau projet du Gouvernement Britannique; mais que l'on ne croie pas qu'il soit abandonné: on pourroit plutôt prédire qu'il sera repris avec chaleur, et suivi avec persévérance, aussitôt que des circonstances plus favorables pourront en assurer l'exécution [1]. Enfin

[1] Le Traité que l'*Espagne* conclut avec l'*Angleterre*, à la suite du différent relatif à l'Établissement de *Nootka*, n'est, à proprement parler, qu'un palliatif. L'immense étendue des

nous

nous voyons aujourd'hui cette même Nation profiter avec perfidie des troubles qui agitent une République naguère son amie, mais qui, fatiguée du joug d'un allié, devenu son maître, revient à la liberté à qui elle dut d'occuper un rang parmi les grandes Puissances de l'*Europe* ; nous la voyons envahir, et l'Établissement important du Cap de *Bonne-Espérance*, et l'île de *Ceylan*, plus importante encore par son Port de *Trinquemulay*, l'unique Port de sûreté dans toutes les saisons que puissent offrir les Mers de l'*Inde* aux Vaisseaux européens ; s'emparer des îles précieuses qui produisent les Épiceries ; peut-être, au jour où je

1792. Juin. 4.

Possessions espagnoles en *Amérique*, la difficulté que leur éloignement oppose à la défense, les moyens d'attaque qu'une Puissance toute maritime a toujours à sa disposition, décidèrent sans doute le Cabinet de *Madrid* à se prêter à des propositions de paix. L'embarras du moment ne permit pas de porter un regard trop attentif sur les dangers de l'avenir : on vouloit la paix ; on la fit. Mais ce Traité qui donne aux Anglais la liberté de s'établir et de naviguer depuis le Cap *Mendocino* jusqu'à la Baie de *Nootka*, sur une longueur de cent cinquante lieues de côte ; ce traité qui va jusqu'à leur permettre d'approcher à dix lieues de distance des côtes soumises à la domination de l'*Espagne*, est pour l'*Angleterre* un acheminement à l'exécution d'autres projets qui mûrissent dans le silence. L'*Espagne* n'est peut-être pas assez convaincue que, sous le rapport du commerce, les Anglais sont moins redoutables comme ennemis pendant la guerre, que dangereux comme voisins pendant la paix.

1792. Juin. 4. parle, dévaster l'opulente Cité de *Batavia*, si l'insalubrité de son climat, redoutable aux Étrangers, et utile à son salut dans cette circonstance, ne l'a pas garantie de l'attaque et du pillage : et bientôt, sans doute, nous la verrons, après avoir expulsé les Bataves des Mers d'*Asie*, diriger sa flotte et son armée de l'*Inde*, contre les *Philippines* qui, dans leur état ordinaire de dénuement, laissent peu d'espoir qu'elles puissent opposer une longue résistance à un ennemi encouragé par la facilité de ses succès, et fort de la foiblesse des moyens qui peuvent lui être opposés.

Tant de conquêtes, ajoutées aux immenses domaines que l'*Angleterre*, sous le nom de sa Compagnie des *Indes*, possède déjà sur le Continent de l'*Asie*, composent pour elle un Empire d'Outre-mer dont la surface territoriale est plus que double de celle de ses trois Royaumes d'*Europe* ; et remettent ainsi aux mains de sa Compagnie privilégiée, toutes les riches productions que l'Orient de l'Ancien Continent échange contre les métaux du Nouveau Monde.

Je ne parle pas de l'île de *la Trinitad* qu'elle a récemment acquise par droit de conquête : on doit s'attendre qu'elle la mettra à un prix bien haut, si jamais elle se résout à la restituer ; parce que, située à la tête et au vent d'une partie de Côte qui se prolonge sur un développement de mille

lieues, et va se rejoindre aux Établissemens anglais de la Baie de *Campèche*, cette île deviendra, entre ses mains, l'entrepôt d'une immense contrebande qui, s'introduisant par tous les points de cette longue Côte, pénétrera, par d'innombrables canaux, jusqu'au centre des Possessions espagnoles. 1792. Juin. 4.

Quant à son commerce avec les Colonies portugaises, on sait qu'elle n'est pas réduite à chercher des voies obliques pour y parvenir : elle laisse aux Vaisseaux du *Portugal* le soin d'importer à l'*Amérique* le produit des Manufactures anglaises, et d'en exporter pour l'*Angleterre* le produit des mines du *Brésil*.

Il faudroit n'avoir pas lu l'Histoire, ou n'avoir pas réfléchi en la lisant, pour se méprendre sur le plan que la *Grande-Bretagne* s'est formé, et vers l'exécution duquel, depuis qu'elle occupe une place dans les Annales de l'*Europe*, on la voit tendre sans cesse, quelquefois à découvert et par une course rapide, plus souvent, dans les ténèbres et par une marche tortueuse et insensible. Le commerce est tout pour elle ; et c'est aussi le Dieu auquel toujours elle a sacrifié, auquel elle sacrifiera tout, jusqu'à ses amis et ses alliés : l'universalité du commerce, qu'elle s'attribue et voudroit s'approprier, le commerce sans partage, voilà quel fut, dans tous les temps, l'objet de ses méditations, le régulateur de ses entreprises,

1792. Juin. 4. le but de ses tentatives : et les quatre Parties de la Terre suffisent à peine à son ambition et à sa cupidité. . . . . L'*Europe* en est témoin ! et l'*Europe*, pour ainsi dire, pétrifiée comme par enchantement, ne s'arme pas toute entière contre l'envahissement du commerce du Monde ! et les Puissances du Nord laissent amarrés dans leurs Ports leurs inutiles Vaisseaux ! Toutes semblent trembler devant cette Puissance colossale, imposante plus que réelle, qui déborde de la base fragile et trop étroite sur laquelle elle pose ; qui a tous ses grands moyens hors d'elle ; dont l'existence politique n'est, en quelque sorte, qu'une illusion prolongée ; et qu'il suffira d'attaquer dans sa Marine qui fait sa force, dans son commerce qui fait sa richesse, dans ses Possessions d'*Asie* qui alimentent l'un et l'autre, pour la voir bientôt redescendre au rang inférieur que le peu d'étendue de son territoire d'*Europe* et la foiblesse de sa population lui ont fixé à côté des grandes Puissances qui se partagent le Continent. On l'a dit poëtiquement, mille fois on l'a répété, mais l'histoire le prouve sans figure par l'expérience des siècles :

Le Trident de Neptune est le Sceptre du Monde.

Que toutes les Nations qui sont appelées à partager l'empire des Mers, s'éveillent donc enfin sur leur propre intérêt; que pour briser ce sceptre de

fer elles forment une coalition maritime, redoutable par sa masse, juste dans son objet; qu'elles unissent leurs Pavillons et leurs efforts pour que l'*Océan*, que la Nature voulut être la propriété de tous, cesse pour toujours d'être le domaine d'un seul; et que, bientôt, nous voyions chaque Nation du Continent participer, dans le rapport de son territoire et de sa population, au Commerce général, au Commerce libre des deux Mondes. 1792. Juin. 4.

MAIS il est temps que nous rejoignions le *Solide* dans la Rade de *Sainte-Hélène*. Le capitaine *Marchand* n'y séjourna que le temps absolument nécessaire pour se pourvoir d'eau et se procurer les rafraîchissemens que l'île se trouva en état de fournir à son Vaisseau. Il avoit laissé tomber l'ancre le 4 Juin matin; et le 5, à dix heures et demie du soir, il fit voile pour l'*Europe*. 5.
Le 7 à midi, par 14 degrés 53 minutes de latitude, on apercevoit encore l'île dans le Sud; on devoit en être à environ vingt-une lieues de distance. 7.

Une traversée dans l'*Océan Atlantique*, de l'île *Saint-Hélène* au Détroit de *Gibraltar*, ne peut présenter aucune particularité qui mérite d'être rapportée: je me borne à quelques remarques relatives à la Navigation.

1792. Juin. 20. Le *Solide* coupa la Ligne le 20 Juin à quatre heures du matin, par le vingt-cinquième Méridien à l'Occident de *Paris.*

A cette époque on commença à s'apercevoir que les Courans portoient dans le Nord, ainsi qu'on l'avoit éprouvé, l'année précédente, au Nord de la Ligne, en passant des îles du *Cap-Vert* au Cap de *Horn;* et l'on s'attendoit que, lorsqu'on pourroit déterminer la Longitude par des Observations astronomiques, on reconnoîtroit que les mêmes Courans portoient aussi dans l'Ouest, comme on l'avoit pareillement éprouvé dans la première traversée.

Juillet. 10. Ce ne fut que le 10 juillet qu'on en eut l'assurance : et l'on s'étoit déjà élevé à 32 degrés 23 minutes de latitude Septentrionale. A cette hauteur, quatre Suites d'observations de distances de la lune au soleil, dont le résultat moyen fut rapporté à midi, annoncèrent que le Vaisseau étoit parvenu à 46 degrés 27 minutes de Longitude Occidentale, c'est-à-dire, que, depuis le départ de l'île *Sainte-Hélène*, située à 8 degrés 9 minutes, le progrès vers l'Ouest avoit été de 38 degrés 18 minutes : et comme il n'étoit que de 35 degrés 21 minutes, d'après le calcul des Routes, on en conclut que, dans l'intervalle de trente-quatre jours et demi, les Courans avoient emporté le Vaisseau dans l'Ouest par-delà son

progrès apparent, de 2 degrés 57 minutes, qu'on peut évaluer à cinquante-trois lieues dont l'Estime se trouvoit *en arrière* de la vraie position. 1792. Juillet. 10.

Mais, en même temps que les Courans avoient poussé le Vaisseau dans l'Ouest, ils l'avoient aussi poussé dans le Nord. Leur tendance vers ce dernier côté n'a pas été constante jusqu'à ce que le Vaisseau ait atteint l'Équateur : ils ont quelquefois porté dans le Sud, et notamment entre les Parallèles de 3 degrés et 1 degré au Sud de la Ligne : ici ils portèrent vers ce côté, de seize milles en vingt-quatre heures, pendant deux jours consécutifs; mais, de l'Équateur jusqu'au Parallèle de 32 degrés 23 minutes Nord, leur tendance vers le Nord fut constante, et leur effet a quelquefois été de vingt-un, vingt-deux et vingt-huit milles en vingt-quatre heures; quantités dont le progrès réel du Vaisseau en Latitude se trouvoit en excès sur son progrès apparent. La somme de toutes les erreurs vers le Nord, déduction faite de celle des erreurs vers le Sud, est de cent quatre-vingt-dix-huit milles ou soixante-six lieues : et, en combinant ces soixante-six lieues avec les cinquante-trois lieues de l'excédant du progrès réel vers l'Ouest sur le progrès apparent, on trouve que, dans l'intervalle de trente-quatre jours et demi, le Vaisseau avoit été emporté sur la direction du Nord-Ouest 6 degrés

1792. Juillet. 10. Nord, qui diffère peu de celle qu'il avoit suivie, de quatre-vingt-cinq lieues qu'il faut ajouter à sa vîtesse apparente pour avoir sa vîtesse vraie. On peut conclure, d'après un terme moyen, que l'accroissement journalier de sa vîtesse par l'effet du Courant, étoit de sept milles quatre dixièmes par vingt-quatre heures [1].

23. On fit de nouvelles Observations de Longitude le 23, et leur résultat moyen, rapporté à midi, plaçoit le *Solide* à 34 degrés 32 minutes de Longitude Occidentale : sa Latitude, au même instant, étoit de 41 degrés 42 minutes Nord. D'après cette position, il se trouvoit à un degré quelques minutes à l'Ouest du Méridien des îles *Corvo* et *Flores*, les plus Occidentales des *Açores* [2], et sur un Parallèle plus Nord de deux degrés que celui de ces îles.

Les Observations de ce jour firent connoître

---

[1] *Voyez* la Note LXXV.

[2] Suivant les Observations faites sur l'*Isis* en 1769, avec une horloge marine :

Pointe Sud de l'île *Corvo*......	33°	32'	32"	Occid.
Pointe Nord-Ouest de *Flores*...	33	26	34	
Pointe Sud *Idem*	33	32	26	

Voyage de l'Isis à différentes parties du Monde, en 1768 et 1769, *pour éprouver les horloges marines de* Ferdinand Berthoud. *Paris, Imprimerie Royale*, 1773. *In-4.°* Tome I, pages 574 à 576.

que les Courans qui, depuis le 6 de Juin, départ de *Sainte-Hélène*, jusqu'au 10 de Juillet, avoient porté au Nord et à l'Ouest, n'avoient pas cessé de porter au Nord, entre le 10 et le 23 Juillet; mais que, dans la même période, ils avoient porté à l'Est; que leur direction composée avoit été le Nord 26 ou 27 degrés Est; et que leur effet sur le chemin du Vaisseau pouvoit être évalué à trois milles par vingt-quatre heures [1]. 1792. Juillet. 23.

Les Observations du 24 confirmèrent la tendance des eaux vers l'Est [2]. 24.

D'autres du 27, à quatre heures vingt-six minutes du soir, donnèrent 25 degrés 32 minutes de longitude Occidentale pour midi; et la latitude observée au même instant, étoit de 41 degrés 13 minutes [3]. 27.

Le 2 Août, à cinq heures du matin, on eut la première vue de la Terre d'*Europe*, aux environs du Cap *Saint-Vincent* : elle s'étendoit du Nord quart Nord-Est au Sud quart Sud-Ouest. La brume ne permettoit pas de distinguer l'extrémité même du Cap; mais on pouvoit cependant juger que la distance de la Côte n'étoit pas de plus de quatre lieues. Août. 2.

---

[1] *Voyez* la Note LXXVI.

[2] *Voyez* la Note LXXVII.

[3] *Voyez* la Note LXXVIII.

1792. Août. 2. On en eut la vue distincte à midi; et le Cap *Saint-Vincent*, que les Observations de *Borda*, en 1776, ont fixé à 37 degrés 2 minutes 20 secondes de latitude Nord, et 11 degrés 21 minutes 36 secondes de longitude Occidentale [1], fut relevé à l'Est demi-rumb Sud, à deux lieues et demie de distance estimée à vue. La latitude du *Solide* étoit donc, à cet instant, de 37 degrés 3 minutes 5 secondes (elle fut observée sur le Vaisseau de 37 degrés 2 minutes); et sa longitude de 11 degrés 30 minutes 56 secondes. En comparant cette position à celle qu'auroit donnée le calcul des Routes, rapporté au résultat des Observations faites à la mer le 27, on trouve que, dans l'intervalle de six jours, le mouvement des eaux a emporté le Vaisseau, par-delà son progrès apparent, de 1 degré 26 minutes, ou environ soixante-six milles dans l'Est, en même temps qu'il l'a porté de trente deux milles dans le Sud. On s'attendoit, aux approches du *Détroit de Gibraltar*, à éprouver l'effet d'un Courant dans l'Est; mais le mouvement des eaux vers le Sud a une cause différente : si l'on fait attention qu'alors on étoit au commencement d'Août, peut-être seroit-on porté à attribuer ce Courant accidentel vers le Sud, à la fonte des neiges et des glaces

[1] Déterminations tirées d'un Manuscrit communiqué par lui.

du *Grönland*, de l'*Islande*, de la *Laponie*, de la *Norwége*, &c. [1]. 1792. Août.

La vue du Cap *Saint-Vincent* ayant fait connoître la vraie position du Vaisseau, on dirigea sa route sur le *Détroit de Gibraltar*. 2.

Le 4, à cinq heures du matin, le Cap *Spartel* (Côte d'*Afrique*) fut relevé au Sud-Est, à deux milles un tiers de distance estimée à vue. Ce Cap, d'après les Observations de *Borda*, faites en 1776, est situé à 35 degrés 47 minutes 20 secondes de latitude, et 8 degrés 14 minutes de longitude Occidentale : la latitude du *Solide* étoit donc de 35 degrés 49 minutes, et sa longitude de 8 degrés 16 minutes. Si l'on veut comparer cette position à celle qu'indiquoit le calcul des Routes depuis le 2 à midi, on verra que, dans l'intervalle d'un jour dix-sept heures, le Vaisseau avoit été emporté dans l'Est, au-delà de son progrès apparent vers ce côté, de 37 minutes, ou trente milles, et par conséquent, avec une vîtesse de dix-sept milles et demi, ou près de six lieues par vingt-quatre heures [2]. 4.

Le Courant vers l'Est est ici dans sa grande force : resserrées entre les Terres d'*Europe*, qui,

---

[1] *Voyez* la Note LXXIX.

[2] *Voyez* la Note LXXX.

1792. Août. 4. du Cap *Saint-Vincent*, se prolongent de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, et celles d'*Afrique*, qui, du Cap *Cantin*, s'étendent du Sud-Ouest au Nord-Est, les eaux se versent dans la grande embouchure d'une espèce d'entonnoir dont l'orifice est le *Détroit de Gibraltar ;* et dans le Détroit même, le Courant acquiert la rapidité d'un grand fleuve qui coule majestueusement dans la *Méditerranée*, et dont la vîtesse augmente ou diminue, suivant que l'oscillation des Marées élève les eaux ou les abaisse : aussi n'est-il pas rare que des Vaisseaux, sans être aidés du vent, quelquefois même avec un vent contraire à la route, soient portés, en assez peu de temps, de l'*Océan Atlantique* dans la Mer de l'intérieur.

A six heures du matin, le *Solide* s'engagea dans le Détroit avec huit autres Vaisseaux qui faisoient la même route : les Courans le portèrent rapidement dans la *Méditerranée ;* et à dix heures et demie, il y cingloit à pleines voiles. En dix jours,
14. il fut rendu aux Côtes de *France ;* et le 14, à cinq heures et demie du soir, il laissa tomber l'ancre dans la petite Rade de *Toulon*, et termina heureusement son *Voyage autour du Monde.*

La dernière Traversée du *Solide*, de l'île de *la Réunion* en *Europe*, qui est d'environ trois mille cinq cents lieues, par la Table de Loc, a été faite en cent quinze jours, y compris un jour et demi

passé à l'ancre devant l'île de *Sainte-Hélène* : ainsi, l'on peut compter que la vîtesse moyenne du Vaisseau, pendant cette Traversée, a été de trente lieues et demie par vingt-quatre heures. 1792. Août. 14.

LE VOYAGE du capitaine *Marchand* est remarquable par le peu de temps qu'il a employé à faire le Tour du Globe, en prenant sa route par le Cap de *Horn*, et faisant son retour par la *Chine*. La durée totale du Voyage, ou de l'absence du Vaisseau des Ports de *France*, a été de vingt mois ou six cent huit jours : mais, si l'on retranche de ce nombre, la somme des jours employés dans les relâches à *la Praya*, à *la Madre de Dios*, à *Tchinkitâné*, à *Macao*, aux îles de *France* et de *la Réunion* et à *Sainte-Hélène*, montant ensemble à cent dix ; et environ dix autres jours perdus, soit devant les îles de *la Révolution*, pour en faire la Reconnoissance, et devant les îles *Sandwich*, pour s'y procurer des rafraîchissemens ; soit en panne, ou à louvoyer, sur la côte des îles de *Queen-Charlotte*, tandis qu'avec la chaloupe, le capitaine *Chanal* visitoit *Cloak-Bay*, le Canal de *Cox*, et les Ports et Anses compris entre cette partie septentrionale des îles et le Canal de *Rennell* ; soit enfin à l'ancre, dans la Mer de *Chine*, dans le Détroit de *Gaspar* et dans celui de *la Sonde*, pour étaler les Marées, lorsque leur direction se trouvoit opposée à la route

1792. Août. *14. qu'on se proposoit de tenir; il ne restera que quatre cent quatre-vingt-huit jours, ou seize mois huit jours, pour la durée de la Navigation : et dans cet espace de temps, le Vaisseau, suivant la Table de Loc, a parcouru quatorze mille trois cent vingt-huit lieues marines; ce qui donne, pour la journée moyenne, vingt-neuf lieues quatre dixièmes.

J'observe que le Vaisseau n'étoit pas ce que les Marins appellent un *fin voilier :* construit pour résister aux fatigues d'un long Voyage, et lutter contre les vagues dans un gros temps, il étoit *Solide* de fait comme de nom ; mais il ne possédoit pas les qualités qui procurent une grande vîtesse ; et sa mâture n'étoit pas en proportion avec la masse que sa voilure avoit à mouvoir : aussi, en compulsant la Table de Loc, ne voit-on qu'un très-petit nombre de journées dans lesquelles, avec un vent favorable, et en forçant de voiles, le chemin du Vaisseau ait excédé quarante lieues. Ce n'est donc pas à la célérité de sa marche qu'il faut attribuer la briéveté de son Voyage ; mais à ce qu'ayant toujours fait des routes directes, pour se rendre d'un point à un autre, la longueur itinéraire de chaque Traversée s'est trouvée sensiblement accourcie. On peut supposer, sans forcer le calcul, qu'avec les mêmes circonstances de temps, un Vaisseau bon voilier eût obtenu une

vîtesse moyenne de trente-trois lieues par vingt-quatre heures, et qu'il eût parcouru, dans l'espace de quatre cent trente-quatre jours, le même chemin de quatorze mille trois cent vingt-huit lieues, pour lequel le *Solide* a été obligé d'employer quatre cent quatre-vingt-huit jours. 1792. Août. 14.

On peut remarquer que, quoique le capitaine *Marchand* ait fait, comme je l'ai dit, toutes ses Traversées par des routes directes; quoiqu'au moyen des Observations astronomiques qui le garantissoient des erreurs de route, il ait pu se transporter avec sûreté d'un point à un autre par la ligne la plus courte, il a cependant été obligé, pour faire le tour du Globe, dont la circonférence à l'Équateur n'est que de sept mille deux cents lieues, d'en parcourir quatorze mille trois cent vingt-huit: c'est-à-dire, qu'il a parcouru, à très-peu près, l'équivalent de deux fois la circonférence de la Terre.

Quand on a fait cette remarque, et qu'on porte les yeux sur la Mappemonde, on voit que, si le travail des hommes, ou quelqu'une de ces grandes convulsions qui ont séparé *Calpé* d'*Abyla*, l'*Angleterre* de la *France*, et peut-être au Nord, l'*Amérique* de l'*Asie*, pouvoit jamais couper, d'une part, l'Isthme qui lie la grande Péninsule d'*Afrique* à la masse de l'Ancien Continent, de l'autre, celui qui des deux *Amériques* fait une seule Terre

1792. Août. 14. continue, le Voyage du *Tour du Monde* seroit accourci de moitié; et le temps qu'emploîroit la circonnavigation du Globe n'excéderoit pas sept ou huit mois.

Et l'on auroit tort de penser qu'ouvrir un passage par eau à travers l'un et l'autre Continent, sinon aux Vaisseaux, du moins aux marchandises, soit un ouvrage au-dessus du pouvoir humain et des moyens dont il nous est donné de disposer. Le témoignage unanime des Historiens de l'Antiquité et celui des Auteurs arabes ne permettent pas de douter qu'un Canal n'ait existé, par lequel la *Méditerranée* et le *Nil* communiquoient avec le *Golfe Arabique* ou la *Mer Rouge*[1]. Et pourquoi

---

[1] L'ancienne communication de la *Méditerranée* à la *Mer Rouge* a souvent été un objet de recherches pour les Historiens et les Géographes. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* (année 1702, pages 83 et suiv. de l'*Histoire*) que M. *Boutier*, Consul de *France* en *Egypte*, en examinant la disposition du *Delta* au commencement de ce siècle, remarqua un bout de canal qui sort du Bras le plus oriental du *Nil*: et cette observation fut saisie par le savant *Guillaume Delisle* qui jugea que ce bout de canal a dû être une partie de celui qui faisoit autrefois la communication de la *Méditerranée* et du *Nil* avec la *Mer Rouge*.

« Comme cette ancienne communication (dit l'Historien de l'Académie, *Fontenelle*) que M. *D lisle* établissoit pour un fait indubitable, est ignorée aujourd'hui, même de plusieurs Savans, on fut bien aise de voir les preuves qu'il en avoit;

cette

cette communication ne seroit-elle pas rouverte! à qui fera-t-on croire aujourd'hui que les Modernes ne peuvent pas ce qui fut possible aux Anciens! L'*Asie* peut encore se rapprocher de l'*Europe* dont la découverte du Cap de *Bonne-Epérance* semble, pour ainsi dire, l'avoir éloignée : le Commerce peut rouvrir d'anciennes routes dont la trace n'est pas tellement effacée que nous ne puissions la retrouver; ses opérations peuvent acquérir une activité que jamais elles n'obtiendront tant que cette longue circonnavigation de l'*Afrique* à laquelle elles sont assujetties, sera le seul chemin praticable par où nous puissions entretenir les communications commerciales entre les Terres

1792.
Août.
14.

---

et il les donna si claires, et prises dans des lieux si connus, que toute la difficulté est de savoir comment tout le monde ne les a pas remarquées ».

Nous avons peut-être plus de raison aujourd'hui que l'on n'en avoit en 1702, *d'être bien aises de voir ces preuves* : il est des circonstances qui, par une suite de rapprochemens, donnent aux choses les plus anciennes l'attrait et l'intérêt de la nouveauté : nous sommes curieux de savoir ce qui a été fait dans un autre temps, lorsque nous sommes occupés de savoir ce qui pourrait encore se faire.

Delisle a tiré des Historiens de l'Antiquité et des Auteurs arabes les preuves qu'il donna à l'Académie des Sciences; je les extraits de l'*Histoire* de cette Compagnie; et il suffira d'en rapporter les principales.

Hérodote (Liv. II.) dit qu'il y avoit dans la plaine d'*Égypte*,

1792. Août. 14. contiguës de l'Orient et de l'Occident de l'Ancien Monde.

Du côté du *Nouveau*, nous ne demanderons pas

---

un Canal tiré un peu au-dessus de la ville de *Bubaste*, et au-dessous d'une montagne qui alloit dû côté de *Memphis*; que ce Canal s'étendoit bien loin d'Occident en Orient; qu'ensuite il rabattoit au Midi, et se rendoit à la *Mer Rouge*. Selon lui, cet Ouvrage commencé et abandonné par *Necus*, fils de *Psammeticus*, fut repris et achevé par *Darius* fils d'*Histaspe* : deux galères pouvoient y passer de front. (*Psammeticus* monta sur le trône 670 ans avant J. C. et régna 55 ans : *Darius*, 522 ans avant J. C.)

Diodore (au 1.er Liv. de sa Bibliot.) fait une description du Canal, qui s'accorde avec celle d'*Hérodote* dont il diffère seulement en ce qu'il fait laisser le Canal imparfait par *Darius* à qui de très-mauvais ingénieurs représentèrent que la *Mer Rouge* plus haute que *Egypte* l'inonderoit, et en ce qu'il ne le fait achever que par *Ptolomée Philadelphe* : il ajoute que l'on pouvoit ouvrir et fermer le Canal selon qu'il étoit nécessaire pour la navigation. (*Ptolomée* commença à régner 285 ans avant J. C.) Nous n'entamerons pas ici une discussion chronologique : le Canal a existé, les deux Historiens en sont d'accord; mais dans quel temps; ou sous quel règne fut-il terminé! C'est ce qui est assez indifférent pour la question qui nous occupe.

Strabon (Liv. 1 de sa *Géogr.*) s'accorde en tous points avec *Diodore*. Il nous apprend de plus qu'à la pointe du Golfe qu'on appelle la *Mer Rouge*, étoient deux villes, *Heroopolis*, et *Arsinoe* nommée aussi *Cleopatris*; et en parlant de l'Expédition que fit dans l'*Arabie Ælius Gallus*, le premier Gouverneur de l'*Egypte* pour les Romains, il dit que *Gallus* fit construire des Vaisseaux proche d'un ancien Canal dérivé du *Nil*.

Elmancin, Auteur arabe (Liv. I, Chap. III.) dit que, sous

que l'on coupe les montagnes qui forment l'Isthme du *Darien*, ce pont de communication des deux *Amériques* : nous avons perdu et le secret d'*Hercule* 1792. Août. 14.

le caliphe *Omar*, vers l'an 635 de l'Ere Chrétienne, il fut fait un Canal pour transporter les blés d'*Égypte* en *Arabie* ; et il est probable qu'il ne fit que réparer l'ancien dont la navigation pouvoit bien avoir été abandonnée dans la décadence de l'Empire romain. Mais, en l'année 150 de l'Hégire (735 de l'Ere chrét.) *Abugiafar Almanzor*, second Caliphe des *Abbassides*, fit boucher le Canal du côté de la mer.

« D'après cela, dit l'Historien de l'Académie, on peut se passer de quelques Autorités qui ont été aussi rapportées par M. *Delisle*. Tout le monde connoît le dessein qu'avoient eu quelques Princes d'établir la communication de la *Méditerranée* avec la *Mer Rouge* ; tout le monde sait qu'il fut renversé par la crainte chimérique d'une inondation : et comme si la plupart des Lecteurs avoient été frappés de la même crainte, ils n'ont pas vu dans les Auteurs l'exécution entière du Canal. Si jamais on renouveloit cette jonction, le Monde changeroit de face ; la *Chine* et la *France*, par exemple, deviendroient voisines : et l'on plaindroit la destinée des siècles barbares où les Européens étoient obligés de faire le tour de l'*Afrique* pour aller en *Asie* ».

J. J. Oberlin, qui a donné un Traité complet des Canaux de jonction des Fleuves et des Mers dans tous les Ages, rapporte et discute savamment tout ce qui est relatif au Canal de *Ptolomée*, et fait disparoître tous les doutes qui ont jamais pu s'élever sur l'ancienne communication de la *Méditerranée* et du *Nil* avec la *Mer Rouge* (Voyez *Jungendorum Marium Fluviorumque omnis Ævi Molimina. Auct. Jer. Jac. Oberlinus*, &c. *Argentorati*. 1775. *In*-4.° pages 39 à 47.)

On peut aussi consulter la *Description de l'Égypte* par *Maillet*, &c.

1792. Août. 14. et celui d'*Annibal;* mais, à l'inspection des Terres qui sont situées à environ trente lieues dans le Nord-Ouest de cet Isthme de rocher, et en supposant que les Côtes de cette partie du Continent, tant sur la Mer de l'Est que sur celle de l'Ouest, sont disposées et configurées comme les Cartes espagnoles nous les représentent, ce n'est pas se hasarder, peut-être, de dire que, si d'habiles Ingénieurs avoient la liberté d'y mettre en usage les moyens que leur offre l'étude de l'Hydraulique et des Mécaniques, ils sauroient rendre navigable la Rivière de *San-Juan*, dont l'embouchure est située à la Côte Orientale de la Province de *Nicaragua*, sur l'*Océan atlantique*, et qui communique par sa source avec le grand Lac de ce nom, qui lui-même peut communiquer avec la *Mer de l'Ouest* ou le *Grand-Océan*, par la fourche du *Rio Partido* [la Rivière *partagée, divisée*] dont une branche paroît avoir son embouchure dans le Golfe de *Nicaragua*, et l'autre dans celui *del Papagayo* qui appartient à la grande Mer [1]. On peut même

---

[1] Le projet de la réunion des deux Mers, par la Rivière *San-Juan* et le Lac de *Nicaragua*, s'est présenté de tout temps à ceux qui ont porté un œil observateur sur le continent de l'*Amérique ;* et si le Gouvernement espagnol n'en a pas tenté l'exécution, ce n'est pas sans doute qu'il n'en ait une connoissance aussi ancienne que sa possession du pays. Son attention a dû être éveillée de nouveau par le Mémoire instructif

présumer que les travaux qu'exigeroit la conduite d'un Canal, pour opérer, dans cette partie, la jonction des deux Océans qui enveloppent les deux Continens, ne surpasseroient pas, n'égaleroient pas peut-être, ceux que notre *Riquet* exécuta si habilement pour traverser la *France* par le Canal qui joint la *Méditerranée* à l'*Océan atlantique;* ni ceux que les Suédois ont entrepris, pour établir une communication intérieure entre *Gotheborg* et *Stockholm*, entre le *Cattegat* et la *Baltique;* ni ceux que *Pierre le Grand* et ses successeurs ont en partie terminés, en partie commencés, pour

1792. Août. 14.

---

qu'un Citoyen français, *Martin de la Bastide*, a publié en 1791, sous le titre de *Mémoire sur un nouveau Passage de la Mer du Nord à la Mer du Sud (Paris, Didot)*, et dans lequel il a discuté en homme instruit, et avec le zèle de la conviction, la possibilité et les avantages de la communication des deux Océans. Le Mémoire n'a pas été accueilli par le Cabinet de *Madrid*, et l'on pouvoit s'y attendre. Tout homme qui prend intérêt, pour quelque motif que ce soit, à la facilité et à l'extension de la Navigation et du Commerce, doit faire des vœux pour que l'Auteur de l'Avertissement qui précède le Mémoire ait bien jugé quand il dit que « il est impossible que l'*Espagne* résiste plus long-temps à la nécessité d'ouvrir la communication des deux Mers; et si son intérêt propre n'est pas capable de la déterminer, les instances de toutes les Nations finiront par la décider ». Acceptons-en l'augure; mais n'attendons pas pour faire le tour du Monde, que le projet ait été exécuté : nous pourrions être condamnés à ne le faire jamais.

1792. Août. 14. faire communiquer entre elles la Mer *Caspienne*, la Mer *Noire*, la Mer *Baltique* et la *Mer Blanche:* et la dépense de ces travaux, à jamais utiles, seroit bien inférieure, sans doute, à celle qu'entraîne une seule guerre d'*Europe*, qui détruit par le fer un million de ses habitans, et fait un plus grand nombre de malheureux.

Mais ce n'est pas la Nature qui opposeroit les plus grands obstacles à ces entreprises faites pour illustrer le siècle, et honorer les Gouvernemens auxquels toutes les Nations devroient un pareil bienfait. Les obstacles, dans l'Ancien Monde, tiennent à la difficulté, peut-être insurmontable, de faire passer le Canal qui communiqueroit du *Nil* à la Mer *Rouge*, à travers ces malheureuses contrées que le despotisme et l'anarchie désolent tour à tour; qui sont placées à une trop grande distance de la Sublime Porte, pour que les regards d'un Sultan, si jamais il regarde, puissent y parvenir, et que les firmans de Sa Hautesse y ayent leur exécution; et dans lesquelles nous voyons les Chefs nombreux qui s'en partagent sinon la propriété, du moins la jouissance, souvent rebelles à l'autorité suprême, et toujours rivaux entre eux, se disputer à qui imposera la plus forte taxe sur les marchandises qui traversent successivement à dos de chameaux, les divers Cantons sur lesquels chacun des oppresseurs fait peser à son tour

l'avarice et la tyrannie. Dans le Nouveau Monde, une cause différente produit un effet semblable : la politique ombrageuse de la Puissance qui possède exclusivement les mines du *Mexique* et du *Pérou*, ne permettra jamais que le commerce des autres Peuples s'ouvre un chemin à travers des Possessions dont elle voudroit dérober la connoissance au Monde entier : la présence d'un Étranger est regardée dans ce pays comme un danger de la Patrie.

1792. Août. 14.

Si le désordre politique qui règne d'une part, si la jalousie inquiète qui veille de l'autre, semblent se refuser à ce que notre Globe soit contourné du Levant au Couchant ; la Nature, de son côté, n'a pas voulu qu'il pût l'être du Midi au Septentrion, soit dans l'*Océan Atlantique* entre le *Groënland* et la *Laponie*; soit dans le *Grand-Océan Boréal*, entre l'*Amérique* et l'*Asie* par le Détroit de *Bering*. On connoît les tentatives infructueuses, commencées depuis plus de trois cents ans, abandonnées et reprises à diverses époques, pour s'ouvrir, par le *Nord-Est* ou par le *Nord-Ouest*, un Passage d'où l'on supposoit (ce qui cependant est problématique, du moins pour le côté du Nord-Est) que les Vaisseaux se rendroient à la *Chine* et aux *Indes Orientales* par une route moins longue que celle du Cap de *Bonne-Espérance* ou celle du Cap de *Horn*: mais des glaces perpétuelles obstruent les

1792. Août. 14. Mers qui avoisinent l'un et l'autre Pôle ; et toute l'industrie humaine, tous les efforts viennent échouer devant cet invincible obstacle.

Résolvons-nous donc à parcourir quatorze ou quinze mille lieues, pour faire le tour de la Terre, tandis qu'il avoit plu à l'Architecte des Mondes de ne lui donner que sept mille deux cents lieues de circonférence ; nous reviendrons au projet d'accourcir le chemin, si jamais les hommes, ramenés au principe de la Nature, et se considérant comme une grande famille dont notre Globe est l'habitation commune, consentent enfin à la communauté du territoire, et à une paix universelle et perpétuelle: mais ce doux rêve du bon Abbé de *Saint-Pierre*, le Philosophe qui étudie les hommes et médite leur Histoire n'espérera pas que jamais il puisse se réaliser.

Je ne terminerai pas cette Relation du Voyage du Capitaine *Marchand*, sans payer à sa mémoire le tribut d'éloges qui lui est dû, à plus d'un titre, pour toute sa conduite dans l'Expédition qu'il dirigeoit en chef, et dans laquelle il a été habilement secondé par l'intelligence et les talens des capitaines *Masse* et *Chanal*, par le zèle et l'activité de son État-Major, par la bonne volonté, la subordination et l'exactitude de tous les Marins employés sous ses ordres. Les

Négocians-Armateurs auroient à se féliciter, et pourroient être tranquilles sur le succès des opérations, si les Capitaines auxquels ils confient leurs intérêts, s'acquittoient de leur emploi, comme ceux du *Solide*, avec la vigilance qui prévoit les dangers sans les craindre; la prudence qui calcule et prévient les accidens; l'expérience qui sait les réparer; et la persévérance qui finit par maîtriser les obstacles : mais malheureusement, il n'est que trop commun de voir l'impéritie et l'insouciance compromettre, à-la-fois, la fortune du Commettant et la sûreté de l'Équipage.

La Traversée de trois mille cinq cents lieues, que le capitaine *Marchand* a faite, dans l'espace de quatre mois, de l'île de *France* à *Toulon*, sans aucune relâche sur la route (car on ne peut pas compter pour une relâche trente-six heures passées devant *Sainte-Hélène*), est un exemple à présenter à nos Capitaines qui, pour la plupart, croiroient ne pouvoir se rendre directement de l'*Inde* ou de l'île de *France*, à un Port d'*Europe*, sans toucher au Cap de *Bonne-Espérance*, où le desir de se procurer un vin recherché en *France*, l'agrément du lieu, les charmes de la société, et le tableau de l'abondance, les retiennent au-delà du temps qu'exigent les besoins du Vaisseau; sans réfléchir que, séjourner dans un Port étranger, c'est payer un tribut volontaire à la Nation qui l'occupe. Je

leur citerai encore la première Traversée de quatre mille trois cents lieues, de *Marseille* aux îles de *Mendoça*, dont la durée fut de six mois, et dans laquelle la navigation n'a été interrompue que par une Relâche de soixante-dix heures dans la Baie de *la Praya*, pour s'y procurer de l'eau et des rafraîchissemens.

Des marins moins zélés pourront objecter que l'humanité prescrit de multiplier les Relâches et les temps de repos; et qu'il est inévitable que, dans le cours des longues Traversées, l'Équipage ne soit atteint du Scorbut, dont il est si difficile d'arrêter les progrès, une fois qu'il s'est introduit dans un Vaisseau. Je sais qu'en effet les anciens Navigateurs en ont fait la triste expérience; et que le desir si naturel à l'Homme, de chercher à connoître les différentes parties du Globe qu'il habite, a coûté la vie à un grand nombre de ses habitans; mais je sais aussi que, lorsqu'au siècle où nous vivons, on voit se renouveler une semblable calamité, on ne peut l'attribuer qu'à l'incurie du Capitaine qui a négligé la conservation de ses compagnons de fortune, ou à l'avarice de l'Armateur qui n'a pas approvisionné son Vaisseau de ces anti-scorbutiques, aujourd'hui si connus, de ces préservatifs efficaces, dont le Docteur *Pringle*, en *Angleterre*, et en *France*, le Docteur *Poissonnier*, ont introduit

l'usage sur les Vaisseaux, avec un succès qui a été pour eux la plus douce comme la plus honorable récompense de leur zèle et de leurs recherches. C'est avec ces secours, que le capitaine *Cook* a conservé ses Équipages dans les Traversées les plus longues, et dans les climats les plus redoutés pour l'excès de la chaleur ou la rigueur du froid; c'est avec ces mêmes moyens, que *la Pérouse*, après deux années de la navigation la plus pénible, ne comptoit pas un seul malade sur les deux Frégates employées dans son Expédition [1].

Rien n'avoit été oublié de ce qui pouvoit contribuer au bien-être de l'Équipage du *Solide*, et détruire le germe de la maladie particulière aux gens de mer: on doit, à cet égard, de justes éloges et des remercîmens à la Maison *Baux*, de *Marseille*, qui, après avoir conçu le projet de la première Expédition que le Commerce de *France* ait dirigée vers la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, s'étoit occupée avec une sollicitude paternelle de pourvoir son Navire de tous les préservatifs propres à garantir du fléau destructeur des Marins, ces hommes précieux qui, après avoir défendu avec bravoure le Pavillon de leur Nation contre ses ennemis, se vouent, pendant la paix, à la

[1] *Voyez* tome I.er, page 30, ce qui a été dit relativement à la durée des Traversées.

profession plus périlleuse que lucrative, d'enrichir leur pays par le Commerce. Les vues bienfaisantes de la Maison *Baux* ont été parfaitement secondées par le chirurgien *Roblet*, dont elle avoit fait choix pour veiller particulièrement sur la santé de l'Équipage : il joignoit à toutes les connoissances théoriques et pratiques de son Art, ce sentiment d'humanité qui rend ingénieux à suppléer ce que l'on n'a pas, à inventer des moyens de soulagement, à créer des remèdes[1], et à en assurer le

[1] J'ai pensé qu'il seroit utile pour l'instruction des Officiers de Santé qui se consacrent à partager les fatigues des Marins, de rapporter le traitement que le chirurgien *Roblet* a tenté, et qu'il a employé avec le plus grand succès, pour arrêter, dans un homme de l'Équipage, le progrès du scorbut qui, lorsque le *Solide* quitta les îles *Sandwich*, s'étoit manifesté dans cet individu, avec les symptômes les plus menaçans, et tels qu'ils annonçoient une destruction très-prochaine : déjà, à la la seule approche de terre, trois de ses dents étoient subitement tombées. Le traitement dont il a fait usage, et qui lui a réussi, consiste dans l'emploi du *Bain de sable* sec et chaud. Les Bains secs étoient connus des Anciens qui y employoient le sable, le sel et le grain de millet. *Cornelius Celsus*, de la famille *Cornelia*, et Médecin d'*Auguste*, a traité particulièrement de ces sortes de Bains *. De nos jours, ils sont

* *Sudor etiam* (dit-il) *duobus modis elicitur, aut sicco calore, aut balneo : siccus calor est et arenæ calidæ, et laconici, et clibani*, &c. *Fomenta quoque calida* (ajoute-t-il) *sunt millium, sal, arena; quodlibet eorum calefactum et in linteum conjectum*, &c. (Voyez *A. Cornelii Celsi Medicinæ Libri octo, ex recens. Leon. Targæ*, &c. *Lug. Bat*, *Luchtmans* 1785, *in-4.°* Lib. II, Parag. XVII.).

succès par une attention suivie à en observer les effets. Il a obtenu le prix que méritoient ses talens, sa sollicitude active, et la constance de ses soins pour les hommes dont la conservation lui avoit été confiée. Dans le cours d'une Expédition qui a duré vingt mois, au milieu des fatigues et des privations, après avoir traversé tous les climats et éprouvé toutes les variations de la température, le *Solide* n'a perdu qu'un seul homme sur cinquante qui composoient son Équipage ; et cet

---

connus et employés, à la côte d'*Afrique* et dans les Colonies de l'*Occident*, pour de certaines maladies des Nègres : on les enterre jusqu'au cou dans le sable que le soleil a fortement échauffé. J'ai lu dans un Mémoire manuscrit de *Rollin*, Chirurgien-Major de *la Boussole*, écrit en 1786, lequel sans doute sera imprimé à la suite de la Relation du Voyage de *la Pérouse*, que les Américains qui habitent la Côte du *Nord-Ouest*, vers les 58 degrés deux tiers de latitude, emploient aussi les Bains de sable comme le curatif le plus efficace pour le traitement de la maladie vénérienne qui est commune sur cette Côte. L'action des rayons obliques du soleil sur les terres de l'*Amérique du Nord* n'étant pas suffisante pour donner au sable le degré de chaleur nécessaire, et procurer d'abondantes sueurs, on échauffe, par le moyen du feu artificiel, le sable destiné pour le Bain, ainsi que la fosse creusée pour recevoir le malade qui, à la sortie du Bain sec, va se laver à la mer ou dans une rivière voisine. Mais jusqu'à présent on n'a pas connoissance qu'il ait été fait usage de cette espèce de Bain à bord des Vaisseaux, pour traiter, à la mer, les Malades chez lesquels le Scorbut a atteint son plus haut période.

Le chirurgien *Roblet* voulant tenter l'effet du Bain sec sur

homme est mort d'une espèce d'apoplexie : dans l'état ordinaire de la société, il périt plus d'un

le Scorbutique, à-peu-près désespéré, dont il a été parlé, fit chauffer du sable dans une grande chaudière, et y mêla une quantité de sable froid suffisante pour modérer la chaleur du premier, et la rendre supportable. Le malade fut placé dans ce bain où il plongeoit jusqu'à mi-cuisses. Le temps étoit sec et beau ; et à midi, le Thermomètre de *Réaumur* monta à 25 degrés. On ne laissa le malade qu'une demi-heure dans le sable ; ses jambes étoient alors engourdies, sur-tout les tendons des extenseurs, ce que le chirurgien *Roblet* attribua à la situation gênante qu'il avoit gardée. Il le fit coucher, en lui recommandant de se tenir assez couvert pour ne point éprouver l'action de l'air extérieur. Après deux heures de repos, l'état où se trouvoit le malade, sembloit tenir du prodige : plus d'enflure ; plus de roideur, même dans les tendons ; les ecchymoses presque dissipées et devenues jaunâtres ; la plante des pieds, auparavant très-douloureuse, ne causant plus aucune sensation ; enfin, le chirurgien *Roblet* eut la satisfaction de voir son épreuve passer de beaucoup les espérances qu'il en avoit conçues. Huit jours de bain de sable, le second d'une heure, et les autres de deux, suffirent pour opérer la cure la plus complète : tous les symptômes du Scorbut disparurent pour ne plus se montrer ; et l'homme qui avoit été menacé de succomber, sous peu de jours, aux attaques du mal, jouit, pendant les dix derniers mois de l'Expédition, de la santé la plus parfaite.

« Ce sera à l'expérience, dit le chirurgen *Roblet*, à faire connoître les avantages qu'on peut retirer de ce traitement des maladies scorbutiques. Déjà tout annonce le plus grand succès : et s'il répond, pour tous les sujets, à mon attente, je ne vois rien de plus facile et de moins dispendieux, que de pourvoir chaque Vaisseau, d'une baignoire de tôle, à double

individu sur cinquante dans l'espace de vingt mois, en leur supposant l'âge de trente ans, qui

fond, dans laquelle on puisse introduire sans danger le feu destiné à sécher et chauffer le sable, et qui en puisse contenir la quantité suffisante pour couvrir les jambes et même les reins du malade. Les Vaisseaux auront d'ailleurs soin de s'approvisionner de trois ou quatre barriques de sable fin; et je pense que celui qui a été lavé par l'eau de la mer, doit être préféré à celui de rivière, parce qu'il contient des particules salines qui sont toniques. Je suis persuadé, ajoute-t-il, que l'usage du bain de sable peut s'étendre avec avantage aux enflures des jambes, qui sont les suites des maladies chroniques; aux hydropisies qui commencent, &c. &c. ».

L'heureux essai que le chirurgien *Roblet* a fait de ces Bains, dans le traitement d'un Scorbutique chez lequel la maladie paroissoit parvenue au période le plus alarmant, engagera, je n'en doute pas, les Officiers de Santé employés sur les Vaisseaux, à faire usage d'un moyen curatif qu'une expérience décisive, faite par un bon observateur, doit rendre recommandable. Mais, en même temps, ils ne le considéreront que comme un curatif *de plus;* et ils ne négligeront pas d'y associer, selon que le besoin l'indiquera, ceux que la Médecine a déjà adoptés, et dont l'expérience a consacré l'usage et prouvé les salutaires effets: ils ne négligeront pas non plus l'emploi des autres secours qui peuvent les dispenser de recourir aux *Curatifs;* et sûrement, ils jugeront que, pour prévenir le Scorbut dans les longs Voyages, ils doivent continuer d'employer les *Préservatifs* dont l'efficacité est eprouvée; tels que les herbes et les légumes confits au vinaigre, le café, la moutarde, le moût de bière, les robs de citron, &c. &c., ainsi que l'esprit de vitriol, mêlé en légère quantité dans l'eau qui sert pour la boisson de l'Équipage. Mon objet n'est pas de rappeler ici tous les *Préservatifs* connus des gens de l'art; mais, en traitant de cet article, on ne doit

est celui que l'on doit compter pour l'âge moyen de l'Équipage d'un Vaisseau [1].

LA CONSERVATION des hommes et l'intérêt

pas oublier de placer en tête de la liste, le plus puissant, le plus efficace de tous, l'excessive propreté : je dis *excessive*, parce qu'elle doit porter sur les détails les plus minutieux, et qui pourroient paroître exagérés, peut-être même ridicules, à ceux qui, respirant toute leur vie l'air pur de nos campagnes ou de nos cités, ignorent à quel point la propreté du Vaisseau et des Hommes qui l'habitent, les aspersions de vinaigre, les fumigations, les parfums, les ventilateurs, &c., sont nécessaires, pour entretenir dans cette maison flottante, tout à la fois, magasin de denrées corruptibles, étable, basse-cour, et hôpital, un air qui ne soit pas méphitique, et ne porte pas avec lui une cause toujours présente, toujours agissante, de maladie et de destruction. Il seroit superflu, sans doute, de recommander aux Marins d'ajouter aux *Préservatifs* et aux *Curatifs*, l'usage des légumes, des herbes, du poisson, des viandes et des autres alimens frais, toutes les fois que se présentera l'occasion, toujours desirée, de s'en procurer dans les relâches pour la consommation de l'Équipage.

[1] Il est prouvé, d'après le calcul des probabilités de la vie humaine, fondé sur les recherches les plus multipliées et les plus exactes, que, sur cinq cents individus dont l'âge moyen est de trente ans, il en meurt quinze dans l'espace de vingt mois : en suivant cette proportion, sur cinquante individus du même âge, il doit en mourir dans le même espace de temps, au moins un, et peut-être deux, puisque le calcul donne un et demi. (Note communiquée par le C.en *Duvillard*, membre associé de l'Institut national des Sciences et des Arts.)

de l'Armateur se sont constamment partagé la sollicitude et les soins du capitaine *Marchand*. Il satisfaisoit au premier objet, par l'attention qu'il donnoit à l'emploi de tous les moyens qui pouvoient contribuer à entretenir la bonne santé des compagnons de ses travaux ; il remplissoit le second, en s'occupant assidument, de concert avec le capitaine *Chanal*, des Observations astronomiques qui, en rectifiant l'erreur inévitable dans l'Estime des Routes, lui donnoient l'avantage de pouvoir abréger ses Traversées, et la confiance d'attérir avec sûreté et précision sur les Points où il se proposoit d'aborder. Chacun de ses attérages peut être présenté comme une preuve de l'exactitude de ses opérations, en même temps qu'il l'est de la nécessité de faire usage, pour déterminer les Longitudes, de ces moyens si long-temps desirés, attendus si long-temps, de ces méthodes nouvelles et inappréciables, auxquelles ajoute encore un degré de justesse de plus, le concours de deux Observateurs dont les Observations et les Calculs se contrôlent et se rectifient réciproquement.

On s'étonnera que je revienne, en finissant, sur une remarque qu'à différentes époques du Voyage, j'ai pris soin de faire ressortir : et sans doute, il n'est personne qui ne soit persuadé que les Marins se sont empressés d'accueillir et d'employer des Méthodes dont l'avantage est manifeste,

et qui sont les résultats mis à leur portée, des Théories les plus sublimes et des combinaisons les plus ingénieuses. Je voudrois n'avoir que des éloges à donner; et il est pénible pour un Vétéran de la Marine, d'avoir des reproches à faire à ceux qui sont engagés dans la carrière; mais j'en mériterois moi-même, si un ménagement coupable m'engageoit à garder le silence. Il est temps de tirer les Navigateurs français de l'apathie humiliante qui les retient dans les chaînes d'une vieille *Routine*, et les empêche de mettre à profit pour la réussite des entreprises qui leur sont confiées, et pour leur propre sûreté, les découvertes que, depuis un demi-siècle, la Géométrie, l'Astronomie et la Mécanique, rivalisant de succès comme de travaux, ont ajoutées au domaine des Sciences, et qui toutes ont pour objet, pour unique but, d'assurer et d'abréger la Route du Navigateur. Croira-t-on que la *France* ne compte pas cent Marins (et je pourrois peut-être réduire le nombre beaucoup au-dessous de la moitié) qui sachent employer à la Mer l'Observation des Distances de la Lune au Soleil ou aux Étoiles; faire usage des machines propres à garder, comme en dépôt, le temps du lieu du Départ; et conclure, par l'une ou par l'autre Méthode, ou par les deux combinées ensemble, sous quel Méridien, à un jour donné, le Vaisseau se trouve parvenu! Que sert-il que

le Bureau des Longitudes de *France*, comme celui d'*Angleterre*, calcule avec toute la précision que comporte la perfection des grandes Théories, les Tables auxiliaires qui facilitent et abrègent le calcul des Observations; et que ces Tables, consacrées en plus grande partie à l'usage de nos Navigateurs, soient publiées, pour chaque année, plusieurs années à l'avance, afin que les Vaisseaux destinés aux Expéditions lointaines, puissent, à leur départ d'*Europe*, en être pourvus pour toute la durée des plus longs Voyages! Que sert que *Ferdinand Berthoud*, en ouvrant aux Artistes français une carrière nouvelle, en créant, pour la Marine, une Horlogerie qu'on peut appeler *transcendante*, ait su allier l'exécution la plus finie à la théorie la plus subtile [1], et que *Louis Berthoud*,

[1] Cet Artiste, non moins recommandable par son désintéressement, que par la fécondité de son génie, a publié sans réserve, à différentes époques, les résultats de ses nombreuses recherches et de ses immenses travaux sur les machines propres à mesurer le temps, et sur celles qui ont pour objet spécial de déterminer les Longitudes en mer. Pour faire sentir toute l'importance de cette publication, pour son Art et pour la Marine, il suffira de dire qu'un Artiste, nommé *Armand*, a exécuté à *Copenhague*, sans autre secours que les Ouvrages de *Ferdinand Berthoud*, et les Planches dont il les a accompagnés, des Horloges marines, dont M. *de Löwenörn*, Capitaine de la Marine royale de *Danemark*, très-versé dans l'Astronomie, a fait usage avec grand succès pour trouver la Longitude en

marchant sur les traces de *Ferdinand*, ait multiplié, pour l'usage des Marins, ces machines ingénieuses, chef-d'œuvres de la Mécanique, avec lesquelles on peut chaque jour, et plusieurs fois le jour, résoudre le Problème des Longitudes en mer, et, en peu de temps, corriger ou perfectionner toute l'Hydrographie! Que sert que *Borda* ait donné à la Marine française, pour observer à la mer les hauteurs et les distances des Astres, un Instrument que son peu de volume rend aussi portatif et aussi commode dans l'usage, que l'excellence de ses principes le rend sûr et exact dans ses résultats! Que sert, enfin, que lui et nos autres Géomètres, qu'eux et nos Astronomes se soient attachés et soient parvenus à trouver des Méthodes de simplification, à l'aide desquelles l'opération de calcul qui reste à faire au Marin, à la suite de ses Observations pour la Longitude, ne devient, pour ainsi dire, qu'une opération manuelle, qui n'exige aucune connoissance des Théories, qui ne l'assujettit pas à un Calcul plus difficile ni plus long que celui qu'il s'impose, chaque jour, pour connoître par une approximation grossière la position actuelle de son Navire, et pour parvenir, en se traînant, à

---

mer. (Voyez *Observationes Astronom. institutæ in Observatorio Regio Hauniensi*, &c. *Auctore Thoma Bugge*, &c. *Hauniæ*, 1784. *Typis Aulæ Regiæ*, &c. *In*-4.° page XCVIII.)

un résultat erroné! Au terme où nous sommes arrivés, les Sciences et les Arts n'ont laissé à faire au Marin pour régler sa Navigation, que ce qu'il n'étoit pas possible de faire à l'avance pour lui en épargner le travail. Et le Marin demeure insensible devant ces productions du génie, dont il fut l'objet! et l'admiration qu'elles doivent lui inspirer, ne peut ni exciter son zèle ou son amour-propre, ni réveiller dans lui le sentiment de son intérêt! et les Savans et les Artistes, qui se sont livrés avec autant de succès que de dévouement, à ces pénibles recherches, sont encore à attendre le seul prix qu'ils eussent mis à leurs travaux, la satisfaction de voir que ceux à qui ils les ont consacrés, s'empressassent d'en recueillir les fruits!

Il est temps qu'à cet égard, notre humiliation cesse : le règne de l'ignorance depuis long-temps est passé pour les Marins; ce n'est plus assez pour eux qu'ils soient braves Guerriers, Navigateurs intrépides; leur honneur, l'honneur national, leur imposent l'obligation de savoir ce qu'il n'est plus pardonnable d'ignorer. S'il étoit besoin pour des Français, d'être stimulés par l'exemple d'une Nation rivale, je dirois à nos Navigateurs, qu'il n'est pas un seul Capitaine anglais, employé dans les grands Voyages, qui aujourd'hui ne fasse usage des Méthodes nouvelles pour déterminer la Longitude de son Vaisseau; je leur dirois que

c'est avec ce secours, que la Navigation de nos ennemis embrasse hardiment les deux Hémisphères; et que chaque point du Globe où aborde un Navire anglais, acquiert aujourd'hui une situation déterminée à l'égard des autres points de la Terre, que dix siècles d'une Navigation routinière ne seroient jamais parvenus à lui fixer. En parlant à des Marins, je n'ajouterai pas aux vues d'utilité générale, le motif particulier de leur propre conservation; je sais trop bien que, par principe et par état, ils méprisent le danger; je sais qu'au plus fort de la tempête, lorsque la mer menace de les engloutir, à la vue de l'écueil contre lequel peut se briser la planche qui les sépare de l'abyme, tout occupés du salut du Vaisseau qui leur fut confié, une seule pensée dans l'avenir peut s'associer dans leur ame aux rapides combinaisons qui exigent l'effort actuel de toutes les facultés : *Hæc olim meminisse juvabit ;* ils aiment à se préparer des souvenirs. Mais qu'ils sachent se contenter des combats que les élémens révoltés ne cessent de livrer au Navigateur qui veut les dompter; que leur insouciance ne leur fasse pas dédaigner les secours qui leur sont offerts pour les soustraire à des périls qu'il est possible d'éviter, qu'il n'est pas glorieux de braver : eh ! la Fortune ennemie n'en réservera-t-elle pas toujours trop pour exercer dignement le courage de

nos Argonautes, et remplir les pages de l'Histoire navale du récit de ces terribles événemens qui assurent à l'homme supérieur qui les maîtrise, les applaudissemens du siècle présent, et une longue mémoire dans les siècles à venir?

A Paris, ce 20 Germinal, an V de l'Ere française.

P. S. Le Journal du capitaine *Chanal*, clos à l'arrivée du Navire le *Solide* au Port de *Toulon*, ne pouvoit pas rendre compte du succès de l'Expédition sous le rapport de la spéculation de commerce; mais des Notes communiquées postérieurement par la Maison *Baux* elle-même, ont fait connoître le dernier résultat de l'opération. Le plan en avoit été parfaitement bien conçu; et si la prohibition prononcée à la *Chine*, que l'on ne pouvoit prévoir, ne l'eût pas contrarié dans le début, le Navire, doublé et chevillé en cuivre, construit et disposé, en tous points, pour tenir la mer pendant trois ou quatre ans, sans avoir besoin d'autres réparations que de celles que des accidens de mer pouvoient nécessiter, pourvu de quatre rechanges complets de voiles et d'agrès, d'un avitaillement immense, et d'un assortiment d'objets de traite suffisant pour une longue suite

d'opérations [1], eût pu facilement, après sa première relâche à *Macao*, au bout de huit mois, entreprendre encore, avant son retour en *France*, deux Voyages de la *Chine* à la Côte d'*Amérique* : et l'on eût eu l'assurance de primer sur les deux points tous les Bâtimens qui auroient été expédiés ou d'*Europe*, ou des *États-Unis*, et de n'avoir pour concurrens que ceux qui, partant des ports de l'*Asie*, auroient pu faire une semblable combinaison. A son troisième Voyage à *Canton*, il eût converti en Thés, en Soieries et en autres productions de la *Chine*, la totalité du produit de ses trois Traites : et il est impossible

[1] La Maison *Baux* voulant être assurée que tous les ouvrages de nos manufactures qu'elle destinoit à être employés dans les échanges avec les Américains de la côte du *Nord-Ouest*, seroient bien conditionnés et des meilleures qualités, ne crut pas pouvoir mieux faire que de charger la Maison *Guilliaud* père et fils, manufacturiers à *Saint-Étienne*, faisant le commerce à *Lyon*, et Actionnaires dans l'Expédition du *Solide*, de la fabrication de tous les objets de quincaillerie, des armes pour les Sauvages, des outils et des divers ustensiles que l'expérience des Voyages précédens avoit indiqués pour devoir être admis avec plus de facilité et d'avantage dans la Traite des Pelleteries. La Maison *Guilliaud* apporta à remplir cette commission, toute l'intelligence de Négocians très-éclairés et très-instruits, et tout le zèle que lui inspiroit l'importance de l'Expédition dont l'objet lui étoit connu. Mais une commande considérable de hallebardes et d'autres armes offensives, dont la fabrication occupoit plusieurs ateliers disséminés dans la

d'évaluer à quelle somme eût pu s'élever le bénéfice réuni de ces opérations combinées. La fortune en ordonna autrement : le produit de la première Traite n'ayant pu avoir son débouché, on n'eut plus à s'occuper d'une seconde; toute opération ultérieure dut être arrêtée; et pour unique et misérable ressource, la cargaison de Fourrures fut apportée en *France*. Elle fut aussitôt dirigée sur *Lyon* où les relations du commerce de cette Place et la saison favorable pouvoient promettre d'assez grands avantages dans le débit; mais elle n'y parvint que peu de jours avant l'époque où cette malheureuse Cité, déchirée

campagne, ne pouvoit, en 1790, que jeter l'alarme parmi des hommes ignorans, soupçonneux et inquiets, que la Liberté venoit d'armer subitement, et qui crurent voir dans ce rassemblement d'armes, des préparatifs et des moyens de contre-révolution. Ce ne fut pas sans des peines infinies de la part de la Maison *Guilliaud*, et sans des dangers répétés pour leurs personnes, qu'après sept ou huit mois d'opposition d'une part, et de persévérance de l'autre, les Municipalités de *Lyon*, de *Saint-Chamont* et de *Saint-Étienne*, auxquelles l'objet et la destination des armes étoient parfaitement connus, et qui desiroient de les voir expédiées, parvinrent enfin à calmer les têtes agitées, et avec l'appui d'un Corps de douze cents hommes de troupes qui passoit par *Saint-Chamont*, firent sortir de cette Commune et dirigèrent sur *Marseille*, ces terribles hallebardes de Suisse de Paroisse, dont la vue seule avoit répandu l'alarme dans la ville et ses environs.

par la guerre civile, éprouva toutes les horreurs d'un long siége : au milieu de l'incendie et de la devastation, les Fourrures de la Maison *Baux* furent saisies, et, oubliées sous le scellé, malgré les reclamations que rendoit plus instantes le danger du retard, elles devinrent la proie des vers. Mais les Armateurs du *Solide*, non moins zélés pour la prospérité de leur pays, que désintéressés dans leur spéculation, se croiront dédommagés de la perte des deux tiers de leur Capital, si le nouveau sentier qu'ils ont ouvert au Commerce français qui, sans doute, saura s'y engager avec prudence, et mesurer ses opérations sur les probabilités, peut un jour procurer un débouché de plus à l'industrie nationale; et à l'État un moyen de former, dans ces longues Navigations qui exercent le courage et mûrissent le talent, des Marins qui réunissent à l'intrépidité qui brave les dangers, l'expérience qui apprend à les éviter.

VOCABULAIRE

DE WAHITAHÔ

(*Ou* Santa-Christina *de* Mendaña), *une des îles de l'Archipel de* las Marquesas *de* Mendoça.

J'AI PENSÉ qu'il seroit utile de présenter, dans un Tableau comparatif, le Vocabulaire que nous avoit donné le capitaine *Cook*, celui que nous devons à *John-Reinold Forster*, et ceux que le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* ont dressés chacun de leur côté.

On remarquera dans les mots qui sont communs aux quatre Vocabulaires, les différences qui tiennent en partie à la différente manière dont ils ont été entendus, et plus encore à la différente manière dont ils ont été écrits pour en fixer la prononciation. J'ai cru devoir les conserver tels que chaque Voyageur les a figurés, avec les articles et les autres signes qu'il a employés pour indiquer les sons qu'il veut que l'on émette en les prononçant.

LE VOCABULAIRE du capitaine *Cook* est extrait du Tableau de comparaison des Langages des îles du *Grand-Océan*, qu'il nous a donné dans

le 2.[d] Volume de son second Voyage, *page 364* de l'Original.

Il prévient que les doubles Voyelles en italique, *oo—ee*, doivent se prononcer comme s'il n'y en avoit qu'une : pour les Français, *oo* représentent notre Diphtongue *ou*, et *ee*, notre Voyelle longue *î*.

Les Voyelles *trema*, c'est-à-dire, accentuées de deux points, doivent être prononcées séparément : ainsi, dans *öe*, anglais, qui est *öi* pour la prononciation française, chacune des Voyelles doit former une Syllabe.

L'Accent placé *avant* le mot indique que la prononciation doit être forcée, qu'elle doit frapper fortement sur la première Lettre ou Syllabe du mot : mais si l'Accent est *au-dessus* de la première Lettre, ou *au-dessus* d'une autre Lettre dans le courant du mot, la prononciation doit forcer sur la Syllabe qui suit immédiatement l'Accent.

Une Virgule placée dans le milieu d'un mot, fait connoître qu'il est composé de deux mots, ou que la même Syllabe répétée forme le mot : dans les deux cas, on doit faire une petite pause à la place indiquée par la Virgule.

Un Français qui veut prononcer, de manière à être entendu d'un Mendoçain, les noms écrits dans le Vocabulaire de *Cook*, doit observer que *a* anglais y répond à *a* français — *ai* à *è* ou *ai* —

à *e i* — *ee* à *î* — *o* à *o* — *oo* à *ou* diphtongue — *ou* à *äou* — *y* à *aï*.

Je dois prévenir les Marins français qui ne connoissent le second Voyage de *Cook* que dans la Traduction française, qu'il y a plusieurs fautes d'impression dans le Tableau de comparaison des Langages, qui se trouve dans le Tome IV de l'Édition *in-4.°*, page 302*bis*, Colonne des *îles Marquises :* ces fautes proviennent de quelque dérangement dans le Tirage, qui a rompu la correspondance des Colonnes [1].

REINOLD FORSTER a employé, dans son Vocabulaire, des Accens et d'autres Signes placés au-dessus des Lettres pour indiquer comment il

---

[1] Le mot M*ai ee*, qui y est écrit M*ai ee* a *[Fruit-à-pain]*, y répond au mot *Pirogue*.

E'vaa, qui y est écrit Evâ *[Pirogue]*, répond au mot *Fruit à pain*.

Ah*oo* *[Étoffe]* y est écrit Aha.

Matta *ou* Matta *ee* a *[l'Œil]* y répond au mot *Oiseau*.

B *oo* a' *ee* na *[l'Oreille]* y répond au mot *Oui*.

E *oo'* my *[la Main]* ne répond à rien.

P*ee* to *ou* P*ee* to'*ai* *[le Nombril]* répond à l'*Œil*.

M*ai ee* a *[Banane*, qu'on a traduit par *Plantain]* répond au mot *Pluie*.

E' pa t*oo* *[Tatouage]* répond au mot *Rire*.

Le mot Ve' h*ee* ne *[une Femme]* a été oublié dans la Colonne des îles *Marquises*.

veut qu'on les prononce ; mais il ne donne point l'explication de ces Signes. Je les ai conservés tels qu'on les voit dans l'Original, sans vouloir hasarder de les expliquer : je crois cependant qu'en s'aidant de ce qui est dit pour le Vocabulaire de *Cook*, on pourra deviner l'intention de *Forster*.

LE CAPITAINE CHANAL a fait usage du Signe de la Prosodie latine, qui indique que la Syllabe qui le porte est longue : il a d'ailleurs donné à l'Accent aigu, à l'Accent circonflexe, et au Tréma de l'Orthographe française, leur fonction ordinaire que tout le monde connoît. On doit prononcer les mots de son Vocabulaire comme si on lisoit du français, et aspirer toutes les *H*.

La plupart des mots qu'il y a fait entrer ont été recueillis séparément par le capitaine *Marchand* et par lui-même : les mots sur lesquels ils ont été d'accord (et c'est le plus grand nombre) ne portent point de marque ; mais ceux sur lesquels ils ont différé, sont écrits des deux manières dont ils les ont entendus ; et chaque mot est suivi de la lettre initiale du nom de l'Observateur : ceux qui sont marqués d'une * ont été recueillis par le capitaine *Chanal* seul, et ceux qu'accompagnent deux **, par le capitaine *Marchand* seul.

LE VOCABULAIRE du chirurgien *Roblet* est

accentué pour la prononciation française et doit être lu comme si les mots étoient français, mais en aspirant toutes les *H*.

ON DOIT observer que les Mendoçains en parlant mettent assez communément un *A* ou un *E*, et quelquefois, mais plus rarement, un *O*, au commencement du mot ; souvent aussi ils les suppriment : ces Voyelles ainsi employées paroissent faire l'office d'un Article ; et c'est un usage assez général dans toutes les Langues parlées par les Naturels des îles du *Grand-Océan*, de faire précéder les mots et particulièrement les noms propres, par quelqu'une des trois Voyelles, *A*, *E*, *O* : ainsi dans le nom *o-Taïti*, une des îles de *la Société*, *O* est l'article et *Taïti* le nom de l'île, &c.

On pourra juger par le Vocabulaire, quoique très-abrégé, de la Langue de l'île *Wahitahô*, que les Mendoçains n'emploient aucune articulation difficile, et que leur Langage, malgré les fréquentes aspirations, et la véhémence avec laquelle ils ont coutume de s'exprimer, a de la douceur et une sorte d'harmonie.

(*Voyez* tom. I.er pages 217 à 221, et ci-devant page 107, Note [1]).

N. B. Le Vocabulaire se trouve à la fin du Volume.

VOCABULAIRE

De la Langue de Tchinkîtâné, *Côte* Nord-Ouest *de l'*Amérique, *à 57 degrés de latitude Nord.*

QUOIQUE le Vocabulaire dressé par le chirurgien *Roblet* diffère très-peu de celui qu'a formé le capitaine *Chanal*, il n'est pas inutile de faire connoître l'un et l'autre : chaque Observateur a sa manière d'écrire les mots, et elle tient à celle dont il les a entendus.

Le capitaine *Chanal*, pour indiquer la *quantité* de quelques Syllabes qui sont longues, a placé au-dessus de ces Syllabes le signe indicatif ¯ de la Prosodie latine : les autres, dit-il, sont pour la plupart brèves, et quelques-unes sont douteuses. Le *g* et le *k*, précédés ou suivis d'un *r*, se prononcent avec un roulement qui ne peut être rendu par aucun signe de l'écriture française, et qu'il est même impossible d'imiter, si l'organe de la parole n'y a pas été formé dès l'enfance. On a figuré les Syllabes *cha*, *chi* par *tcha*, *tchi* : parce qu'elles doivent être prononcées comme les Italiens prononcent *ce*, *ci*, c'est-à-dire, *tché*, *tchi* pour un Français. Le capitaine *Chanal* prévient que les mots

Vo

MOTS RANÇAIS.	P…	WAHÎTAHÔ. N ANGLAISE. R. FORSTER.
Le …	Éppâ	
Le Case …	…	e-Whârre.
Le …	Éval	Whāā.
Le … ou *Chaloupe des* …ens …	Hapa	
Le … IMAUX,		
Le … PLANTES, &c.		
L'…		
L…	Bouh	Booàhā.
L…	Pouh	
L… les Naturels ont à un *Chat*…	Pouh	
L… *Coq*…	Môh	
L…		

SPONDANS DANS LA LANGUE DE WAHÎTAHÔ.

ON FRANÇAISE.	PRONONCIATION ANGLAISE.	
ROBLET.	COOK.	R. FORSTER.
é-Poh.		
. . . .	. . . .	. . . .
Matté.		
. . . .	. . . .	. . . .
. . . .	'Aeenoo.	Àinoo.
Tahi	Atta'haee.	bo-dāhāi.
Houah	A'ooa	bo-hoòā.
Tohou	A'toroo	bo-dò-oo.
Fah	A'faa.	bo-hā.
Hima	A'eema	bo-heèmā.

VOCA ÂNÉ.

MOTS FRANÇAIS	ESPONDANS, NT ROBLET.
PARTIES DU CORPS HUMA	
Les Cheveux. . . .	oū.
Le Front.	.
Les Sourcils	te se rĕ.
Les Paupières . . .	i.
Les Yeux	.
Le Nez.	.
La Cloison du Ne	ĭ.
Les Moustaches. .	āgnĭ.
La Bouche	.
Les Lèvres	
Les Dents.	
La Langue.	
Le Menton.	
La Barbe	
Les Oreilles	e *et* Kag houg.
Le Poignet.	ūlliă.
Le dessus de la M	ine.

INKÎTÂNÉENS CORRESPONDANS,	
CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
....	Kă rā koū.
....	Ka hi ny.
....	Katslong.
....	Kăghougā.
....	Kā joū.
....	Kăt ğlĭgz *ou* Kăt lĭchē.
....	Kōuğz.
....	Koūgsă.
....	Kă gue hay̆.
....	Ka tou koi chi.
....	Kă gătz.
koū......	Ka kissa ka nou kou.
....	Kăt seĭ joŭ.
....	Kă goū săiz̄ ğli *et* Kahiestka.
....	Ka tchou touk.
....	Ka kous tou.
....	Kets chle.
....	Keīn tă kă.

MOTS FRANÇAIS.	MOTS SUIV
Une Veste	Koūtēsk
Des Boutons (d'habit).	Kāhīcou
Une Bague	Klectāki
Un Présent.	Stock.
Nom propre de la Baie, nommée par les Espagnols GUADALUPA, *et* NORFOLK *par* DIXON.	TCHINI
Exclamation, exprimant le consentement ou la satisfaction.	Ouōh !
TERMES NUMÉRIQUES.	
Un.	Clērrg.
Deux.	Tērrk. .
Trois.	Nōtchk
Quatre.	Tācoun
Cinq.	Kītchin.
Six.	Klétoūs
Sept.	Tākrrat

TCHINKÎTÂNÉENS CORRESPONDANS,	
ANT CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
...	Kou tesk.
tz...	Kaï kouts.
ks...	Klettaki.
KĪTĀNÉ...	TCHINE KITANÉ.
...	Kaike.
...	Tĕrg.
...	Netx̄.
...	Tacoūng.
...	Keĭ tchĭnē.
chou...	Keīt toŭ choŭ.
oūschou...	Tră toŭ choŭ.
[illegible]	Neīx că toŭ choŭ.





